



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



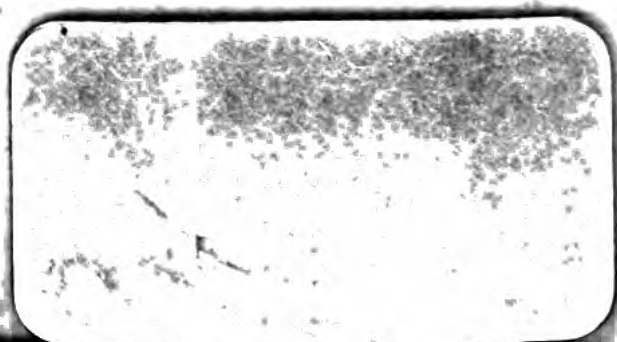
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





66

Per: 39.11 f. $\frac{29}{9}$













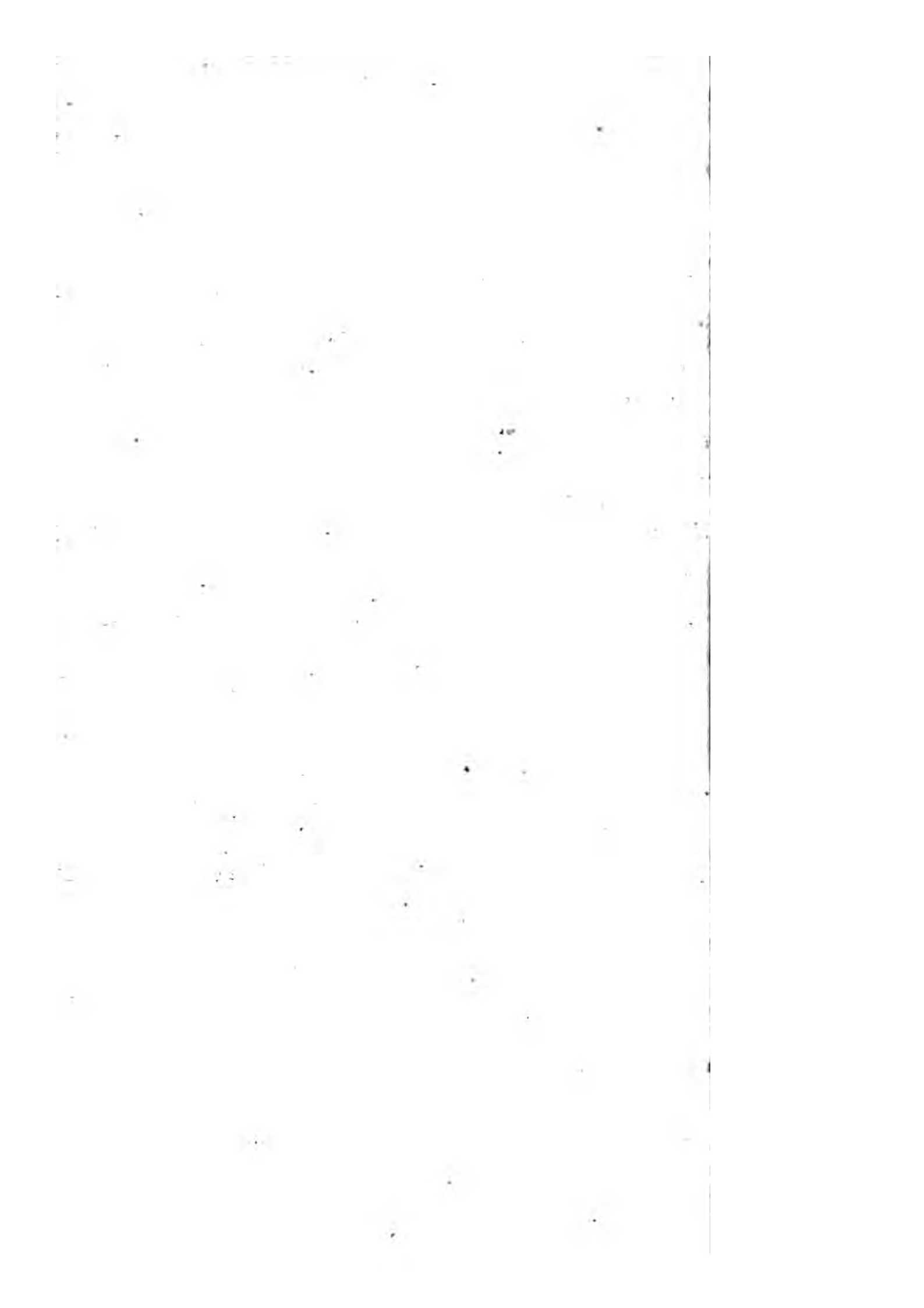
66

Per: 39'11" f. $\frac{29}{4}$









BIBLIOTHEQUE ANCIENNE

ET

MODERNE.

Pour servir de suite aux
BIBLIOTHEQUES
UNIVERSELLE ET CHOISIE.
Par JEAN LE CLERC.

TOME VII.

POUR L'ANNEE MDCCXVII.

Partie Premiere.



A AMSTERDAM,
Chez DAVID MORTIER, Libraire.

M. DCC X VII.

AVERTISSEMENT.

DAVID MORTIER Libraire à Amsterdam donne avis au Public qu'il a imprimé les Oeuvres de Mr. Nicolas Boileau Despréaux avec des Eclaircissemens Historiques donnez par lui-même. Nouvelle Edition revûë, corrigée & augmentée in 12. en 4. vol. avec Figures Amsterdam 1717.

L'Histoire du Monde par Mr. Chevreau, Troisième Edition, revûë, corrigée & augmentée de la suite de l'Histoire des Empereurs d'Occident, jusqu'à l'Empereur Charles VI. à présent regnant, & de plusieurs autres additions considerables dans le Corps de l'Ouvrage par Mr. l'Abbé de Vertot. 12. 8. vol. Amsterdam 1717.

Les Délices de Versailles, de Trianon & de Marly, contenant une Explication historique de toutes les Peintures, Tableaux, Statues, Vases & ornemens qui s'y voyent; leurs dimensions, & les noms des Peintres, Sculpteurs &c. Enrichie de Figures en taille douce, seconde Edition, 8. 2. voll. Amst. 1717.

Les Hommes Illustres, qui ont vécu dans le XVII. Siècle, dessinez & Peints au naturel, & gravez par les plus habiles Maîtres. Cet Ouvrage contient 131. Portraits. Fol. Amsterdam 1717.

Supplément aux anciennes Editions du grand Dictionnaire Historique de Mr. Louis Moreri, ou le Mélange Curieux de l'Histoire Sacrée & Profane, fol. 2. vol. 1716.

Le Spectateur ou le Socrate Moderne, où l'on voit un Portrait naïf des Mœurs de ce Siècle par Mr. Richard Steele, 12. 2. vol. Le Tome Troisième est sous presse.

Historia Ecclesiastica Duorum Primorum à Christo nato Saculorum è Veteribus Monumentis depromta, à Joanne Clerico. 4.

T A B L E

D E S :

D E S L I V R E S ,

Dont il est parlé dans la 1. Par-
tie du VII. Tome.

- I. *Nouveau Thrésor des Antiquitez
Romaines recueuilli par Mr. de
SALLENGRE. I*
- II. *Remarques sur l'HORACE de
Mr. BENTLEY, par Mr.
JOHNSON. 63*
- III. *Second Tome des Dissertations
sur l'excellence & l'usage des Mé-
dailles, par Mr. le Baron de
SPANHEIM. 143*
- IV. *Dissertation de Mr. RELAND
sur les bas reliefs de l'Arc Triom-
phal de T. Vespasien, qui repré-
sentent quelques meubles sacrez
du Temple de Jerusalem. 192*
- V. *Le Nouveau Testament Cop-
tique ;*

T A B L E

tique , par Mr. WILKINS.

197

VI. *Sermons de Mr. WEREN-*
FELS. 204

VII. *L'Utopie de THOMAS MO-*
RUS. 210

VIII. *L'Eloge de la Folie , par*
ERASME. 214

IX. *Oeuvres de Mr. DESPREAUX.*
217

X. *Oeuvres de Mr. l'Abbé de*
VILLIERS. 231

XI. *Essai sur la CRITIQUE.* 234

BIBLIOTHEQUE
 ANCIENNE
 ET
 MODERNE.

ARTICLE I.

NOVUS THESAURUS ANTI-
 QUITATUM ROMANARUM,
 congestus ab ALBERTO HENRI-
 CO DE SALLENGRE, *Sereniss.
 Principis Arawstionensis Consiliario.* To-
 mus Primus, cum figuris aeneis. A
 la Haie, chez Henri du Sauzet
 M DCC XVI. in fol. pagg. 692.
 avec les Préfaces & l'Index.

B IEN des gens avoient remar-
 qué que, dans les douze vo-
 lumes d'*Antiquitez Romai-
 nes*, recueillies par feu Mr.
Grævius, il manquoit divers Traitez,
 qui étoient aussi estimez, que plu-
 sieurs de ceux qu'il y avoit mis, & plus

Tome VII. P. I. A ra-

rare que beaucoup d'autres, que l'on y trouvoit ; dont il y avoit bon nombre, qui étoient assez communs. Cela a fait souhaiter à plusieurs personnes, que quelcun, qui eût, ou par lui-même, ou par ses Amis, de la connoissance de cette sorte de Livres, ramassât ceux qui avoient échappé à Mr. *Grævius*, ou qu'il n'avoit pû recouvrer, & les publiât en quelques volumes. Il étoit néanmoins encore à souhaiter que l'on fît un choix judicieux & sévère des Livres, que cet habile homme avoit omis. Il a eu raison d'en mépriser plusieurs, qui n'étoient pas dignes de paroître en un recueil de cette importance ; soit parce que les matieres n'y sont pas traitées, comme il faut ; soit parce que le stile barbare des Auteurs fait assez voir, qu'ils n'avoient pas bien lû les Anciens. Beaucoup de gens ont entrepris d'écrire, sur des sujets, qu'ils n'entendoient pas assez ; faute des lectures nécessaires pour cela, ou même de jugement. D'autres ont si mal écrit, que le seul stile fait voir qu'ils n'avoient pas assez d'étude ; car enfin on ne peut se pardonner un si mauvais stile, dès que l'on a quelque goût pour la belle Antiquité. On doit aussi prendre garde

que

Ancienne & Moderne. 3

que la rareté des Livres, si rien d'autre ne les rend recommandables, bien loin d'être une raison de les publier, en est plutôt une de les laisser dans leur obscurité; parce que s'ils étoient bons, & d'un usage considerable, dans l'étude des Belles-Lettres, il n'est pas probable, qu'on les eût laissé devenir si rares, qu'ils n'ont été vûs, ni connus que de peu de personnes. Ce qui est d'usage, & digne de l'estime du Public, ne demeure guere si caché, qu'on ne le déterre, & qu'on ne le reimprime, même plusieurs fois. Ceux qui recherchent des Livres rares devoient penser à cela, & en attendant s'appliquer avec soin à la lecture des Livres communs; qui sont les meilleurs, & qu'ils négligent néanmoins, comme s'ils ne méritoient pas d'être lûs.

Mr. de Sallengre, qui a entrepris de suppléer le *Thréfor* de Mr. *Grævius*, ou, si l'on veut, d'en faire un autre, aura sans doute égard à tout cela. Il nous apprend, dans sa Préface, qu'il a eu soin de ramasser des Livres, qu'on ne trouvoit pas communément, qu'il les a lûs, avec soin, qu'il en a ôté quantité de fautes d'imprimerie, & qu'il en a rendu la disposition meil-

leure ; sans néanmoins y rien ajouter , ni en retrancher quoi que ce soit. On s'étoit plaint que cela avoit été négligé par Mr. *Grævius* , qui avoit donné à imprimer les Livres , qui sont dans son recueil ; sans les revoir , pour les corriger auparavant , & pour en rendre les éditions meilleures ; & l'on n'avoit pas tout à fait tort , en cela. Il étoit trop occupé & trop distrait , pour y prendre garde de si près. Outre cela , l'Editeur a mis , en divers endroits , de petites notes , pour éclaircir les Auteurs , pour marquer les passages des Livres , dont il s'agissoit , & quelquefois même pour réfuter les Auteurs , dont il donne ici les Ouvrages.

A l'égard de l'ordre des matieres , Mr. *de Sallengre* n'a pas cru y devoir avoir plus d'égard , que Mr. *Grævius* n'en avoit eu. En effet ces recueils ne forment pas un système suivi des Antiquitez Romaines , & ne doivent pas être lûs tout de suite ; mais seulement selon que les Lecteurs peuvent avoir besoin d'étudier les matieres particulieres , sur lesquelles on trouve ici des Ouvrages. Quand tout ce recueil sera achevé , on ne manquera pas de donner un Index général , où l'on
ver-

Ancienne & Moderne. 35

verra les noms & les Ouvrages des Auteurs, dont il sera composé. Cependant on mettra, à la tête de chaque Volume, ceux qui y feront.

Au reste, au lieu que les Libraires ont accoutumé de mettre, dans cette sorte de Livres, le plus de figures qu'ils peuvent, quoi qu'elles soient inutiles, seulement pour en augmenter le pris; on ne verra ici que celles, qui sont nécessaires pour l'intelligence des Auteurs; de sorte que chaque volume ne fera pas trop cher, ni trop chargé.

Quoi que le nombre des Auteurs du Thrésor de Mr. *Grævius* soit fort grand, il s'en faut beaucoup, comme on l'a déjà dit, qu'on en puisse former un système complet. On voit, dans ce I. Tome du supplément, plusieurs Dissertations sur des choses, dont il n'y est rien dit; ou dont il n'est parlé qu'en passant, ou fort légèrement.

L'Editeur promet des Dissertations traduites, pour la première fois, de l'Italien, de l'Anglois, & du François. Il doit seulement prendre garde qu'elles en vailent la peine, & que les versions soient faites, par des gens, qui sachent comment les Anciens ex-

primoient les choses, dont il sera traité; car ceux, qui ne le savent pas, ne sont point en état de se faire entendre, & dégoûtent les Lecteurs; qui veulent, avec raison, qu'en traitant de choses antiques, on parle comme les Anciens. Il promet aussi des Ouvrages, qui n'ont point encore été imprimés. On lui a fait espérer celui de *Claude de Saumaise*, touchant les Habits des Anciens, & un autre de leurs Instruments de Musique. Dans ces Livres, les figures seront nécessaires. Il espère d'insérer bien-tôt en ce recueil une Dissertation, de la manière d'élever les Enfants, parmi les Romains; matière dont personne n'a fait de Livre exprès. Le tout paroîtra, en son tems, & trouvera sa place, dans l'un des Volumes suivans. Il y aura néanmoins des gens, qui souhaiteront encore qu'on donne une liste, par avance, des principaux Auteurs, qui y doivent entrer, & que l'on marque le nombre des Volumes, ou à peu près, que l'on se propose de donner au Public. Autrement il se trouvera bien du monde, qui ne voudra pas s'engager, en achetant un, ou deux Volumes, à prendre le reste, sans savoir ce qu'il y aura; pour ne pas acheter

Ancienne & Moderne. 7

ter des Livres communs, ou peu estimez, seulement de peur d'avoir perdu leur argent, en achetant les premiers; ou pour ne pas faire en cela, malgré eux, une trop grande dépense. Les Thrésors des Antiquitez Greques & Romaines, pleins de pieces, que tout le monde avoit, & augmentez jusqu'à un nombre de Volumes, qui a été le double plus grand que celui qu'on attendoit, ont rendu les acheteurs plus défiants qu'auparavant. On fera donc bien de prévenir cette défiance & ces plaintes, à l'égard de ce Supplément, & je ne doute pas qu'on ne le fasse.

I. APRES avoir dit cela en général, il faut nommer les Auteurs, dont ce Volume est composé, & dire quelque chose de la matiere. Le premier est *Giulio Minutoli*, Abbé de l'Ordre des Céléstins, Licentié en Theologie, & Professeur des Sacrez Canons & de l'Histoire Ecclesiastique. Il a composé sept Dissertations Historiques & Critiques, pour éclaircir quelques endroits de l'Histoire Romaine; où l'Auteur, comme le porte le titre, corrige & explique les Anciens, redresse & range les Modernes, soutient d'anciennes opinions, par de nouvelles

preuves, & établit ses propres pensées, par de fortes conjectures.

Cet Ouvrage avoit paru à Rome en M DC LXXIX. in 8. mais on ne l'avoit guère vû ici, où il vient peu de Livres d'Italie. Le P. *Minutoli* a lû en effet les Anciens Originiaux, au moins en Latin, & raisonne beaucoup pour les éclaircir, & les concilier entre eux; ou pour les défendre, contre quelques Modernes. Il n'est pas néanmoins de la secte de ces habiles Italiens des siècles passés, qui tâchoient de parler aussi bien Latin, que les anciens Auteurs qu'ils expliquoient. Sa Latinité est un peu Ecclesiastique, & se ressent de l'usage des Docteurs Canonistes, bien plus que de celui de l'ancienne Rome. Il n'avoit pas non plus étudié la Langue Greque, comme ces savans hommes l'avoient fait.

Il traite d'abord de l'origine & de la fondation de cette Ville. Il tâche de concilier les anciens Historiens, sur ce qu'ils disent de Romulus & de Remus; car ils ne conviennent nullement entre eux, comme on le peut voir, par ce qu'on en trouve dans *Dionys* d'Halicarnasse, dans *Festus* & dans *Plutarque*. Il n'y avoit point d'Historiens Romains, ni des peuples voisins, qui

Ancienne & Moderne. 9

qui eussent vécu en ce tems-là, & l'on étoit réduit à suivre une tradition fort incertaine, & à redire ce que des Historiens Grecs posterieurs en avoient dit. Il y en avoit, qui mettoient la fondation de Rome, non seulement avant Romulus & Remus, mais même avant Enée; d'autres la rapportoient à ce dernier & à quelques-uns de ses premiers successeurs, & *Saluste* a suivi ce sentiment. D'autres croyoient qu'Enée n'étoit jamais venu en Italie, & *Philippe Cluvier* & *Jean du Temps*, ont été dans cette pensée. L'Auteur après avoir tâché d'accorder les Anciens entre eux, autant qu'il est possible, & de distinguer le Fabuleux de l'Historique, qui sont mêlez dans l'Histoire des tems éloignez; entreprend de réfuter les deux Auteurs modernes, que l'on vient de nommer. Il n'avoit pas vû apparemment la Lettre du fameux *Samuel Bochart*, qu'il écrivit en M DC LXIII. à *Jean Renaud de Segrais*, Traducteur de *Virgile*, sur cette matiere; où il traite de fabuleux le voyage d'Enée en Italie, & rapporte de fortes raisons de son sentiment. *Jean Scheffer* traduisit cette Lettre en Latin en M DC LXXII. & la publia à Strasbourg.

On l'a mise après la Geographie Sacrée de *Bochart*, de l'Édition de Hollande. C'étoit une manie, qui a régné même chez les peuples barbares, que de vouloir être descendu des Troyens. L. P. *Minutoli* donne en suite la liste des Rois des Latins & d'Albe, selon l'ordre du tems. On les peut voir rangez fort commodément, dans la *Chronologie Dionysienne* de feu Mr. *Dodwel*.

2. On voit en suite ici une Dissertation de l'accroissement de Rome sous les Rois, sous les Consuls & sous les Empereurs; & de la maniere, dont elle alla peu à peu en décadence, jusqu'au tems de Charles-Magne, qui y prit le nom d'*Empereur*, que les Empereurs de Constantinople avoient eu seuls, depuis la ruine de l'Empire d'Occident, sous *Augustule*. Cette Dissertation n'est qu'un très-petit abrégé de l'Histoire Romaine.

3. Il est suivi de la Description Topographique de Rome, où l'Auteur reprend quelques endroits d'*Alexandre Donati* & de *Famien Nardini*, qui ont travaillé sur le même sujet, & que Mr. *Grævius* a inferez dans son Thésor. Il soutient que la figure du plan de Rome étoit quarrée & non pas ronde,

de , & que ses murailles , après avoir été agrandies , sous Servius Tullius , ne le furent depuis , que sous l'Empereur Aurelien , contre le sentiment de quantité de Savans. Tout ceci n'est pas sans difficulté , mais il faut avouër que nôtre Auteur semble avoir raison , lors qu'il diminue la grandeur de l'ancienne Rome , que quelques Savans avoient rendue excessive ; à cause de l'admiration , où ils étoient pour l'Empire Romain. Il y a un passage de *Pline* , qui a fait de la peine , où il dit que , sous la Censure des Vespasiens , l'enceinte des murailles de Rome étoit *de treize mille deux cents pas* , Liv. XII. c. 5. *Lipse & Cluvier* trouvant Rome trop petite , selon ce calcul , au lieu de XIII. M. vouloient qu'on lût XXIII. M. ou *vint trois mille* *Isaac Vossius* est encore allé plus loin , & a prétendu qu'il falloit lire XXX. M. quoi qu'il avouë que la plûpart des MSS. sont pour XIII. M. Mais d'habiles Italiens , comme feu Mr. l'Abbé *Fabretti* , que nôtre Auteur suit , ont soutenu au contraire qu'il falloit lire dans *Pline* VIII. M. C'étoit là l'étendue des anciennes murailles de Servius Tullius , comme on le pourra voir dans l'Auteur. Mais

il y avoit autour de ces murailles, dès que les Romains eurent étendu leur Empire, au long & au large, des fauxbourgs immenses, où demouroit une infinité de peuple.

Dans la même Dissertation, le P. *Minutoli* traite du changement qu'Aurelien fit aux murailles de Rome, & aux autres, qui y sont arrivez, jusqu'à ces derniers tems, des Portes qui y étoient, des Collines qu'elle renfermoit, de ses rues, & de ses quartiers.

4. On voit ensuite une Dissertation des Maisons de Rome, de leur Architecture, selon les divers âges de cette Ville, de leurs parties, de leur grandeur, de leur nombre &c. Il y a, dans cette Dissertation, comme dans les autres, beaucoup de choses curieuses & dignes d'être examinées; mais dans le détail desquelles on ne peut pas entrer ici.

5. La suivante est des Temples de Rome, où l'Auteur décrit, avec soin, leurs parties, leurs ornemens, & les différentes sortes de bâtimens, ou de lieux consacrez aux Divinitez.

6. Il traite, après cela, des sépulcres, de leurs noms, de leur matiere, de leur grandeur, de leurs ornemens, de leur consécration & enfin des lampes

pes sépulcrales. Il paroît, par cette Dissertation, & par d'autres endroits, que le P. *Minutoli* n'avoit nullement étudié la Langue Greque & que s'il cite des Auteurs Grecs ce ne peut être que sur la foi des versions. Voici son étymologie du mot *cœmeterium*, κοιμητήριον. * *Cœmeterium, quasi dormitorium quia domus, in quæ hospites dormire solebant, Cretensibus Cœmeteria dici solebant, à verbo Cimen, quod sonat dulce, & Sterion, quod est statio. Polyandrum, quasi pollutum atrium, cadaverum enim contactu res pollutas evadere dicam alibi.* L'Editeur a raison de se moquer de ces deux Etymologies, puis qu'on fait que κοιμητήριον vient de κοιμάομαι dormio, & que les trois dernières syllabes sont la terminaison du mot, qui ne signifie rien. Il falloit écrire *Polyandrium* de πολυάνδριον, mot Grec qui signifie un lieu où il y a beaucoup d'hommes. C'est une chose, que les enfans savent, & il est surprenant que le P. *Minutoli* se soit laissé tromper si grossièrement. Il est néanmoins vrai, que ceux de Candie appelloient κοιμητήριον le lieu, où couchoient leurs hôtes, comme

A 7

* *Athe-*

* *Col. 127. pour in quæ, il faut livre in quibus.*

* *Athenée* nous l'apprend, après un Auteur, nommé *Dosiade*, qui avoit écrit des affaires de Candie; mais ni l'un, ni l'autre ne disent rien de l'Étymologie absurde rapportée par l'Auteur. Il la tenoit d'une seconde main, qui l'a trompé. Cela semble venir de quelque *Mammotrectus*, ou de quelque *Dormi securè* de deux, ou trois cens ans; lors qu'on ne favoit point la Langue Greque, dans l'Occident.

Il a cru, aussi bien que *Fortunius Licetus*, que ce qu'on dit des Lampes inextinguibles, qu'on prétend avoir trouvées dans d'anciens sepulcres, est véritable. Mais il y a bien de l'apparence que, si ce ne sont pas de pures fables; il y a eu de la tromperie, & qu'on a fait voir des lampes allumées, par ceux-là même qui les montrèrent. On peut consulter là-dessus *Ottavio Ferrari*, dans le traité, qu'il a fait sur cette matière, que Mr. *Grævius* a inseré dans le Tome XII. des *Antiquitez Romaines*.

7. La dernière Dissertation regarde les lieux, où les Juges & les Magistrats s'assembloient à Rome, comme les places publiques, qu'on appelloit
Fora,

* *Dipnosoph. Lib. IV. p. 143. Ed. Commeliniana an. 1611.*

Fora, Rostra, Curia, Græcostasis, Senaculum & Comitium.

On ne peut s'arrêter à rien de tout cela, en détail, mais on ne doit pas manquer d'avertir que l'Auteur met, à la fin de chaque Section, les Auteurs anciens & modernes, dont il s'est servi. Il y a bien de l'apparence, qu'il avoit plus consulté les derniers, que les premiers. Il cite aussi une seconde & une troisième partie de ces Dissertations, mais on n'apprend pas qu'elles aient vu le jour. Il promet encore un Ouvrage intitulé *Ecclesiastica Antiquitas lustrata & illustrata*, en trois parties, & des *Progymnasmata Philosophica*, où il promet qu'il indiquera une sorte d'Aiman, qui attire les particules combustibles du Nitre de l'Air. Je n'ai pas oui dire non plus, que cela ait été imprimé & les Curieux du Septentrion ne sont pas gens à s'en mettre beaucoup en peine. Cet Aiman ne leur paroîtra pas plus croyable, que les lampes inextinguibles; que ceux, qui ont la moindre connoissance de la Physique, n'admettront jamais.

II. LA piece suivante est une traduction fort bien écrite d'un Ouvrage Italien de *Lacius Faunus*, où il a traité des Antiquitez de la ville de Rome,
en

en cinq Livres. Cette version parut, pour la première fois, à Venise en 1549. & a été rimprimée plusieurs fois depuis. Cependant elle étoit devenue rare. Quoi que ceux, qui ont écrit depuis, aient fait de nouvelles découvertes, & aient relevé quelques fautes de *Fauno*; ces Antiquitez ne laissent pas d'être un livre digne d'estime, non pas tant pour la rareté, que pour les choses mêmes. L'Auteur a suivi, pour guides, dans la recherche de la situation des lieux particuliers de l'ancienne Rome, les collines qu'elle renfermoit, & qui n'ont jamais été tout-à-fait rasées. Il a recherché aussi ce qu'il y avoit dans les vallées, qui étoient autour d'elles, & qui n'ont pas été non plus entièrement comblées. Il est aussi resté des vestiges des Portes de Rome & des Chemins publics, qui y tendoient, par où l'on a pu placer les lieux, que les Anciens ont dit avoir été près de ces Portes, ou de ces Chemins; sans parler des anciens bâtimens, dont on voit encore de beaux restes à Rome & par le moyen desquels on peut trouver la situation de quelques autres, dont il ne reste rien; parce que les Anciens ont dit qu'ils en étoient proches.

Le premier livre est employé à rechercher les noms anciens & modernes des Portes, & leur situation, aussi bien que les rues qui y conduisoient & les Chemins dans lesquels on entroit, en sortant par ces Portes.

Le second commence, par le Capitole, & nous instruit des antiquitez qu'il y a encore, ou qui y ont été. L'Auteur descend de-là dans la Vallée, qui est entre le Capitole & le mont Palatin, & traite de ce qui étoit autrefois dans cette vallée, comme du *Forum Romanum*, qui y étoit joint, de tout ce qu'il y avoit, aussi bien que du mont Palatin & de tout ce qui lui appartenoit. On verra dans la Préface la réfutation de ceux, qui étoient dans d'autres sentimens que lui, sur la situation du *Forum Romanum*. Il y joint quatre autres places, (ou *fora*) celle de César, celle d'Auguste, celle de Nerva & celle de Trajan, avec leurs ornements.

Dans le troisième, il parle du mont Aventin, de ce qu'il y a eu & de ce qui y est encore, & du mont Testace; d'où passant à un autre côté de cette Colline, il traite d'abord de ce qu'il y a eu, entre le Tibre & le Capitole. De là il passe au marché aux Herbes,

à celui des Boeufs, au Cirque, qu'on appelloit *Circus maximus*, à la vallée, qui est entre le mont Celien & le Palatin, jusqu'à l'Amphithéâtre de Tite. Retournant du côté de la Voie Appie, il parle de tous les lieux, qui étoient jusqu'à la porte Capene, du *Cæliolum*, du mont Celien, & de tout ce qu'on y trouvoit, & que l'on y voit aujourd'hui.

Le quatrième décrit la Colline des *Esquilies*, le mont Viminal, la *Suburra*, la rue Patricienne, la vallée Quirinale, le mont Quirinal, le Haut Sentier, le Cirque de Flore, les Jardins Sallustiens. Après avoir décrit la vallée, qui est entre cette Colline & les Jardins, il parle de la Colline & des Jardins, d'où il descend dans le Champ de Mars & traite de ce qui y étoit, de la Vallée Martienne, du Mausolée d'Auguste, de la Métairie Publique, des *Septa*, du Pantheon, de l'Agon &c. Il parle de plus de cette partie de la ville, qui étoit près du Marché aux Herbes, entre la riviere, le Capitole & le Champ de Mars; où étoient le Cirque Flaminien, le Théâtre & l'Hôtel (*Curia*) de Pompée, le Champ de Flore &c.

Le cinquième regarde le Tibre, les
Ponts,

Ponts, qu'on y avoit faits, le quartier au delà de cette riviere, le Vatican, les Aqueducs de neuf differentes eaux &c.

C'est-là en gros, le contenu de cet Ouvrage, comme l'Auteur lui-même l'a dit en abrégé, à la fin de sa Préface. L'Editeur remarque, avec raison, que *Fauno* auroit mieux fait, lors qu'il cite les Anciens, ce qu'il fait souvent, de mettre le lieu, & les paroles, sur quoi il s'appuye; afin que le Lecteur pût voir s'il raisonne bien, sur ces passages. Mais ce n'étoit pas l'usage de ce tems-là, depuis on s'est piqué de plus d'exactitude.

III. LE Traité suivant est une petite Dissertation, mais très-élegante, de *Joseph Marie Suarès*, touchant les pierres des plus solides édifices anciens de Rome. Les Antiquaires ont beaucoup raisonné sur les trous, qui semblent défigurer les plus beaux & les plus superbes restes de plusieurs de ces bâtimens. Ils ont proposé, selon *Suarès*, six sentimens differens, qu'il joint ensemble, à la fin de sa Dissertation; parce qu'il prétend que chacun peut avoir lieu, à quelque égard. 1. Il a pû se faire que les Goths & d'autres barbares, pour ébranler & renver-

fer

fer l'Amphithéâtre de Tite, où l'on voit quantité de ces trous, & pour défigurer d'autres bâtimens, ont percé quelques unes de leurs pierres. 2. Il a pû arriver, que ceux, qui avoient bâtis dans la suite du tems des maisons à côté, aient fait des trous, pour y mettre des poutres. 3. Peut-être que d'autres, pour faire des parapets, ou des galeries, pour s'y défendre en tems de guerre, ont percé les pierres en divers endroits. 4. Il s'est pu faire encore que d'autres pour y lever des boutiques, & dresser des tentes en tems de foire, aient fait la même chose. 5. Rien n'empêche qu'il n'y ait eu aussi des gens, qui ont voulu enlever le plomb, le fer & le cuivre qui lioient les pierres ensemble; soit que ç'ait été des Grecs, des Romains, ou des Goths qui aient été aveuglez, à cet excès, par l'avarice. Il est certain que Constantin fit enlever plusieurs des ornemens de l'ancienne Rome, pour embellir la nouvelle. Theodoric, Roi des Goths fit aussi mener plusieurs anciens marbres de Rome à Ravenne. Constant Pogonate dépouilla encore & pillait cette ville. 6. Enfin on a pu faire des trous, pour attacher des boucles, afin de tenir là fermes des chevaux,

des

des bêtes sauvages & des vaisseaux.

L'Auteur ajoûte à tout cela, de son chef, que l'on a pû trouër des pierres, en bâtissant ces édifices, parce qu'on ne pouvoit pas transporter, élever & manier commodément de si grosses pierres, sans qu'il y eût quelque prise, où l'on pût faire entrer des barres de fer; comme *Vitruve* nous apprend, que cela se pratiquoit. Outre cela, dans le haut & dans le bas de l'Amphithéâtre, il y avoit des tuyaux, qui jettoient une liqueur odoriferante, qui mouilloit un peu les spectateurs, & que l'on faisoit avec du saffran, & même avec du baume, comme cela arriva du tems d'Hadrien. C'est ce que *Lipse*, & d'autres Savans, ont prouvé par plusieurs passages des Anciens, dont on indique ici quelques-uns. Il y avoit même des statues, qui jettoient de ces liqueurs, comme une sueur naturelle. On voit par le théâtre de Marcellus, que dans l'enceinte la plus haute & dans celle du milieu, il y avoit quantité de statues, qui ont pu être creuses, pour cet usage. Il y avoit encore des canaux, par où l'on faisoit passer de l'eau, pour l'usage du Théâtre & pour les Naumachies, ou combats navaux qui se faisoient dans

l'a-

l'arene de l'Amphithéâtre. Il falloit affermir ces canaux, par des fers & par des coins; ce qui ne se pouvoit faire, fans percer les pierres, pour y attacher ces fers, que l'on plomboit ensuite, pour les affermir, aussi bien que les Statues. Tout cela ayant été arraché, il a fallu nécessairement que les trous parussent.

On pourroit dire aussi, selon le sentiment de *Lipse*, que, comme on couvroit, quand il faisoit chaud, les Théâtres & l'Amphithéâtre, de voiles; il falloit soutenir ces voiles, par des mâts, des perches & des cordes, qui ne pouvoient pas être fermes, qu'en les attachant à des crochets de fer, ou à des boucles; qu'on n'a pu ensuite arracher sans découvrir les trous, où ces crochets & ses boucles tenoient par des manches, qui y étoient ficher. On trouvera des preuves de cet usage des voiles, dans le Traité de *Lipse* de l'Amphithéâtre, Ch. XVII. Le reste a été prouvé par l'Auteur, dans cette Dissertation.

IV. IL y a ensuite un très-petit Traité d'*André Alciat*, célèbre Jurisconsulte, des Magistrats Romains & des Offices Civils & Militaires, parmi les mêmes, sous les Empereurs. Ce
pe-

petit livre est bon , pour s'en former une idée générale ; mais il faut avoir recours à d'autres , pour s'en instruire à fonds.

V. APRE'S le *Traité d'Alciat*, on en trouve deux de *Laurent Joubert*, Docteur de Montpelier, & Médecin Ordinaire de Henri III. Roi de France. Le premier est des *Gymnases*, ou des lieux destinez par le Public aux exercices de la Jeunesse. *Joubert* y traite de ces bâtimens & de leurs parties, des *Gymnasiarques*, & des differens exercices , qui s'y faisoient. Il finit, en faisant voir que ces exercices pouvoient rendre les jeunes gens plus sains , plus robustes , plus adroits & plus courageux. Comme il étoit Médecin , il cite souvent *Galien*, dans les passages où il a parlé , en passant, de ces exercices , par rapport à la Médecine. Quoi que *Ferôme Mercurial*, qui étoit aussi Médecin , eût traité cette matiere, beaucoup plus au long, dans ses livres de *Arte Gymnastica*, qui furent rimprimez à Amsterdam, par *Frisius* en MDCLXXII. on ne laissera pas de lire utilement cet Ouvrage de *Joubert*, aussi bien que le suivant, des Bains des Grecs & des Romains, quoi qu'il soit demeuré imparfait. Ce fut

fut *François Joubert*, frere de l'Auteur, & Juge de Valence en Daupiné, qui les publia en 1581. à Lion, à l'infû, dit-il, de son frere, qui suivoit la Cour.

VI. COMME Mr. *Grævius* avoit inferé, dans son XI. Volume l'Epitre Consulaire du Cardinal *Noris*, où ce savant homme a rétabli les Fastes depuis l'an XXIX. de Jesus-Christ, jusqu'à l'an CCXXIX; Mr. *de Sallengre* a crû pouvoir mettre, dans ce I. Volume, deux Dissertations du même Cardinal sur deux Médailles, l'une de Diocletien & l'autre de Licinius; avec une addition Chronologique des *Vœux Décennaux des Empereurs & des Césars*. Il faut joindre à cette dernière piece la *lettre Hypatique* du P. *Pagi*, Ami particulier du Cardinal *Noris*, où il y a diverses choses touchant la célébration de l'avenement à la Puissance Souveraine des Empereurs & des Césars, de cinq en cinq ans. Avant ces deux habiles hommes, cette matiere n'étoit pas assez connue. Mais le premier, sur tout, étoit un excellent homme, en matiere de belles Lettres, d'Histoire & de Chronologie. Certaines gens, qui l'osent censurer, sur ces sortes de choses, & mépriser aussi le

P.

P. Pagi, auroient dû attendre de le faire, qu'ils eussent produit des Ouvrages, qui approchassent des leurs. Dans l'examen des deux Médailles, le Cardinal redresse l'ordre des Consuls de ces Empereurs, & fait beaucoup d'autres remarques très-curieuses & très-utiles, pour la Chronologie, & pour l'Histoire de ce tems-là.

VII. LA piece suivante est un petit discours de Poggio, célèbre Florentin, touchant la diversité de la fortune, que la ville de Rome avoit éprouvée & touchant sa ruine, & quelques anciens monumens, qui y restent.

VIII. LE Traité, que l'on voit après celui-là, est de Felice Cantelori, où il parle du Préfet de Rome; mais où il s'étend plus sur ceux, qui ont eu cette charge, sous les Papes, que sur ceux qui l'ont eue, sous la République & sous les Empereurs. Il tâche néanmoins de donner une liste des Préfets de Rome, depuis Romulus, jusqu'à Urbain VIII. qui donna cet emploi en MDCXXXI. à D. Taddeo Barberini son Neveu. On peut bien croire qu'elle ne peut être ni complète, ni exacte; mais on y voit tout ce que Cantelori a pu tirer de l'Antiquité & des Inscriptions Romaines, qui sont

venues à sa connoissance; pour ne pas parler des Préfets de Rome, sous les Papes, dont il a trouvé les noms, dans des MSS. de la Bibliothèque Vaticane.

IX. CETTE pièce est suivie des explications, que *Thomas Reinesius*, *Fortunius Licetus*, & *Lucas Holstenius* ont donnée d'une Inscription très-obscuré; qui a été publiée par *Sertorio Orsati*, dans ses *Monumenta Patavina* Lib. I. Sect. 5. & du vrai sens de laquelle il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de s'assurer. *Reinesius* a ajouté à cela quelques Inscriptions de Padouë, dont il dit son sentiment, & qu'il dédie aux Antiquaires de cette ville là. Il s'en faut bien que ces Inscriptions ne soient de la conséquence du *Cenotaphe de Pise*, expliqué par le Cardinal *Noris*.

X. ON fit autrefois traduire, de François en Latin, la Dissertation de *François de Rebatu*, sur la Diane d'Arles, dont on voit la figure à la tête de l'ouvrage. L'Auteur publia cette Dissertation en MDCLIX.

XI. LES Lecteurs trouveront ensuite une explication de l'Inscription du tombeau d'une certaine Geminie, qui y est nommée *Mater Sacrorum*,
ou

où l'on découvre quelques anciens rites des Funerailles. Cette Inscription avoit été déterrée à Bezançon, ville de la Franche-Comté. L'Auteur de cette piece est *Jean Jaques Chifflet*, Médecin de Philippe IV. Roi d'Espagne. Il y a, après cela, une Dissertation sur les *Othons* de cuivre, par *Henri Thomas Chifflet*, fils du précédent. Ces médailles ne passent pas aujourd'hui, pour être si rares, qu'elles le passoient autrefois, que l'on doutoit s'il y en avoit de véritables; & au fonds, elles ne servent pas de grande chose à l'Histoire. Enfin on voit un Ouvrage de *Claude Chifflet*, qui regarde les Médailles Anciennes, en général, & qui peut être utile à ceux qui veulent s'appliquer à cette Etude. Il étoit frere de *Jean Chifflet*, & mourut en M D LXXX.

XII. LE Traité, qui suit, est de *George Green*, & contient des remarques, sur l'usage que les Romains faisoient de leurs Métairies, & de la manière, dont elles étoient bâties. L'Auteur le publia à Leipzig, en MDCLXVII.

XIII. L'AUTEUR suivant est *Alde Manuce*, fils de Paul, & petit-fils d'Alde le plus fameux Imprimeur &

Libraire de son tems. Quoi que le Petit-fils n'ait nullement égalé l'érudition de son Pere, ses Ouvrages sont néanmoins estimez. Il y a ici treize Differtations de lui, en forme de Lettres, dont je me contenterai d'indiquer les matieres. Elles sont tirées de ses *Quæsitæ per Epistolam*; ouvrage qui fut imprimé à Venise, en M D LXXVII. 1. Il traite, dans la premiere, de la ville de Réate, de son territoire, & de la nation des Sabins. On croyoit que Réate avoit été bâtie, par un de ceux, qui avoient accompagné Hercule. On y nommoit ce Dieu *Sancus* ou *Sanctus*, comme on le fait voir par des passages des Anciens & par des Inscriptions, & on l'y adoroit d'une maniere particuliere. 2. La seconde contient une énumération des eaux, que l'on avoit conduites à Rome, par des Aqueducs, avec une dépense étonnante, & digne de la grandeur Romaine. 3. La troisième est un Traité de la maniere d'intercaler des Anciens Romains, que l'on peut lire, avec fruit; quoi que les Chronologues plus récents aient traité de cette matiere, avec plus d'exactitude, lors qu'ils ont parlé de l'ancienne année Romaine, & des réformations, que Ju-

Jules Cesar & Auguste y firent. 4. La quatrième est de la maniere de se mettre à table & de manger des anciens Romains. *Pierre Ciacconius & Fulvius Ursinus* ont traité depuis de ce sujet, plus au long. 5. Dans la suivante, *Manuce* après avoir rapporté plusieurs passages, qui font voir que *tempestiva convivium* étoient des repas, qui commençoient de trop bonne heure, & qui duroient trop long tems, soupçonne qu'il faut lire par tout *intempestiva*; comme on le trouve, en certains endroits, dans quelques MSS. Il se trompe, comme les Savans en conviennent présentement. Cela fait voir, pour le dire en passant, que l'Analogie ne l'emporte pas toujours sur l'usage. Voyez *Summaise* sur le *Florien de Vopiscus* & *Mr. Grævius* sur le Livre de *Ciceron* de la Vieillesse. c. XIV. 6. La sixième est des *Auspices*, où il entreprend de montrer que les *Auspices* des *Augures* & ceux des *Magistrats* étoient differens, en six choses remarquables qu'il prouve en détail. 7. Il montre, dans la septième, qu'il y avoit trois sortes de robes, qu'on appelloit *Trabea*; l'une toute de pourpre, qui étoit consacrée aux Dieux; la seconde de pourpre,

mêlée de blanc, qui étoit celle des Rois; la troisiéme de pourpre & d'écarlate, qui étoit celle des Augures. 8. Il traite, dans la troisiéme, des sieges, qu'on nommoit *subsellia*, & dont les uns étoient pour les Juges, & les autres pour ceux qui plaidoient devant eux. 9. La neuviéme est de la différence, que les Latins mettoient entre les mots *Signum* & *Statua*; qu'il prétend devoir être distinguez, en ce qu'encore que ces deux choses fussent de la même matiere, le mot *Signum* avoit une signification plus étendue; puis qu'il signifioit la ressemblance d'un Dieu, d'un Homme & d'une Bête: au lieu que *Statua* ne se disoit que de la ressemblance des deux premiers; en ce que l'on nommoit *Statuae* celles, qui étoient dans les places de la ville, ou dans d'autres lieux ouverts, publics & profanes: au lieu qu'on appelloit plutôt *Signa* celles qui étoient dans les temples & dans les maisons; & enfin en ce que l'on appelloit bien *Signa* les figures en bas relief, mais qu'on ne leur donnoit pas le nom de *Statuae*. Pour s'assurer de la verité de cela, il faudroit examiner tous les passages des Auteurs de la bonne Latinité, où ces mots se trouvent; pour voir si les bons

Auteurs observent toujours, où au moins le plus souvent, cette différence. 10. La dixième Dissertation est de la différence qu'il y avoit entre les boucliers, que l'on nommoit, *parma*, *clypeus*, *scutum*, *pelta* & *ancile*. La *parma* étoit ronde & avoit trois pieds de diametre; le *clypeus* étoit aussi rond au commencement, mais on le fit ensuite ovale, comme on le voit, par les colonnes Trajane & Antonine & son diametre étoit souvent moindre; le *scutum* étoit long & quarré, mais en sorte qu'il étoit convexe, au milieu, selon sa longueur. Pour ce qui est de la matière, le *clypeus* étoit de cuivre, le *scutum* de bois, & la *parma* de cuir, si l'on en croit *Suidas*. La dernière étoit pour ceux qui étoient armez légèrement, & les premières sortes de boucliers étoient pour les Légions. Les Cavaliers portoient aussi un *scutum*, mais plus léger, que celui de l'Infanterie. La *pelta*, ou la *cetra*, (car c'est la même chose) étoit aussi un bouclier léger. L'*ancile* enfin étoit échancré des deux côtes, comme on le voit dans les médailles d'Antonin Pie. Ce bouclier étoit de cuivre. Il faut consulter sur tout cela *Juste Lipse*, dans son *Ouyrage de la Milice Romaine*.

II. On doit faire la même chose, sur les Centurions, qu'on nommoit *primi pili*, & qui font la matiere de la Dissertation suivante. 12 & 13. Ensuite il traite des *Drachmes* & des *Sesterces*, & de leur valeur; sur quoi il faut recourir à *Jean Frederic Gronovius*, dans son Ouvrage de *Pecunia Vetere*; & à *Pierre Gassendi*, dans son *Abacus Sestertiorum*, qui est au V. Volume de ses Oeuvres *in folio*, & à la fin de ses remarques sur le X. Livre de *Diongene Laërce*, en deux volumes *in folio*.

XIV. LE Traité suivant est de *Paul Jove*, qui étoit Médecin, & qui devint Evêque de Nocera. Il y est parlé des Poissons, que l'on mangeoit le plus, parmi les Romains, ce qui fait qu'il les nomme *Romani Pisces*. Il fit ce livre en M. D. XXIV. Il y décrit ces poissons & traite de leurs noms anciens & modernes. Il parle de leur bonté, des lieux, où l'on trouve les meilleurs de chaque espece, & quelquefois même il n'oublie pas la maniere de les apprêter. Ce Traité est plutôt d'un Médecin, que d'un Antiquaire, quoi qu'il y ait aussi des Antiquitez mêlées.

XV. ON voit ensuite un Ouvrage
 pos-

postume, de *Jean Baptiste Doni*, Florentin, adressé à *Urbain VIII.* & dédié, par ses fils, à la famille *Barberine*; où il traite de la manière de rendre plus sain l'air de la *Campagne de Rome*, qui est tout-à-fait mal-sain en *Esté*. Quoique le principal dessein & le fonds de cet Ouvrage regarde plutôt l'état présent de cette partie de l'Italie, qui est autour de *Rome*, & les moyens de la rendre saine; il ne laisse pas d'y avoir beaucoup de choses, qui concernent l'état ancien de ces lieux, la manière dont ils étoient habitez, & la multitude de leurs villes, bourgs & villages; ce qui peut servir à entendre mieux les Anciens. Les fréquentes digressions, que l'Auteur y a insérées, troublent un peu l'ordre qu'il s'est proposé de suivre & font de la peine aux Lecteurs, qui souhaitent de venir incessamment au fait; mais cet inconvénient est suffisamment contrebalancé, par l'utilité des connoissances qu'on en peut tirer. Pour en donner ici quelque idée, on parcourra légèrement les principales matières, dont il y est traité.

On se plaint généralement de ce que ce pais-là est mal-sain, & de ce qu'au lieu qu'ailleurs on va à la campagne, pen-

dant les chaleurs de l'Été & vers l'Automne; pour se rafraichir, & pour se dégager des mauvaises exhalaisons & de la fumée des villes: on est obligé de demeurer à Rome, dans le tems, où les autres sortent des villes, pour prendre l'air des champs. Depuis le solstice d'Été, jusqu'à l'Equinoxe d'Automne, ou l'espace de trois mois, & même encore plus long-tems, l'air des environs de Rome est si mauvais; qu'on ne peut pas sortir de ses portes, pour aller dans le voisinage & y passer la nuit, sans hazarder sa vie; tant l'air y est mal-sain, en ce tems-là! Il n'est même pas sûr de demeurer dans les *Vignes*, qui sont dans Rome, pendant la nuit. Si l'on veut être en sûreté, il faut aller jusqu'à *Tivoli*, à *Albano* & en quelques autres lieux, qui sont en trop petit nombre, pour que tout le monde y puisse aller dans le besoin. Il n'y a que quelques *Metairies* de Grans Seigneurs, où ils vont.

C'est pour cela, que la campagne, voisine de Rome, est mal-cultivée, quoique fertile en elle-même, & l'Ancien pais Latin presque desert; & cultivé plutôt par des étrangers, ou des paisans des montagnes & du Royaume de Naples, que par des habitans du

du país, qui sont en trop petit nombre & peu accoûtumés au travail. Cependant l'Ancien *Latium* a été autrefois extraordinairement peuplé, puis qu'il a envoyé quantité de colonies de toutes parts, qu'il a fourni aux Romains des armées nombreuses, pendant longues années & a conquis avec eux les meilleurs país de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique, autour de la Méditerranée, qui réunis ensemble formerent un vaste Empire & qui n'en eut jamais de semblable; comme *Domi* le montre, dans la suite.

L'Auteur ne croit pas néanmoins qu'il y ait plus de maladies dans Rome, ni que l'on y vive moins longtemps, qu'ailleurs. Il montre qu'à parler en général tous les quartiers de Rome, qui sont environnez de plusieurs bâtimens, ou qui sont les plus élevez, ou qui regardent le Septentrion & l'Orient, ou qui sont les plus éloignez du Tibre, sont les plus sains; & qu'au contraire ceux qui sont séparés des lieux les plus habitez, qui sont bas, & particulièrement dans les vallées, près du Tibre & exposez au Midi, ou au Couchant, sont les moins sains. L'Auteur marque en détail les lieux de Rome, qui sont dans l'une,

ou dans l'autre situation, & même ceux qui tiennent de l'une & de l'autre, & fait diverses remarques là-dessus.

Marfilio Cagnati, qui a écrit sur cette matière, a remarqué qu'entre l'année de la fondation de Rome CCXC jusqu'à l'an CCCCXC. *Tite-Live* dit qu'il y eut vint-deux fois la peste dans Rome; quoi que les hommes fussent alors plus robustes, que la Ville fût bien bâtie, médiocrement peuplée, & la campagne beaucoup plus habitée, qu'elle ne l'est. Il n'arrive guère ailleurs, qu'on voye en un lieu dix fois la peste, en un seul siècle. *Doni* répond à cela, que le mot de peste est équivoque en Latin, & qu'il signifie aussi bien les maladies épidémiques, de quelque sorte qu'elles soient, que la peste proprement dite; qui vient non de la disposition des lieux, mais d'une corruption générale de l'air; & que n'y ayant pas plus de peste à Rome qu'ailleurs, comme l'Experience l'apprend, on doit entendre ce que *Tite-Live* dit, pour la plupart du tems, de maladies épidémiques; telles qu'avoient été les maladies des années M DC XXII, & M DC XXVI, qui emporterent plusieurs milliers de personnes dans Rome;

me; & celles de l'année MDC XXIX dans le quartier Léonien, qui firent aussi mourir beaucoup de gens. D'ailleurs, en tems de peste, les Anciens ne prenoient pas tant de précaution, que l'on fait aujourd'hui, ce qui rendoit la communication du mal plus générale, & plus prompte.

Doni montre que le sol de la Rome moderne est plus égal, que celui de l'ancienne; parce que les ruines des anciens bâtimens ont en partie comblé les vallées, & que même l'on a diminué quelquefois, à dessein, la hauteur des Collines. Il croit, avec *Cagnati*, qu'à parler en général, l'air de la Rome d'aujourd'hui est plus sain, que celui de celle d'autrefois; parce que les vallées ne sont pas si profondes, & que les Anciens bâtimens étoient excessivement hauts, à cause du grand nombre des habitans. Mais il n'accorde pas au même, que les rues d'aujourd'hui soient mieux alignées, que les anciennes, sur tout depuis l'incendie de Néron, qui les fit mieux aligner. Il ne convient pas, non plus, que les Anciens ne fissent pas assez de fenêtres à leurs maisons; quoi qu'il avouë que les fenêtres étoient ouvertes, à cause que les pierres *spéculaires*, dont on se

servoit, comme nous faisons du verre, ne furent en usage qu'assez tard.

Il juge que la quantité d'eaux, que les Aqueducs amenoient à Rome, pour l'usage du Public, ne la rafraichissoient pas tant en Eté, qu'elles la rendoient froide & humide en Hiver. Il convient néanmoins qu'elle l'étoit moins qu'aujourd'hui ; parce qu'elle étoit mieux pavée, & qu'il y avoit plus de cloaques, pour écouler les eaux. Voilà en gros ce qu'il dit, de la situation de la ville de Rome.

Il se propose en suite de montrer 1. quel étoit autrefois le territoire de cette ville : 2. quelles sont les causes, qui le rendent mal-sain ; 3. quels remèdes on y pourroit apporter.

L'ancien *Latium* fut autrefois plus ou moins étendu, comme on le verra dans l'Auteur ; mais il ne s'agit pas proprement de cela. Le pais mal-sain est presque tout l'ancien *Latium*, la plaine du pais des *Volsques*, ce que le Pape a dans la Toscane (que l'on nomme à présent *le Patrimoine de St. Pierre*) & outre cela le pais le plus prochain des Sabins, principalement la plaine. Le long de la mer, ce pais s'étend depuis *Tarracina*, autrefois *Anxur*, jusqu'à cinquante milles à l'Occident.

cident. Toute la côte même de la Toscane, excepté quelques endroits, est mal-faine. Il ne faut pas néanmoins entendre cela, comme si toute l'étendue, que l'on vient de marquer, l'étoit également. Il y a des lieux, qui ne le sont pas, tant que les autres; mais l'Experience & le peu de bâtimens, qu'on y trouve, montrent qu'il n'y fait pas bon demeurer en Eté. Aussi ceux qui demeurent à Rome, évitent de passer la nuit, hors de la ville, depuis le Solstice d'Eté jusqu'à l'Equinoxe d'Automne, ou environ, comme on l'a dit; & les paisans même, quoi que robustes, s'en trouvent mal & cultivent tout ce territoire à la hâte, pour se retirer ailleurs, le plutôt qu'il est possible. Le petit peuple de Rome y fait l'ouvrage le plus facile & retourne incessamment en ville; le reste est composé des paisans des pais voisins & sur tout du Royaume de Naples & de la Toscane, principalement des montagnes. On verra dans l'Auteur, en quoi consiste la culture de ces terres, qui n'est pas fort difficile.

Par occasion, il parle de l'état ancien de ce pais, & montre au long qu'il étoit extraordinairement peuplé; en rapportant les noms des villes, ou
des

des bourgs, qui y étoient. Il se fert pour cela non seulement de *Pline*, qui n'a pas été fort exact, dans son énumération, comme il le fait voir; mais encore de *Tite-Live* & des *Inscriptions* anciennes, qui restent, dont l'Auteur avoit recueilli un grand nombre, qui n'avoient pas encore été publiées de son tems. On y trouve divers noms de lieux, dont l'Antiquité, qui nous reste, ne fait aucune mention: comme il y en a beaucoup, dont la situation n'est pas assez connue. Mais on fait le nom de quantité de villes, qui étoient dans le pais mal-sain, dont il ne reste rien, ou qui sont tout à fait ruinées, & désertes: au lieu qu'autrefois elles étoient peuplées & florissantes. On cherchera les preuves de tout cela, dans l'Auteur.

Il montre aussi que l'ancienne Rome, quoi qu'elle renfermât assez de terrain, ne contenoit pas tant de monde, que sa grandeur sembloit le promettre; à cause de la multitude de ses Temples, de ses Bains, de ses Cirques, de ses Théâtres & Amphithéâtres, de ses Naumachies, de ses Magazins, de ses Regards d'eaux, de ses Fontaines, de ses Réservoirs, de ses Basiliques, de ses Portiques, de ses

Janus,

Janus , de ses Places publiques , des espaces vuides , des jardins , des champs , des vergers , des bois sacrez aux Dieux , des rues qui environnoient les îles , ou amas de maisons qui se touchoient , &c. Les Maisons ayant été réduites par Auguste à la hauteur de quatre-vints pieds , & par Neron à celle de soixante ; il faut avouër qu'il n'y a pas pû avoir à Rome plusieurs millions d'ames , comme quelques Savans l'ont crû ; pourvû néanmoins , comme dit l'Auteur , qu'on ne suppose pas que le peuple Romain se mît aussi à l'é-troit , que le peuple de Paris le fait à présent ; ce que l'état florissant de ces tems-là & la propreté des Italiens , comme il le croit , ne leur permettoit pas.

Lipse , qui a le plus doctement & le plus judicieusement écrit des Antiquitez Romaines , a cru qu'il y avoit dans Rome & dans les fauxbourgs quatre millions de personnes , dont il pouvoit y avoir la moitié d'esclaves. Mais *Doni* n'en convient pas , parce que le *Cens* fait par Auguste , lors qu'*Agrippa* fut son Collegue ; duquel *Cens* les autres ne different pas beaucoup , comme il paroît par le fameux monument d'*Ancyre* ; ne permet pas qu'on ad-
met-

mette ce calcul. Dans ce *Cens* , il se trouva quatre millions soixante trois mille Citoyens Romains ; sans compter les femmes , les enfans & les Esclaves , dans tout l'Empire. Du tems d'Auguste , toute l'Italie n'avoit pas encore le droit de Bourgeoisie. Sous Claude , tems auquel plusieurs peuples avoient été admis à ce droit , on ne trouva qu'environ sept millions. Aujourd'hui que l'Italie est beaucoup moins peuplée , d'habiles gens ont jugé qu'il n'y a que neuf millions d'ames , en toute son étendue. Cela étant ainsi , l'Auteur juge qu'on peut croire que , du tems d'Auguste , il y avoit au moins dix-huit millions , d'ames en Italie ; si l'on pense qu'on peut ajouter au nombre marqué dans le *Cens* , dont on a parlé , au moins six millions de femmes & d'enfans , & autant encore d'étrangers & d'esclaves ; dont il y avoit un très-grand nombre autrefois , comme *Lipse* l'a remarqué & comme on le peut recueillir des Inscriptions anciennes , dont la plupart sont d'Affranchis , ou de leur postérité.

Ce nombre-là ne paroîtra pas trop grand à ceux , qui auront bien considéré combien l'Italie étoit peuplée en

ce tems-là ; mais il semblera trop petit à ceux qui croient qu'il y avoit, dans Rome seule , quatre millions d'hommes d'un âge viril , qui étoient marquez dans le *Cens* ; puis qu'il est très-probable qu'il y avoit , pour le moins , autant de femmes & d'enfans , & un aussi grand nombre d'esclaves. Si l'on demande à l'Auteur combien il croit donc qu'il y avoit d'hommes , dans Rome ; il les réduit à un million , dans le meilleur tems , comme sous Trajan & Hadrien ; & répond aux objections , qu'on peut faire contre cette pensée. Il montre encore que le voisinage de Rome étoit plein de maisons de campagne ; non seulement dans les anciens tems , mais même après celui des Lombards ; quoi que ce fût alors que les environs de Rome commencerent à être dépeuplez. L'Auteur fait voir que ces peuples firent plus de mal à Rome , que les Goths n'en avoient fait ; & que les François même , sous Louis II. petit-fils de Charlemagne , quoi qu'appellez par Serge II. Pape , ruinerent les environs de Rome. Mais les Sarafins , entre l'année M CCC. & M CCCC. y firent encore de plus grands ravages. Les guerres d'Italie acheverent d'apau-

Nôtre Auteur passe en suite aux Vents & remarque fort bien , qu'ils font, en grande partie, cause du bon, ou du mauvais air des lieux, où ils soufflent souvent. Ils sont même cause de la difference des naturels , que l'on voit entre les Nations ; comme l'Auteur le fait voir , par des exemples. On ne peut pas s'arrêter à ce détail. Une seconde chose, qui rend certains lieux mal-sains, ce sont les vapeurs & les exhalaisons des marais, que l'on y trouve. Telles sont celles des marais *Pomptins* , qui ont toujours causé des maladies en Eté. C'est pour la même raison que la côte maritime de l'Istrie, jusqu'à Ravenne & celle de la Toscane & du pais Latin sont mal-saines. *Doni* parcourt aussi diverses villes Episcopales d'Italie, qui sont mal-saines, ou que les Evêques disent être telles, pour avoir un prétexte, de n'y point résider.

Pour connoître si un lieu est mal-sain, ou non, on doit examiner si les hommes y vivent peu, ou long-tems. Il est visible, que, si l'on y vit communément plus long-tems qu'ailleurs, on doit compter ces lieux-là, parmi ceux qui sont sains ; & , au contraire, si la vie y est ordinairement plus

plus courte. Une seconde marque de la bonne temperature de l'air, c'est la fertilité des femmes. Une troisième c'est lors que les corps des Hommes sont bien faits, & robustes & que celui des Femmes a de l'embonpoint & de la délicatesse. Mais la beauté de ces dernieres marque un air temperé, comme en Angleterre. Au contraire, les corps laids & malfaits marquent l'intemperie de l'air, comme l'Auteur le fait voir, par beaucoup d'exemples. On ne voit aussi, dans les lieux mal-sains, que peu d'oiseaux parce que, vivant en l'air, ils fuyent celui qui est infecté. On y voit au contraire beaucoup d'insectes, que l'on croit communément naître de la corruption. Dans les environs de Rome, on voit beaucoup de crapaux & de serpens.

Doni vient enfin aux causes les plus connues de la corruption de l'air. La premiere sont les vents chauds & humides, comme le sont ceux qui viennent du Midi sur les côtes d'Italie, & particulièrement sur celles du pais Latin; sur quoi l'Auteur fait diverses remarques, que l'on ne peut pas rapporter ici. Ce qui rend ces vents plus mal-sains, en ce lieu là, c'est qu'ils souff-

soufflent au gros de l'Été , ce qui fait qu'ils sont encore plus chauds.

La seconde cause du mauvais air sont les marais trop fréquens , tels qu'on en remarque dans ce même pays là ; sur quoi il parle de nouveau des marais *Pomptins* , * qui ont environ trente milles de longueur , & huit de largeur & auxquels il en ajoute plusieurs autres , comme on le verra dans l'Original.

Il croit que l'on doit joindre aux marais , les salines , les forêts & les eaux médicinales ; qui sont , selon lui une troisième cause de l'infection de l'air. Un ancien Médecin , nommé *Anthylle* , dit , dans *Oribase* , que les pays sales & humides jettent des exhalaisons mal-saines , & *Strabon* attribue le mauvais air de la Sardagne aux salines qui y sont. Il y en a encore aujourd'hui près d'Ostie , & il y en avoit autrefois près du port d'Auguste. Les forêts retiennent l'humidité des vents mal-sains , & la conservent par leur ombre. Elles empêchent aussi , que les vents frais , qui viennent des montagnes , ne puissent nettoyer ces lieux , des mauvaises exhalaisons , qui s'y arrêtent. Il y a autour de Viterbe des
eaux

* *Column.* 977.

eaux souffrées , que l'on évite avec soin. *Vitruve* parle aussi de semblables eaux , qui étoient autour de la ville d'Ardée. Quoi que les vapeurs , qui en sortent , ne soient pas nuisibles par tout , comme elles ne le sont pas en effet autour de Pouzoles ; elles deviennent nuisibles mêlées avec un air , qui d'ailleurs n'est pas sain , en se joignant avec d'autres. L'Auteur confirme cela , par un accident arrivé à Florence , où il perit des gens , pour avoir voulu descendre dans un puits, où l'on avoit jetté des ordures ; par les vapeurs infectées , qui en sortoient. Une quatrième cause de l'infection de l'air est l'eau de la mer , là où le rivage est bas , en sorte que cette eau y demeure sans mouvement, de même que dans un étang ; comme on le fait voir, par l'examen des différentes plages d'Italie. Où le rivage est élevé, l'air est sain ; & où il est bas , l'air est mal-sain , comme sur les côtes de l'Etat Ecclesiastique. La situation des montagnes , qui sont au Nord , rangées comme en forme de théâtre , en sorte qu'elles arrêtent les Vents sains du Nord , qui n'entrent pas dans la plaine , y retiennent ceux du Sud , qui y causent des maladies. Il remarque que la partie méridionale

de la Sardagne, qui est fort mal-saine, ressemble fort au territoire, qui est autour de Rome; & qu'au contraire les environs du Po sont tout autrement disposez, &, à cause de cela, beaucoup plus sains. Il le confirme encore, par des exemples de quelques autres lieux, auxquels je ne m'arrêterai pas.

La cinquième cause du mauvais air des environs de Rome, c'est que ce sont des plaines, où il y a même des endroits creux, où l'air gâté demeure; sans en pouvoir être chassé, par les vents du Nord.

La sixième c'est que les chaleurs de l'Été sont excessives, & d'autant plus dangereuses, que les nuits sont froides & humides. C'est ce qui fait qu'il y a souvent de grands tonnerres, dont la fréquence engagea autrefois les peuples d'Etrurie à en tirer des présages & à former même un art, de ces vaines observations.

D'autres ont encore cru qu'on pouvoit regarder, comme une septième raison, les mauvaises eaux qu'il y a en plusieurs endroits de l'Etat Ecclesiastique; & les vapeurs, qui s'exhalent même, comme ils le prétendent, des terres sèches. Mais, selon la remarque de *Doni*, il ne manque pas de bon-

bonne eau, même dans les lieux mal-sains, & il ne s'exhale pas beaucoup de particules des lieux, où il n'y a ni marais, ni lieux boueux, ni cavernes puantes; comme sont celles, qu'on appelle *Charonii Specus*. Il fait encore quelques remarques sur ces sortes de choses & sur quelques autres, que l'on lira dans l'Original, avec plaisir.

Il croit que le territoire, qui est au tour de Rome, n'est ni des plus sains, ni des plus mal-sains, & il cherche, après-cela, les moyens de le rendre plus sain. Le premier est de dessécher, au moins en partie, les marais *Pomp-tins*; comme cela a été fait autrefois. L'an DXCI. de Rome *Cornelius Cethegus* le fit; comme il paroît, par l'abregé de *Tite-Live*. Jules-Cesar l'entreprit aussi, ou au moins avoit résolu de le faire; comme *Plutarque* & *Suétone* le témoignent. Auguste, comme il semble, en vint à bout en partie, & Trajan fit un Chemin pavé, au travers de ce marais. Théodoric, Roi des Goths, quelques siècles après fit recreuser les fosses, par lesquels l'eau s'écouloit & qui s'étoient remplis, par le tems. C'est ce que *Cassiodore* témoigne & que l'on prouve, par une Inscription de ce tems-là, trouvée à

Tarracine , que l'Auteur rapporte. Depuis, Nicolas V. & Sixte V. Papes ont de nouveau rouvert les canaux , par où l'eau des marais se déchargeoit; mais ni eux , ni les autres entrepreneurs plus anciens qu'eux , ne les ont entierement dessechez , comme *Doni* le montre. C'est peut-être une chose impossible , à cause des Sources qui y sont & qu'on ne fauroit ni boucher , ni épuiser.

Aussi nôtre Auteur croit-il qu'il n'est pas nécessaire de dessecher entierement l'eau de ces marais , mais seulement celle qui venant de sources n'a point d'issue , ou que les pluyes augmentent , ou que les rivieres , qui regorgent trop loin de leurs lits , assemblent & laissent dans les lieux creux. Il dit encore que si cela ne réussit pas à Sixte V. cela vint de ce qu'il fut trompé, par les entrepreneurs ; qui laisserent de l'eau en quelques endroits , qu'ils auroient pu & du dessecher , pour profiter de la pêche qu'on y pourroit faire , en vendant le poisson , ou le droit de le prendre. Les mêmes entrepreneurs voulurent , au contraire , dessecher des endroits qui ne pouvoient pas l'être , & qu'il auroit seulement fallu rafraichir , en y faisant pas-

passer l'eau de quelques rivières. On ne sauroit juger de cela, que par une exacte inspection des lieux.

Doni voudroit, en second lieu, que l'on coupât, ou au moins que l'on éclaircît les forêts, qui sont sur le bord de la mer, & qui retiennent, comme on l'a déjà remarqué, les vapeurs, par leur épaisseur, ce qui entretient des bouës & des creux pleins d'eau.

Cela étant achevé, il voudroit que l'on y bâtît des maisons aux habitans, que l'on y enverroit, & que l'on employât d'habiles Architectes, qui les bâtissent, en sorte que ces habitations fussent saines; & c'est ce que *Varron*, dont on produit un grand passage, a fort bien remarqué qu'il falloit observer, avec soin, en bâtissant les maisons de campagne. Il faut aussi choisir la situation, propre à cela; telle qu'est celle des lieux élevez, que les Anciens avoient constamment préférée, pour cela, aux lieux bas, dans le *Latium*. Il faut aussi éloigner de la Mer ces habitations, autant qu'il est possible.

L'Auteur demande s'il vaut mieux bâtir des Métairies, répandues en divers lieux, ou des villages, où elles se touchent, & il est pour le dernier.

Mais il dit qu'auparavant , il faudroit bâtir une ville maritime , dans un lieu commode. Il fait plusieurs bonnes remarques , sur la maniere , dont elle devroit être faite , sur ses fortifications , sur ses habitans &c. Il donne même un plan de la ville , qu'il voudroit qu'on bâtît & de ses remparts , que l'on verra dans l'Original. Il veut encore que l'on fasse la muraille des Cours plus haute du côté du Midi & que l'on place aussi les portes & les fenêtres d'un autre côté , ou au moins que si l'on ne peut pas , on fasse en sorte que les vents de Sud passent à travers , sans s'y arrêter. On doit encore , selon lui , faire les maisons champêtres les plus hautes qu'il se pourra , afin qu'elles jouissent d'un meilleur air , par le haut. Il seroit d'avis que sur les remparts de la ville , on ne plantât pas indifferemment toutes sortes d'arbres , mais des lauriers , dont l'ombre & l'odeur sont plus saines , que celles des autres arbres.

Il vient ensuite aux eaux , que l'on devroit tâcher d'avoir les meilleures & les plus saines , dans Rome , qu'il se pourroit ; ce que l'on pourroit effectuer , si l'on cherchoit les restes des anciens Aqueducs , qui conduiroient
aux

aux sources , d'où ils étoient tirez. Il parcourt ici les eaux qui se trouvent dans le *Latium*, juge de leur qualité, & fait voir les soins & les dépenses, que les Anciens faisoient , afin que les Villes fussent pourvues de bonne eau.

Doni propose encore de faire de hautes digues , là où le rivage est le plus bas, comme il y en a en Hollande; mais il veut que l'on differe cet expedient , jusqu'à ce que le país soit bien peuplé & que les paisans puissent eux-mêmes faire ce travail. C'est apparemment ce qui n'arrivera jamais ; & quand il y auroit plus d'habitans , qu'il n'y en avoit autrefois ; on ne suivroit pas néanmoins son conseil , parce qu'il n'est par sûr que ces digues servissent de rien, pour arrêter les vens chauds. En Hollande , les digues n'empêchent point que les vens d'Ouest n'y soufflent violemment & n'en purifieroient pas l'air, si ces vens étoient mal-sains.. Il propose encore quelques autres moyens de moindre importance, qu'on lira dans l'Auteur, aussi bien que ce qu'il dit du choix des habitans & de la maniere de vivre, qu'il faudroit qu'ils observassent.

XVI. ON voit ensuite deux Au-

teurs, qui ont traité des Antiquitez de la ville de Nimes, où il y a encore de beaux restes de la magnificence des Romains, & quantité d'Inscriptions anciennes; sans parler des Médailles, qu'on a trouvées & qu'on trouve tous les jours en terre, dans son territoire.

Le premier de ces Auteurs est *Gail-
lard Guiran*, Conseiller au Présidial de Nimes & au Parlement d'Orange. On publia en M DC LVII. pour la seconde fois, cette Dissertation touchant deux Médailles de Nimes, beaucoup plus correcte & plus augmentée. C'est l'Edition, que l'on a suivie en celle-ci. La premiere de ces Médailles contient d'eux têtes, tournées l'une d'un côté, l'autre de l'autre, & couronnées l'une de laurier & l'autre d'une couronne navale. Au dessus il y a IMP. aux deux côtez P.P. & dessous DIVI F. Au revers, on voit une palme d'où pend d'un côté une couronne de laurier, & de l'autre, il y a des *lemnisques*, ou de petits rubans, qui y sont attachez. A gauche de la palme il y a COL. & à droite NEM.

Après avoir rapporté les differents sentimens de divers Auteurs, sur
cet-

cette Médaille, *Guiran* s'arrête, avec raison, à celui, par lequel on suppose que cette Médaille a été frappée en l'honneur d'Auguste, lors qu'il eut soumis l'Égypte. La tête couronnée de laurier, est celle de cet Empereur; & l'autre, qui a une couronne navale, est celle d'Agrippa, son Favori & depuis son Gendre. La légende est *Imperator Divi (Cæsaris) filius Pater Patriæ*. Pour le revers, c'est le symbole de l'Égypte attaché à une palme; ce qui marque clairement la soumission de ce pais-là, & sa réduction en forme de Province Romaine. La palme, la couronne & les *lemnisques* sont aussi des symboles de la victoire. COL. NEM. ne peut être que *Colonia Nemausus*, comme cette ville est nommée en d'autres médailles, & dans quantité d'inscriptions, qui se trouvent encore dans son Territoire. *Guiran* fait un commentaire exact sur cette Médaille, & tout ce qu'on y voit. Il y produit diverses Inscriptions de Nimes, & il seroit à souhaiter qu'il eût publié toutes celles qu'il avoit ramassées. On s'étoit étrangement trompé, dans l'explication des figures du revers de cette Médaille à Nimes, sous François I. Comme on les vo-

voit aussi sur l'Amphitheatre , dont il y a de beaux restes , en cette ville ; on crut que c'étoient là les anciennes armoiries de la ville. Ainsi ceux de Nimes s'adresserent au Roi , en M D XXXV. pour le prier qu'au lieu du Taureau d'Or , en champ de Gueule , qu'il leur avoit donné en M D XVI. pour armoiries , il leur permît de prendre le revers de cette Médaille , que l'on expliquoit *Coluber Nemausensis*. La Patente du Roi portoit que le Roi avoit vû *sur le revers de plusieurs antiques Médailles , à demi relief , figuré le dit coleuvre , sans ailes , à quatre pieds , passant enchainé à une palme*. Il est étonnant que ceux , qui dresserent cette Patente , crussent que les Coulevres eussent des pieds , comme les Crocodiles , & peut-être même *des ailes* ; au moins il semble que le Roi remarque , comme une singularité , que *ce Coleuvre* (c'est ainsi qu'il parle) n'eût point d'ailes. Apparemment ils prenoient *le Coleuvre* , pour un Dragon.

L'autre Médaille fait voir d'un côté la tête d'un homme , avec un casque , & de l'autre une femme debout , appuyée sur un bâton , & tenant à la main un petit plat ; d'où elle semble pré-

présenter à manger à deux serpents. A côté, il y a NEM. COL. *Tristan* a cru que la tête étoit celle de *Nemausus*; que l'on dit avoir été l'un des compagnons des voyages d'Hercule, & le premier fondateur de Nimes. Mais *Guiran* n'a pas de l'inclination, pour ce Heros fabuleux, il aime mieux croire que c'est la tête de Mars. Pour la femme, c'est la Deesse *Hygiée*, ou la *Santé*, fille d'Esculape; qui paroît, en plusieurs Medailles, accompagnée du serpent consacré à son Pere. Il y en avoit autrefois une fort belle statue à Nimes, dont l'Auteur donne la figure; qui est d'autant plus remarquable, que l'Original a été depuis mutilé en le transportant ailleurs. *Guiran* avoit dessein de publier *les Antiquitez de Nimes*, en trois volumes, dont le premier devoit contenir l'Histoire de cette Ville, avec sa description & celles des Antiquitez qu'on y trouve; le second les Inscriptions qu'on y avoit déterrées de son tems & qui étoient au nombre de DXXV. & le troisième devoit traiter des Médailles en général, & en particulier de celles, que l'on avoit trouvées autour de Nimes. On pourra voir, dans la Préface de Mr. de *Sallengre*, une Inscription dé-

voit aussi sur l'Am
 y a de beaux restes
 crut que c'étoient
 moiries de la ville
 Nimes s'adresser
 M... XV. po
 ureau
 qu'il le
 I. pour
 de prendr
 ile, que l'o
 ausensis. La
 que le Roi
 plusieurs anti
 relief, figuré le
 à quatre pieds,
 palme. Il est é
 dresserent cette
 les Coulevres
 me les Croco
 les; au
 arque

60
 en d
 qu'il a
 certain
 vers Goo
 Le secon
 tiquier de
 nommé J
 en M DC
 qu'oume
 mains, on
 divers rit
 tions, mais
 près, tant
 belles Let
 XVII. O
 fertation
 Romains,
 Eyben, tiré
 qui avoit b
 ut parl
 it ajo
 es Ar
 parut
 DC LX
 s instruis
 en peu de
 sur cette D
 soin de plus
 prendront
 doivent cher
 XVIII. La

... à la verita-
... *Langue Latine* ,
... *Maître aux*
... *gent dans l'E-*
... *am.* Cet Ou-
... C VI. mais je
... encore fait un
... t paroître , &
... *êtes Nottingha-*
... *ites en couvant* ,
... *la Grammaire*
... *d'en obtenir une*
... *ont en attendant*
... ai oui parler de
... ne , & celui-ci
... les loüanges ,
... ont pas mal fon-

... dans sa Préfa-
... *ent la Critique* ,
... *eter les Anciens* ,
... *eu utile ; plutôt*
... *fficile pour eux* ,
... *n effet méprisa-*
... *l'entreprend en*
... *omper ceux qui*
... *ur les remarques*
... *teur en Théolo-*
... *nce que cet Au-*
... *son* , y suppose en T
... *ouchant la sic* que ce
... *ficson* , y si
... *ouchant la*
... *acpuit is*

XVIII. L

terrée en ce pais-là , l'an MDCCX. qui est une inscription sépulcrale d'un certain *Vibius Licinianus* , avec des vers Grecs au deffous.

La seconde piece , touchant les Antiquitez de Nîmes , est d'un bon Suisse , nommé *Jacob Gresser* , qui la publia en M DC VI. Il dit , dans le titre , qu'outre la magnificence des Romains , on y trouvera l'explication de divers rites. Elle est pleine d'Inscriptions , mais il n'en avoit pas , à beaucoup près , tant que *Guiran*. D'ailleurs les belles Lettres n'étoient pas son fort.

XVII. ON voit , après cela , une Dissertation de l'Ordre Equestre des Romains , par *Christian Guillaume Eyben* , tiré des recueils de son Pere ; qui avoit lû divers Modernes , qui avoient parlé de cette matiere , auxquels il avoit ajouté ce qu'il avoit pu remarquer des Anciens , sur ce même sujet. Elle parut à Strasbourg *in folio* en M DC LXXXIV. Ceux qui ne sont pas instruits de la matiere pourront , en peu de tems , s'en former une idée , sur cette Dissertation ; & s'ils ont besoin de plus d'éclairciffemens , ils apprendront par ses citations , où ils en doivent chercher.

XVIII. LA piece suivante est un
Ou-

Ouvrage de *Jean Servilius*, qui parut à Lubec en M DC. des Ouvrages admirables de l'Antiquité, des richesses des Anciens, & des grandes choses faites, tant en Paix, qu'en Guerre. L'Auteur ne s'arrête pas aux Romains, mais raisonne sur tout ce qu'il a cru devoir choisir dans l'Antiquité de merveilleux, & étale autant qu'il peut son éloquence. Il n'approche en rien des habiles Italiens, François & autres, qui ont aquis de la réputation, en écrivant sur l'Antiquité. Personne ne se feroit plaint, si on l'avoit laissé dans son obscurité.

XIX. ENFIN ce Volume finit, par quatre Dissertations de *Philippe Louis Hanneken*, intitulées du soin Domestique des Romains. Elles parurent la première fois à *Giessen*, en M DC LXIX. L'Auteur étoit encore fort jeune, & l'on pouvoit esperer que s'il avoit continué de cultiver les Belles-Lettres, il y auroit bien réussi: mais il s'appliqua à la Théologie, science plus fructueuse que la précédente. On peut dire de cet Ouvrage ce qu'on a dit de celui d'*Eiben*, que c'est un recueil tiré principalement des Modernes; mais qui ne laisse pas d'être utile à la Jeunesse, & d'indiquer ceux, dans les E-

crits desquels on peut s'instruire des choses, plus à fonds.

La première Dissertation traite du Mariage, & de tout ce qui le regarde, selon l'usage des anciens Romains; des devoirs des gens mariez & sur tout des Maris, & des habits, tant des hommes, que des femmes. La seconde regarde les Esclaves, les Repas, & les habits des Esclaves. La troisième contient les devoirs des Peres & des Meres & ceux des Enfans, & parle de l'honneur qu'il y avoit d'avoir une nombreuse famille, & des habits des Enfans. La dernière concerne l'Agriculture, les richesses des Romains, & le *Cens*, ou le dénombrement, que l'on faisoit des Citoyens, & de ce qui le regarde.

On a joint à la fin deux Index, l'un des Auteurs Anciens & Modernes qui sont citez, corrigez, expliquez, défendus, louez, censurez, réfutez; & l'autre des Matières. Le premier de ces Index n'étoit pas moins nécessaire, que l'autre; car on est bien aisé de voir quels Auteurs Anciens sont expliquez ou corrigez, & ceux qui les publient de nouveau se servent utilement de ces Index.

J'apprends que ce Volume se vend
assez.

assez bien , & que l'on se fait un plaisir de le joindre au Thrésor de Mr. *Grævius*. Si tout n'y est pas également précieux , il ne laisse pas d'y avoir à profiter par tout , sur tout pour la Jeunesse ; pour laquelle se font ces recueils , plutôt que pour les gens consommés dans les Belles Lettres, & à qui toute l'Antiquité est connue. Les thrésors même des pierres précieuses ne sont pas composez seulement de Diamans , ou d'autres Pierres du premier rang. On en voit de médiocres parmi , & elles servent à relever la beauté des autres. Je m'imagine néanmoins , que l'Editeur aura , dans la suite , égard aux avis , que j'ai mis au commencement de cet Extrait. Peu de Volumes & composez de pieces choisies se vendront mieux , que si l'on en faisoit trop , & qu'on les grossît de pieces , que les Connoisseurs n'acheteroient pas , s'ils les trouvoient à vendre à part.

ARTICLE II.

ARISTARCHUS ANTI-BENT-
LEIANUS *quadraginta sex* BENT-
LEII *errores super* Q. HORATII
FLAC-

FLACCI *Odorum Libro I. spissos nonnullos & erubescendos ; Item per Notas universas in Latinitate lapsus foedissimos nonaginta ostendens. Auctore RICHARDO JOHNSON, Ludimagistro Nottinghamiense. A Nottingham. M DCC XVII. in 8. en deux parties, dont la premiere a 132. pagg. & la seconde 118.*

MR. JOHNSON, Régent d'une Ecole Latine, à Nottingham en Angleterre, s'étoit déjà fait connoître par un Ouvrage Anglois, où il a fait paroître son habileté, par rapport à la Grammaire Latine. Il est intitulé *Commentaires Grammaticaux, ou Apparat à une Grammaire Nationale*, (c'est-à-dire, dont la Nation Angloise devroit se servir) *par voie de remarques sur les faussetez, obscuritez, superfluites & défauts du Systeme de Lilly, qui est à present en usage ; où l'on corrige plusieurs erreurs des plus excellens Grammairiens Anciens & Modernes, comme de Sanctius, de Scioppius, de Voffius, de Mrs.dePort-Royal &c. & où l'on supplée à ce qui leur manque. Avec un Index Alphabetique des mots & des matieres, nécessaire aux Ecoles (comme un Commentaire sur la présente Grammaire) & à ceux*

Ancienne & Moderne. 65

à ceux qui veulent parvenir à la véritable connoissance de la Langue Latine , par Richard Johnson , Maître aux Arts & présentement Régent dans l'Ecole franche de Nottingham. Cet Ouvrage a paru en M DCC VI. mais je ne l'ai pas vû. Il en a encore fait un autre , qui doit bien-tôt paroître , & dont le Titre est : *Noctes Nottinghamicæ* , ou objections faites en courant , contre la Syntaxe & la Grammaire commune , dans la vûë d'en obtenir une meilleure ; qui pourront en attendant servir aux Ecoles. J'ai oui parler de ces Livres , avec estime , & celui-ci peut faire croire que les loüanges , qu'on leur donne , ne sont pas mal fondées.

Mr. Johnson répond dans sa Préface à ceux , qui méprisent la Critique , ou la Science d'interpréter les Anciens , comme une Science peu utile ; plutôt parce qu'elle est trop difficile pour eux , que parce qu'elle est en effet méprisable. Il témoigne qu'il entreprend en cet Ouvrage , de détromper ceux qui ont trop d'estime , pour les remarques de Mr. Bentley , Docteur en Théologie , sur *Horace* ; parce que cet Auteur , selon Mr. Johnson , y suppose des choses fausses , touchant la signification

fication des mots , & touchant leur construction ; fauffetez qu'on peut découvrir , par *Horace* même , fur lequel il a travaillé ; parce qu'il qu'il ne distingue pas bien les Modes & les Tems , fans quoi on ne doit faire aucun cas d'un Interprete ; enfin parce que , manque de jugement , il déprave le fens & le rend impertinent. Mr. *Johnson* s'étoit attendu que quelques-uns des adverfaires de Mr. *Bentley* auroient relevé ces fautes , fur tout parmi ceux qui enseignent le Latin à la Jeunesse. Mais comme il a vu que personne ne fe mettoit fur les rangs , il a cru devoir fe charger de cette peine. Il avoit deffein d'examiner tout le Commentaire du nouvel Interprete d'*Horace* , d'en réfuter tous les endroits qu'il jugeoit dignes de censure , & de donner le tout à la fois. De grandes incommoditez , qui lui font furvenuës , l'en ont empêché. Ainfi il s'est contenté de parcourir le I. Livre des Odes , où il a trouvé , felon son compte , *quarante fix* fautes , dans l'interpretation des mots , ou du fens d'*Horace* & d'autres Auteurs , ou dans des corrections qu'il donne pour sûres , & qui font fauffes. Il assure qu'on en trouveroit bien davantage , dans la fuite ; fi on l'examinoit , avec la même exactitude.

Quoi

Quoi qu'il blâme fort les injures , que les Critiques se disent les uns les autres , & qu'il les croye indignes d'un honête homme ; il n'a pas néanmoins cru devoir s'en abstenir , en écrivant contre Mr. *Bentley* ; comme il l'auroit fait , si ce Théologien avoit parlé de soi-même , avec modestie , & des autres avec civilité ; s'il avoit cité fidelement les Livres , dont il employe des autoritez ; si , par une lecture négligente des Anciens , il n'avoit pas avancé des choses , pour assurées , qui ne le sont point ; & si , comme le devoit faire un bon Interprete , il n'avoit rien décidé , qu'après avoir tout bien considéré. S'il en avoit usé ainsi , Mr. *Johnson* lui auroit , dit-il , pardonné facilement le reste ; mais nôtre Auteur soutient qu'il a fait tout le contraire. Pour faire voir aux Lecteurs que l'Interprete d'*Horace* ne parle de lui-même qu'avec éloge , & des autres qu'en termes méprisans ; Mr. *Johnson* a mis , à la fin de la Préface , les endroits où Mr. *Bentley* paroît se louer , & ensuite ceux où il méprise de Savans hommes & parle même avec indignation des bévuës , qu'il leur reproche , comme si c'étoient des crimes ; sans oublier les menaces qu'il fait

fait à ceux , qui n'approuveront pas les sentimens. A prendre à la lettre les expressions, il semblera que ces reproches ne sont pas trop mal fondez. Supposé que cela soit , ce que l'on laisse décider aux Lecteurs, Mr. Bentley ne pourra pas beaucoup se plaindre. *Ab alio expectes alteri quod feceris.* C'est une maxime à laquelle non seulement les Particuliers & les Grammairiens , mais encore les Rois sont sujets. Si l'on fait réflexion sur une chose si juste, le moins, qu'on puisse faire , c'est de se corriger sans bruit ; mais ce seroit donner un exemple plus édifiant , que d'avouër que l'on a eu tort , quand on est convaincu qu'on a violé l'honêteté & la justice , & de réparer les injures, autant qu'il est possible. Autrement chacun de ceux , que l'on a offensez injustement , aura raison de faire ressouvenir les agresseurs de ce vers de Terence :

*Si mihi pergit quæ vult dicere , ea
quæ non vult audiet.*

Cela soit dit en général , à l'occasion de cette dispute , sans en faire application à personne. Ceux qui ont besoin de cette leçon se la feront , s'il leur plait , à eux mêmes.

I. MAIS

I. MAIS il faut donner quelques exemples des censures de Mr. *Johnson*. Il reprend Mr. *Bentley* de ce qu'il se plaint, qu'on fait faire un raisonnement à *Horace*, selon le sentiment de ceux qui expliquent les premiers vers de la I. Ode autrement que lui, qui est tout à fait froid; puis qu'on fait dire à ce Poëte que rien ne sauroit obliger des gens parvenus aux premières charges de la République Romaine, & qui étoient très-riches, de devenir marchands; & de s'exposer à des navigations dangereuses. Mr. *Johnson* soutient que, selon cette pensée, il ne s'agit ni de ceux qui étoient riches, ni de ceux qui étoient parvenus aux premiers honneurs. L'homme que la troupe des Romains changeans s'efforce d'élever aux trois honneurs, *certat tergemini tollere honoribus*, n'est ni nécessairement riche, puis qu'il y avoit des gens ruinez qui y aspiraient, ni en possession des premières dignitez. *Tergemini honores* peuvent être la *Questure*, le *Tribunat du Peuple* & l'*Édilité*; aussi bien que la *Préture*, le *Consulat*, & la *Censure*. *Trigeminus* ne signifie nulle part *summus*, comme Mr. *Johnson* le fait voir, mais seulement trois; & *certat tollere* ne marque pas

pas que le Peuple Romain eût actuellement élevé celui, dont il est question, aux honneurs qu'il prétendoit; mais qu'il tâchoit de l'y élever, ce qui ne pouvoit être fait tout d'un coup, & qui pouvoit même manquer, à cause de l'humeur changeante du Peuple.

Mr. Bentley veut qu'on lise *palmae nobiles terrarum dominos evehere ad Deos*; mais si cela est, il n'y a rien d'extraordinaire à dire : *sunt quos juvat palma nobiles evehere ad Deos*. Cette expression est tout à fait languissante. Une chose, qui pouvoit élever jusqu'aux Dieux, faisoit un effet sur l'esprit tout autre, que celui qu'on peut exprimer par le verbe *juvat*. L'Interprete d'*Horace* se moque de ceux, qui font dire à ce Poëte que des gens très-riches se trouvent bien de ne naviguer pas. Qu'y a-t-il là, dit-il, de si surprenant? Cependant il fait lui-même dire à Horace :

*Illum (juvat) si proprio condidit
horreo*

Quidquid de Libycis verritur areis.

Ne peut-on pas dire : qu'y a-t-il là de si étrange, qu'un homme soit bien aise

se

se d'avoir de si grandes richesses? Mr. *Johnson* entend au reste ces mots en ce sens : s'il tire autant de bled de ses terres , à proportion de leur grandeur , qu'on en tire d'une égale étendue de terre en Afrique ; parce que l'endroit de l'Afrique , d'où l'on tiroit les bleds , étoit extraordinairement fertile. Il est vrai que c'est une hyperbole fort grande , que de dire que quelque particulier a tout le bled de l'Afrique , dans ses greniers. Mais l'expression d'*Horace* , en mettant *quidquid* , pour *quantum* , sans que le vers l'y forçât , ne seroit guère heureuse. Quoi qu'il en soit , nous faisons peut-être raisonner & parler trop finement *Horace* , dans cette *Ode* ; qui pourroit bien n'être pas en tout un chef d'œuvre de l'Art , sans que pourtant il cessât d'être un excellent Poète. Les meilleurs génies ne pensent pas & ne s'expriment pas toujours , d'une manière aussi juste & aussi heureuse qu'il soit possible. Ainsi il ne faut pas trop raffiner , en expliquant les Anciens ; d'autant plus qu'on se trompe souvent , en des raisonnemens , qui ne sont nullement évidens.

On lit au vers 17. de la même *Ode* , qu'un Marchand qui craint un vent
ora-

orageux, dont il est agité sur mer, louë le repos & les champs de sa ville :

——— *otium & oppidi*
Laudat rura sui.

C'est ainsi que toutes les Editions & les MSS. que l'on a vus, expriment le passage. Cependant un Critique du XVI. Siecle, fort hardi à corriger les anciens Auteurs, nommé *Valens Acidolius*, vouloit qu'on lût ici *tuta*, au lieu de *rura*; comme si *Horace* avoit voulu dire que ce Marchand auroit bien voulu être en sa patrie, hors du danger du naufrage. Mais en laissant le mot de *rura*, la même pensée demeure, & de plus, comme le remarque *Mr. Johnson*, il est bien plus agréable de voir une riante campagne, que la mer irritée. *Mr. Bentley* a néanmoins adopté la correction d'*Acidolius* & l'a voulu soutenir, par cette raison, qu'il n'a jamais lû *rura oppidi*. *Mr. Johnson* lui soutient qu'il se trompe, dans la seconde partie, où il censure la Latinité de l'Interprete d'*Horace*; dont je mettrai un échantillon ici, à mesure que je parlerai des corrections contestées de chaque Ode.

Mr. Bentley avoit dit dans ses notes
sur

sur la I. Ode : *Metuendum credo erat ne Pompeio quis, vel Casari, vel Crasso persuaserit, ut, relictis rebus omnibus, mercaturam exercerent.* Mr. Johnson soutient, & avec raison, comme il me semble, qu'il falloit dire *persuaderet*; ce qu'il lui prouve, par plusieurs exemples. Les Anglois, qui écrivent en Latin, sont sujets à faire cette faute, comme je l'ai souvent remarqué. Mais l'art d'écrire en bon Latin n'a jamais été commun, parmi eux. Si Mr. Johnson traite ici Mr. Bentley, comme la ferule à la main; c'est à lui à chercher dans sa mémoire, s'il n'en a point usé de même envers d'autres, comme on le lui reproche ici.

Il se sert encore de cette expression *intervenire inter verba ista*, & on lui soutient qu'il faut dire *intervenire verbis*, selon l'usage des meilleurs Auteurs. Il n'y a que Tacite qui ait dit *diebus, qua cognitionem intervenerunt*, & on soutient en cette occasion, que cette expression n'est pas semblable à celle de Mr. Bentley. Comme on dit bien *alloquor te*, mais non pas *alloquor tibi*, ou *li ad te*: de même, selon nôtre Auteur, on a pu dire *interveniant cognitionem*, mais non *interveniant inter cognitionem*.

L'usage est contraire à cette dernière

expression. Au 3. vers de cette Ode, l'Interprete prétend que ces mots *sunt quos*, doivent être regardez comme un seul, *sunt-quos*, à la maniere des Grecs. On lui nie cela, l'on explique deux passages d'*Horace*, qu'il a citez, pour soutenir son sentiment, tout autrement que lui, & on produit plusieurs exemples opposez, tirez d'autres Auteurs. Je ne puis pas les rapporter, de peur d'être trop long. Ils méritent d'être lûs, parce que ces sortes de choses appartiennent à la finesse de la Langue Latine, que l'on ne peut pas se vanter d'entendre, si bien, que de censurer *Ciceron*, & *Horace*, pour de certaines expressions; lors qu'on se trompe, en des choses si claires & si communes.

Pour *rura oppidi*, à quoi Mr. Bentley, comme on l'a dit, préfere *tuta oppidi*, parce qu'il ne se souvient pas d'avoir lû le premier; on apporte des exemples de *Lucain* & de *Silius Italicus*, qui ont dit, l'un *rura Nemossi*, & l'autre *rura Casini*. Cette expression est si analogique, que, quand même on n'en auroit qu'un seul exemple, il ne faudroit pas songer à la changer. Mais il y en a ici plusieurs autres toutes semblables. Ces choses échappent facile-

cilement à la mémoire, parce qu'elles n'ont rien de singulier. On ne doit pas nier tout ce, dont on ne se souvient pas d'avoir des exemples.

II. HORACE dans l'Ode II. dit, en parlant d'un Orme, *nota quæ sedes fuerat columbis*. Mr. Bentley trouve qu'on peut censurer le mot *columbis*; puis qu'à parler proprement, il falloit dire *palumbis*, qui signifie des Pigeons Ramiers, qui se perchent sur les Arbres, & non les Pigeons domestiques, qu'on appelle *Columbæ*. Mais on lui fait voir que *Virgile*, au VI. de l'*Eneïde*, représente deux *Colombes*, envoyées par *Venus*, se perchant sur deux Arbres; & que *Suetone* dit, dans la vie de *Jules Cesar*, que des *Colombes* faisoient leurs nids sur une *Palme*. Il vaut donc mieux s'arrêter au sentiment de ceux, qui croient que, sous le mot *Columbus*, on comprenoit aussi le Pigeon Ramier, quoi qu'il signifie plus communément le domestique.

Au vers 31. de la même Ode, il est dit d'*Apollon*, que le Poëte souhaite s'approcher des Romains:

Nube candentis humeros amictus.

Mais il y a dans cinq MSS. citez par
 D 2 Lam-

Lambin & par *Torrentius*, *candenti*.
 L'Ancien Scholiaste préfère aussi cette dernière manière de lire à l'autre. Cependant Mr. *Bentley* ne peut souffrir cet *hiatus* & dit qu'on n'en trouve pas un semblable ici ; c'est à dire, apparemment dans *Horace*. Mais notre Auteur le prie de lire l'Ode XXVIII. de ce Livre, où il y a au vers 26.

Ossibus & capiti inhumato.

Cet *hiatus* est encore pire, que l'autre, parce que l'aspirée H. qui commence le mot *humeros*, le rend plus supportable. *Lambin* & *Torrentius* avoient déjà cité cet exemple ; mais Mr. *Bentley* n'y avoit pas apparemment pris garde. Son Censeur lui cite un vers de *Virgile*, où il y en a deux, que *Torrentius* avoit produit de l'Eglogue VII, 53.

Stant & juniperi & castaneæ hirsuta.

Ajoutez en un autre de l'Egl. VIII, 108.

*Credimus, an qui amant ipsi sibi
 somnia fingunt?*

Lu-

Lucrece en est plein. Mr. *Johnson* renvoye encore son adverfaire à *Aulu-Gelle* Liv. VII, 20. par où l'on voit que les Poètes affectoient quelquefois ces *hiatus*, pour rendre les vers plus doux.

Mr. *Bentley* prétend que l'Epithete *candenti* ne quadre pas ici, parce que la couleur blanche d'une nuée n'étoit pas propre à cacher Apollon, parmi les hommes. Mais Mr. *Johnson* répond à cela, que si Apollon avoit les épaules *blanches*, la couleur blanche de la nuée pouvoit le cacher; parce qu'un voile d'une certaine couleur cache ce qui est de la même couleur. Outre cela, il n'y a rien qui oblige de supposer qu'*Horace* demandoit à Apollon qu'il vînt parmi les hommes à une distance, où on le pût voir; il lui suffisoit qu'Apollon vînt jusqu'aux nuées, qui étoient au dessus de Rome; & une nuée lumineuse le pouvoit bien dérober aux yeux des hommes, selon les fictions des Poètes. Mais la vérité est qu'il ne faut pas trop pointiller, sur ces sortes de choses, qui ne sont fondées ni en raison, ni même en vrai-semblance.

Au 39. vers de la même Ode, il est dit que le visage irrité du fantassin

Maure, contre son cruel ennemi, réjouissoit Mars :

*Acer & Mauri peditis cruentum
Vultus in hostem.*

Mr. le Fevre avoit cru qu'il falloit lire *Marsi* & non *Mauri*, sans dire les raisons de sa correction. Mais l'Interprete d'*Horace* a pris la peine de les recueillir, & soutient que les Maures n'étoient point braves, qu'ils n'avoient pas de l'Infanterie, & qu'ils n'étoient pas gens à se battre de pied ferme, contre les Romains. Mr. *Johnson* soutient au contraire que les Maures ne manquoient pas de courage, & qu'encore qu'ils fussent plus forts, en Cavalerie, ils ne laissoient pas d'avoir aussi de l'Infanterie, qui osoit bien se battre, contre les Légions Romaines. Il examine les passages, que Mr. *Bentley* a produits au contraire, & fait voir, par des passages & des raisons, que les lieux citez par le même ne sont point concluants. Le détail de tout cela nous meneroit trop loin, s'il le falloit rapporter. On le cherchera dans l'Original. Une des plus fortes raisons, que Mr. *Johnson* rapporte pour ne pas changer *Mauri* en

en *Marsi*, sous prétexte que les Maures n'étoient pas braves ; c'est que les armées d'Annibal, qui remportèrent de si grandes victoires sur les Romains, en Italie, étoient composées en partie de Maures, & que Bocchus & Juba, Rois de Mauritanie, avoient des fantassins. L'Interprete d'*Horace* dit encore qu'il s'agit ici d'une Infanterie, qui portoit des casques, parce qu'il y a au vers précédent :

*Quem juvat clamor, galeaque leves,
Acer & Mauri &c.*

Comme il est certain que les *Maures* ne portoient point de casque, il en conclut qu'il s'agit des *Marses*, qui en avoient ; mais on lui répond que *les casques*, dont parle *Horace*, ne se rapportent point aux *Maures*. Le Poëte parle là d'autres soldats, que *Mars* se plaisoit à voir combattre, aussi bien que les *Maures*. *Mr. Bentley* est choqué que le Poëte, selon la maniere de lire ordinaire, ait pris, comme il dit, un exemple de bravoure tiré de l'Infanterie *Maure*. On lui replique qu'il ne s'agit point ici de bravoure, mais de reproches, qu'*Horace* fait à *Mars*, de ce qu'il avoit si long-tems entre-

tenu la guerre civile, du tems de Jules-Cesar, & s'étoit diverti à voir tant de combats, & le visage terrible de l'Infanterie Maure, contre les Romains. C'étoit là, selon le Poëte, une négligence de Mars, envers sa postérité, que de souffrir que les Maures eussent seulement osé soutenir le regard des soldats Romains, & ce qui étoit encore pire, se battre contre eux, plusieurs fois. Mr. Bentley a aussi remarqué que ces mots *in hostem cruentum* ne quadrent pas aux Romains; que les Maures mal armez & peu courageux, ne pouvoient ni blesser, ni massacrer. On lui dit que *cruentus* ne signifie pas nécessairement percé ou massacré, ni même blessé, ou ensanglanté; mais brave, & sans quartier; ce qu'on prouve, par deux exemples de *Stace*.

Il est certain que le sens, que l'on peut tirer de la maniere de lire vulgaire, n'est pas mauvais; & que, par conséquent, il n'y a point de nécessité indispensable de changer ici le texte d'*Horace*. Sans cela, il n'est pas permis d'y toucher. Si l'on trouvoit dans les MSS. le mot de *Marsi*, on auroit tort de le changer en *Mauri*, pour la même raison; mais puis que ce der-

nier

nier mot se trouve en tous, il ne seroit pas raisonnable de l'ôter, pour en mettre un autre.

III. DANS la troisiéme Ode, *Horace* dit vers 17. & suiv. qu'il n'y a point de mort, qui pût être terrible à celui, qui avoit pû regarder, *les yeux secs*, ou sans pleurer, les monstres marins nageants autour de lui, & la mer enflée.

*Quem mortis timuit gradum,
Qui siccis oculis monstra natantia,
Qui vidit mare turgidum? &c.*

Mr. *Bentley* ne trouve aucune bravoure à ne pas pleurer, en cette occasion; parce que dans une grande peur, & dans un danger présent, on ne pleure pas, on est seulement consterné. A cause de cela, il corrige *rectis oculis*, ce qui fait ce sens; qui a osé regarder, fixement & sans détourner les yeux, les flots prêts à l'engloutir & des monstres disposez à le dévorer. Outre cela, au lieu de *turgidum*, il met *turbidum*. La ressemblance de ces mots, pour le son, & parce qu'ils quadrent également ici, a fait que l'un se trouve dans quelques MSS. & l'autre en d'autres; mais Mr. *Bentley* préfère le second, comme plus énergique.

Son Censeur ne voit pas , dans les mots d'*Horace* , un danger si présent d'être englouti ; ni que *la mer troublée* marque une plus grande tempête , que *la mer enflée*. Il avouë que ce qu'*Horace* dit n'épouvanteroit pas un Pilote expérimenté ; mais l'apparence d'un danger peut bien faire pleurer un homme , peu accoûtumé à la mer , quoi qu'il ne croye pas être dans son dernier moment. *Enée* , *Créuse* & *Ascanius* pleurent dans *Virgile* , *Eneid.* II, 651. dans la crainte qu'ils ont que le retardement d'*Anchise* , qui ne vouloit pas d'abord se retirer avec eux , ne les fît tous perir.

Nos tamen effusi in lacrimas , con-
juxque Creusa ,
Ascaniisque , omnisque domus.

Il lui cite encore *Properce* Liv. I. Eleg. V, 9. où il décrit un homme qui alloit être noyé :

Elens tamen extremis dedit hæc man-
data querelis ,
Quum moribunda niger clauderet
ora liquor.

Ovide en parlant de gens , qui alloient
perir ,

perir , par un naufrage , au Liv. XI , 519. dit aussi :

*Non tenet hic lacrimas , stupet hic
&c.*

Il ne s'agit pas ici de savoir si ces Poëtes ont bien fait , d'introduire ces gens pleurans , selon les idées de Mr. *Bentley* ; il suffit qu'ils l'aient fait , pour en conclurre qu'*Horace* a pu le faire , & qu'il n'y faut rien changer.

On peut même dire que ce qu'il dit en est plus fort , en suivant la maniere de lire ordinaire , qui revient à ceci , que ceux qui peuvent voir une tourmente extraordinaire sans larmes , peuvent affronter sans crainte la plus terrible mort ; que si l'on disoit , que ceux qui regardent la tempête , sans détourner leurs regards , ne peuvent être effrayez , par aucune mort ; puis que l'émotion est plus grande , quand on pleure , que quand on regarde la tempête , sans larmes. Les Philosophes ont même dit que la mort , qui vient par une maladie , ou par un naufrage est plus terrible , pour un homme courageux , que celle qui arrive dans un combat. Voyez la Morale d'*Aristote* Liv. III. c. 6. Ainsi un homme

courageux pourroit pleurer, à la vûe d'un naufrage prochain, sans se deshonorer. C'est ce qui a fait dire à *Ovide*, dans la 2. Elegie du I. Livre de ses *Tristia*, où il décrit au long la crainte qu'il avoit de perir sur mer.

Nec letum timeo, genus est miserabile leti.

Demite naufragium, mors mihi munus erit.

Dans la même Ode, vers 20. il y a

Infames scopulos Acrocerannia;

sur quoi l'Interprete d'*Horace* reprend *Mr. Baxter*, qui a lu *alta Ceraunia*, parce qu'il y a là deux épithetes *infames*, & *alta*. Mais sans défendre cette maniere de lire, *Mr. Johnson* remarque fort bien que s'il y a deux épithetes, il y a deux substantifs, & lui produit de plus cet endroit de *Lucain* Liv. III, 952.

— *scopulosa Ceraunia nante
Summa timent,*

où il y a deux épithetes, & un seul substan-

substantif , à quoi il ajoute un grand nombre d'exemples , où l'on trouve deux ou trois épithetes , mais avec des conjonctions. Je croi néanmoins que Mr. Bentley n'a pas voulu nier cela en général & sans exception ; mais seulement qu'on mette deux épithetes ensemble sans conjonction , quoi qu'il ne le dise pas. Mais nôtre Interprete lui même trouve un exemple de deux épithetes , sans conjonction , avec un seul substantif. Od. IV, 17. & en donne de lui même * trois autres exemples , sur quoi on lui reproche son inconstance.

Dans la même Ode III. vers 22. *Horace* parle ainsi de ceux qui vont chercher des terres, que Dieu a séparées de celle, où ils sont, par l'Océan. „ C'est „ en vain que la Divinité a divisé les „ terres , par l'Océan qui les sépare, „ si les vaisseaux impies ne laissent pas „ de passer les mers , qu'il n'est pas „ permis de toucher :

Ne quidquam Deus abscidit

Prudens Oceano dissociabili

Terras, si tamen impie

Non tangenda rates transiliunt vada.

D 7 Au-

* Voyez-en un quatrième ci-dessous , sur l'Ode IV.

Autrefois, comme le dit Mr. Bentley, on donnoit à *dissociabili* un sens passif, en sorte qu'on entendoit que les parties de l'Océan étoient séparées par les terres qui étoient entre deux. En suite on a cru plutôt devoir donner, à ce même nom, une signification active; comme on le peut voir, dans la traduction qu'on vient de donner de ce passage. Pour lui il rejette cette interpretation, parce qu'elle fait tomber *Horace* dans une répétition, comme s'il disoit: *la Divinité a séparé les terres, par l'Océan qui les sépare.* Si le même mot étoit répété, cela feroit en effet de mauvaise grace; mais le changement des mots, qui marquent la séparation, font qu'on la supporte facilement. Ni les Orateurs, ni les Poëtes ne fuyent de semblables répétitions. Cependant Mr. Bentley a cru qu'il falloit corriger *dissociabilis*, c'est à dire, *dissociabiles*. Mais ce sens est froid; *la Divinité a séparé les terres, qui pouvoient être séparables*; comme si la Divinité n'avoit pas mis cette séparation entre d'autres terres, parce qu'elle ne pouvoit pas! ou comme s'il étoit besoin d'avertir, que ce que la Divinité a séparé, le pouvoit être! Mr. Johnson a un sentiment nouveau, sur le sens de mot *dissociabi-*

Et, qu'il prétend pouvoir marquer la fluidité de l'eau, qui se sépare facilement sous les pas des hommes, *cujus partes facile dissociantur*; ce qui rend le chemin de l'Océan impraticable aux hommes, à moins qu'ils ne se servent de Vaisseaux. Il cite là-dessus un beau passage de *Quintilien*, sur l'indulgence, que l'on a pour les Poètes; à qui l'on souffre des expressions, qu'on ne souffre nullement à ceux qui écrivent en prose. Il réfute en suite les raisons que *Mr. Bentley* a apportées, pour faire voir que le sens actif de *dissociabilis*, rapporté à l'Océan, ne vaut rien. On en a déjà rapporté la substance. Il est certain qu'on rendroit le meilleur style absurde, en pointillant trop sur les mots, & qu'il faudroit tout changer dans l'Antiquité, en la voulant faire parler au gré de quelques Critiques.

IV. SUR l'Ode, IV, 8. où *Horace* dit, en parlant de *Vulcain*,

Vulcanus ardens urit officinas;

ceux qui ont pris *urit* pour bruler, ou réduire en cendres, ont changé ce mot, parce qu'il leur paroïssoit ridicule que *Vulcain* brulât sa boutique. Ils ont mis

ur-

urget, ou *visit*. On a déjà réfuté cette pensée, au Tome V. de cette *Bibliothèque* pag. 164. Mr. *Bentley* approuve néanmoins *urget*, ou *visit*. Mr. *Johnson* dit au contraire qu'*urere* n'est pas toujours réduire en cendres, ce qu'il fait voir par *Eneid.* III, 141. ou *exurere* signifie seulement *échauffer*, en sorte que les choses se sechent :

— — *tum steriles exurere Sirius agros,
Arebant herbae.*

Ovide a dit de même, en parlant des chaleurs de l'Été, qui ne mettent pas néanmoins l'Air, ni la Terre en cendres, *Metam.* I, 119.

*Tum primum siccis aër fervoribus
astus
Canduit.*

Mais Mr. *Bentley* objecte à cela qu'il y auroit ici une répétition désagréable, s'il y avoit *ardens urebat*. Son Censeur lui réplique que *Virgile* a parlé de même, quand il a dit *Georgiques* IV, 425.

*Jam * rapidus torrens sitientes Si-
rius Indos*

Ar-

* Remarquez qu'il y a ici deux épithètes pour un substantif, sans conjonction.

Ardebat cælo, & medium sol igneus

orbem

Hæuserat.

D'ailleurs *ardens* se prend pour l'ardeur d'esprit, avec laquelle Vulcain travailloit, pendant que Venus se divertissoit à danser au clair de la Lune. Mais il n'y a rien de si commun que cette sorte de répétitions, dans les Poètes, qu'il faudroit estropier, s'il les falloit retrancher; ce qui fait dire à nôtre Censeur, que ceux, qui condamnent de semblables expressions, ou même qui ne les approuvent pas, n'ont jamais vu un Poète, pas même en peinture. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir lû les Poètes, que l'Interprete d'*Horace* fait de semblables jugemens; mais, s'il est permis de le dire, par une envie excessive de multiplier le nombre de ses corrections, qui lui fait oublier ce qu'il a lu.

Au vers 17. il explique *domus exilis*, en parlant de l'Enfer d'une maison pauvre, sans meubles & sans provision. Son Censeur ne veut pas contester cela, mais il aimeroit mieux l'expliquer d'une maison, où il n'y a que des *Ombres*, qui sont des habitans fort minces; car, dit-il, pour les meubles

bles de Pluton, je n'en suis pas mieux informé, que Mr. le Docteur *Bentley*. Néanmoins les Poètes, qui lui donnent un Palais de fer, ne lui refusoient pas apparemment quelques meubles. D'ailleurs on regardoit Pluton, comme le Dieu des richesses, qu'on ne pouvoit pas traiter, selon la Fable, de pauvre & de gueux.

V. HORACE dans la V. Ode, en parlant d'un jeune homme, peu accoutumé à l'inconstance des Dames, & aimé d'une femme nommée *Pyrrha*, dit:

— — *heu quoties fidem,*
Mutatósque Deo flebit, & aspera
Nigris æquora ventis
Emirabitur insolens!

Mr. *Bentley* a peine à souffrir le verbe *emirabitur*, parce qu'il ne se trouve pas ailleurs; quoi que tout à fait analogique, & qu'il se voye dans tous les MSS. dans les Editions, & même dans *Donat*, qui cite ainsi cet endroit. Cependant sur l'Ode VI, 3. il voudroit bien mettre un certain mot dans *Horace*; ce qu'il n'ose néanmoins pas faire, parce qu'il croit qu'il n'y en a point d'exemple, comme son Censeur le lui reproche.

Il voudroit mettre ici *ut mirabitur insolens* à cause du mot *quoties*; parce que ce jeune homme ne pouvoit pas être nommé *insolens*, non accoûtumé, après avoir été plusieurs fois trompé par Pyrrha. Mais on peut facilement concevoir que cet *insolens* se rapporte au tems passé & qu'*Horace* veut dire que le jeune homme, dont il s'agit, peu accoûtumé à voir de semblables changemens, & si fréquens, seroit surpris; même après avoir vû cette femme changer plusieurs fois, à son égard; de trouver une humeur si légère; parce que plus cela arrive, plus on en est surpris, en comparant une personne volage à l'excès, avec d'autres qui ne le sont pas, ou au moins qui ne le sont pas tant. D'ailleurs faut-il qu'un Poète soit si rigoureux, dans toutes ses expressions? Ne suffit-il pas que ce qu'il dit puisse être vrai, à quelque égard; pour être à couvert des Critiques?

VI. DANS l'Ode VI. *Horace* dit à Agrippa, que tout ce qu'il avoit fait, ou qu'il feroit, soit par mer, soit par terre, seroit écrit par Varius:

*Quam rem cumque ferox, navibus aut
equis,*

Miles te duce gesserit.

Mr.

Mr. *Bentley* croit qu'il y a une faute, dans ces paroles, parce qu'elles contiennent un sens, qui n'est pas favorable à Agrippa; puis qu'elles signifient, selon lui, que quelque chose que pût faire Agrippa, quand même elle seroit de nulle conséquence, ou désavantageuse à l'Etat, Varius la célébreroit, en vers heroïques. Il se fonde sur un passage de *Ciceron*, où *quascumque res gereret*; marque des actions qui ne mériteroient pas d'être louées. Cela fait qu'il suit la maniere de lire de *Muret*, *quâ rem cùmque ferox* &c. expression qui se rapporte, non à l'action, mais au lieu où elle s'étoit faite, c'est à dire, à la mer, ou à la terre. Cependant il aimeroit encore mieux lire *quum rem cùmque*, où *quumcùmque* signifie la même chose, que *quandocumque*. Si on lui objecte que le premier ne se trouve pas, il répond qu'il s'est beaucoup perdu de livres, & qu'on l'y pourroit peut-être trouver, à moins qu'ils ne fussent aussi corrompus.

Mr. *Johnson* lui reproche de n'avoir pas sù que *gesserit* est également du passé & de l'avenir. Si on l'entend du passé, il faut savoir qu'Agrippa n'avoit rien fait, que de grand & où il n'eût bien réüssi; de sorte qu'*Herace* voudroit

droit dire que *Varius* loüeroit tout ce qu'*Agrippa* avoit fait. Si on entend *gesserit* du futur, il étoit aisé de conjecturer qu'*Agrippa* ne feroit rien que de digne de loüange, par ce qu'il avoit déjà fait. Pour le *quacumque res*, s'il se prend dans un sens desavantageux, en un passage de *Ciceron*, où il est opposé à de grandes victoires; il ne s'ensuit nullement qu'il se prenne ailleurs en mauvaise part. Il cite là-dessus un endroit d'*Horace* Liv. I. Od. 17. où *quacumque* se prend en bonne part; & ce mot en effet est indéterminé, selon sa signification naturelle, & peut signifier le bien & le mal, selon les choses dont il s'agit.

Il apprend encore à l'Interprete d'*Horace* que *quumcumque*, ou *cumcumque*, se trouve dans le II. Livre de *Lucrece* vers 113. & lui reproche son oubli & son inégalité; en ce qu'il rejette des mots d'*Horace*, parce qu'ils ne se trouvent pas ailleurs, & qu'il y en voudroit mettre d'autres, quoi qu'il croye qu'ils ne se voyent point dans les Auteurs, qui nous restent.

Dans cette même Ode, il ne peut souffrir que l'on dise qu'au vers 18. *sectis in juvenes unguibus acrium*, est une plaisanterie d'*Horace*, comme on l'a

l'a dit, au Tome V. de cette *Bibliothèque* p. 165. après *Torrentius*. Notre Auteur est néanmoins de ce sentiment, & je croi que la plupart des Lecteurs en seront aussi.

VII. SUR l'Ode VII, 14. Mr. *Bentley* corrige, avec feu Mr. *Broekhuise*, un passage de *Properce* Liv. IV. Ec. VII, 81. où il y a: *Ramosis Anio quâ pomifer incubat arvis* & prétend qu'il faut lire, avec lui:

Pomosis Anio quâ spumifer incubat arvis.

Il reprend encore *Nicolas Heinsius*, qui a mis dans *Ovide* sur ses MSS. Liv. III. des Amours El. VI, 45. en parlant du même fleuve:

Tiburis Argei pomifer arva rigas,

& veut qu'on lise *pomifera*. La raison de cela est qu'on ne peut pas nommer un fleuve *pomifer*. La Métaphore n'est pas néanmoins trop hardie, puis qu'on peut dire *populifer* d'un fleuve; comme Mr. *Johnson* le prouve, par des passages d'*Ovide*. Les fleuves, à parler à la rigueur, ne portent pas plus les arbres, que leurs fruits; mais par-

ce qu'ils arrosent les racines des arbres, & font cause qu'ils produisent des fruits; les Poètes ont pu dire qu'ils portent les derniers, aussi bien que les précédens. On ne doit pas changer des expressions, qu'on trouve dans les MSS. seulement parce qu'elles ne sont pas communes, & qu'elles renferment des Métaphores plus hardies, que celles que l'on employe dans la prose. Autrement on gâteroit une infinité d'endroits des Poètes. Qui sait si Horace n'imite point quelquefois, son Protecteur Mecenas, qui étoit fort hardi, dans son stile? Ce favori d'Auguste employoit souvent des mots contre l'usage, comme on le peut voir, dans la Lettre CXIV. de *Seneque*.

Au vers 27. de la même Ode, il y a *Teucro duce & auspice Teucro*. Mr. *Bentley* soutient qu'encore qu'il soit commun de dire *auspicio & ductu alicujus*, on ne peut pas dire *auspice Teucro*, parce que ce n'est pas l'usage, & que le mot *auspex* ne se dit en Latin que des Dieux, ou des hommes qui font, dans un sens propre, la fonction que ce mot marque. Mais si l'on ôtoit des Odes d'*Horace* tout ce qui est contre l'usage commun, il y faudroit faire de grands changemens.

Les

Les Poètes Lyriques prennent des libertés, que les autres ne prennent pas, & s'il faut tout dire, nous ne sommes pas si bons juges de l'usage de la Langue Latine, que nous ne puissions nous y tromper; & en effet nous nous y trompons souvent. Il y a dans le 1. des Fastes d'*Ovide* vers 26. *auspice te*, dans le même sens qu'ici. On le veut changer, seulement parce que cela accorde, sur un seul MS. en *auspicio*. Mais *Nicolas Heinsius* ne parle là d'aucune variété. Mr. *Johnson* prouve que l'on appelloit quelquefois *auspices*, parmi les hommes, ceux qui ne l'étoient point; par des passages de *Cicéron* & de *Valere Maxime*, qui disent que l'on nommoit *auspices*, dans les noces, des gens qui n'en faisoient point les fonctions. Dans le fonds, on pourroit dire que le Poète a supposé, que *Teucer* avoit lui même observé les Oiseaux, avant que de partir pour *Salamine*, & que ces *auspices* avoient été confirmés par *Apollon*. Mais j'ai déjà dit ce que je pensois de ce passage au Tom. V. de cette *Bibliothèque* p. 165.

VIII. A propos de ce qu'il est dit de *Mercuré*, au 1. vers de l'Ode X. Mr. *Bentley* corrige un endroit d'*Ovide*,

vide, qui est au Liv. V. des *Fastes* vers 663. où il est ainsi parlé de *Mer-
cure*:

— — *quem montibus olim
Edidit Arcadiis Pleias una Jovi.*

Il est surpris qu'*Heinsius* ne se soit pas apperçu de cette faute. Etoit-il dangereux, dit-il, que l'on ne soupçon-
nât que *Mercur*e ne fût né de deux
meres ? Il met donc *nda* au lieu d'*una*.
Mr. *Johnson* s'en moque ; & dit que
le Poëte a mis *una*, non pour préve-
nir un soupçon, que personne ne
pouvoit avoir, mais pour apprendre à
ses Lecteurs, que *Maia* avoit des
sœurs, & qu'elle étoit une des *Pleia-*
des. Il le prouve, par trois exemples
du même *Ovide*.

Il censure aussi, dans ses remarques
sur la Latinité, l'Interprete d'*Horace*,
pour avoir dit ici *resonatio*, qui ne se
trouve point.

IX. DANS l'Ode XII, vers 21.
après avoir parlé de *Pallas*, *Horace*
continue ainsi :

*Præliis audax, neque tē silebo,
Liber.*

On joint communément ces mots
Tome VII. P. I. E pr.c-

præliis audax à Liber. Mr. Bentley, les joint à *Pallas*, parce que si *Bacchus* a quelquefois témoigné de la hardiesse, dans les combats, son caractere perpetuel est d'être efféminé. Mr. *Johnson* soutient qu'*Horace* parle, en termes très-pompeux, de la bravoure de *Bacchus*, dans l'Ode XIX. du Liv. II. ce qui lui fait conclurre qu'il a aussi appelé ici *Bacchus præliis audax*. Il en donne encore quelques autres preuves. En effet *Bacchus* n'étoit guere loüable, que de ce côté-là.

Entre les differens sujets qu'*Horace* pouvoit chanter, il se propose la mort de *Caton d'Utique*; *an Catonis nobile letum*? Comme *Horace*, après avoir dit qu'il doutoit s'il devoit parler de *Romulus*, de *Numa*, ou de *Tarquin l'Ancien*, met la mort de *Caton*, né plusieurs siecles après eux, & qu'il parle ensuite de *Regulus*, des *Scaurus*, de *Paul* & d'autres plus anciens que lui; Mr. *Bentley*, en apostrophant *Horace*, lui dit: vous n'avez pas bien partagé vos tems, *Horace*; en parlant des autres, vous avez suivi à peu près l'ordre des *Fastes*; mais vous mettez *Caton*, qui avoit vécu peu de tems avant vous, en une place & en un tems, qui ne lui appartiennent pas, parmi ces anciens *Romains*.
Mr.

Mr. *Johnson* remarque là-dessus qu'*Horace* a nommé Camille le dernier de tous, lui qui étoit le premier de ceux, qui sont nommez depuis le 37. vers, & trois-cens ans plus ancien que *Scaurus*, & qu'il dérange les autres de la même manière: comme on le peut voir par la liste Chronologique, comparée avec celle d'*Horace*, qu'il met vis à vis l'une de l'autre. Il n'épargne pas les duretez à Mr. *Bentley*, dans la supposition apparemment, que ce dernier n'en useroit pas plus civilement envers un autre, qui auroit fait la même faute. Il lui fait ensuite remarquer qu'*Anchise*, dans le VI. de l'*Eneïde*, ne garde pas mieux l'ordre du tems, en parlant des Ames qui devoient retourner en vie, & animer les corps des Romains. En effet un Poëte, dans ces sortes de choses, ne doit pas garder l'ordre du tems, comme un Historien.

Mr. *Bentley* censure après cela celui qui a fait, comme il croit, en sorte qu'*Horace* paroît louer, dans le même Poëme, Jules Cesar & Caton son ennemi juré; & cela, en s'adressant à Auguste, à qui la mémoire de Caton devoit être odieuse. On lui réplique qu'Auguste étoit trop généreux & trop doux, pour se choquer de cela;

puis qu'enfin *Horace* ne fait que louer la mort de *Caton*, qu'il loue aussi au Livre II. Ode I, 24. Il parle encore, avec éloge, de la vie de *Caton*, dans la XIX. Ep. du Livre I, 13, 14.

* Ceux qui ont lu l'Histoire Romaine de ce tems-là savent bien que, du tems d'Auguste, il restoit encore parmi les Romains beaucoup de liberté, au moins dans les paroles; & qu'Auguste, qui les vouloit accoutumer au joug, sans qu'ils s'en aperçussent, dissimuloit tout cela. Il ne se peut rien de plus fort, que l'éloge que *Tite-Live* avoit fait de *Caton*, de qui il avoit dit
 „ que personne n'avoit augmenté sa
 „ gloire, en le louant; & que person-
 „ ne ne l'avoit diminuée, en le blâ-
 „ mant; quoi que l'un & l'autre eût
 „ été fait, par des gens d'un très grand
 „ esprit: *Cujus gloriæ neque profuit*
 „ *quisquam laudando, nec vituperando*
 „ *quisquam nocuit, cum utrumque sum-*
 „ *mis præditi fecerint ingeniis.* C'est
S. Jérôme, qui nous a conservé ces
 mots, dans le Prologue de son II. Li-
 vre sur *Hosée*. Auguste ne s'en fâcha
 point, comme il paroît, par la Haran-
 gue de *Cremutius Cordus*, dans *Tacite*.

An-

* Remarques de l'Auteur de la B. A.
 & M.

Ancienne & Moderne. 101

Annal. Liv. IV. c. 34. „ Tite Li-
„ ve, dit-il, Auteur du premier ordre,
„ pour son éloquence & pour sa fin-
„ cerité, a donné de si grandes loüan-
„ ges à Pompée, qu'Auguste le nom-
„ moit *Pompeien*; ce qui ne nuisit
„ point à leur amitié. Il nomme sou-
„ vent Scipion, Afranius, & même
„ Cassius & Brutus, desquels il s'agit
„ (*on accusoit Cordus de les avoir louez,*
„ *sous le regne Tibere*) comme des gens
„ distinguez. Il ne les appelle jamais
„ *brigans & parricides*, noms qu'on
„ leur donne à présent. Les écrits
„ d'Asinius Pollio en ont conservé la
„ mémoire, d'une maniere fort hono-
„ rable. Messala Corvinus appelloit
„ Cassius *son Général*, & l'un & l'au-
„ tre ont joui de grandes richesses &
„ de grands honneurs, jusqu'à la fin
„ de leur vie. Cesar le Dictateur ne ré-
„ pondit-il pas à Ciceron, qui avoit
„ élevé Caton jusqu'au Ciel, dans un
„ Livre; par un discours, qu'il écrivit
„ contre ce Livre, comme s'il avoit
„ plaidé une cause devant les Juges?
„ *Senèque* n'a-t-il pas aussi loüé par tout
„ Caton, sous Neron; lors qu'il y a-
„ voit bien moins de liberté à Rome,
„ que sous Auguste? Cela soit dit, en
„ passant, pour montrer qu'Auguste n'é-

toit pas homme à se choquer des loüanges, qu'on donnoit aux ennemis de Cefar ; & qu'*Horace* n'a pas besoin d'être corrigé, pour ne pouvoir pas passer, pour mauvais Courtifan. Les Romains de ce tems-là, au moins les honêtes gens, ne faisoient pas comme ceux qui ont loué depuis peu, avec excès, un Ministre, dans le tems qu'il deshonoroit fa patrie ; & parlé mal de ceux qui lui avoient fait un honneur, qu'elle n'avoit pas eu depuis quelques fiecles. Il y en a eu même, qui ont nommé ce Ministre *très-auguste*, titre qui n'appartient qu'à l'Empereur, & que les Rois d'Angleterre n'ont jamais pris.

Néanmoins Mr. *Bentley* attribue les mots *an Catonis* à quelque Copifte, qui les a mis pour *anne Curti* ? Mr. *Johnson* fait voir là-dessus que ce qu'on disoit de M. Curtius, qui se précipita dans un gouffre, n'étoit qu'une fable. Mais un Poëte auroit peut-être preferé la fable à la verité ; parce que la fable fournissoit de plus beaux traits à la Poësie. Quoi qu'il en soit, tous les MSS. & toutes les Editions sont contraires à la conjecture de Mr. *Bentley*, & le passage n'avoit, comme on l'a vû, nul besoin d'être soupçonné d'être corrompu. Mr.

Mr. Johnson rejette encore la correction, que l'Interprete d'Horace fait du 43. & du 44. vers, où au lieu de,

*Sæva paupertas & avitus arto
Cum lare fundus,*

il voudroit mettre: *Sancta paupertas & avitus arto* &c. Il n'a néanmoins pas voulu changer le texte, mais il dit que, quoi que les Interpretes murmurent, *sæva* ne peut plaire à personne. Ils ont pourtant montré que *sævus* signifie quelquefois *rude*, *dur*, ou quelque chose de semblable. Mr. Johnson lui demande pourquoi on n'appelleroit pas la pauvreté *sæva*? Elle l'est pour nous, comme elle l'étoit pour Horace, mais les plus Anciens Romains ne la croyoient pas telle.

Sur le vers 45. *Crescit occulto, velut arbor, ævo*, Mr. Bentley dit qu'il faut peut-être corriger ce vers de Lucrèce Liv. II, 315. cité par Servius:

*Ferreus occulto decrescit vomer in
arvo;*

& mettre *ævo*, car le coutre de la charue ne décroît pas plus dans un champ caché, que dans un champ que l'on

voit. Mr. *Johnson* dit qu'Horace met *occulto*, parce que le coutre enfoncé en terre, se lime peu à peu, dans la partie cachée du champ. D'ailleurs on ne peut pas dire que le coutre s'use *occulto ævo*, comme un arbre croît insensiblement; dans un grand nombre d'années, que l'on oublie, avec le tems. Cette partie de la charrue s'use, en très-peu de tems. Mais il semble que les Editions ont une meilleure maniere de lire, puis qu'il y a *occultè decrescit vomer in arvis*.

X. DANS les remarques sur la Latinité, Mr. *Johnson* censure cette regle de Mr. *Bentley*, dans ses Notes sur l'Od. XIII, 6. que quand deux noms singuliers sont joints, ils s'accordent également avec un verbe singulier, ou pluriel; mais que quand ils sont séparés, l'Usage & la Raison demandent que le verbe soit au singulier; comme dans ces paroles d'Horace : *nec mens mihi, nec color certâ sede manet*, comme il y a dans quelques MSS. au lieu qu'on lit communément *manent*.

Mr. *Johnson* se moque de la Raison distincte de l'Usage, qui est le maître des Langues. Les Grecs, dit-il, joignent un verbe singulier à un neutre pluriel; s'ils avoient suivi en cela
la

Ancienne & Moderne. 105

la Nature, ou la Raison, les Latins en auroient fait autant. Après cela, il donne trois ou quatre exemples de deux noms singuliers, séparés par une disjonctive, & joints à un verbe pluriel.

XI. EN expliquant le vers 5. de l'Ode XIV.

*Et malus celeri saucius Africo
Antennæque gemant &c.*

Mr. Bentley a dit, par mégarde, *malus tua*; au lieu que *malus*, comme il paroît par *Horace* même, est du masculin, quand il signifie le mât d'un vaisseau, & féminin seulement, quand il signifie un pommier. Mr. *Johnson* lui reproche ce solecisme, & lui demande un exemple de *malus*, pris pour un mât, au féminin. Si Mr. *Bentley* n'a jamais repris, avec aigreur, des inadvertences semblables, on désapprouvera la censure de Mr. *Johnson*. Mais il trouve bien d'autres choses à reprendre dans les Notes de cette Ode.

Horace dit, dans les mots suivans:

— ac sine funibus
Vix durare carinæ
Possunt imperiosius Æquor.

Jules César Scaliger a trouvé étrange que, s'il s'agit ici d'un seul vaisseau, *Horace* ait employé *carinae* au pluriel; parce que chaque vaisseau n'a qu'une seule quille. *Mr. Bentley* approuve cette remarque, & quoi que *carinae* signifie des vaisseaux entiers très-communément, quand il s'agit de plusieurs; il ne croit pas qu'on l'employe, pour n'en marquer qu'un seul. *Mr. Johnson* dit à cela que c'est une chose très-commune, dans les Poètes sur tout, d'employer le pluriel pour le singulier, & qu'il pourroit bien se faire qu'*Horace* en eût usé ainsi. En tout cas, ce seroit un de ces mots, qui ressembleroient à ceux de *Mécenas*, que *Senèque* qualifie de *contra consuetudinem omnium posita*. D'ailleurs *Horace* ne parle ici, que d'un vaisseau; puisqu'il s'exprime toujours au singulier & cela jusqu'à onze fois, comme le remarque notre Auteur. Si l'on dit, avec *Mr. Bentley*, qu'il parle en cet endroit d'autres vaisseaux, qui étoient agitez, même dans le port; *Mr. Johnson* traite cela de songe, & d'une chose que l'on souhaite, plutôt qu'on ne la prouve. Il cite aussi un endroit de *Cicéron*, dans son *Traité de l'Orateur*, *Lib. III. c. 46.* où il se

se sert du mot *carinae* au pluriel , en parlant d'un seul vaisseau. Il est vrai qu'il y a dans les MSS. *caverne* , dont les meilleurs Editeurs ont cru devoir faire *carinae*.

Il y a dans les Editions :

— — *nonne vides ut*
Nudum remigio latus,
Et malus celeri saucius Africo
Antennaeque gemant, & sine funibus
Vix durare carinae
Possint imperiosius
Æquor?

Mr. Bentley est choqué de ce qu'il est dit ici : *vides ut* — — *antennae gemant* , parce que l'on ne voit pas le gémissement des antennes ; on ne fait que l'ouïr. A cause de cela , il ponctue & corrige ainsi ce passage :

— — *nonne vides ut*
Nudum remigio latus?
Et malus celeri saucius Africo,
Antennaeque gemunt, & sine funibus
Vix durare carinae
Possunt &c.

Il cite divers MSS. où il y a *gemunt* & *possunt*. Mr. Johnson n'a aucun égard

gard à cela, & dit que le verbe *video* marque tous les sens, comme dans cet endroit de *Cicéron*, contre *Pison*: *jamne vides, bellua, jamne sentis quæ sit hominum querela frontis tuæ*; où *vides* & *sentis* font la même chose. Il a raison & il est encore certain qu'un seul verbe est joint quelquefois à plusieurs noms, quoi que, selon sa signification propre, il ne convienne qu'à un seul. Ceux qui y prendront garde en trouveront plusieurs exemples, dans les Anciens. Il suffira d'en mettre ici deux d'*Horace*. Il dit de lui-même, dans l'Ode IV. 10, 11. du Liv. III.

*Altricis extra limen Apulicæ
Ludo, fatigatúmque somno.*

Fatigatus ne quadre qu'à *ludo* & nullement à *somno*. Le sommeil fait tout le contraire, puis qu'il délasse. Dans l'Ode X, 5. du même Livre, *Horace* dit :

*Andis quo strepitu janna, quo nemus
Inter pulcra situm tecta remugiut
Ventis, & positas ut glaciæ nives
Puro numine Jupiter?*

Andis ne se rapporte proprement qu'au

mugissement du vent ; mais il faut suppléer après *sentis*, ou prendre *audis* dans le même sens. C'est, si l'on veut, une sorte de négligence, qui ne convient pas mal à un Poète Lyrique, & qu'on ne doit pas entreprendre de corriger ; parce qu'il faudroit changer trop d'endroits, pour soutenir quelque peu de corrections, que l'on auroit faites, sans y bien penser.

Mr. Bentley paroît surpris, que les Interpretes n'aient pas pris garde que *funis* signifie *une ancre*. Pour cela il cite *Lucain* L. II, 621.

*Ut tremulo starent contentæ fune ca-
rine,*

& L. V, vers 514. & *Eneid.* IV, 575. Il ajoûte que cela est très-commun, & que quand il y a *funes*, c'est une marque qu'il s'agit de plusieurs vaisseaux ; car personne, dit-il, en parlant d'un seul vaisseau, n'a dit *funes*, mais seulement *funis*.

Son Censeur est encore plus surpris de voir que l'Interprete d'*Horace* dise tout cela, qui, selon lui, n'est fondé sur rien. Pour lui prouver qu'il y a plus d'une corde d'ancre dans un vaisseau, il lui cite *Propertee* Liv. II. El. XVIII, 41.

*Nam melius duo defendunt retinacula
navem;*

c'est-à-dire , clairement *duo funes*. Il confirme cela , par deux autres exemples , auxquels on en peut ajouter d'autres , que l'on trouvera dans les Interpretes , sur Act. XXVII , 29. A l'égard de *funis* , mis pour *une ancre* , il dit que cela est aussi facile à prouver , qu'à montrer que le fil , qui tient à une aiguille , se prend pour l'aiguille même , & réfute un à un les passages que Mr. Bentley a citez pour cela. *Tremulus funis* est visiblement une corde , & non une ancre. *Carina rupibus exesis hærens fune* , dans le second passage , est un bateau attaché avec une corde à des rochers , rongez par la mer. Dans le dernier , *tortos incidere funes* , est couper les cables , qui peuvent être attachez à quelque pieu , comme cela se fait dans les ports. Les vaisseaux d'Enée , dont il s'agit là , étoient dans celui de Carthage. Personne ne fauroit voir là une ancre. D'ailleurs il croit que l'usage des cordes , dont il est question , n'est pas pour les ancres , mais pour ferrer le vaisseau , tout autour ; comme il arriva dans la
tem-

tempête décrite Act. XXVII, 17. Outre cela, on a besoin de cordages, pour les voiles. Là-dessus Mr. *Johnson* insulte un peu rudement son Adversaire, mais qui ne sauroit se plaindre, s'il en a fait autant à d'autres. En suite il rejette le sentiment de *Muret*, & de *le Fevre*, qui ont cru qu'il s'agit ici d'un vaisseau, qui portoit en Italie quelques Amis d'*Horace*, auxquels *Auguste* ne voulut point pardonner, & qui devoit se remettre en mer. Mr. *Johnson* préfere à ce sentiment celui de *Quintilien*, qui croyoit que cette Ode étoit allegorique, & qu'*Horace* entendoit par le vaisseau la République, par la tempête les guerres civiles, & par le port la paix. Il soutient que l'autorité de ces Critiques modernes n'est pas comparable à celle de *Quintilien*, qui avoit vécu en un tems, où l'on pouvoit beaucoup mieux savoir le sens d'*Horace*, que tant de siècles après sa mort. D'ailleurs il ne comprend pas comment *Horace* pouvoit dire à ce vaisseau, *fortiter occupa portum*, puis qu'il falloit plutôt qu'il s'enfuît.

XII. DANS l'Ode XVII, 5. il dit qu'à cause de la présence de Pan, dans le mont *Lucretile*, les troupeaux pouvoient aller en sûreté dans le bois,

impunè tutum per nemus. Mr. Bentley change *tutum* en *totum*, sous prétexte que le mot *impunè* exprime assez ce que signifie *tutum*. Il produit des exemples, où le mot *totus* se trouve.

Mr. Johnson se moque de ces exemples, qui prouvent ce que personne ne nie, & dit que le Poète a mis *tutum*, pour marquer que ce bois n'étoit pas fûr auparavant, pour le bétail. Ajoutez à cela, que *tutum* marque la cause, pour laquelle le bétail y pouvoit paître impunément. Ainsi la correction n'est nullement nécessaire.

XIII. HORACE, dans l'Ode XXIII, §. pour représenter la peur, se sert de l'image d'un jeune cerf qui, dans une montagne, cherche sa mere, & tremble au bruit des feuilles. Il dit que soit que le retour du printems amene un vent, qui fasse remuer les feuilles, soit que les lézards écartent les branches des ronces, le jeune Cerf tremble. Le commencement est exprimé ainsi :

*Nam seu mobilibus veris inhorruit
Adventus foliis.*

Muret ayant trouvé, dans un MS. *vitis*, au lieu de *veris*, corrigeoit ce passage ainsi :

Nam

*Nam seu mobilibus vitis inhorruit
Ad ventum foliis.*

Mr. *Bentley* rejette cette correction, parce qu'il n'y a point, dit-il, de *vigne*, dans les montagnes. Mr. *Johnson* lui soutient qu'il y a au moins des *vignes sauvages*, qu'on nomme proprement *labrusca*, & c'est ce qu'on ne peut guère nier. Mr. *Bentley*, pour *veris*, met *vepris*, qui marque un buisson d'épines. Son Censeur dit que les feuilles des buissons se remuent assez sans vent, & que leurs branches sont trop courtes, pour faire du bruit. Je serois néanmoins en ceci du sentiment de *Saumaïse*, qui est le premier, qui ait fait cette correction; laquelle est aussi tombée dans l'esprit du nouvel Interprete d'*Horace*, sans qu'il fût, à ce qu'il dit, qu'un autre l'eût faite avant lui; parce que le Poète représente une frayeur excessive, qui pouvoit autant naître du mouvement des buissons, que de celui des ronces écartées par les léfards.

XIV. DANS l'Ode XXV, 17, il y avoit *hederâ virenti*, que Mr. *Bentley* a changé en *virente*, quoi que la plupart de ses MSS. eussent *virenti*,
parce

parce que ce mot se trouve ainsi écrit, dans *Marius Victorius*, & dans un de ses MSS. outre que *Verrius Flaccus*, Grammairien du tems d'Auguste, a décidé que les noms qui finissent en NS, au nominatif, ont l'ablatif terminé en E.

Mr. *Johnson*, dans ses remarques sur la Latinité, renvoye les Lecteurs à *Aulu-Gelle* Liv. XVI, 14. & XVII, 6. pour apprendre combien peu on peut se fier à *Verrius*, & afin de faire voir qu'il s'est trompé, il cite neuf endroits d'*Ovide*, treize de *Catulle*, sept de *Tibulle*, sept de *Properce* & vint-trois de *Virgile*, où des noms terminez en NS, forment l'ablatif en I, & cela en des lieux, où la quantité du vers le demande ainsi. Il paroît par-là que Mr. *Bentley* s'est trompé, lors qu'il a dit que *Verrius* avoit formé cette regle sur l'usage de *Virgile*, de *Varius*, d'*Horace* & des autres Poëtes amis d'Auguste, dont il instruisoit les petits-fils.

XV. EN parlant de la Jeunesse, qui méprisoit les Vieilles, *Horace* dit, dans un sens figuré, Od. XXV, 19.

*Aridas frondes hiemis sodali
Dedicat Hebro.*

L'Hebrus , comme l'on fait , est une riviere de Thrace , qui descend de montagnes très-froides , & qui se gèle fréquemment en hiver. C'est à l'imitation de cet endroit d'*Horace* , que *Claudian*, dans son livre de la guerre des Getes , vers 339. que *Mr. Bentley* a cité , dit du Rhin & du Danube , *Boreæ, Martisque sodales*. Ainsi il auroit semblé que l'Interprete d'*Horace* auroit bien voulu laisser l'Hebrus en possession du titre , que les MSS. & les Editions de ce Poëte lui donnent ici. Mais il le lui refuse , parce qu'il faudroit selon lui , que ce fleuve fut éternellement gelé , pour le porter ; *nisi æternâ nivis compede vincitum esse audacter finxeris*. Il a voulu apparemment dire *glaciei* , car la neige seule ne gèle point les rivieres. Cependant il ne veut pas s'appuyer sur cette raison , il s'appuye sur ce que la Jeunesse qui demeuroit à Rome , ne pouvoit pas dédier à l'Hebrus , qui en est si éloigné , des feuilles seches ; parce que l'on envoyoit aux Dieux absens ce qu'on leur dédioit.

Mr. Johnson dit là-dessus , qu'on pouvoit bien leur dédier quelque chose , sans le leur renvoyer , comme les Temples. Mais il faut chercher , dit *Mr. Bent-*

Bentley un vent , qui fasse tomber les feuilles & qui soit présent à Rome , tel qu'est le vent qu'on nommoit *Eurus*. Son Censeur répond qu'il suffit que les jeunes gens disent que les feuilles seches (ils entendoient par-là les Vieilles) ne sont bonnes qu'à jeter dans quelque riviere froide , comme l'*Hebrus*.

Mr. *Bentley* dit que l'*Eurus* souffle presque toujours l'hiver , & que dans les Poëtes c'est presque la même chose que l'*Aquilon*. Son Critique ne le croit pas , & en effet l'*Eurus* est proprement un Sud-est , & l'*Aquilon* un Nord-est ; & si les Poëtes disent que l'*Eurus* souffle en hiver , aussi bien que les *Aquilons* , il ne s'ensuit pas de-là que ce soient les mêmes vents , mais seulement que ce sont des vents froids ; comme en effet les vents , qui tiennent de l'Est , sont ordinairement froids en hiver. D'ailleurs , comme le remarque nôtre *Aristarque* , on dédioit communément ses cheveux aux Fleuves , & jamais aux Vents ; & il se peut faire qu'*Horace* , pour se moquer , dise qu'il faut dédier à un Fleuve de Thrace les feuilles seches , qui sont comme les cheveux des arbres ; par où il faut entendre , ainsi qu'on l'a dit , les Vieilles.

XVI. LE Poëte dit , dans l'Ode XXVI, 2, 3. qu'assuré de la faveur des Muses , il ne se met guère en peine de quel Roi du septentrion , on a peur :

— — — *quis sub Arcto*
Rex gelidæ metuatur oræ.

Mr. Bentley prend *quis* pour *queis* , au datif pluriel , & soutient qu'on l'entend mal , si on le prend autrement. On lui dit ici qu'il se trompe lui même , & que *quis* étant un relatif , il doit se rapporter au *Roi* qui se fait craindre , ou à ceux qui le craignent. Si on le rapporte aux derniers , le sens sera : *securus sum oræ gelidæ Regem metuentium* , ou *non metuo metuentes* ce qui est un sens ridicule. Il faut donc le rapporter à *Rex* , en ce sens : je ne me mets pas en peine de savoir qui est ce Roi du septentrion , que l'on craint.

XVII. HORACE exhorte ses Amis , dans l'Ode XXVII. à s'abstenir de se quereller après avoir bû , & il dit dans le 3. & le 4. vers :

— — — *verecundumque Bacchum*
Sanguineis prohibete rixis.

Mr. Bent-

Mr. *Bentley* ne prétend rien changer à cela, à ce qu'il dit; parce qu'*Horace* a pu vouloir dire: défendez Bacchus des querelles, lui qui aura de la pudeur, à moins qu'il ne tienne à vous. Néanmoins il croit qu'il se pourroit faire, qu'*Horace* eût mis, *inverecundumque Bacchum*; parce que les Poëtes traitent Bacchus d'insensé, & de furieux; en sorte que le sens du Poëte soit tout contraire & qu'*Horace* veuille dire: empêchez Bacchus de causer des querelles, lui qui y est porté de lui-même. En effet, *Horace* le nomme dans la VI. Epode, *inverecundum Deum*. Le Censeur admire l'inconstance de l'Interprete, qui donne un assez bon sens à la maniere ordinaire de lire, & vient en suite à croire qu'il pourroit bien y avoir une faute. Mr. *Johnson* croit que le Poëte appelle Bacchus ici *verecundum*, parce qu'on le représentoit, avec un visage qui ressembloit à celui d'une fille. Si *Horace* appelle Bacchus *inverecundum*, il faut entendre par-là la disposition de ceux, qui ont trop bû; mais il ne s'enfuit pas qu'il ne puisse parler ailleurs de la disposition de ceux, qui ont bu avec retenue. *Horace* ne doit pas dire par tout la même chose, & quand on a trouvé

une

une fois un bon sens , sans rien changer , il ne faut pas en chercher un autre.

XVIII. DANS l'Ode XXVIII, 7. *Horace* dit que *Tithone* étoit mort, sur quoi *Mr. Bentley* fait cette remarque, que c'est à *Horace* à voir qui il a suivi, en disant que *Tithone* étoit mort; puisque quand *Virgile* écrivoit ses *Georgiques* , il n'étoit pas encore mort, car l'Aurore se levoit, comme auparavant, du lit de *Tithone*:

Tithoni croceum linquens aurora cubile.

Mr. Johnson l'avertit que le lit , où *Tithone* avoit couché, s'appelloit toujours le lit de *Tithone* , quoi qu'il fût mort. Si l'on avoit écrit sur les *Georgiques* , on auroit pû dire tout au rebours qu'*Horace* étoit assuré que *Tithone* étoit mort, & que c'étoit à *Virgile* à voir de qui il avoit pris le contraire. Cette maniere de commenter fait que l'on peut dire le pour & le contre, & qu'on ne manque jamais de remarques.

XIX. LE Poëte se moque, dans sa XXIX. Ode , d'un certain *Iccius* , qui , après avoir étudié la Philosophie, al-

alloit à l'armée, pour s'y enrichir, & lui dit entre autres choses :

*Non antè devictis Sabææ
Regibus, horribilique Medo
Nectis catenas.*

Mr. *Bentley* dit qu'il ne veut rien changer, dans le texte, & convient qu'on peut nommer les Parthes *horribiles*, ou formidables. Néanmoins il soupçonne qu'il y avoit ici au commencement *horribilis*, qui est, selon l'ancienne manière d'écrire, *horribiles*, & il croit que c'est là ce que veut dire *Horace*, qu'*Iccius* étoit sûr de la victoire. Son Censeur dit que les mots précédents *non antè devictis Sabææ Regibus* le déterminent à croire qu'il faut laisser *horribili*; parce que les anciennes victoires des Parthes les faisoient encore craindre aux Romains, & qu'ils étoient en effet formidables, selon la pensée d'*Horace*, s'ils ne l'étoient pas à *Iccius*. Il a raison, puis qu'il a les MSS. & les Editions pour lui. Cependant Mr. *Bentley* a fait mettre (au moins dans l'Édition d'Amsterdam) dans le texte même *horribilis* & au dessous *horribili*. S'il y avoit eu dans les MSS. & les Editions *horribilis*, il auroit

roit pu, avec autant de raison, effacer la dernière lettre. Ainsi l'occasion de changer ne manque jamais, quand on a la démangeaison de le faire.

Ainsi encore au vers 13. où il y a :

*Cum tu coemptos undique nobiles
Libros Paneti &c.*

L'Interprete d'*Horace* a fait mettre *nobilis*, qu'il a trouvé dans quelques MSS. & qui est un mot équivoque, parce qu'il peut être au génitif singulier, ou à l'accusatif pluriel. Mr. *Bentley* ne doute néanmoins pas qu'il ne soit au génitif, parce qu'autrement *libros* auroit deux épithetes, *nobiles* & *coemptos*, qui a précédé.

Mr. *Johnson* répond que les Poëtes ne font pas si délicats, qu'on les représente; & en effet on en a vu des exemples ci-dessus, & ceux, qui y prendront garde, dans leurs lectures, en remarqueront bien davantage. D'ailleurs *nobiles libri coempti* n'est pas plus mal dit, que *nobiles libros coemere*. Deux épithetes, dont l'un est oisif, ou qui le font tous deux, choquent; mais quand il n'y en a point d'oisif & que l'un est même tout à fait nécessaire, ils ne choquent point. Si vous joignez

nobilis avec *Panæti*, on ne fait si *Panætius* est ainsi nommé à cause de son extraction, ou à cause de ses Ecrits. Mais si on le rapporte à *libros*, il n'y a aucune équivoque. *Je voudrais bien*, dit Mr. Johnson, *que vous m'écrivissiez là-dessus, afin que si j'avois envie de composer l'Eloge de vos Ouvrages, je sâche si je dois dire les Ouvrages du Noble Mr. Bentley, ou les Nobles Ouvrages de Mr. Bentley.*

XX. HORACE dit à sa Lyre, à la fin de l'Ode XXXII.

— *mibi cumque salve
Rite vocanti.*

Mr. Bentley, après avoir dit, que les Interpretes n'ont pu produire aucun exemple semblable, & que les anciens Grammairiens ne disent rien d'un passage si singulier; ajoute qu'à cause de cela, il avoit cru qu'on pourroit lire: *mibi, cuique salve* &c. c'est-à-dire *mibi, vel cuicumque alii rite vocanti*. Mais au reste, il ne s'engage point à défendre cette conjecture.

Son Censeur louë ici sa modestie, & dit qu'il l'auroit contredit le plus doucement du monde, *si sic omnia dixisset*. Il ajoute seulement qu'il ne
lui

lui semble pas qu'il faille qu'*Horace* se mette en peine, pour tous les Poëtes, & qu'un *Bavius*, ou un *Mævius* ait part à ses vœux. Mais il dit son sentiment sur *cumque*, dans ses remarques sur la Latinité. Les Latins, comme il dit, lors qu'ils vouloient signifier quelque chose de général, par des termes particuliers, répétoient deux fois le même mot, comme *quis, quis; ubi, ubi; ut, ut*: ou en ajoutant *cumque*, comme *quicumque, quandocumque, utercumque*; ou simplement *que*, comme *quisque, quandoque, uterque*. Mais le dernier signifie deux pris ensemble, & les précédens châque chose prise à part. Comme cette remarque est nouvelle, & qu'il y a des gens, qui ne l'entendroient pas, l'Auteur explique la chose un peu plus en détail.

Dans les expressions, où le même mot est répété, il faut entendre qu'on le peut répéter, jusqu'à ce que l'idée générale soit épuisée. Par exemple, quand on employe *quisquis*, on entend la même chose, que si l'on disoit: *hic quis, ou aliquis, alius quis, alius quis* &c. jusqu'à ce que le nombre de ceux, que l'on veut désigner, soit épuisé. *Que* ne signifie jamais qu'*et*, & *quisque* est la même chose que *quis et*.

Que peut-on sousentendre, que *quis*, en sorte qu'on veuille dire, *quis* & *quis*? Il y a néanmoins cette différence, que *quisquis* veut dire chacun pris à part, & *quisque* tous ensemble.

Si l'on ajoute *cum*, cela ne signifiera pas autre chose, que si l'on doubloit le mot, comme en *quisquis* & en *quicumque*. Cela étant supposé, il ne sera pas difficile de rendre raison du *cumque* d'*Horace*; car après *cumque*, qui est la même chose que *cum et*, on ne peut sousentendre que *cum*; en sorte que ce soit tout un, que *cum* & *cum*. On interprète donc *cumque*, dans le Poëte, comme s'il avoit dit, *cum vocavero* & *cum vocavero*, ou *quotiescumque vocavero*.

* L'Ancien Scholiaste avoit aussi expliqué ce mot *quotiescumque*, & *Lambin quandocumque*. C'est la même chose qu'*utcumque*, que l'on trouve Liv. II. Od. XVII, 11.

— non ego perfidum.

Dixi sacramentum, ibimus, ibimus,
Utcumque precedes.

Le même Scholiaste explique cet *utcumque*, par *quandocumque*, & *Lambin*

* Remarque de l'Auteur de la B. A. & M.

l'a suivi. On pourroit soupçonner que, dans le lieu, dont il s'agit, on doit lire *mibi utcumque*; parce que ce dernier mot se trouve, au lieu que l'autre ne se trouve pas. On a supposé que *ut* signifie la même chose que *cum*, ou *quando*, ce qui n'est pas rare. Mais, si l'on aimoit mieux, on pourroit conserver à *ut* la signification de comme, & prendre *utcumque* pour *quomodocumque*, qui est la signification ordinaire du mot.

XXI. SUR le 5. vers de l'Ode XXXIV. Mr. Bentley corrige un passage de *Virgile Eneid. IV, 255. & suiv.* où il est dit de Mercure:

*Avi similis, quæ circum littera, circum
Pisces scopulos, humilis volat, æquora
juxta.*

*Haud aliter, terras inter cœlumque
volabat,*

*Littus arenosum Libyæ, ventosque se-
cabat.*

Il trouve qu'il y a plusieurs choses, qu'on peut reprendre, avec raison, dans ces vers; premierement, la répétition du même verbe, *volat & volabat*, & en second lieu, la terminaison semblable de deux vers, *volabat, secabat.*

bat. Quelques anciens MSS. ont mis entre ces deux vers celui qui les suit :

*Materno veniens ab avo Cylleniam
proles.*

Mais cela ne raccommode rien , selon l'Interprete d'*Horace*. Il y a encore un défaut, qui est le pire de tous ; c'est que le Poëte dit *secabat littus*, *ventosque*. *Secare littus* est labourer , ou fossoyer le rivage ; ce qui n'a aucun rapport avec l'action de *Mercur*e, qui voloit. Il corrige donc :

*Haud aliter, terras inter cœlumque,
legebat
Littus arenosum Libyæ, ventosque
secabat ;*

& croit cette correction si claire, qu'il n'est pas besoin de l'appuyer , par beaucoup de paroles.

Son Censeur lui nie tout cela , & fait voir 1. par quantité d'exemples non seulement d'*Ovide* , mais encore de *Virgile* , que les Anciens ne se mettoient pas si fort en peine d'éviter la répétition du même mot : 2. qu'il y a un très-grand nombre de vers, qui se touchent , dans *Stace* , dans *Ovide* & dans

dans *Virgile*, & qui sont terminez de même. On ne s'en apperçoit pas en les lisant, parce qu'ils sont dispersez dans leurs Ouvrages, & qu'on ne cherche pas cette sorte de choses. Si cela avoit été perpetuel, on l'auroit trouvé mauvais; mais répandus, par-ci par-là, ils ne choquent point les oreilles; on n'y prend pas seulement garde. Autrement ces Poëtes auroient par tout évité la consonance des vers, comme un écueil. Ceux qui osent censurer des choses si communes, & concernant l'élégance de la Langue Latine & la délicatesse de l'oreille; dans *Virgile*, & dans les deux autres Poëtes, que j'ai nommez; doivent s'imaginer d'avoir l'oreille, pour le moins, aussi délicate qu'eux; car enfin on ne peut pas dire qu'il y ait des fautes, par tout où l'on trouve de semblables choses. Aussi Mr. Bentley a-t-il laissé ici la consonance de *legebat* avec *secabat*. Il est vrai que les deux vers ne finissent pas en *abat*, selon cette correction, mais l'un en *ebat* & l'autre en *abat*; mais cette difference est trop petite, pour satisfaire les oreilles. Si quelcun de ces Poëtes ressuscitoit, & qu'il s'ouît censurer de la sorte, il riroit sans doute de voir des barbares, com-

me nous , gloser sur ses ouvrages , & faire les délicats : Ils s'écrieroit peut-être , ô *Gallicas nives ! ô aures Britannas !* Il reste une troisième faute , dans les vers de *Virgile* ; qui est , selon Mr. *Bentley* , la pire ; c'est *secare littus* ; mais si c'est une faute contre la bonne Latinité , elle n'est pas des Copistes , mais de *Virgile* lui même ; car on en cite ici deux endroits , où il y a *viam secare* , pour passer promptement , & un autre où il y a *secare silvas* , pour passer promptement au travers des forêts , en navigant , une rivière qui les coupoit. Ces sortes de corrections ne sont pas des corrections des fautes des Copistes , mais des censures des anciens Poètes ; qui , si l'on nous en croit , ne savoient pas assez bien leur Langue.

XXII. SUR l'Ode XXXV , 14.
Horace dit

— — *neu populus frequens*
Ad arma cessantes , ad arma
Concitet.

Ces paroles ne plaisent pas à l'Interprete d'*Horace*. Il aimeroit mieux lire *neu populus fremens ad arma cursantes* ; mais il croit que soit qu'on suive
la

la maniere ordinaire de lire, ou la sienne; cet endroit est sujet à la censure; car enfin, dit-il, qui sont ceux que le peuple *fréquent*, ou *frémissant* exciteroit à prendre les armes, ou *se reposans*, ou *courans*? Y avoit-il quelqu'un, que le peuple pût exciter, outre le peuple même? Entend-il les Grands, ou les Ministres de la Cour? Fort bien; mais je ne vois, dans les paroles de l'Auteur, rien qui nous conduise à cela. Il y a donc ici quelque faute considerable, ou il faut trouver un moyen d'excuser Horace; ce que je laisse à ceux, qui le voudront, & qui le pourront faire.

Mr. Johnson dit qu'il le veut & qu'il le peut faire. Par *frequens populus*, il entend une grande partie du peuple, & non le peuple tout entier. Cette partie du peuple, agitée & inquiète, excite l'autre, qui ne se remue pas encore. Il n'y a rien, selon lui, dans tout Horace, ni dans les autres Auteurs, qui soit plus facile à entendre. Mr. Johnson a raison, & je connois des gens, qui, à la simple lecture de la remarque de l'Interprete d'Horace, furent surpris de l'embarras de cet Interprete, où il n'y a point de sujet d'être embarrassé. Ils ont été étonnez, en bien

d'autres endroits, de le voir se donner beaucoup de mouvemens, pour expliquer son Auteur, & ne pouvoir en venir à bout; où il n'y avoit rien, que de clair. Par exemple Liv. II. Sat. VI, 64. *Horace* dit: *uncta satis pingui ponentur oluscula lardo*. Son Interprete trouve là *satis* plat, & le prend pour une cheville, parce qu'il le joint à *pingui*. Il conjecture qu'il faut mettre *focis* au lieu de *satis*. Mais qu'il le joigne à *uncta*, & la difficulté cessera. *Horace* veut dire des herbages, que l'on fasse assez gras, en y mettant du lard, sans l'épargner.

* Au vers 21. *Et serv.* il y a un endroit un peu embarrassé, d'où *Mr. Bentley* n'a pas pu se tirer. Voici les mots du Poëte:

*Te Spes Et albo rara Fides colit
Velata panno, nec comitem abnegat,
Ut cumque mutata potentas
Veste domos inimica linquis.*

On les doit, ce me semble, paraphraser ainsi, en François: „ Les „ amis fideles & qui esperent votre „ retour, ne renoncent pas ceux qu'ils „ accompagnoient, lors que vous, O „ Flor-

* Remarque de l'Auteur de la B. A. & M.

„ Fortune, leur étiez favorable; quoi
 „ que lors qu'ils ont changé d'habit,
 vous les ayez abandonnez. *Spes & Fides*
 se prennent pour les Amis fideles, & qui
 ne desesperent pas de voir rétablir les af-
 faires de leurs Amis. Par la Fortune,
 qui est ici la mauvaise, il faut enten-
 dre les malheureux eux-mêmes, qui
 au lieu des habits propres, qu'ils por-
 toient, pendant qu'ils étoient dans un
 état florissant, en portent de vils & de
 sales, dans leur malheur. Ce sont ces
 gens-là, que les fideles amis continuent
 d'accompagner dans leur disgrâce. *Co-*
mitem abnegat signifie, dit qu'il ne
 veut plus accompagner, ou qu'il ne
 veut plus être Ami. Si on lit les Com-
 mentaires de *Lambin* & de *Torrentius*,
 on verra qu'ils ont eu cette idée, quoi
 qu'ils ne l'aient pas assez développée.
Domos potentes linquis est un peu plus
 embarrassant, mais il faut continuer à
 suivre l'allegorie & entendre cela des
 personnes; à qui la Fortune est con-
 traire, & qui quittent leurs maisons,
 ou leur parens ruinez, quoi que puis-
 sans auparavant, pour s'en aller en
 exil; comme il arrivoit souvent aux
 grands Seigneurs Romains.

C'est ce qui a embarrassé *Mr. Bentley*. Si la Fortune, dit-il, abandonne

les maisons ruinées & que l'Espérance & la Fidelité l'accompagnent ; alors les Amis , tant fideles , qu'infideles , s'enfuyent tous. Cela fait , qu'au lieu de *linquis* , il lit *vertis*. Il n'a pas pris garde que , sous l'image de la mauvaise Fortune, *Horace* représente les malheureux , qui abandonnent leurs maisons , auparavant puissantes. Le P. *Tarteron* & Mr. *Dacier* n'ont pas bien pris le sens de cet endroit ; en faisant changer d'habit à la Fortune , considérée comme une Déesse ; il ne s'agit pas du fantôme de la Fortune ici , mais des malheureux , qui changent réellement d'habit. La Fortune n'en changeoit pas , selon les Poètes , mais abandonnoit ceux qui en avoient changé. Il ne faut donc rien corriger ici , ni dire qu'*Horace* , par le verbe *linquit* , a gâté toute sa représentation de la Fortune. Ce sont à peu près les termes de Mr. *Bentley*. J'ai voulu mettre ceci , comme un exemple de l'embarras des Interpretes ; quand ils ont une fois manqué la pensée de leur Auteur , faute d'attention.

Au vers 29. & 30. *Horace* prie la Fortune de sauver Auguste , qui devoit aller contre les peuples de la Grande Bretagne , qui sont les derniers peuples de la Terre.

— in ultimos.

Orbis Britannos.

Mr. Bentley soutient que c'étoit assez, que de dire *ultimos*, sans dire, *ultimos orbis*. Il traite même cette expression de *demi-barbare*, & dit qu'on ne la trouve dans aucun bon Auteur. Ainsi il corrige, *ultimos, oro, Britannos*. Il ne l'a néanmoins pas osé mettre, dans le texte. Il s'objecte un vers d'un Ancien Tragique, cité par *Cicéron*, où il y a: *gentes orarum ultima*, qui est la même expression. Mais il répond qu'*ultima* est au génitif singulier, & comme s'il y avoit *oræ ultima*. Il soupçonne même qu'il pourroit se faire, que ce Tragique eût mis *orai ultima*, à l'antique. Il y a un vers de *Lucain* Liv. VII, 541. où on lit:

Cappadoces, Gallique, extremique orbis Iberi.

Mais il prétend qu'*extremi* est au génitif & se joint avec *orbis*. C'est-là la question, & rien n'empêche qu'on ne croye que *Lucain* a imité cet endroit d'*Horace*, & qu'il a voulu dire, *les Iberiens qui sont les derniers du*

monde; savoir, du côté, où ils habitent. Cette expression n'a rien d'irrégulier, ni de choquant. Mr. Johnson, cite, dans ses remarques, sur la Latinité, un autre endroit de *Lucain* Liv. IV, 666. où il dit en parlant des troupes de Juba :

— — *extremaque mundi*

Signa suum conitata Jubam.

* *Cicéron* a dit de même, *caelum extremum ultimamque mundi.* *Tacite* dans la vie d'*Agricola* C. XXX. introduit un Breton, nommant ses compatriotes, *extremos terrarum.* Ce qui n'est pas meilleur Latin qu'*ultimi orbis.* *Eschyle*, dans son *Prométhée lié*, dit vers 845.

Ἔστιν πόλις Κάνωβος ἐχάτη χθονός,

Il y a une ville nommée *Canope*, la dernière de la terre. Ce que l'on explique du peu d'éloignement, où *Canope* étoit de la mer. On ne comprend pas pourquoi *Horace* n'auroit pas pu dire de même, *ultimos orbis Britannos*, ce qui est la même chose, selon Mr. *Bentley*. Je ne doute pas qu'on n'en puisse trou-

* Remarque de l'Auteur de la B. A. & M.

trouver d'autres exemples , dans les Géographes ; que je n'ai pas loisir de lire , pour cela seul.

Au 36. vers , il y a :

— — *unde manus juventus*
Metu Deorum continuit.

Mr. *Bentley* remarque que presque tous les MSS. ont, *manum juventus*, aussi bien que quelques anciennes Editions ; à quoi il pouvoit ajoûter l'autorité de l'Ancien Scholiaste , & l'Edition de *Cruquius*. Les autres ont *manus juventus*, que l'Interprete d'*Horace* rejette , à cause que ces deux mots sont terminez par US, ce qui choque l'oreille , comme il le croit.

Mr. *Johnson* se moque de cette délicatesse , & cite un grand nombre d'exemples d'*Horace* & de *Virgile*, où l'on trouve deux mots de suite terminez de même. On ne peut en effet condamner ni l'un , ni l'autre. Mais comme celui, qu'il censure , fait paroître ailleurs une délicatesse un peu outrée , sur les syllabes ressemblantes, qui sont proche l'une de l'autre ; il montre que les Anciens , qui sans doute avoient l'oreille plus fine que nous , par rapport à la Langue Latine , n'ont ja-

jamais évité de semblables choses. Par exemple , Mr. *Bentley*, au Livre I. Sat. II, 110. au lieu de *curas à pectore pelli*, aime mieux lire, avec d'autres MSS. *tolli*, à cause des syllabes *pec* & *pel*, qui se ressemblent. Ainsi encore dans l'Art Poétique vers 36. il ne veut pas qu'on lise, comme il y a dans les Editions *pravo vivere naso*, mais *naso vivere pravo*, à cause du concours des syllabes VO, VI, VE. Mr. *Johnson* montre, par dix-sept exemples d'*Horace* & de *Virgile*, que ces Poètes n'ont jamais eu d'égard à cette prétendue *Cacophonie*. Ce seroit en effet étrangement gêner la Poësie, que de ne pouvoir souffrir de semblables choses. *Virgile* a dit : *Silva vivacis olivæ*, Georg. II, 181. & *viva volare*, Georg. IV, 226. sans que personne en ait été choqué. L'on pourroit ramasser une infinité de semblables exemples.

Quelques anciens Grammairiens ont cru, de même, que *Virgile* avoit commis exprès deux solecismes, en disant *timidi damæ*, & *oculis capti talpæ*; seulement pour éviter la consonance du premier hémistiche, avec le second. *Gerard Jean Vossius* a approuvé ce sentiment, ce qui surprend Mr. *Johnson*, qui

quitémoigne beaucoup de respect, pour ce grand homme. En effet, il a compté, dans la seule Eneïde, 404. vers, où cette consonance se trouve, entre lesquels il y en a quelquefois deux, ou trois de suite.

On en trouve aussi quantité, dans *Properce*. L'expression des vers leur paroissant belle & énergique, ils n'ont pas cru devoir éviter cette consonance, & l'on doit bien se garder de les censurer pour cela, comme s'ils n'avoient pas eu l'oreille assez bonne; si l'on ne veut se faire moquer de soi.

Horace parle ainsi, en s'adressant à la Fortune:

— — *ô utinam novâ*

Incude diffingas in

Massagetis, Arabâsque ferrum.

Comme *diffingas* signifie le contraire d'*iterum fingas*, & marque plutôt gâter, que raccommoder; Mr. *Bentley* préfère le mot *defingas*, qu'il a trouvé dans quelques MSS. Mr. *Johnson* remarque que *defingo* ne se rencontre guère, dans les Auteurs Classiques, que dans le seul *Caton*; dont il n'y a pas d'apparence qu'*Horace* ait voulu emprunter aucun mot suranné. Il pré-

préfère *diffringas*, qui signifie bien gâter, mais qui suppose que c'est pour redonner au fer la pointe, & le tranchant, qu'il devoit avoir, pour en faire de bonnes armes. Comme cette explication paroît un peu forcée, & que *desfringas* ne quadre pas ici; je croirois qu'il faut lire *refringas*, que les Copistes ont changé en *desfringas*, *desfringas* & *diffringas*; parce qu'ils ont jugé que la syllabe R E étant courte, *refringas* ne pouvoit pas avoir de lieu ici. Ils l'ont cru d'autant plus facilement, que *refringere*, quoi que tout à fait analogique, n'étoit pas fort en usage. C'est ainsi que dans *Properce*, Liv. IV. El. VIII, 44. où il a dans divers MSS.

*Recidit inque suos mensa supina
pedes,*

les Copistes & les Correcteurs avoient mis *decidit*. On peut consulter, sur la Syllabe R E, *Obert Gifanius* dans son Index sur *Lucrece*, & Mr. *Broekbryse*, sur l'endroit de *Properce*, qu'on vient de citer, & ceux à qui il renvoye ses Lecteurs. Je soupçonnerois aussi qu'à la Satire I, 79. du 2. Livre, pour *diffringere*, ou *diffringere*, ou *desfringere*, il faut lire *refringere*, c'est à dire, chan-

changer, ou raccommo-der, sens qui quadre fort bien à cet endroit-là. Je suppose, à la vérité, qu'on disoit *refingo*, comme *refigo*, *refringo* &c. Ce mot se trouve encore dans *Apulée* Liv. III. de sa Métamorphose, & il me semble presque nécessaire, dans ces deux passages d'*Horace* & sur tout au premier. C'est ce qui fait que j'ai hasardé cette conjecture, que je ne donne néanmoins, que pour ce qu'elle est, sans vouloir rien assurer. On ne peut admettre cette sorte de choses, que *cum metu contrarii*, comme parlent les Scholastiques; c'est à dire, en craignant que quelque chose d'opposé ne se trouve peut-être véritable; ce qui doit empêcher qu'on ne parle trop positivement, pour ne pas s'attirer la censure.

Mr. *Johnson* se moque encore de celui qu'il censure, qui rejette la manière de lire d'un exemplaire de *Cruquins*, où il y avoit *recusum*; sous prétexte que l'oreille ne peut souffrir, dans un même vers, *incude recusum*. Les Anciens n'avoient pas cette sorte de délicatesse, comme notre Auteur le fait voir, par quelques exemples; auxquels on en pourroit ajouter beaucoup d'autres, si l'on se donnoit la peine d'en ramasser.

XXIII. HORACE, en parlant de la fuite de Cleopatre, Od. XXXVII, 9. 10. s'exprime ainsi :

*Contaminato cum grege turpium
Morbo virorum.*

Paroles qui ont embarrassé *Joseph Scaliger* & *Mr. Bentley*. Ce dernier ne peut pas souffrir que des Eunuques, dont il s'agit ici, soient nommez *viri*, & *turpes morbo* lui paroît indigne de l'élegance d'*Horace*. Ainsi il conjecture qu'au lieu de *morbo virorum*, il faudroit peut-être lire *opprobriorum*; c'est à dire, qui sont les opprobres du genre humain.

Mr. Johnson est surpris qu'on trouve de la difficulté, où il n'y en a point, pourvû que l'on range bien les mots, en cette maniere : *cum grege virorum turpium, contaminato morbo*; c'est à dire, avec une troupe d'hommes infames, infectée d'une maladie honteuse; que le Poëte n'a pas voulu exprimer plus clairement. Le mot *virorum* ne peut faire aucune peine, joint aux mots, qui l'accompagnent. Le sens au reste est clair, comme on l'a déjà remarqué au Tom. II. p. 445. de cette *Bibliothèque A. & M.*

En

En parlant de la même Cleopatre, qui rentra dans son Palais, après la défaite d'Antoine à Actium, *Horace* dit au vers 25.

*Ausa & jacentem visere regiam
Vultu sereno.*

Mr. *Bentley* n'approuve pas l'épithete *jacentem*, parce que ce mot signifie *humilem & ignobilem*, humble & obscure, ou *démolie*. Il conjecturoit donc *tacentem*, dans le silence; comme il a vû depuis qu'il y avoit, dans un MS.

Mais *jacere*, pris dans un sens figuré, signifie être abatu, sans courage, & sans esperance, comme on le peut voir par plusieurs exemples de *Ciceron*, que Mr. *Johnson* cite. Si l'on prend *regia* pour les Domestiques de la Reine, qui étoient demeurez dans son Palais à Alexandrie, comme *aula* se prend souvent pour ceux qui y demeurent; on peut dire très-élégamment *regia jacebat*, pour marquer que ceux, qui y demeuroient, avoient perdu toute esperance. Si l'on entend le bâtiment même, il faudra dire que le Poëte lui donne ici une passion humaine; & c'est ce que les Poëtes font très-souvent,

vent, en parlant de choses inanimées. Ceux, qui feront quelque réflexion là-dessus, ne douteront guère que *tacentem* ne soit une faute des Copistes, & *jacentem* la véritable manière de lire, comme elle est la plus généralement reçue.

On peut voir, par cet Extrait de la I. Partie & de quelques endroits de la II. que l'on y a mêlé, qu'en matières de Critique, autant que dans les autres Sciences, il est dangereux de parler d'un ton trop décisif. On le comprendra encore mieux, si on lit la seconde partie du Volume toute entière. Elle regarde, comme on l'a dit, proprement la Latinité. Ceux qui aiment la lecture d'*Horace*, ou qui ont l'Édition de Mr. le Docteur *Bentley*, ne peuvent guère se passer d'avoir son Censeur. Quelque grande idée, que l'on ait de celui, qui plaide une cause; il faut toujours garder une oreille, pour celui qui lui répond. Il ne faut entrer dans la passion ni de l'un, ni de l'autre, mais juger sur les raisons qu'ils ont produites. Il seroit à souhaiter que le livre de Mr. *Johnson* fût imprimé plus correctement, qu'il ne l'est.

On a déjà vu deux Lettres de
Mr.

Mr. * *Ker*, in 8. imprimées à Londres en M DCC XIII. pleines de plaintes contre Mr. *Bentley*, sur des matieres grammaticales & personnelles. Il est étonnant que ce grand Critique se soit attiré la colere & les plaintes de ceux, qui enseignent la Langue Latine ; lui qui pouvoit être leur protecteur, & qui auroit dû, comme il semble, les encourager, plutôt que les degoûter & les irriter même contre lui. Mais à l'égard de ces sortes de querelles, nous avons toujours laissé le personel à part, & même passé sous silence des livres, où il étoit trop mêlé, avec les choses. Celui de Mr. *Johnson* nous a obligé de faire une exception, en faveur d'*Horace* & de la Langue Latine ; qui lui ont de l'obligation, quoi qu'il n'ait nullement épargné le nouvel Interprete de ce Poëte.

* *Auteur du Livre intitulé Latinè loquendi Norma, dont on a parlé dans la Bibl. Choisie, Tom. XXV. p. 156.*

A R T I C L E III.

Illustriss. Viri EZECHIELIS SPANHEMI Dissertationum, de Præstantia & Usu Numismatum Antiquorum,

rum, *Volumen alterum, in quod relatum est quidquid pertinet ad illustrationem rerum Romanarum. Opus postumum, ex Auctoris Apographo editum, ac Numismatum iconibus illustratum ab ISAACO VERBURGIO. M. DCC. XVII. in fol. à Amsterdam chez les Freres Wetstein. pagg. 744. avec les Préfaces & les Index.*

NOUS avons parlé, dans la *Bibliothèque Choisie*, Tom. XI. p. 1. du premier Volume de cet Ouvrage, que feu Mr. le Baron de Spanheim nous avoit fait l'honneur de nous envoyer. Depuis, cet excellent homme étant venu à mourir, comme il étoit occupé à la composition de celui-ci; nous fimes l'Eloge de l'Auteur, dans le Tome XXII. p. 174. de la même *Bibliothèque*. Autrement il faudroit que nous diffions ici quelque chose de sa vie, dont Mr. *Verburg* nous donne ce qu'il en a pu savoir, & que nous parlâssions de la méthode de cet Ouvrage.

LE premier volume contenoit IX. Dissertations, celui-ci commence par la X. qui est de l'utilité des Médailles, qu'on nomme *Consulaires*, & qui est

est divisée, & sous-divisée, comme les autres, en plusieurs articles qu'on parcourra, en peu de mots.

X. ON connoît par-là les Familles Romaines, dont l'Ancienne Histoire ne nous instruit pas assez; à cause de la perte, que nous avons faite de la plupart des Livres, où il en pouvoit être parlé. *Fulvius Ursinus* fut le premier, qui entreprit de recueillir ce que l'on trouve de ces Familles, dans les Médailles, & il y réussit, autant qu'il étoit possible dans un tems; où l'étude des Médailles n'avoit pas encore été cultivée, comme elle l'a été depuis, & auquel on n'en avoit pas le nombre, que l'on en a à présent. *Charles Patin* augmenta ensuite ce recueil, & *Jean Foi-Vaillant* l'a rendu encore plus complet. Je m'étonne que *Mr. de Spanheim* ne parle pas de ce dernier plus distinctement, lui qui louë ailleurs cet Antiquaire, & qui ne manque point de rendre à chacun la justice qui lui est due. Peut-être est-ce à cause des fautes, que cet Antiquaire a commises dans son recueil, que nôtre Auteur reprend souvent.

I. I. NÔTRE Auteur remarque fort bien que les images, que l'on voit à présent, dans le bronze des ancien-

nes Monoïes, peuvent suppléer à ces anciennes images, qu'on avoit accoutumé de porter aux funérailles de ceux qui étoient de quelque Famille illustre, & où il y avoit eu des Magistrats. En cette occasion, on confond le mot de *Familia*, avec celui de *Gens*, qui étoit autrefois d'une plus grande étendue; car le mot *Familia* marquoit proprement les branches d'une Maison, dont plusieurs étoient contenues sous le mot de *Gens*, & se distinguoient par des surnoms particuliers, que les Romains nommoient *cognomina* & *agnomina*. Il y avoit eu autrefois plusieurs Ouvrages, qui contenoient la Généalogie de diverses Familles illustres, comme Mr. de *Spanheim* le fait voir. Tout cela s'est perdu & il n'y a que les Médailles, qui puissent suppléer cette perte, & sur lesquelles on a tâché de rétablir ces Généalogies, autant qu'il a été possible. Cela s'est pu faire, en quelque manière, à l'égard des grandes Maisons, qui ont fleuri sous la République, pendant que les Romains ne s'allioient qu'entre eux; mais sous les Empereurs, les alliances qu'il y a eu entre les Familles Romaines & les étrangères, & la jonction de plusieurs noms, qu'elles prenoient,

pour faire croire qu'elles étoient descenduës de diverses anciennes Maisons, a causé une si grande confusion, en tout cela, qu'il n'est plus possible de s'en démêler. La confusion s'augmenta encore plus, sous les Empereurs Chrétiens; quoi qu'il y eût encore plusieurs Maisons, qui prétendoient être sorties des plus anciennes de Rome, comme on le fait voir.

Plusieurs habiles gens ont tâché de ranger les anciennes Généalogies, autant qu'ils ont pu, sur l'Histoire & sur les Médailles, comme *Volaterranus*, *Sigonius*, *Augustinus*, *Panvinus*, *Ursinus*, *Pighius*, *Schottus*, *Streinius*, *Glandorpius*, *Ligorius*, *Reinesius*, *Reusnerus*. *Adam Rupert* avoit aussi entrepris la même chose, mais il est mort, avant que d'avoir rien pu produire; & le Public attend encore un Ouvrage complet, sur cette matiere.

2. Cela regarde les Familles connues, mais il y en a plusieurs d'inconnues; que l'on a déterrées, par les Médailles. *Mr. de Spanheim* en rapporte plusieurs exemples & fait de curieuses remarques sur quelques unes de ces Familles; que nous ne pourrions pas marquer, sans une longueur excessive. Je dirai seulement, qu'il mon-

tre, par des Inscriptions , & par des Médailles, que le Gouverneur de Syrie, l'année LI. de Jesus-Christ ne se nommoit pas *Numidius*, comme il y a dans les exemplaires de *Joseph*; ni *Vinidius*, comme on lit dans quelques uns de ceux de *Tacite*, mais *Ummidius*, ou *Umidius*; sur quoi il reprend civilement, selon sa coutume, divers savans hommes, qui se sont trompez sur ce nom.

3. Il passe delà aux noms inconnus, ou incertains de quelques Familles Romaines; sur lesquelles il fait de doctes observations, & principalement sur celle des *Cacinas*, au sujet de laquelle plusieurs savans Hommes se sont trompez.

4. Mr. de *Spanheim* parle en suite de l'origine des Maisons anciennes de Rome, venues non seulement du pais Latin, & de celui des Sabins, mais encore des autres peuples voisins. Pour conserver la mémoire de leur origine, il y en avoit plusieurs, qui faisoient mettre dans leurs Monoies quelque marque, à laquelle on la pût reconnoître. La Famille Claudienne, par exemple, qui étoit venue des Sabins, y prenoit le surnom de *Nero* qui signifioit, en Langue Sabine, *un homme*

courageux; ou y mettoit l'image de la Déesse *Feronia*, adorée chez les mêmes peuples. La Petronienne & la Tivurienne y faisoient mettre le rapt des Sabines; la Coponienne la massue & la peau de Lion, que portoit Hercule adoré à Tivoli, d'où elle tiroit son origine; l'Antienne les Dieux Penates d'Enée, parce qu'elle étoit venue de Lavinium bâtie par Enée; d'autres, du même lieu, l'Image de Junon, surnommée *Sospita*; l'Aurelienne des Centaures; d'autres l'image de quelque Roi des Romains; & ainsi du reste. Cela donne lieu à plusieurs belles remarques.

II. LES Romains, & sur tout les Nobles, avoient un prénom, un nom qui marquoit la Famille, & un surnom qui appartenoit à une des branches; & sur tout cela on tire de grandes lumieres des Médailles.

1. Nôtre Auteur fait voir que, dès le commencement, les Romains avoient des prénoms, comme il paroît par *Titus Tatius*, Roi des Sabins, *Spurius Tarpeius*, *Hostus Hostilius*, *Numa Pompilius*, *Tullus Hostilius*, *Ancus Marcus*, *Lucius Tarquinius* &c.

2. Ce n'étoit pas seulement les noms, mais encore les prénoms, qui

passoient des Peres aux Fils & même aux petits-fils, comme *M. Antonius*, *M. F. M. N.*

3. Il y avoit même certaines familles, qui employoient les mêmes pré-noms plus fréquemment que d'autres; tel qu'étoit le prénom de *Caius*, dans la Famille Octavienne, dans laquelle Auguste, qu'on nommoit auparavant *C. Octavius*, avoit eu un Pere, un Ayeul, un Bisayeul & un Trisayeul, qui s'appelloient tous *Caius*.

4. Ainsi encore, dans la Famille Claudienne, le prénom d'*Appius*, & dans la Sulpicienne celui de *Servius* &c. étoient communs à tous, & en même tems particuliers à ces familles. On les employoit même souvent, au lieu des noms; comme il paroît, par plusieurs exemples.

5. Mr. de *Spanheim* produit encore d'autres exemples de pré-noms devenus noms; comme celui de *Mamercus*, dans la famille Emilienne. Quelquefois même, en parlant familièrement de personnes connues, chez les Romains, on se servoit seulement des pré-noms. Les Auteurs Grecs même & ensuite les Latins en ont usé ainsi, dans leurs Histoires, par une maniere de parler abrégée; comme nôtre Auteur le fait voir,

voir, contre quelques habiles gens, qui avoient cru le contraire.

6. On remarque qu'en certaines familles, on évitoit de donner aux Enfants des prénoms, qui leur étoient comme devenus infames; à cause de quelques uns de ceux, qui les avoient portez. Par exemple, dans la Famille Claudienne, on ne donnoit plus le prénom de *Lucius*; parce qu'un de ceux, qui l'avoit porté, dans cette Famille, avoit été condamné pour avoir commis des brigandages, & un autre pour des meurtres. Dans la Manlienne, on ne prénoit point celui de *Marcus*, à cause de ce M. Manlius, qui, après avoir sauvé le Capitole, voulut se rendre maître de Rome; quoi que, dans la suite, cela n'ait pas été observé.

7. Le même nom se trouve, dans les Médailles, quelquefois comme un prénom, & d'autres fois comme un surnom. Ainsi *Paulus* dans la Famille Emilienne est quelquefois un prénom, & quelquefois un surnom. Il en est de même de *Volusus* dans la Famille Valerienne, & de *Neron* dans la Claudienne. L'Auteur en donne encore d'autres exemples, que l'on verra dans l'Original.

Dans les anciens tems de la République & même long-tems après, 1. les Filles n'avoient ordinairement aucun prénom, ni furnom, mais seulement le nom de la Famille, avec une terminaison féminine; comme *Oppia, Postumia, Minucia, Opimia* &c. On distinguoit les sœurs, en mettant l'ainée & la cadette, *major* & *minor*. 2. On les faisoit connoître quand elles étoient mariées, en joignant le nom de leur mari au leur, comme *Postumia Sulpicii, Ovia Lollii, Terentia Ciceronis* &c. 3. Cela n'a pas été néanmoins perpetuel, & Mr. de *Spanheim* rapporte quantité d'exemples de prénoms féminins. Ainsi il croit qu'on peut terminer la dispute, qu'il y a eu entre de très-habiles gens, dont les uns ont dit que les Femmes avoient eu des prénoms; & d'autres l'ont nié. Il faut seulement tomber d'accord, que dans les plus anciens tems, les Femmes avoient des prénoms; tels que sont ceux, qui sont rapportez par *Varron* & par l'Auteur du Livre: *de nominibus, prænominibus, cognominibus, agnominibus*, qui est à la fin de *Valere Maxime*; & que l'on dise qu'on employa d'autres mots, pour distinguer les Femmes d'une même Maison, jusqu'à ce que

sous les Empereurs, & principalement après Trajan, on recommença à se servir plus fréquemment de prénoms. On ne peut pas concilier autrement les témoignages des Inscriptions & des Auteurs, que l'on apporte des deux côtez. Mais il faut avoir égard aux tems de ces Inscriptions & de ces Auteurs, & c'est à quoi l'on ne prend pas assez garde. 4. On donna ensuite aux Dames des noms & même des surnoms, comme aux hommes. Cela paroît par quantité d'exemples, citez par l'Auteur.

Mr. de *Spanheim* traite ensuite des surnoms des Romains, qu'on joignoit au prénom & au nom de la Maison, par le moyen desquels on en distinguoit les branches différentes. 1. Tels étoient, dans la Famille Emilienne, *Barbula*, *Buca*, *Papus*, *Paullus*, *Lepidus*, *Regillus*, *Scaurus*, & d'autres, que l'Auteur nomme. Ces surnoms devinrent si célèbres, que souvent on les mettoit sans prénom, ni nom, en parlant de personnes illustres; comme *Abala*, *Agrippa*, *Brutus*, *Cesar* &c. & même de gens moins connus, comme *Natta*, *Turdus*, *Acisculus* &c. qu'on voit dans les Médailles. 2. On voit même plusieurs

urnoms ensemble, comme *Piso Frugi*, dans la Famille Calpurnienne; & dans la Cecilienne, *Metellus Balearicus*, *Creticus*, *Macedonicus*, qui sont des urnoms de branches illustres, & ceux de *Calvus*, *Caprarius*, *Celer*, *Nepos*, *Niger* &c. Mr. de *Spanheim* fait diverses remarques là-dessus, & donne plusieurs Médailles, sur lesquelles il s'appuye.

Après cela, il considère les noms propres des Romains, & il fait voir 1. que le nom propre étoit premierement celui de la Maison (*Gentis*) comme *Æmilius*, *Clandius*, *Cornelius* &c. qu'en suite le urnom devint le nom propre des branches particulieres (*Familiarum*) qui le porterent, comme *Paullus*, *Lepidus*, *Regillus*, *Scaurus*, *Buca* dans l'Emilienne, *Nero*, *Pulcher*, *Marcellus* dans la Claudienne, &c: Qu'on peut encore appeller noms propres les prénoms, à l'égard des freres, que l'on distinguoit ainsi dans une même famille, ou de ces prénoms qui étoient particuliers à certaines familles, comme *Mamercus* dans l'Emilienne, *Manius* dans l'Aquilienne, *Servius* dans la Sulpicienne. Cependant presque tous ces mêmes noms pouvoient être nommez communs à d'au-

d'autres égards ; ceux des Maisons & de leurs différentes branches appartenoient en commun à ceux qui étoient de ces Maisons & de ces branches. C'est-ce qui a fait que *Denys* d'Halicarnasse les a nommez propres, & *Plutarque* au contraire communs. La plupart des Prénoms étoient aussi communs, parce qu'on les employoit également en plusieurs familles, comme *Caius*, *Marcus*, *Titus*, *Lucius* &c. C'est ce qui paroît clairement, par les Inscriptions & par les Médailles. Cependant les furnoms devinrent ensuite comme des noms propres, puis qu'on les trouve seuls, comme *Brutus*, *Abala*, *Felix*, *Fauszus*, *Magnus*, dont l'Auteur apporte des exemples. 2. Il arriva ensuite que les prénoms changerent de place, & qu'on les mit après les noms de Maison, ou de Famille, comme il le montre par divers passages. Il en est de même des noms & des furnoms. 3. *Mr. de Spanheim* le prouve encore, par les Médailles. Cette variété a fait que les Anciens, comme *Posidonius* & *Plutarque*, s'y sont trompez, & ont embarrassé plusieurs Modernes, comme il le fait voir. On ne peut pas entrer dans ce détail. 4. Il mon-

tre clairement que tantôt le prénom & tantôt le surnom étoit nommé *nom propre*.

Il recherche après cela l'origine des surnoms, prouve qu'ils étoient souvent tirez de quelque marque, que ceux qui les ont les premiers portez, avoient dans leur corps, ou de quelque partie de leur corps; & traite en détail des surnoms des Scipions, & en particulier d'*Asiagenus*, de *Serapion* & d'*Africanus*; & en suite des surnoms de *Parthicus Magnus*; de celui de *Maximus* dans les familles Fabienne, Valérienne, & autres; du surnom de *Felix*, que Silla prit; de celui de *Pius*, de *Pietas*, & de quelques autres, que diverses familles portoient.

Il passe ensuite aux surnoms que ceux, qui avoient été adoptez, prenoient, & qu'ils tiroient de celui de leur Pere naturel, comme *Æmilianus* d'*Æmilius*, *Servilianus* de *Servilius*. Quelquefois même ils prenoient le nom de l'adoptif, sans y rien changer, & ce surnom leur devenoit comme un nom. Ainsi le fameux *Marc Brutus*, qui fut entre ceux, qui tuerent Jules-César, après avoir été adopté par son Oncle Maternel *Q. Servilius Cæpio*

Coepio, se nomme dans des Médailles *Q. Coepio Brutus*. L'Auteur remarque diverses particularitez là-dessus, que l'on lira, avec plaisir, dans l'Original. Il dit au reste, avec beaucoup de raison, que ceux-là *marchent dans le champ de l'Histoire, comme des aveugles*, qui ne distinguent pas, ou qui négligent cette espece de choses; qui n'observent pas l'origine des noms, leurs degrez, leurs situations, leurs differences, leurs âges; qui confondent les tems & les personnes; & qui ne distinguent pas, par la regle des tems précédents, la confusion & la varieté, qui s'introduisit dans les noms, du tems des Empereurs. Cependant plusieurs habiles gens, & très-éclairés d'ailleurs s'y sont souvent trompez, faute de guide. On voit par-là que ce traité des noms, n'est pas une piece de pure curiosité; mais qu'il est très-utile pour l'intelligence de l'Histoire & des Médailles, qu'on ne sauroit concilier ensemble, si l'on n'est instruit de cette matiere.

III. L'ARTICLE suivant des Dignitez des Romains, desquelles on trouve quelque chose dans les Médailles, est des plus longs & des plus considerables. Mr. de *Spanheim* a eu occasion,

caſion, par-là, d'expliquer une infinité de paſſages & de choſes concernant l'Histoire Romaine. Pour en donner une juſte idée, il en faudroit faire un Extrait auſſi gros que ce Volume. Je ne ferai donc qu'indiquer, en général, quelles ſont les matieres, qui y ſont traitées. Mr. de *Spanheim* commence, par la dignité de Souverain Pontife, qui étoit élective auparavant; mais que les Empereurs, depuis *Auguſte*, s'approprièrent. Delà il paſſe à celles d'*Augure*, de *Septemvir Epulonum*, de *Flamen Martialis*, de *Flamen Quirinalis*, & de *Quindecimvir*, nom de l'emploi de ceux qui étoient commis pour conſulter les Livres *Sibyllins*, & pour avoir ſoin des ſacrifices ſolennels à *Apollon*. Ce ſont-là les dignitez ſacrées, comme l'Auteur les appelle, dont il eſt fait mention dans les Médailles.

Enſuite viennent les dignitez civiles, ou les Magiſtratures ordinaires, qui s'exerçoient dans la ville de *Rome*, avec les fonctions de ces emplois, les *Conſuls*, les *Cenſeurs*, les *Préteurs*, les *Ediles Curules*, la Puiffance *Tribunicienne*, établie par *Auguſte*, les *Ediles Plebéens*, les *Queſteurs de la Ville*, les *Préfets*, ou *Gouverneurs de*
la

la même Ville , les Triumvirs & les Quatuorvirs , qui avoient le soin de faire battre la monnoie , les *Protriumvirs* , les Curateurs des Deniers. Les Magistrats extraordinaires étoient les Dictateurs , les Triumvirs pour regler la République , ou pour acheter du froment. A l'égard des Magistrats , qui exerçoient leurs emplois hors de la ville , même sous la Republique , on les nommoit *Imperatores* , Proconsuls , Propréteurs , Lieutenants d'Auguste , ou de l'Empereur , Lieutenants qui tenoient place de Préteurs , Questeurs , Proconsuls , Proquesteurs , Tribuns des Soldats , Commandants de la Flotte , Préfets sur la flotte & sur la Côte maritime , Triumvirs & Quatuorvirs , pour conduire des Colonies , ou pour faire réparer les Temples , Duumvirs. Quinquennaux , Tuteurs des Rois.

Mr. *de Spanheim* ne traite pas seulement de ces Honneurs en général , mais des particularitez , qu'on en trouve dans les Médailles. Par exemple , il parle des marques du Consulat , du Siege Curule , des faisceaux de verges & de haches , & des couronnes , qui s'y trouvent jointes dans quelques Médailles ; du nombre des faisceaux , que l'on

l'on portoit devant un Consul. A l'égard des Censeurs, il parle de leur dignité, de la coutume de faire passer devant eux les Chevaliers en revue, de la *clôture du lustre*, ou des cinq ans, qu'un des Censeurs faisoit, des Censeurs dans les Colonies. En parlant des Préteurs, il fait plusieurs doctes remarques, sur les faisceaux & les haches, qu'on portoit devant eux; sur la dignité du Préteur de la Ville, en comparaison des autres; sur les jeux Apollinaires, dont le Préteur avoit la direction dans Rome, & de la distinction qu'il faut faire entre ces jeux & les Seculaires, dont les Médailles parlent aussi; sur les jeux voüez par le Préteur, & les autres jeux dont on lui donna aussi le soin. Il parle aussi des Ediles Curules & Plebéens, & de leurs fonctions; des Questeurs de la Ville, des Provinciaux, & des autres Dignitez qu'on a marquées en gros. Je dirai seulement quelque chose de plus particulier, touchant ceux qui avoient soin de faire battre la Monoie; parce que c'est une matiere, qui regarde plus particulièrement les Médailles, que les autres.

Il n'y a point de Monumens de l'Antiquité, où l'on puisse l'apprendre plus.

plus sûrement & plus clairement , selon Mr. *de Spanheim* , que des Médailles Consulaires. On en voit un grand nombre , où l'on trouve ces mots : III VIR. AAA. FF. qui signifient *Triumviri Ære , Argento , Auro flando , feriando* ; c'est à dire , les trois hommes préposés pour faire fondre & frapper le cuivre , l'argent & l'or. On en trouve encore des Familles Antonienne , & Livincienne , où il y a III VIR. A. P. F. ce qui veut dire , selon nôtre Auteur , *Quartumvir argento publicè feriando* , ou l'un des quatre commis à faire frapper la monnoie d'argent , par autorité publique. Il y en a un de la Famille Flaminienne , où l'on voit d'un côté la tête de la Monnoie , avec cette Légende : III VIR PRI. FL. & de l'autre une Victoire , sur un Char tiré par deux Chevaux , avec une couronne à la main , & au dessous L. FLAMIN. CHILO. Mr. *de Spanheim* interprete les deux derniers mots de la Légende du revers *Quartumvir primus flavit* , ce que Mr. *Vaillant* a suivi , dans ses Familles Romaines , sans avoir nommé l'Auteur. Il y avoit avant Jules César seulement trois hommes préposés à Rome , aux Monnoies ; mais César aug-
menta

menta leur nombre d'un, comme il groffit le nombre de plusieurs autres Magistrats. Ce Chilon étoit le premier des *Quartumvirs*, préposéz sur la Monoie, & il avoit fait fraper celle-ci. Quoique *flare* signifie la même chose que *conflare*, qui est proprement *fondre*; en cette occasion, il signifie non seulement cela, mais encore *frapper*. On voit communément, sur ces Monoies, une enclume, un marteau & une tenaille. On trouve aussi, dans les Monoies de la Famille Cornélienne, LENT. CUR. X. FLAND. *Lentulus curator Denariorum flandorum.*

On donna aussi, pendant quelques siècles, sous les Césars, aux Colonies & aux Villes Libres le pouvoir de battre Monoie; dont nôtre Auteur produit quelques exemples remarquables.

On voit la dignité suprême de Dictateurs, dans les Médailles de Jules-César, distinguée par années & en suite établie à perpétuité en sa personne. D'un côté on voit la tête de César couronnée de laurier, & un *Litnus* ou bâton recourbé derrière, pour marque de sa dignité d'Augure, avec cette légende: CÆSAR AUGUR. IMP.

IMP. SEXT. CONS. QUIN.
& au revers une *selle curule*, qui a au
dessus une couronne & aux deux cô-
tez des faisceaux de verges, avec des
haches, & au dessus PONT. MAX.
& dessous DIC. PER. Les faisceaux
sont des marques de cette dernière di-
gnité. Les Consuls en avoient, com-
me l'on fait; mais ils ne les faisoient
pas porter devant eux, dans la Ville de
Rome. Ils avoient seulement, entre
eux deux, douze faisceaux, & ils s'en
servoient tour à tour; mais le Dicta-
teur en avoit lui seul vingt quatre, qui
étoient portez devant lui, même dans
la Ville. Quelques Auteurs Anciens
ont cru que ce fut Silla, qui introdui-
sit ce nombre de Licteurs; mais on
fait voir ici le contraire, par d'autres,
& l'on montre ce qui a trompé les
précédens. C'est ainsi que Mr. de
Spanheim illustre non seulement les
Médailles, mais éclaircit encore par
tout l'histoire Romaine. Nous ne
nous arrêterons pas aux autres Ma-
gistrats extraordinaires, hors de la Vil-
le de Rome, dont il est traité dans
la suite de cet Article.

V. L'ARTICLE suivant, qui est
le dernier de cette Dissertation, trai-
te des Ouvrages publics & des ac-
tions

tions mémorables faites tant en paix, qu'en guerre; dont on trouve que les Médailles des Familles Romaines ont conservé la mémoire.

On trouve, dans ces Monoies, quantité de choses, qui regardent les Temples, les statues des Dieux, leur culte, & les jeux célèbres, en leur honneur; dont nôtre Auteur auroit traité ici, si la matiere n'avoit pas été trop ample. Il se réservoir donc d'en parler dans un troisième Volume, auquel la mort l'a empêché de pouvoir travailler.

Il traite seulement ici des autres bâtimens, de la Basilique Emilienne; réparée par Lepide, du *Puteal*, ou de l'Autel Scribonien, qu'il ne faut pas confondre avec le Puteal, qui étoit dans le *Comice*; l'ancien Temple nommé *Rostra*, aussi bien que le Tribunal que Jules-Cesar avoit fait mettre du Palais dans la place, lequel on nommoit *Julia Rostra*; le *Comice*, avec la Déesse *Cloacine*; le *Comice*, dans le champ de Mars, avec les *Septa*, ou *Cancelli*, les Ponts, la *Cista*, & le *Diribitor*; la Métairie Publique, qui n'étoit pas loin de-là &c. les chemins publics; les Aqueducs.

Entre les actions faites en tems de paix, que l'on trouve dans les Médailles,

les , il y a des Lois établies à Rome ; des Alliances ; la restitution des Enseignes des Légions , prises à l'armée de Crassus par les Parthes, & rendues à Auguste ; le meurtre de Jules Cesar ; des selles Curules, placées à des morts, dans des Temples , ou en des Théâtres. Pour ce qui regarde les actions faites en tems de guerre, ce sont des victoires, des triomphes, des trophées, des dépouilles, des Enseignes des Légions, les Légions elles mêmes, les Cohortes Prétoriennes, & celle de ceux qu'on appelloit *Speculatores*. Il y a sur tout cela des remarques pleines d'érudition, comme par tout ailleurs.

LA Dissertation XI. regarde les Médailles des Empereurs , & celles qui ont été frappées en l'honneur de leurs Femmes , ou des autres parentes , ou parens des Empereurs. Il ne faut pas non plus oublier celles de ceux, qui ayant envahi l'autorité souveraine, en quelque part, ne l'ont pas pu conserver, & ont été nommez , à cause de cela, *Tyrans*.

Mr. *de Spanheim* commence cette Dissertation, en remarquant que, pour expliquer heureusement les Médailles Romaines, on a besoin d'une exacte connoissance de l'Histoire, & même
de

de tout ce qui regarde les Antiquitez ; ce qui demande une soigneuse lecture de tout ce qui nous reste d'Auteurs anciens. Outre cela il faut avoir vu & manié quantité de Médailles, pour les savoir bien déchiffrer ; mais on peut suppléer à cela, par l'étude de celles, dont les empreintes ont été publiées, par les Antiquaires, tant plus anciens, que plus modernes ; qui sont en grand nombre & dont on verra une liste dans l'Auteur. Il avoit le premier de ces secours, plus qu'aucun de ceux qui ont expliqué les Médailles ; & quoi qu'il n'en ait pas tant manié que quelques uns d'entre eux, il ne laissoit pas de pouvoir mieux les expliquer qu'ils ne faisoient ; à cause de sa grande connoissance de l'Antiquité, en quoi il les surpassoit de beaucoup. *Mr. Vaillant*, par exemple, avoit sans doute vu & manié une grande quantité de Médailles ; mais il s'en faut beaucoup, qu'il les pût si bien expliquer, que nôtre Auteur, qui le reprend fréquemment dans cet Ouvrage ; à cause des grandes lumieres, qu'il avoit sur toute l'Antiquité, & qui manquoient à *Mr. Vaillant* ; à qui, selon sa politesse, il ne laisse pas de donner des loüanges, & qu'il réfute toujours,
avec

avec autant de douceur, que de solidité.

I. LE premier Article de cette Dissertation contient diverses particularitez des Empereurs & des Tyrans, qui ont été depuis le tems des Gordiens, jusqu'à celui des premiers Empereurs Chrétiens. Ce n'est que des Médailles qu'on peut tirer, comme il le remarque, une suite complete & exacte des Empereurs & des Tyrans. Ceux-ci ne s'étant pas soutenus long-tems, & ayant souvent été en des lieux éloignés, & avec lesquels on avoit peu de commerce, dans le reste de l'Empire Romain; ou ces mêmes brouillons n'ayant pas fait grand'chose; il est arrivé qu'ils n'ont pas été assez connus par les Historiens; qui varient entre eux, à cause de cela, en parlant de ces gens-là. Mr. de *Spanheim* ayant remarqué cela, depuis long-tems, d'autres l'ont confirmé, & ont dit que depuis Jules-Cesar, jusqu'aux tems de ces Tyrans, on avoit une suite complete dans les Médailles d'argent; & depuis ces tems-là, jusqu'à *Heraclius*, dans les Médailles d'or, d'argent & de cuivre.

Après avoir fait quelques réflexions, sur une fausse Medaille de *Clodius Macer* & sur une autre de *Pescennius*

Niger, dont plusieurs Antiquaires ont douté ; il montre qu'il y en a de véritables de ce dernier, & en produit deux, dont l'une a été frappée à Antioche, & l'autre à Germanicie, sur l'Euphrate. Ensuite, il examine la contestation, que Mr. l'Abbé du *Bos* a eue avec feu Mr. *Cuper* & quelques autres, touchant le nombre des Gordiens. Il prend le parti du dernier & montre solidement qu'il n'y a pas eu quatre Gordiens, mais seulement trois.

Il y a un vuide, dans l'Histoire Auguste, entre Gordien III. & Valerien, depuis l'an de J. C. 244. jusqu'à l'an 253. On le peut remplir, à quelque égard, par les Médailles, qui nous restent, des Tyrans qui ont régné alors. L'Auteur rapporte ici leurs noms, & quelques unes de leurs Monnoies. Il s'arrête particulièrement sur *Valens Hostilianus*, qu'on croit avoir été ou le gendre, ou le fils de *Decius*. Après cela il parle des Médailles des Tyrans, qui ont vécu sous Valerien & Gallien & quelques uns des Princes suivans.

II. LE second Article regarde la suite des Imperatrices depuis Auguste, jusqu'à Galere Maximien, à quoi il joint les noms de quelques unes des femmes

mes des premiers Empereurs Chrétiens. Il joint à Livie, femme d'Auguste, Octavie sa sœur, & quelques autres Dames de la même Cour.

III. LE suivant regarde les honneurs rendus aux proches parents des Empereurs, depuis Auguste, jusqu'à Commode.

LA XII. Dissertation est des titres des *Cesars* & des *Augustes*, que l'on voit dans les Médailles. On fait que le mot de *Cesar* fut un surnom de la famille Julienne, qui passa d'abord à Octave, que son grand oncle Jules Cesar adopta; en suite à ceux qui étoient sortis de la même famille, ou qui y avoient été reçûs par adoption; & enfin aux autres Empereurs, qui leur succederent. Mr. de *Spanheim* réfute, à cette occasion, le P. *Hardouin*; qui a soutenu qu'Octave, ou Auguste, comme on l'a nommé depuis, avoit été fils d'une sœur de Jules-Cesar, qui s'étoit appelée *Julie* & *Cesar*, aussi bien qu'Octavie sœur d'Auguste, sa fille. Mais la mere d'Auguste se nommoit *Attia* & étoit fille de cette Julie, comme plusieurs Auteurs l'ont dit, & *Cicéron* même, que le P. *Hardouin* n'a pas osé mettre dans la faction impie des Auteurs supposez.

C'est pourquoi nôtre Auteur est surpris que le P. *Hardouin* l'ait rayée de la famille de Jules Cefar son Oncle & de celle d'Auguste. Il est vrai que le P. *Hardouin* se fonde, sur ce que *Pline* appelle Jules Cefar l'oncle (*avunculus*) & non le grand oncle (*magnus*, ou *major avunculus*, ou *proavunculus*) d'Auguste, comme il est nommé par *Suetone*, *Dion* & *Appien*. Mais *Suetone* le nomme aussi simplement *avunculus*, pour abreger. C'est ainsi que *Claude* nommoit Auguste lui-même, quoi qu'il fût aussi son grand-oncle. *Mr. de Spanheim* le prouve encore, par d'autres raisons. Le même surnom de Cefar passa aux petits-fils de Julie, fille d'Auguste, parce qu'il les adopta. Par le même droit, il passa à *Tibere*, & en suite à *Drusus* son fils, & à *Germanicus* qu'il adopta. *Claude*, fils de *Germanicus*, eut ce surnom, par la même raison, & le transmit à son fils *Britannicus*. *Neron*, adopté par *Claude*, le prit aussi, par ce droit; outre qu'il descendoit d'Auguste, par sa mere *Agrippine*, qui étoit petite fille de Julie, fille d'Auguste.

Depuis, la Famille Julienne étant éteinte, *Cefar* devint un nom de dignité, que les Empereurs prirent; sans pré-

prétendre tirer leur extraction de la famille Julienne ; comme nôtre Auteur le montre par Galba , qui succeda à Neron , & qui prit ce titre. Vitellius néanmoins le rejetta d'abord , aussi bien que celui d'*Auguste* ; mais il les prit en suite , pour s'accommoder au goût du peuple. Les Vespasiens & les autres en usèrent de même , sans prétendre être descendus des Césars, comme Mr. de *Spanheim* le prouve , contre le P. *Hardouin* ; qui sur des conjectures absurdes & le faux principe de la supposition de toute l'Antiquité ; a fait un Roman , qu'il nomme l'*Histoire Auguste*. Il fait encore plusieurs remarques sur les titres de *Nobilissimus Cesar* & de *Principes Inventutis*, qu'on donnoit aux fils des Empereurs , & de leurs receptions dans tous les *Colleges des Pontifes*.

II. IL passe de-là au titre d'*Auguste*, que les mêmes Empereurs prirent, à celui d'*Imperator* & à celui de *Roi*, qu'ils ont dans les Médailles Greques. Il réfute ici les imaginations du P. *Hardouin*, que le nom d'*Auguste* ne marquoit que l'autorité, que le Senat avoit donnée à ceux, qui le portoient, dans les Provinces ; & que le titre d'*Imperator* ne signifioit que Général d'armée,

mée , & autres semblables rêveries. Nôtre Auteur renverse facilement tout cela & traite celui , qui les a inventées , avec plus de civilité ; que les Jésuites ne l'ont traité lui même , après sa mort.

Mr. de *Spanheim* traite après cela du titre de *Pontifex Maximus* , qui étoit devenu héréditaire à ceux qui portoient celui d'Auguste ; & d'un Pontificat inférieur , qu'ils conféroient à ceux à qui ils donnoient le titre de *Princeps Juventutis* ; de la Puissance Tribunitienne ; des titres de *Pius* , de *Felix* , de *Pater Patriæ* , de Consul dans les Médailles des Empereurs.

Il trouve encore ici le P. *Hardouin* , en son chemin. Ce Jésuite , appuyé sur deux endroits du 1. des Machabées , où il est parlé du gouvernement des Romains , comme s'ils n'avoient eu qu'un Consul , qui étoit élu tous les ans , & qui gouvernoit tout l'Empire ; s'est imaginé , que le Consulat des Empereurs n'est pas une Magistrature , dans la Ville de Rome , mais la puissance suprême , & que c'est de celle-ci dont il est parlé , dans les Médailles. Il l'appelle *Consulatus Orbis* & l'autre *Consulatus Urbis*. Pour soutenir cet étrange paradoxe , il dit qu'il vaut mieux

mieux en croire l'Écriture Sainte, dont ce Livre des Machabées fait une partie , selon les sentimens de l'Église Romaine ; que des Auteurs profanes & pleins de fables , c'est à dire , tous les Auteurs qui ont parlé de l'Histoire des Empereurs. Mais *Mr. de Spanheim* a raison de rejeter l'autorité de ce Juif Helleniste , qui savoit autant de l'Histoire Romaine que *Joseph ben Gorion* , & qui se trompe grossièrement en cet endroit , comme on le montre. Il faut que la foi du *P. Hardouin* soit bien grande , pour préférer cet Auteur à tous les anciens Historiens , en matieres , qui concernent l'Histoire Romaine , & changer tout , pour la lui accommoder. Il ne peut pas dire qu'il se soumet à l'autorité de l'Église , qui a canonisé ce Livre ; car il ne croit point en l'Église , lors qu'elle cite l'Antiquité Chrétienne , comme *S. Augustin* , dont les livres ont été fabriquez , selon lui , comme tout le reste. Mais cette matiere ne mérite pas d'être traitée sérieusement.

Mr. de Spanheim vient au titre de Proconsul , qui est rarement donné aux Empereurs dans les Médailles , & qui ne se trouve presque même , que dans celles du tems de *Constantin* , ou

dans celles des tems suivans. On fait que la puissance Proconsulaire ne s'exerçoit que hors de Rome, & qu'elle donnoit une plus grande autorité dans toutes les Provinces, qu'aux Gouverneurs, qui y étoient. Auguste donna ce pouvoir à Tibere, & par-là il devint enfin comme son Collegue à l'Empire. On pourra s'éclaircir là-dessus, par ce que l'on en trouve dans le Tome I. de la Critique du P. Pagi, sur *Baronius*, où il en traite en plusieurs endroits. Il faut néanmoins convenir que Mr. de *Spanheim* en avoit parlé le premier, & que Mr. de *Marca* en avoit aussi dit quelque chose, dans son Ouvrage de *Concordia Sacerdotii & Imperii*. *Isaac Casaubon* avoit témoigné, qu'il étoit surpris que les anciennes Médailles des premiers Empereurs, & les Inscriptions plus anciennes, que *Severé* & *Caracalla*, où l'on trouve tous les autres titres des Empereurs, ne fassent aucune mention de la *Puissance Proconsulaire*; quoiqu'on y voye très-communément la *Puissance Tribunitienne* marquée. Nôtre Auteur en rend deux raisons. La premiere est que l'on prenoit ordinairement ce titre hors de Rome. La seconde, c'est que ce titre d'honneur étoit inferieur aux
autres

autres, que prenoient les Empereurs ; ce qui faisoit qu'on l'omettoit, ordinairement. Il faut néanmoins avouer que l'on trouve ce titre, dans quelques Médailles de Trajan, & qu'il lui est donné dans une Inscription, qu'on rapporte ici, dans une autre, à Hadrien & dans une troisième à L. Verus. On a fait, dans la nouvelle Edition des Inscriptions Romaines de *Gruter*, quelques difficultez contre *Mr. de Spanheim*, qu'il leve fort bien. On ne peut pas mettre le détail de tout cela, de peur d'être trop-long. Il rend ensuite la raison, qui a fait que les Empereurs ont pris le titre de Proconsuls, & produit diverses Médailles du siècle de Constantin, où on le trouve ; sur quoi il réfute, à quelque égard, le *P. Pagi*, qui l'avoit attaqué.

L'Auteur distingue ensuite trois sortes de Puissances Proconsulaires, dont la première s'étendoit sur toutes les Provinces de l'Empire, & étoit perpétuelle, comme étant une partie de la Dignité Imperiale. Les *Augustes* la communiquoient aux *Cesars*, qui devenoient par là Collegues de l'Empire. La seconde s'étendoit seulement sur quelques Provinces, comme étoit

celle que Tibere communiqua à Germanicus, & Neron à Corbulon; qui ne devinrent néanmoins pas Collegues de l'Empire. La troisième étoit celle, que le Senat donnoit aux Gouverneurs des Provinces, après qu'Auguste les eut partagées entre lui & le Peuple Romain. Le Sénat les envoyoit comme Proconsuls, pour gouverner les Provinces du Peuple.

On donna aussi le titre de *Censeur* aux Empereurs, & même celui de *Censeur perpetuel* à Auguste. L'Auteur remarque, qu'on le donna en suite rarement à d'autres, & fait plusieurs observations, sur la Censure des Empereurs & des Particuliers, & sur les Censeurs des Colonies & des Villes-Libres.

Auguste & quelques autres Empereurs refuserent le titre de *Dominus*, mais d'autres y joignirent encore celui de *Deus* & même Aurelien & Carus firent battre des Médailles, où il y avoit cette horrible légende : DEO ET DOMINO NATO AURELIANO AUG. On a plusieurs Médailles Greques, où Auguste est nommé *Dieu* & Livie *Déesse*, & d'autres semblables, par où l'on voit l'impie flaterie des Grecs. D'autres donnerent aux
Em-

Empereurs les noms de divers Dieux, ou des noms tirez des leurs, comme *Jovius* à Diocletien & *Herculius* à Maximien, qui prirent aussi ceux de Jupiter & d'Hercule. On verra dans l'Auteur plusieurs surnoms pleins d'orgueil, donnez aux Empereurs. En donnant l'histoire de ces Médailles, il explique & illustre quantité de passages de l'Antiquité, comme il fait par tout ailleurs.

On fait que les Empereurs prenoient des surnoms tirez des nations, qu'ils avoient soumises, ou vaincues; coutume qui venoit des tems de la République.

Ils prenoient aussi des surnoms tirez de leurs parens, ou alliez, ou de ceux dont ils prétendoient l'être, lors que leur mémoire étoit respectée; comme plusieurs, qui prirent le surnom d'*Antonin*, à cause du respect que l'on avoit pour celle de Marc Antonin.

Quelques Empereurs ont encore affecté de mettre dans leurs Médailles les noms de leurs parens, comme pour les immortaliser par-là. On en voit des exemples dans les Médailles de Maxence, dans lesquelles nôtre Auteur remarque diverses singularitez. Il réfute ici le P. *Hardouin*, qui a soutenu,

contre toute l'Histoire Ancienne, que Maxence n'étoit pas fils de Maximien Herculus, mais de Galerius Maximien. A la vérité, il employe ici l'autorité des Historiens, que le P. *Hardouin* rejette, comme des Auteurs supposés; mais Mr. *de Spanheim* a droit de supposer tout le contraire, avec tous les Savans, pendant qu'on ne produit aucune raison valable du contraire, & qu'on ne montre pas clairement la supposition. Ce qu'on a vu du P. *Hardouin*, sur l'Histoire Auguste, ne persuadera à personne qu'il peut prouver cette supposition; mais plutôt qu'il manque de ce qui est nécessaire, pour raisonner juste.

ENFIN la Dissertation XIII. commence par une petite contestation littéraire, que Mr. *de Spanheim* eut à Rome, avec Mr. *Gudius*, touchant l'utilité qu'on peut tirer des Médailles & des Inscriptions, pour l'éclaircissement de l'ancienne Histoire. Il s'agissoit de savoir desquelles on pouvoit tirer plus de lumières pour cela. Notre Auteur étoit pour les Médailles & Mr. *Gudius* pour les Inscriptions; quoi que le dernier ne rejetât nullement l'usage des Médailles, ni l'autre celui des anciens marbres. Mr. *de Spanheim*
fait

fait remarquer 1. que l'on a des Médailles plus anciennes que la plus vieille de toutes les Inscriptions, qui est celle de la Colonne Duillienne, qui fut dressée l'an 493. de la fondation de Rome; au lieu qu'il y a des Médailles beaucoup plus anciennes qu'Alexandre, & même que la Ville de Rome: 2. Qu'il y a une variété & un nombre incroyable de Monoies antiques, répandues par tout; qu'on peut porter où l'on veut, & dont un seul Cabinet peut renfermer des trésors: 3. Que rien n'est plus beau que la gravure de quantité de ces Médailles, & que l'on y voit avec beaucoup d'utilité & de plaisir les visages, les statues & les choses dont il s'agit: 4. Que les empreintes du visage des Empereurs, que l'on voit dans leurs Médailles, servent à reconnoître de qui sont les Statues, que l'on a déterrées, & que l'on déterre encore souvent, sans qu'on puisse savoir autrement en l'honneur de qui elles ont été faites: 5. Que les villes connues & plusieurs autres, que l'on ne connoissoit point, ont consacré leurs origines & leurs Religions, dans les Médailles; & que si l'on consulte seulement la Sicile de *Paruta*, on y peut trouver une infinité de

choses touchant cette Ile, qui servent à illustrer, confirmer, ou suppléer ce que l'Histoire en dit ; comme on le peut voir, par le Volume précédent & par celui-ci : 6. Que l'on peut assurer cela en particulier de l'Histoire Auguste, dont il s'agit principalement ici ; puis que l'on y voit les actions publiques des Empereurs, en quoi consiste leur Histoire. „ Que l'on entreprenne d'écrire, dit l'Auteur, la vie d'un des Empereurs, comme celle de Trajan, ou d'Hadrien, d'Antonin Pie, de Marc Aurele, de Severe, de Caracalla, ou d'un autre ; dont il nous reste beaucoup de monumens, dans les Inscriptions & dans les Médailles. Qu'on en compose une, sur les premières seulement ; & une autre, sur les secondes seules ; & que l'on juge laquelle des deux est la plus complete, & la plus abondante, laquelle est préférable par la suite & par les marques des tems, par la mémoire des lieux, par la variété des actions, & par la clarté à l'égard des choses & des personnes. „ Mr. de *Spanheim* ne doutoit point que celle, qui seroit faite sur les Médailles, ne l'emportât de beaucoup sur l'autre.

Il dit qu'on avoit fait un projet dans des Assemblées , qui se faisoient à Paris, chez feu Mr. *le Duc d'Aumont*, & ensuite chez Mr. *Bignon* , le Maître des Requêtes , pour faire l'Histoire Auguste de cette maniere ; & qu'on y avoit lu même quelques unes de ces Vies , qui avoient été extrêmement approuvées, par des Connoisseurs. Il seroit à souhaiter que ce dessein eût été soutenu, jusqu'à ce qu'il eût été exécuté ; ou que l'on eût au moins publié ce qu'il y en avoit de fait. C'est une chose, dont l'Academie des Inscriptions , ou des Belles-Lettres devroit se charger. Il est vrai qu'il n'est pas facile de trouver un nombre considerables de gens assez habiles dans les Antiquitez , pour executer promptement ce dessein ; mais on le pourroit faire, avec le tems.

On a objecté à Mr. *de Spanheim* , depuis la premiere Edition de son Ouvrage , de l'Excellence & de l'usage des Médailles , où il avoit dit ce qu'on vient de lire , touchant la préférence qu'il leur donne sur les Inscriptions ; que ces dernieres fournissent plus clairement tout ce qu'on peut tirer des Médailles , & encore beaucoup d'autres choses, qui n'y sont point. Nôtre

Auteur convient qu'on doit se servir des unes & des autres, parce qu'elles s'éclaircissent & se confirment mutuellement, ou que les unes suppléent à ce qui manque aux autres. Mais il croit avoir donné des exemples, dans cet Ouvrage, qui peuvent faire décider en faveur des Médailles. Il ajoute ici, en peu de mots, 1. qu'elles fournissent seules les noms, les visages & les titres de plusieurs des Rois de l'Orient, parmi les Parthes, les Armeniens, les Cappadociens, les Juifs, les Macédoniens, les Thraces, les habitans du Pont & du Bosphore, les Siciliens &c: 2. il joint à cela les Seleucides & les Lagides, & dit qu'on ne trouve rien, de la plupart, dans les Inscriptions: 3. les années de plusieurs Rois & les Eres de quantité de villes, sur tout de la Syrie, de la Phénicie, de la Palestine & de la Cilicie, dont il n'y a pas la moindre mention dans les Anciens Marbres: 4. les villes, dont les noms, les Droits, les Privileges, les situations, les Magistrats, les alliances, les fondateurs, les Dieux, les Temples, la Religion, les Sacrificateurs, & autres choses sont sur les métaux, & ne se trouvent point sur les pierres: 5. les noms.

noms d'un grand nombre de Citoyens Romains illustres , leurs extractions , leurs symboles , leurs magistratures que l'on voit dans les Médailles Consulaires & qu'on ne voit point dans les Inscriptions : 6. une infinité de faits & de circonstances de l'Histoire Auguste , que l'on peut lire dans cet Ouvrage , & ailleurs , & que l'on n'a pu tirer , que des anciennes Monoies.

En parlant de ces anciens monumens , Mr. *de Spanheim* fait une petite digression sur les Médailles , avec des figures obscenes , dont on donne l'invention à *Tibere*. On les nomme *Spintrie* , qui est le nom de certaines personnes infames , qui étoient les inventeurs de postures scandaleuses & horribles , comme il paroît par *Suetone* , *Tacite* & *Lampridius*. Notre Auteur reconnoît que , dans un passage du premier de ces Auteurs , il paroît que *Tibere* avoit des chambres , où l'on avoit peint de ces figures sur les parois ; mais il ne croit pas qu'il fût l'Auteur de ces Médailles , que l'on jettoit , comme il le conjecture , pendant les spectacles de jeux obscenes , & que les spectateurs ramassoient. On pourra voir , dans l'Original , les raisons qu'il en donne. On accuse une cer-

certaine *Philenis* de Samos d'avoir inventé & publié ces figures. Un Poète Iambique de Samos, nommé *Eschrion*, l'en avoit néanmoins justifiée, dans une Epitaphe, qu'il avoit faite pour cette femme; & qui est non seulement dans *Athenée*, mais aussi, comme le remarque *Mr. de Spanheim*, dans l'Anthologie des Epigrammes Greques. Il produit une autre Epigramme, qui se trouve dans l'Anthologie: non encore imprimée, où un certain *Dioscoride* introduit *Philenis* elle-même se plaignant de cette calomnie, dans son Tombeau. On donne une raison de l'en croire, c'est que la *Philenis*, qui étoit coupable de cette infamie, étoit *Leucadienne*, & non *Samienne*, comme celle-ci.

Nôtre Auteur divise cette Dissertation en plusieurs Articles, comme les précédentes, & y dit diverses choses dont il y auroit pu parler. Mais cette matiere est si abondante, & si diversifiée, qu'il étoit difficile d'en bien distinguer les chefs, auxquels on la rapporte. On a sujet d'estimer le jugement de *Mr. Spanheim*, de l'avoir fait aussi bien, que cela se pouvoit faire.

I. I L parle I. des actions de la
paix,

paix , dont on voit des marques dans les Médailles des Empereurs , telles qu'étoient les sacrifices , qu'ils faisoient aux Dieux, leurs vœux pour le salut de l'Empire, les jeux qu'ils voüoient & qu'ils célébroient en l'honneur des Dieux , & autres choses semblables , qu'on verra dans l'Auteur même.

2. Il traite des titres d'honneur , qu'on leur a donnez dans les Médailles , pour les biens qu'ils avoient faits à la Ville de Rome , comme pour y avoir rétabli la liberté , *RESTITUTÆ LIBERTATIS.*

3. On voit leurs liberalitez , ou *Congiararia* , comme on les nommoit ; que les Empereurs faisoient au peuple , & dont les Médailles marquent même l'ordre , par des chiffres. Il y a plusieurs remarques curieuses , sur ce sujet. On voit dans des Médillons une sorte de tribune , sur laquelle étoient ceux qui distribuoient au peuple , ou de l'argent , ou des marques pour recevoir du bled , ou du pain. Ceux qui recevoient la liberalité y montoient , par un petit degré , au haut duquel étoit le distributeur , qui leur donnoit la liberalité de l'Empereur. On comprend par-là pourquoi il y a dans les Médailles *PER GRADUS,*
ou

OU PANES GRADILES, & pour-
quoi *Prudense* a dit, du peuple Ro-
main :

*Et quem panis alit gradibus dispersus
ab altis.*

L'Auteur y traite aussi de ceux, que
que l'on appelloit *pueri alimentarii*, ou
des Enfans à qui les Empereurs don-
noient la nourriture.

4. On produit plusieurs Médailles,
où il est parlé du relâchement des im-
pôts, *de remissis vectigalibus*, & des
arrerages que les peuples devoient de
leurs taxes, & des droits de l'Etat, *de
reliquis debitorum abolitis*. Plusieurs
Empereurs en usèrent ainsi, non seu-
lement pour s'attirer l'affection des
peuples, mais encore parce qu'une ri-
gueur trop grande auroit entièrement
ruiné ces peuples, & les auroient pu
porter à des séditions. Il seroit bien à
souhaiter que tous les Souverains pen-
sassent à cela, & qu'ils ne rendissent
point la vie amère à leurs sujets, par
des impôts sans fin, & sans mesure.

5. L'Auteur parle après cela de la
vehiculation de l'Italie, où l'on étoit
contraint de tenir des chariots de lieu
en lieu, que l'on étoit obligé de four-
nir

nir aux Magistrats & à ceux que les Empereurs envoioient en quelque part, ou à qui ils donnoient des patentes pour leur faire expedier des voitures publiques. Nerva en déchargea l'Italie, & relâcha auffi aux Juifs le droit, que l'on faisoit payer aux circoncis; ce qui faisoit qu'on accusoit souvent des gens de l'être, qui ne l'étoient point.

II. ON voit en suite 1. ce que l'on trouve dans les Médailles des Rois, qui étoient sous l'Empire Romain, comme ceux du Pont, des Sauromates, des Juifs, des Arabes, des Numides & des Maures; des Rois donnez aux Parthes & aux Armeniens; des Rois des Goths & des Francs.

2. Il est encore parlé ici des villes libres, & alliées des Romains, & qui se servoient de leurs propres Lois, avec la forme de leurs Gouvernements.

3. L'Auteur traite en suite des Provinces Romaines, & de leurs Gouverneurs; de ceux que les Empereurs y envoioient; du changement des Provinces en ce qu'elles étoient tantôt du département de l'Empereur, & tantôt de celui du Peuple; de la raison qui faisoit que la condition de ces dernie-
res

res étoit meilleure , que celle des précédentes ; & enfin de la différence , qu'il y avoit entre les Gouverneurs , des unes & des autres.

III. MR. *de Spanheim* parle des Colonies , qui furent établies par les Empereurs , par Jules-Cesar , par Auguste , par Claude , par Vespasien & ses Fils , par Hadrien , par Severe & ses Fils &c. & enfin de Daphné en Moeisie , sur la rive du Danube , établie par Constantin. Nôtre Auteur ayant publié ci-devant cette remarque , le P. *Hardouin* l'a copiée treize ans après. Néanmoins , comme *Daphné* signifie un laurier , ce Jésuite a depuis changé cela , & l'a interprété d'une victoire de Constantin , après Mr. *Patin*.

IV. ON trouve fort communément dans les Médailles Greques , frappées sous les Empereurs , une sorte de confederation , nommée *Concorde & Communauté* , entre elles. Ce qui ne se faisoit pas seulement entre des villes voisines , mais même entre des villes éloignées. Nôtre Auteur est court sur cette matiere , parce qu'outre qu'il en a dit quelque chose dans le Volume précédent , il y en a d'autres , qui en ont traité au long. Les exemples néanmoins , qu'il rapporte , sont
choi-

choisis , & les remarques qu'il fait ne sont pas communes , ou ne se trouvent pas appuyées ailleurs , comme elles le sont ici.

V. DANS l'Article suivant, on voit ce qui se trouve dans les Médailles de l'arrivée des Empereurs à Rome, & de leur départs , pour quelques expéditions ; car on célébroit cela par des Médailles faites exprès. Mr. de *Spanheim* y a aussi mis ce qu'il avoit remarqué sur les titres de *Restituteur de Rome, des Provinces, du Monde*, qu'il auroit pû mettre aussi commodément dans l'Article I. Mais il est mort, avant que d'avoir pû revoir toute la copie, qu'il avoit fait faire de cet Ouvrage, & il est même surprenant, qu'à un si grand âge, il ait pu composer ce grand recueil.

VI. IL parle ensuite des actions des Empereurs qui regardent la guerre, ou les choses militaires, autant qu'elles paroissent dans les Médailles. A cela se rapportent les témoignages, qu'on y rend à leur bravoure ; les figures qui les représentent comme haranguant leurs armées, avec ces mots *ADLOCUTIO*, ou *ADLOCUTIO AUGUSTI* ; les noms des armées, que l'on trouve dans les Médailles ;
les

les noms des Legions , que l'on y voit , & leur nombre ; les victoires des Empereurs , & les Nations vaincues , dont il y est parlé. Il explique ici quelques Médailles singulieres , auxquelles nous ne pouvons pas nous arrêter.

VII. ENFIN il traite des Temples , que l'on voit dans les Médailles des Empereurs , bâtis en l'honneur de *Jupiter* ; sous divers surnoms , de *Mars armiger* , d'*Hercule Victorieux* , de la *Mere des Dieux* , de *Junon Salulaire* , de la *Clemence* , de la *Concorde* & de la *Paix*. Après quoi il parle des Temples bâtis dans Rome & dans les Provinces , en l'honneur des Empereurs eux mêmes ; & enfin des Arcs de Triomphe , des Ponts & des autres ouvrages publics des Cefars.

Il y a par tout , comme on l'a déjà marqué , une grande profusion de savoir ; qui sert non seulement à faire voir l'usage des Médailles , mais en même tems à entendre celles qu'il produit ; & les autres semblables , que l'on a déterrées & que l'on déterrera à l'avenir , & à expliquer une infinité de coutumes , d'usages & d'opinions des Anciens , sur tout sous les Empereurs. Quand il s'agit de choses con-
nues ,

nues, l'Auteur les passe, s'il n'est pas besoin d'en faire ressouvenir les Lecteurs, ou coule legerement par dessus; mais il s'arrête plus long-tems sur les Médailles rares, ou difficiles, & sur les matieres, sur lesquelles on se pourroit tromper; soit à cause de leur obîcurité, soit parce que quelques Savans, qui pourroient entrainer les Lecteurs par leur autorité, s'y sont mépris. Mais on lui doit tenir compte d'une politesse, rare parmi les Savans; puis qu'il réfute touîjours, avec beaucoup de civilité, ceux-là même dont il avoit éprouvé la grossiereté.

Mr. *Verburg*, qui a pris soin de l'édition de cet Volume, & qui est un homme intelligent & laborieux, rend compte de sa peine dans sa préface, comme on le verra. Le Public lui doit être redevable de ses peines & de sa fidélité; sans quoi cet Ouvrage n'auroit jamais pû paroître, dans l'état où il est. Il auroit été à souhaiter que Mr. *de Spanheim* eût eu un semblable secours, pour l'édition de son premier Volume; il n'y seroit pas tant resté de fautes, qu'il y en a. Le même Mr. *Verburg* a donné en Latin une vie de l'Auteur, qu'il a rendue aussi complete qu'il a pu, sans avoir des Mémoires particuliers. Au

Au reste, l'impression de ce Volume est, pour le moins, aussi belle que celle du précédent; que l'on ne peut avoir, sans acheter aussi celui-ci. Ils sont tous deux également nécessaires à ceux, qui veulent savoir à quoi servent les Médailles, & en tirer l'usage que l'on en doit faire, pour entendre les Auteurs Anciens, qui nous restent, & pour suppléer à ce qui manque à l'Histoire; à cause de la perte, que nous avons faite d'une infinité d'Historiens.

ARTICLE IV.

HADRIANI RELANDI *de Spoliis*
 TEMPLI HIEROSOLYMITANI,
 in ARCU TITIANO Romæ
conspicuis, Liber singularis. Arcum
ipsum & spolia Templi in eo sculpta
tabula in æs excisæ exhibent. A U-
 trecht chez Broedelet M DCC XVI,
 in 8. pagg. 158.

ENTRE les Ouvrages publics, que l'on faisoit en l'honneur des Empereurs, il n'y en avoit guère de plus beaux, que *les Arcs*, ou les *Arcades* superbes, dont les sculptures représen-
 toient

toient les actions , en mémoire desquelles ces monumens avoient été érigés. Un des plus remarquables fut l'Arc de *Tite Vespasien* , au côté duquel , en dedans , on voit en bas relief quelques-uns des vases sacrez tirez du Temple de Jerusalem ; qu'il porta en triomphe , lors qu'il triompha de la Judée.

Les figures de ces vases étoient un sujet digne de la plume de Mr. *Réland* , qui enseigne les Antiquitez Judaiques. Il a employé tous les soins possibles , comme il nous l'apprend , dans son premier Chapitre , pour avoir un dessein exact & bien mesuré de ces vases ; qui consistent en un chandelier , une table , des encensoirs & des trompettes , dont les figures sont encore assez bien conservées , pour la longueur du tems ; comme on le pourra voir par celles , que Mr. *Réland* en donne ici.

Il prouve , ce me semble , fort bien dans le Ch. II. que le Chandelier , & la Table , qu'on porta dans le triomphe de Tite , étoient dans le Sanctuaire , & que les trompettes & les encensoirs étoient aussi des meubles sacrez du Temple. Il n'y a aucune raison de soupçonner le contraire , & il semble que *Joséph* auroit dû avertir ses Lec-

teurs de cela, ce qu'il ne fait point. Toute la difficulté, qu'il y a, c'est qu'il n'est fait aucune mention de l'Autel, sur lequel on offroit le parfum, dans la description que *Josepb* fait du triomphe de Tite; quoi que cet Autel fût dans le lieu saint, aussi bien que le Chandelier & la Table. On ne voit aussi, dans l'Arc triomphal de ce Prince, aucune figure, qui s'y rapporte. Il faut qu'on l'eût ôté de-là, avant que Tite y entrât, & qu'on ne le lui eût point remis; autrement il n'auroit pas manqué de le faire porter en triomphe, avec le reste. Mais nous ne sommes plus en état de savoir par qui & comment cet Autel fut emporté de-là. *Josepb* dit bien que les Sacrileges, qui tenoient le Temple, employèrent plusieurs meubles sacrez à leurs usages, mais il ne dit rien du tout de cet Autel. Il semble néanmoins qu'il auroit dû dire que, quand le Temple fut pris, cet Autel, aussi considerable en soi que le Chandelier & la Table, ne s'y trouva point; & ce qu'il étoit devenu, s'il le savoit: ou qu'il ne pouvoit le dire, s'il n'en savoit rien.

Mr. *Reland* fait diverses remarques sur le Chandelier, auxquelles nous

ne

ne pouvons pas nous arrêter. Comme le livre est petit, & agréable à lire; on fera mieux de chercher cela & le reste dans l'Original. Nous ne ferons qu'indiquer, en peu de mots, le contenu de chaque Chapitre. Dans le III. il traite de la hauteur & de la largeur du Chandelier; dans le IV. de l'épaisseur & de la hauteur de chacune de ses branches, qui étoient au nombre de sept; nombre qui se trouve souvent, dans l'Écriture; dans le V. du nombre & de la forme de ses ornemens, ou des pommes, des fleurs, & des coupes; dans le VI. de sa base, & des animaux qui y étoient taillez en bas relief, dans l'Arc de Tite, par le Sculpteur; car il n'y avoit rien eu de semblable dans le Chandelier Sacré, les Juifs étant ennemis de toutes fortes de peintures; dans le VII. de la Table & de ses deux rebords; dans le VIII. de ce qui environnoit les pieds de la Table, & qu'on nommoit *couronnement*; dans le IX. de la forme de ses pieds; dans le X. des anneaux, qui y étoient attachez, & dans lesquels on enfiloit des barres, afin de la pouvoir transporter plus commodément; dans le XI. des deux encensoirs, qui paroissent sur la Table; dans le XII. des

deux trompettes sacrées ; dans le XIII. enfin de ce que devinrent ces meubles sacrés , depuis le tems de Tite ; autant qu'on peut le recueillir des Anciens , qui ne disent rien d'assuré là-dessus.

Mr. *Réland* se sert par tout , non seulement de l'Écriture & de *Joséph* , mais encore des Rabbins ; dont il croit qu'on ne doit pas toujours mépriser les témoignages , quand on n'y voit rien d'absurde , & qu'ils ne sont contredits par aucun Auteur digne de foi. Le tout est embelli de remarques tirées des Langues Orientales , pour l'éclaircissement des mots Hebreux , & de tout ce que l'Antiquité Greque lui a pu fournir sur une matiere , si éloignée de celles , que l'on y trouve. Ceux , qui aiment les Antiquitez Hebraïques , le liront avec plaisir , & même avec profit. Il me semble que ces matieres doivent être aussi curieuses , pour le moins , pour les Chrétiens ; que de semblables recherches , dont les livres des Antiquaires sont pleins , & qui regardent les Antiquitez Greques & Romaines.

ARTICLE V.

NOVUM TESTAMENTUM ÆGYPTIUM, vulgò COPTICUM. Ex MSS. Bodleyanis descripsit, cum Vaticanis & Parisiensibus contulit, & in Latinum sermonem convertit DAVID WILKINS Ecclesiæ Anglicanæ Presbyter. A Oxford dans le Théâtre Scheldonien, imprimé aux dépens & avec les caracteres de l'Academie. MDCCXVI. in 4. pagg. 724.

MR. *Wilkins* s'est fort appliqué à l'étude des Langues Orientales, comme il paroît par son Edition de l'Oraison Dominicale, en un grand nombre de Langues, dont nous avons parlé dans cette *Biblioth. Anc. & Moderne* Tom. III. p. 208. & par celle de la Paraphrase Chaldaïque, dont on a dit quelque chose, Tom. IV. p. 218. On a déjà pu voir, par sa Dissertation de la Langue Coptique, qu'il l'avoit particulièrement étudiée. Voici présentement un fruit de ses études & de ses soins, qui sera reçu agréablement, par ceux qui aiment les Langues de l'Orient.

Mr. *Fell*, Evêque d'Oxford, avoit eu autrefois dessein de faire paroître le Nouveau Testament, que l'on voit ici, & pour cela il fit faire des poinçons & fondre des caractères Coptiques. *Thomas Marshal*, qui avoit un MS. Coptique des Évangiles, & qui pouvoit se servir de ceux de la Bibliothèque Bodleyenne, s'étoit chargé du soin de publier le Nouveau Testament, mais étant venu à mourir, ce projet demeura là; jusqu'à ce que Mr. *Wilkins* eût entrepris la même chose. Il a collationné les MSS. d'Angleterre avec ceux de Rome & de Paris, & a enfin exécuté heureusement le dessein projeté & abandonné, à cause de la difficulté, qui s'y trouvoit. On peut voir quelle est la connoissance, qu'il a acquise de la Langue Coptique, par la Dissertation sur cette Langue insérée dans le Volume de l'Oraison Dominicale, traduite en plusieurs Langues, de laquelle j'ai parlé. Entre les MSS. dont il s'est servi, le plus ancien, comme on le verra dans sa Préface, est de DCXLII. ans. Les autres sont plus récents, excepté un qu'il croit des plus anciens; mais dont la date n'est pas marquée à la fin, comme dans les autres, parce qu'il y manque quelques feuillets.

Il parle de l'érudition du P. *Kircher*, Jesuite, dans la Langue Coptique, avec beaucoup de mépris ; & sa réputation est en effet tout à fait tombée, depuis plusieurs années. Quoi qu'il prétendit bien entendre la Langue Egyptienne, il n'osa jamais entreprendre de publier & de traduire ni le Vieux, ni le Nouveau Testament, en Coptique. Le P. *Bonjour*, Augustin, qui a publié quelques opuscules, touchant cette Langue, avoit promis de donner le Nouveau Testament, avec une Version Arabe ; & m'a dit à moi même, lors qu'il passa ici pour s'embarquer pour la Chine, il y a quelques années, qu'il avoit composé une Grammaire Coptique, qu'il publieroit, dès qu'il seroit de retour de son voyage. Comme il est mort depuis, Mr. *Wilkins*, ayant eu la permission de visiter ses papiers, n'y a néanmoins trouvé que le commencement de S. Matthieu, en Coptique & en Arabe. Il faut qu'une partie des papiers du P. *Bonjour* ait été égarée, ou qu'on ne l'ait pas voulu montrer à nôtre Auteur ; puis que cet Augustin, qui paroissoit un homme sincere, m'avoit dit positivement que la Grammaire étoit faite. Quoi qu'il en soit, le Pu-

blic a besoin encore de deux choses, à l'égard de la Langue Coptique; qui sont une Grammaire & un Dictionnaire de cet ancien langage, sans quoi ce Nouveau Testament ne sera pas d'un aussi grand usage, qu'il pourroit l'être. Il n'y a, que Mr. *Wilkins*, que l'on sâche, qui puisse rendre ce service au Public; par la connoissance qu'il a de cette Langue, & par l'usage, qu'il peut avoir des caractères d'Oxford. Cette fameuse Université n'employeroit pas mal ses caractères & son argent, en deux Ouvrages de cette sorte; puis que nous n'avons rien de bon là-dessus.

Mr. *Wilkins*, dans sa Préface, montre 1. qu'il y a bien de l'apparence que la version Coptique a été faite au second, ou au troisième siècle; parce qu'il y avoit des Chrétiens, en ce pais-là, qui n'entendoient point le Grec, comme S. *Antoine* & d'autres, qui ne laissoient pas d'avoir besoin de la lecture de l'Écriture.

M. *Wilkins* rapporte dans sa Préface les différences, qui se trouvent entre cette Version, qu'il a traduite autant mot pour mot qu'il lui a été possible, & le Texte Grec. Il y ajoute encore une comparaison des autres
Ver-

Versions Orientales, & même de la Version Anglo-Saxonne, & de la Gothique. On n'y voit pas de plus considérables variétés, que dans les autres Versions anciennes, ou dans les citations des plus anciens Pères. Mais on peut bien voir qu'elle a été faite sur de très-anciens exemplaires; puis qu'elle s'accorde avec ceux, qui nous sont connus. J'en donnerai ici quelques exemples.

Matth. XXIV, 36. où il est parlé du jour & de l'heure de la fin du Monde, il est dit dans la plupart des MSS. que personne ne les fait, *sinon le Père.* C'est ainsi que l'Interprete Coptique a lu cet endroit, où l'on ne voit point, *pas même le fils*, qui semble tiré de Marc XIII, 32.

Luc II, 33. où il est dit de Joseph & de la Ste. Vierge, en parlant de Jesus-Christ: *Joseph & sa mere*; dans la plupart des MSS. Grecs, & dans les Versions Syriacque & Arabe; il y a dans la Coptique, comme dans la Vulgate, *son Père & sa Mere.* S. Jérôme assure que la plupart des Commentateurs Grecs avoient lu de la même manière.

Jean VII, 8. Jesus-Christ dit *qu'il ne va pas à la fête*; c'est-à-dire, qu'il

n'y vouloit pas encore aller. A cause de cela, au lieu de *pas*, on a mis *pas encore*, contre l'autorité des plus anciens Exemplaires ; parmi lesquels on peut compter l'exemplaire de l'Interprete Coptique. Mr. *Wilkins* n'a pas néanmoins remarqué cette différence.

Mais il remarque que le 53. verset de ce Chapitre & les suivans jusqu'au 11. du Ch. suivant, inclusivement, où est contenue l'Histoire de la femme adultere, que l'on voit dans la plûpart des Exemplaires, ne se trouvent point dans la plûpart de ceux de la version Coptique ; d'où il conclut que les Eglises Egyptiennes ne lisoient point cet endroit. Voyez l'Edition du N. T. de Mr. *Mill*, revue & augmentée, par Mr. *Kuster*.

Act. XX, 28. pour l'Eglise de Dieu, il y a l'Eglise du Seigneur, comme on le trouve dans de très-anciens Exemplaires, & dans d'anciennes citations. Mr. *Wilkins* a omis cette variété, dans sa Préface.

Philipp. III, 3. pour ce qui est dans nos Editions, *servants à Dieu, en esprit*, il y a dans la version Coptique *à l'esprit de Dieu*, comme dans le MS. d'Alexandrie & dans d'autres.

1. Tim.

1. Tim. III, 16. au lieu de *Dieu est apparu en chair*, il y a dans notre Interprète, *qui est apparu*, & ce qui se rapporte au mot de *mystere*, qui précède; comme dans plusieurs Versions & MSS. anciens.

2. Jean IV, 3. il y a, dans nos Editions: *tout esprit, qui ne confesse pas Jesus-Christ, qui est venu en chair*; mais les mots *qui est venu en chair*, sont omis dans la Version Coptique, aussi bien que dans le MS. d'Alexandrie.

Dans la même Epître Ch. V, 7. ce qu'il y a des trois témoins celestes, y est omis, & dans le verset suivant les mots, *en terre*. On n'en trouve rien non plus, dans plusieurs anciens MSS. comme celui d'Alexandrie; ni dans les anciennes Versions, sans en excepter la Latine, dans les anciens Exemplaires.

3. Au verset 4. de l'Epître de S. Jude, en parlant de certains Héretiques, l'Apôtre dit, dans nos Editions, qu'ils nioient *le seul maître Dieu, & notre Seigneur Jesus-Christ*. Mais le mot *Dieu* est omis dans l'Interprète Coptique, dans le MS. d'Alexandrie & dans plusieurs autres, aussi bien que dans la Vulgate; de sorte qu'il faut

Bibliothèque
traduire, selon cette leçon : *notre seul Maître & Seigneur Jesus-Christ.*

On peut comprendre par-là, que cette Version est fort ancienne & digne d'être consultée, dans le besoin. Si l'on en avoit plus de MSS. on pourroit voir si toutes les Epîtres des Apôtres s'y trouvent également, & s'il y a quelque liste des livres du N. T. par où l'on pourroit juger si les Eglises d'Egypte les ont tous lus, au commencement. Si l'on avoit aussi la Version de l'Ancien Testament, elle pourroit servir à rétablir celle des LXX. Interpretes, sur laquelle on dit qu'elle a été faite, comme il y a de l'apparence. Mais avant toutes choses, la Grammaire & le Dictionnaire Coptiques seroient nécessaires, & serviroient même beaucoup à faire mieux vendre ce Volume.

ARTICLE VI.

I. SERMONS *sur des Veritez importantes de la Religion, auxquels on ajoute des considerations sur la réunion des Protestans*; par SAMUEL WERENFELS, Docteur & Professeur en Théologie. A Amsterdam chez

chez les freres Wetstein, MDCCXVI.
in 8. pagg. 384.

IL y a dans ce Volume dix Sermons, qui avoient déjà parû à Bâle, l'année passée, & que l'on a très-bien fait de rimprimer ici; puis qu'il y en a très-peu, où l'on voye tant de piété, tant d'ordre & de bon sens. Il ne s'agit pas ici de choses subtiles & qui ne soient qu'à la portée de peu de gens; ou de choses obscures & incertaines, qui soient fondées plutôt sur l'autorité de celui, qui parle; que sur des raisons, que l'on comprenne. Il est question, en cet endroit, des dogmes généraux de la Créance & de la Morale Chrétienne, qui sont reconnus de tout le monde; mais sur lesquels tout le monde ne fait pas d'assez fortes réflexions & qu'il ne presse pas également; ni en eux-mêmes, ni dans les conséquences, qui en naissent. Les Chrétiens échauffez de malheureuses disputes, & distraits par des spéculations infructueuses, n'y pensent pas, comme ils devroient; parce qu'ils ne prennent pas assez garde que ce ne sera pas pour avoir bien disputé, ni pour s'être donné l'effor sur de certaines théories, qui n'éclaircissent pas la Rai-

son, ni ne redressent point le Cœur, que l'on fera sauvé; mais par une Foi bien appuyée & fertile en bonnes œuvres, en sorte qu'on en puisse être convaincu & porté à se corriger de ses vices. Mr. *Werensfels* ne s'est pas non plus proposé, en des discours composez en une Langue, qui n'est point sa Langue maternelle; l'éloquence des Prédicateurs modernes; qui font souvent dire du bien de leur esprit, mais qui ne convertissent presque personne. Il n'étale ici, que les choses mêmes, qui mises dans leur jour, comme elles le sont, doivent édifier tous ceux qui sont capables d'être édifiez. L'esprit du Christianisme y brille de toutes parts, sans être offusqué d'une Rhétorique, dont il n'a que faire.

Le I. Sermon traite de la Vérité de la Résurrection, qui étant prouvée, comme on le fait ici, tout l'Evangile se trouve hors de doute. On tire de là les conséquences qui en naissent, & sur tout la nécessité de vivre conformément à ses Lois. Il est important de s'affermir dans la connoissance de ces grandes veritez, & d'en avoir les preuves présentes à l'esprit. On est plus en état d'en faire l'usage, que l'on doit.

Le

Le II. est du changement que le Christianisme produit, en ceux qui le reçoivent, du fonds du cœur; c'est qu'ils deviennent *de nouvelles Créatures*, ce qui marque un très-grand changement. Il y a ici des traits extrêmement touchants, & appuyez sur des raisonnemens, auxquels il n'y a point de réplique. Pour être *de nouvelles Créatures*, il faut vivre tout autrement, que les gens du monde; & c'est ce que l'on ne voit, qu'en peu de gens. L'Auteur exhorte vivement ceux, en qui cette nouvelle création n'est pas assez avancée, à recourir au secours de Dieu; qui ne le refuse à personne de ceux, qui le demandent, comme il faut.

Dans le III. Mr. *Werenfels* enseigne de quelle maniere il faut se préparer à participer dignement à la sainte Cène.

Il montre, dans le IV. quels sont les devoirs, auxquels la rédemption, faite par la mort de Jesus-Christ, nous engage. On doit sans doute se confier dans cette rédemption; mais on doit savoir qu'on ne jouira point de ses fruits, sans changer de vie. C'est par là qu'elle nous devient utile.

Le V. fait voir qu'il ne suffit point,
pour

pour entrer dans le Royaume du Ciel, de dire : *Seigneur, Seigneur*, ou de faire seulement profession d'être Chrétien ; mais qu'il faut *faire la volonté de notre Pere, qui est dans le Ciel* ; ou observer ce que Dieu commande, dans ses Lois, le faire parce que Dieu l'ordonne, & faire tout ce qu'il commande. C'est ce que l'Auteur prouve très-bien, & dont il montre que quantité de Chrétiens sont très-éloignez.

Pour ôter tout prétexte aux impénitens, qui témoignent souvent qu'ils regardent la Religion Chrétienne, telle qu'il la décrit, comme une chose impraticable ; l'Auteur prouve, dans son VII. Sermon, la possibilité de faire la volonté de Dieu, par son secours, qu'il est toujours disposé d'accorder à ceux, qui le lui demandent sincèrement. Ce Sermon & les deux précédens sont sur Matth. VII, 21. dont Mr. *Werenfels* explique les paroles en peu de mots, mais beaucoup plus au long la doctrine qu'elles renferment, ou qu'elles supposent. Souvent des paroles, qui ne sont pas obscures, d'elles mêmes, sont inintelligibles, si l'on n'entend pas cette doctrine. Il vaut beaucoup mieux, ce me semble, pour l'édification des Audi-

diteurs, de traiter les matieres, que de faire un froid & long commentaire, sur des mots, qui sont assez clairs, d'eux-mêmes, & ne traiter que légèrement de cette doctrine, comme font bien des gens.

Nôtre Auteur traite, dans son VIII. Sermon, à l'occasion des mêmes paroles, de la nécessité *de faire la volonté de Dieu*; nécessité qui y est clairement renfermée, puis que Jesus-Christ dit positivement qu'il n'y aura que ceux, qui l'auront faite, qui entreront dans le Royaume du Ciel.

Le IX. Sermon est sur l'inutilité du Jeûne, sans la Repentance; doctrine fort nécessaire à prêcher, dans les Jeûnes anniversaires, qui se font en bien des lieux; sans qu'on y voye aucun amendement, dans les mœurs.

Enfin le X. étale aux yeux des Lecteurs, d'une maniere vive & pathétique, la folie, qu'il y a dans la sécurité des Impénitens.

A la fin de ces Sermons, il y a des Considerations générales *sur la réünion des Protestans, que l'on nomme Luthériens & Réformez*, traduites de l'Allemand, par Mr. *Ostervald*. Ces Considerations sont pleines de sagesse & de moderation, & très dignes d'être
lues

lues par les deux Partis ; qui ne s'accorderont jamais , comme je croi , que par les voies qu'on y propose. Les fondemens de cette réunion paroissent inébranlables , pendant qu'on demeure attaché à ceux de la Réformation. Mais l'entêtement & le zele interessé de certaines gens l'empêcheront toujours. Il est néanmoins du devoir de ceux , qui enseignent la Religion , & qui l'entendent , de porter , autant qu'ils peuvent , les peuples à la paix , & à une paix sincere. Malheur à ceux , qui n'en profiteront pas.

II. L'UTOPIE de THOMAS MORUS Chancelier d'Angleterre ; *idée ingenieuse , pour remedier aux malheurs des Hommes , & pour leur procurer une félicité complete. Cet Ouvrage contient le plan d'une République , dont les Lois , les Usages , & les Coûtumes tendent à faire faire aux Societez Humaines le passage de la Vie , dans toute la douceur imaginable. République , qui deviendra infailliblement réelle , dès que les Mortels se conduiront par la Raison. Traduite nouvellement en François , par Mr. GUEDEVILLE , & ornée de très belles figures. A Amsterdam , chez les mêmes , MDCCXVII. in 8. pag. 513. avec les Préfaces , la Vie de Morus ,*

rus, les Lettres d'Eloges écrites sur ce livre & l'Index; sans parler d'un Catalogue de Cartes & de Livres, qui se trouvent chez *P. Vander Aa*.

ON avoit vû en MDCXLIII. une version de l'*Utopie de Morus*, par *Samuel Sorbier*, imprimée à Amsterdam, chez *Blaau*. On l'auroit pu revoir, pour en ôter les expressions, qui ont vieilli depuis ce tems-là. L'Auteur de celle-ci a mieux aimé en faire une nouvelle à sa mode, en y ajoutant & y changeant ce qu'il a voulu; de sorte que c'est plutôt une Paraphrase, où *Mr. Guendeville* parle en stile burlesque; qu'une Version où l'on ne fasse rien dire à *Morus*, que ce qu'il avoit dit, & en un stile qui approche autant du sien, que la difference des Langues pouvoit le permettre. Ceux qui aimeront à le lire, comme il est en lui même, pourront rechercher l'ancienne version, s'ils la trouvent; mais ceux, qui veulent qu'il y ait par tout de la plaisanterie, s'accommoderont de celle-ci. Il y a bien des gens, qui lisent le *Virgile Travesti* de *Scarron*, & qui ne lisent point ce grand Poëte en lui-même, ni dans les versions plus litterales, ou serieuses, qu'on en a faites. Il est vrai que *Morus* étoit na-
tu.

turellement plaisant , & qu'il ne put même s'empêcher de plaisanter sur l'échaffaut. Mais ses plaisanteries ne consistoient pas à fabriquer de nouveaux mots , & ne regnoient pas dans tout ce qu'il écrivoit. On en voit très-peu dans l'Utopie , où le Traducteur en a mis à pleines mains.

On fait que ce Livre est très-utile en soi , & il seroit à souhaiter que ceux , qui gouvernent les Societez , le lussent & le méditassent avec soin ; pour en prendre ce qu'il y a de bon , & l'imiter autant qu'il est possible. Ce n'est pas un Livre , dont il soit nécessaire de faire un extrait. Il faut le lire tout entier , pour en profiter.

Raphaël Hythlodée , qui est le voyageur , qui raconte les Lois , les Mœurs & les Usages de la République d'*Utopie* , ou qui n'est nulle part , est *Morus* lui même. En bâtissant une République dans le Nouveau Monde , que personne n'avoit vue & ne verroit jamais ; il reprend obliquement les défauts que l'on remarque dans l'Ancien. Il y a dans le premier Livre de très-beaux endroits , par lesquels il attire l'attention du Lecteur & lui donne une forte envie d'apprendre ce qu'*Hythlodée* avoit vu dans ses voyages. Ce qu'il

qu'il dit à *Pierres Gilles* & à *Morus*, qui l'écoutent, fait qu'ils lui conseillent d'entrer dans le service de quelque Prince, pour le secourir de ses bons Avis. *Hythlodée* en paroît fort éloigné & montre, sans détour, que dans les Conseils des Princes les bons Avis ne servent de rien; parce que les Princes ne demandent des conseils, que pour satisfaire leurs passions. *Morus* l'avoit assez éprouvé sous le Gouvernement d'Henri VIII. Roi d'Angleterre, & l'éprouva encore plus dans la suite; où il lui couta la vie, pour n'avoir pas applaudi aux passions de ce Prince. Il y a un très-bel endroit, où il dépeint les desseins de la France, en ce tems-là, & en fait un portrait qui quadre parfaitement au dernier Regne. Il est trop long, pour le rapporter, mais on n'a qu'à lire la page 62. * de cette Edition, & les suivantes, & l'on en conviendra.

Le Livre second, comme l'on fait, contient la République d'Utopie; où tout n'est pas praticable, & ne peut pas même être approuvé. On doit néanmoins dire, avec *Morus*, qu'il y a bien des choses, qu'on peut plutôt sou-

* Ou la p. 198. col. 2. & suiv. de l'Édition de Francfort in folio, 1689.

souhaiter, qu'espérer, dans les Etats de l'Europe. On peut même aller plus loin & dire qu'à la Religion près, & cela encore à certains égards, il n'y a point d'Etat, qui ne fût plus heureux, en suivant les Lois de l'Utopie; que selon le Gouvernement, que l'on y voit; que le hazard, ou les passions des hommes ont en grande partie formé, & que les mêmes passions, & les cabales, dont il est agité, entretiennent dans des desordres perpetuels, que l'on n'essaye pas même de redresser.

III. L'ELOGE de la FOLIE, composé en forme de Déclamation, par ERASME de Rotterdam, avec les notes de Listerius & les belles figures d'Holbenius, le tout sur l'Original de l'Academie de Bâle. Piece, qui représentant au naturel l'Homme tout défiguré par la Sotise, lui apprend agréablement à rentrer dans le Bon sens & dans la Raison; traduite nouvellement en François, par Mr. Gueudeville. Dernière Edition, revue, corrigée & augmentée de nouveau, avec une Table des matieres fort ample & très-exacte. Chez les mêmes, MDCCXVII. in 12. pagg. 458. avec les Préfaces & l'Index.

C'EST

C'EST ici un Ouvrage, qu'*Erasme* * dédia en MDVIII. à *Thomas Morus*, qui étoit son Ami particulier, railleur comme lui & par conséquent très-propre à goûter les plaifanteries de la Harangue, que fait ici la *Folie*; comme *Erasme* le lui dit, dans sa Dédicace. Ce grand homme, par un badinage aussi utile que spirituel, introduit ici la *Folie*, décrivant les Sotises des hommes; sans épargner aucune condition, & sans rien diffimuler. Il a soin néanmoins de n'y nommer, & même de n'y désigner personne, qui pût se reconnoître dans les portraits, qu'elle fait de différentes sortes de Fous. Son dessein étoit d'invectiver contre les Sotises, que l'on voit tous les jours, & d'en corriger les Hommes, s'il étoit possible, & non de censurer quelcun, en particulier. Cependant comme les Moines, les Théologiens Scholastiques & les faux Dévots de ce tems-là lui fournissent les traits les plus piquants, que l'on trouve dans cette Déclamation; il se trouva des gens qui en furent offensez, apparemment parce qu'ils se sentoient coupables de quelques unes des choses, qu'*Erasme*

* Voyez le V. Volume de ses Oeuvres p. 402. dans l'Édition de Leide.

me censure. Il fut obligé d'en faire une Apologie, qu'il adressa à *Martin Dorp*, en MDXV. *Thomas Morus*, à qui cet Ouvrage avoit été dédié & qui avoit ouvertement temoigné qu'il en étoit très-satisfait, en fit, la même année, une plus longue défense, * qu'on voit dans ses Oeuvres, & qui fut adressée au même *Dorp*; qui parut enfin satisfait, parce qu'*Erasme* & *Morus* l'avoient extraordinairement ménagé; quoi qu'ils n'épargnent pas les mauvais Théologiens d'alors.

La Version, qu'on voit ici de l'Eloge de la *Folie*, est de la même sorte que celle de l'*Utopie*. C'est plutôt une Paraphrase burlesque, qu'une Version; mais comme c'est la *Folie*, qui parle, & non *Erasme*, sous sa propre personne; le style burlesque, & quelquefois *tabarinique*, ne lui convient pas mal.

On ne peut pas tout à fait excuser *Erasme* d'avoir mis dans la bouche de la *Folie*, quelques traits, qui sembleroient confondre la Verité Céleste avec la *Folie*, & les gens de bien avec les fous; mais comme les sentimens de ce grand homme, sur la Religion, sont

* Voyez l'Ed. de Francf. p. 284. & suiv.

font d'ailleurs connus , on voit bien que l'esprit de déclamation l'a fait aller un peu trop loin , dans cet Ouvrage. C'est aux gens sages de rabatre ce qu'il y a de trop.

ARTICLE VII.

POETES FRANÇOIS.

- I. OEUVRES de NICOLAS BOILEAU DESPRE'AUX, avec des *Eclaircissemens Historiques*, donnez par lui même. Nouvelle Edition revue, corrigée & augmentée. A Amsterdam MDCCLXVII. chez D. Mortier en 4. Volumes in 12. dont le premier a 434. pagg. avec les Prétaces , le second 324. le troisième 390. le quatrième 388. avec l'Index.

C'EST ici l'Édition la plus complète, qui ait paru des Oeuvres de feu *Mr. Boileau Despréaux*, & comme on y a tout mis ce qu'on a pu trouver de lui, & même quelques autres choses ; ceux qui les ont achetées plusieurs fois , peuvent s'assurer qu'après avoir acheté celle-ci, ils n'auront

plus besoin d'en racheter aucune; s'ils ne veulent avoir l'Édition, qui s'en fait in 4. qui sera, à la vérité, plus belle, mais qui ne contiendra pas davantage que celle-ci.

Un des Amis particuliers de l'Auteur, qui a publié, il y a très-peu de tems, ses Ouvrages à Geneve, nous apprend dans son Avertissement, 1. qu'il a rassemblé, avec soin, jusqu'aux moindres fragmens, tout ce qui est sorti de sa plume; où il y a des pieces entieres, qui n'avoient pas encore vu le jour; & qu'il a conservé les endroits, qu'il avoit retranchez de quelques Éditions, & revu le tout plus exactement que jamais: 2. que les éclaircissemens historiques, qui sont sous le texte de l'Auteur, sont presque tirez des conversations, qu'il avoit eues avec Mr. *Despréaux*, ou de Lettres qu'il en avoit reçues, dont il cite plusieurs fragmens; de sorte que ce n'est pas là un tissu de conjectures incertaines, mais une narration historique tirée de la bouche de l'Auteur & souvent dans les mêmes termes, dont il s'est servi. 3. que cela ne renferme pas seulement l'Histoire de Mr. *Despréaux*, mais aussi celle des Poètes François de ce tems-là; parce qu'il y en a peu qu'il n'ait nommé

mez

mez en bien , ou en mal ; peu d'événements de quelque importance, qu'il n'ait indiquez , & que l'on ne trouve expliquez plus au long, dans le Commentaire : 4. qu'on y verra quantité d'anecdotes littéraires & historiques, qui interesseront les Lecteurs : 5. qu'il a rapporté exactement les Critiques, qu'on a faites de son Auteur, pour peu qu'elles lui aient paru sensées ; 6. qu'en parlant des personnes, qui sont nommées par Mr. *Despréaux*, il s'est attaché à faire connoître celles qui sont les plus obscures , & dont les noms seroient peut-être ignorez , sans les Satires de l'Auteur , sur tout dans la suite du tems : 7. qu'il en est de même de certains faits , qui faisoient, lors que le Poëte écrivoit, l'entretien de tout Paris , & qui depuis avoient été entièrement oubliez ; comme le siege soutenu, par les *Augustins*, dont il est fait mention, dans le premier chant du *Lutrin* : 8. que quoi qu'il fasse mention, dans les Notes, d'une infinité de personnes, auxquelles l'Auteur fait allusion, sans les nommer ; on ne doit néanmoins pas craindre d'y trouver de ces veritez offensantes , ni de ces faits purement injurieux, qui ne servent qu'à flatter la malignité, & qui

deshonorent encore plus celui qui les publie , que ceux contre qui ils sont publiez. Il a marqué quelques-unes de ces personnes , par des Lettres & par des étoiles; soit qu'elles soient encore en vie , ou qu'il n'ait pas cru qu'il fût à propos de les nommer. Il a jugé, avec raison , qu'il étoit de la prudence d'un Ecrivain, qui met au jour des faits cachez & des personnalitez , de distinguer ce que le Public doit savoir , d'avec ce qu'il est bon qu'il ignore. Mais s'il n'a pas dit toutes les veritez, tout ce qu'il a dit est veritable; ou du moins, comme il dit, il l'a reçu comme tel.

Outre les remarques historiques , il a encore mis distinctement les changemens , que Mr. *Despréaux* a faits à ses Ouvrages, & les Imitations qu'il y a des Anciens. On voit que ce Poëte a corrigé quelques endroits , sur lesquels il avoit été critiqué , avec raison. Mais il ne l'a pas toujours fait, comme on le verra par les remarques mêmes; & quelquefois il ne s'est pas contenté de cela , il a de plus fatirisé ceux qui l'avoient justement censuré. Il avoit dit dans son Epître V, 28. & *suiv.*

*Que l'Astrolabe en main un autre ail-
le chercher
Si le Soleil est fixe , ou tourne sur
son axe ,
Si Saturne à nos yeux peut faire un
Parallaxe.*

Madame de L. S. (*peut-être de la Sa-
blier*) reprit, avec raison, ces vers ;
parce que l'Astrolabe n'est pas un In-
strument propre à faire ces sortes d'ob-
servations ; & les ennemis du Poète,
comme dit le Commentateur, firent
bien valoir cette critique. Cependant
au lieu de se corriger, comme il l'au-
roit dû faire, après s'être assuré si la
censure étoit juste, comme elle l'étoit
en effet ; il en a très-mal parlé dans sa
Satire X, 425. & suiv. en ces ter-
mes :

— — *Bon, c'est cette Savante,
Qu'estime Roberval & que Sauveur
fréquente.
D'où vient qu'elle a l'œil trouble &
le teint si terni ?
C'est que sur le Calcul, dit-on, de
Cassini,
Un Astrolabe en main, elle a dans sa
gouttière.*

A suivre Jupiter passé la nuit entière.

On ne suit pas Jupiter, avec un Astrolabe, mais plutôt avec un Telescope; pour voir les immersions & les émerfions de ses Satellites, que Mr. *Cassini* a calculées; comme le savent tous ceux, qui ont quelque connoissance de l'Astronomie moderne, & des découvertes de ce grand homme. Il y a outre cela deux fautes, dans le premier passage, qu'il auroit encore dû corriger. La première est d'avoir dit *un parallaxe*, au lieu de dire *une parallaxe*; qui est un mot féminin en Grec, & que les Astronomes, qui se servent seuls de ce mot, en ce sens, font toujours de ce genre. Le Commentateur dit que Mr. *Despréaux* a préféré le masculin, comme plus poétique. C'est comme si l'on disoit: *un Ellipse*, pour: *une Ellipse*, en parlant du cours des Planetes autour du Soleil, pour parler plus poétiquement. Il auroit été plus naturel d'avouer qu'on n'avoit pas sù le genre de ce mot, & de corriger le vers, après en avoir été averti. La seconde faute méritoit aussi d'être corrigée. C'est que le Poëte suppose que ceux qui croient que le

Soleil

Soleil est fixe ne sont pas du sentiment qu'il *tourne autour de son axe*. Tout le monde fait le contraire & Mr. Despréaux a confondu le mouvement annuel, qu'on attribuoit autrefois au Soleil, & que les Modernes nient; avec son mouvement sur son axe, qui se fait, sans qu'il abandonne le centre du Tourbillon, comme ils le soutiennent. Mr. Despréaux (dit * Mr. l'Abbé Terrafson) qui s'étoit religieusement abstenu de toute connoissance géométrique; c'est-à-dire, de celle de toutes les Sciences humaines, qui est la plus capable d'exercer & d'étendre l'Esprit, de former & de fortifier le Jugement, est tombé dans le même inconvenient (dans lequel Homere étoit tombé, en parlant d'Astronomie) car croyant proposer deux systemes differens sur le Soleil, il a dit: si le Soleil est fixe, ou tourne sur son axe. Et il se trouve que, dans le seul & même Systeme moderne, le Soleil est fixe & tourne sur son axe.

Cela n'empêche pas que Mr. Despréaux ne doive passer pour un très-grand Poëte, sur tout dans le genre Satirique. Je le trouve tel dans ses Imitations, bien loin de les lui reprocher,

K 4

cher,

* Dissert. sur l'Iliade Part. IV. ch. I. p. 259. du T. 2.

cher, & je crois qu'à cet égard il égale, ou surpasse même quelquefois ses Originaux. Aussi le Commentateur a-t-il eu soin de marquer par tout ces Imitations, & a cité même quelques passages des Anciens, que Mr. Despréaux n'avoit pas eus dans l'esprit.

Il faut dire à présent en gros ce qu'il y a, dans chaque volume. Dans le premier on voit les XII. Satires & les XII. Epîtres de l'Auteur, avec quelques Préfaces, ou quelques Discours, pour leur servir d'Apologie. Par exemple, on y voit une défense de la Satire XII. contre l'Equivoque, où il déclare qu'il n'est nullement l'Auteur d'une certaine Satire contre les Jesuites, qui étoit en effet indigne de lui. Il leur crut donner par-là le change, quoique ce soit contre eux principalement, qu'il a fait la Satire XII. On fait que ce ne sont pas seulement les Protestans, qui accusent les Jesuites d'Equivoque, mais aussi les Jansenistes; qui les en ont convaincus, avec encore plus de force. Tout ce qui est dit jusqu'au vers 257. n'est qu'une sorte d'introduction, pour ce qui suit contre la *Probabilité*; contre la *Morale relâchée*; contre leur sentiment sur l'*Amour de Dieu*, non nécessaire pour être

être sauvé ; contre la *direction de l'intention* , qui rend les actions mauvaises bonnes ; contre

L'Art de mentir tout haut , en disant vrai tout bas ;

contre la *vengeance* permise , sous des prétextes scandaleux &c. Tout cela , dis-je , est le fort de la Satire , & est exprimé en termes si énergiques, qu'on voit bien que l'Auteur parloit du fonds de l'Ame. Le trait contre les Journalistes de *Trevoux* , par où la Satire finit , fait aussi voir très-clairement à qui il en veut. Aussi les Jésuites ne se sont pas laissé gagner , par ses protestations de n'en vouloir pas à leur Société ; & s'il avoit été Ecclesiastique, il n'auroit pas manqué de sentir des effets de leur vengeance. Ses défenses *équivoques* , pour montrer qu'il n'étoit point Janseniste , sous prétexte qu'il n'avoit pas pris parti , sur les matieres de la Grace , quoi qu'il l'eût pris ouvertement sur la Morale , matiere bien plus importante, ne l'auroient jamais garenti de leur ressentiment. On doit néanmoins lui pardonner ce déguisement , en un tems , où les Jésuites avoient une très-grande autorité en

France. Cette autorité augmenta encore depuis, mais la mort de nôtre Poëte le délivra du danger, auquel il auroit été, s'il avoit vécu un peu plus longtemps.

Ce qu'on peut le plus blâmer, c'est le zele amer, qu'il a témoigné contre ceux, que l'on nomme Héretiques, dans l'Eglise Romaine; dans son Epître à Mr. *Arnaud*, & dans la Satire qu'on vient de nommer; sur tout n'ayant aucune lecture de leurs livres, ni aucune connoissance des raisons, sur lesquelles ils appuyent leurs sentiments. Il faut mettre cela, entre les *licences poétiques*, qu'il se donnoit de juger de ce qu'il n'entendoit point.

Le second Volume contient l'Art Poëtique, le Lutrin, des Odes, des Epigrammes, & d'autres Poësies, quelques-unes qu'il n'avoit pas faites, mais auxquelles il avoit eu quelque part, trois traductions Latines de son Ode sur Namur, & quelques Poësies, dans la même Langue, concernant l'Auteur, faites par Mr. l'Abbé *Fraguier*; qui réussit parfaitement bien, dans les vers Latins.

Ce qu'il y a de nouveau, c'est un Avertissement judicieux de l'Auteur des Remarques. Il a raison de dire que
trois

trois choses rendent cet Ouvrage considerable , la difficulté de l'entreprise , la beauté des vers & l'utilité de l'Ouvrage ; à quoi l'on peut ajoûter qu'il y a plus d'ordre dans cette Poétique , que dans celle d'*Horace* , & que *Mr. Despréaux* est entré plus avant , que cet Ancien Poëte , dans le détail des regles de la Poësie. Il y a néanmoins bien des choses , dans le IV. Chant , qui sont plutôt une cenfure des mœurs des Poëtes , que des leçons , qui regardent la Poësie , des traits de Satires assez violens & des flateries pour Louis XIV.

Mr. Despréaux y dit très-bien au Poëte , qu'il veut former :

*Que vôtre Ame & vos Mœurs , peintes dans vos Ouvrages ,
N'offrent jamais de vous , que de nobles images.*

Mais en écrivant il s'est peint lui même , fans y penser , & a présenté à l'esprit du Lecteur le portrait d'un homme excessivement mordant , & qui ne perd aucune occasion de censurer non seulement les défauts des hommes , mais les hommes mêmes ; qu'il a diffamé autant qu'il a pu , dans tous ses Ouvrages. Il a fait voir qu'il ne pouvoit souffrir personne , qui osât s'op-

poser à ses sentimens , & que la première pensée, qui lui venoit, c'étoit de se vanger d'eux, par quelque trait Satirique, dont il trouvoit facilement l'occasion. . L'exemple de l'Astrolabe en est une preuve claire, & l'on en verra beaucoup d'autres dans les remarques.

C'est ce qu'on peut encore voir dans le Lutrin, qui est une très-forte Satire des gens d'Eglise, qu'il tourne en ridicule. On dira peut-être qu'ils ne donnent que trop de sujet de les satiriser ; j'en conviens, mais dans ses idées, ce n'étoit pas à un particulier à les censurer de la sorte. .

Parmi les Epigrammes, il y en a quatre de Mr. *Despréaux* ajoutées de nouveau, & une du P. *du Rus* Jésuite, pour répondre à une de l'Auteur contre les Journalistes de Trevoux, & censurer son Epître de l'Amour de Dieu. Il y a encore deux Epigrammes Latines, & le commencement d'une Satire dans la même Langue.

Les Poësies, auxquelles l'Auteur avoit eu part, sont une farce intitulée *Chaplain décoifé*, & *la Perruque de Chaplain métamorphosée en Comete*, qui n'est qu'un fragment d'une Plaisanterie semblable à la précédente, sinon que ce n'est pas une Parodie.

Le troisiéme Volume est composé,
1. de la Version du Traité du Sublime
de *Longin*, auquel l'Editeur a ajoûté
quelques-unes des remarques de *Tol-*
lius, avec quelques autres de sa façon :
2. des Réflexions de Mr. *Despréaux*,
contre Mr. *Perrault*. Comme la X.
Réflexion est contre Mr. *Huet*, ancien
Evêque d'Avranche ; on a joint à l'Edi-
tion de Geneve, comme à la dernière
d'Amsterdam, la Dissertation de Mr.
Huet, attaquée par Mr. *Despréaux*,
une reponse à l'Avertissement de Mr.
l'Abbé *Remaudot* sur l'Edition de Pa-
ris, & une replique, que je crus de-
voir faire à la Réflexion de nôtre Poë-
te ; qui au lieu de s'adresser à Mr.
Huet, dont j'avois publié la Disserta-
tion, s'étoit adressé à moi-même.
Ceux qui examineront ces Pieces ver-
ront, que Mr. *Despréaux* n'étoit pas
homme à reconnoître qu'il s'étoit
trompé, dès qu'il s'étoit entêté d'une
opinion ; & qu'il disoit des injures à
ceux qui n'étoient pas de son senti-
ment, en prose, comme en vers. Mr.
l'Abbé *Terrasson* dit fort bien, * en par-
lant de nôtre Auteur, que *comme il est*
difficile de parler beaucoup, sans mentir :

K 7 il

* *Dissert. sur l'Iliade* P. III. Sect. I. Ch.
I. Art. 7. pag. 261.

il est difficile aussi de faire profession toute sa vie de médisance, sans tomber enfin dans quelque petite calomnie. Ce qu'il y a de ridicule c'est qu'il prétend faire passer ce qu'il dit, contre Mr. Huet & contre moi, pour un effet de son zèle & de son respect pour l'Écriture Sainte. Le même dit très-bien que nôtre Auteur, * plein d'une piété, conforme à son humeur & à son génie, mordoit & médisoit par pénitence.

On a ajouté, dans cette Edition, la réplique de Mr. de la Motte à la XI. Réflexion de l'Auteur, où il défend un vers de la Phedre de Mr. Racine, que cet habile homme avoit censuré.

Enfin le dernier Volume contient quelques autres piéces en prose de Mr. Despréaux, avec XIV. Lettres qui sont la plupart de lui, & dont il y en a deux qui n'avoient point paru.

On y a aussi mis une Lettre de Mr. Racine, contre l'Auteur des *Héresies Imaginaires* &c. à laquelle on a joint deux Lettres, contre celle de Mr. Racine, dont l'une est de Mr. du Bois & l'autre de Mr. de Sacy. Enfin il y a les Préfaces & les Avertissemens, que l'on voyoit dans les différentes Editions des Ouvrages de l'Auteur. Il y a sur
tout

* *Ib.* p. 247.

tout des remarques de l'Editeur, qui peuvent non seulement servir à l'intelligence & à l'histoire de ses Ouvrages, mais encore à celle de sa vie, & à connoître sa personne. Elles sont écrites avec beaucoup de netteté, & elles feront plaisir à tous ceux, qui les liront. Mr. *Despréaux* méritoit un semblable Commentateur.

On verra au reste, dans un petit Avertissement, ce qui rend cette Edition préférable à celle de Geneve.

II. OEUVRES EN VERS de Mr. l'Abbé DE VILLIERS. A la Haie chez du Sauzet. MDCCXVII. in 12. pagg. 500. avec la Preface & la Table.

C E Volume porte le titre de *Poëmes & de Poësies*, dans l'Edition de Paris; parce qu'il est en effet composé de deux Poëmes, l'un de l'*Art de Prêcher* & l'autre de l'*Amitié*, qui sont suivis de Poësies diverses. Le Libraire de Hollande a cru devoir changer le titre, comme on l'a vû; parce qu'il croit que les termes de *Poëmes* & *Poësies* sont tout à fait synonymes, que toute Poësie est Poëme & tout Poëme Poësie. Il se trompe, le mot de *Poësie* est plus général que celui de *Poëme* & comprend toutes sortes de
pie-

pièces faites en vers, comme les Satires, les Odes, les Épîtres, les Elegies, les Sonnets, les Rondeaux, les Epigrammes, les vers irréguliers &c. aussi bien que les Poèmes. Ces derniers sont seulement des pièces, sur un seul Sujet, d'une plus grande étendue & en vers Heroïques. Au reste, le titre qu'il a mis n'est pas mauvais & ne fait aucun tort au Volume.

Il a cru aussi devoir mettre le nom de l'Auteur, parce que tout le monde fait en France & même ailleurs, qu'il est l'Auteur de ces Poésies, sur tout à l'égard des deux Poèmes de l'Art de prêcher & de l'Amitié.

Il y a dans l'Art de prêcher d'excellentes leçons pour les Prédicateurs, sur tout de l'Eglise Romaine; mais les autres ne laissent pas d'en pouvoir profiter. Il faut joindre à ce Poème les Epîtres II, III & IV. du Livre I. où l'Auteur traite de la difficulté qu'il y a à bien apprendre un Sermon par cœur, du peu de fruit des Sermons, vû l'esprit avec lequel on les entend, & du peu de fonds qu'on peut faire sur l'approbation des Auditeurs.

Le Poète ne fait point de quartier ici aux vices des Prédicateurs, ni aux fautes qu'ils commettent; il censure aussi.

aussi les Auditeurs, qui ne reçoivent pas la prédication de l'Évangile, comme ils doivent; il parle de tous deux, en termes aussi forts, que pourroit faire un Satirique. S'il avoit été de l'humeur de Mr. *Despréaux*, il n'auroit pas manqué de nommer quantité de mauvais Prédicateurs soit morts, soit vivans; dont le nombre n'est toujours, que trop grand. Il auroit pu immortaliser leurs noms, comme ceux de l'Abbé *Cotin*, & de l'Abbé de *Pure*; & nommer des Libertins assez connus, qui ne fréquentent les Églises, que par maniere d'aquit, ou pour y chercher ce qu'on n'y doit pas chercher. Mais Mr. l'Abbé de *Villiers* ne s'est pas proposé de diffamer les gens, ni de se venger de ceux, dont il peut avoir sujet de se plaindre; mais de corriger les défauts, sans nuire à ceux qui en sont infectez. Ses vers sont doux & aisez, & s'il y a quelque chose, qui ne soit pas si travaillé que le reste; il en rend raison, dans son Epître III. du Liv. 2. adressée à un Academicien, qui lui reprochoit quelques vers négligez.

Le Traité de l'Amitié est très-digne d'être lu & médité de tout le monde; puis qu'il n'y a personne qui ne veuille avoir des Amis, & qui ne prétende
l'é-

l'être de quelcun , & qu'il y a néanmoins très-peu de vrais Amis.

Les Epîtres , qui roulent presque toutes , sur des sujets de Morale , méritent l'attention des Lecteurs ; aussi bien que l'Ode sur la guerre & sur les vrais Heros , & les Stances sur la Solitude de la Campagne & le séjour de Sucey. On nous parle , dans la Préface , de quelques autres Ouvrages , que l'Auteur n'a pas voulu publier.

III. ESSAI *sur la* CRITIQUE,
imité de l'Anglois de Mr. POPE. A
Amsterdam , chez l'Honoré & Châ-
telain MDXVII. in 4. pagg. 30.

COMME je n'ai pas lu ce que Mr. *Pope* a écrit en Anglois , sur cette matiere , je ne puis pas comparer cette Imitation à l'Original ; mais il faut qu'il soit bon , puisque la Copie l'est. Si elle est de celui , à qui on l'attribue , qui est occupé & même fort occupé à des choses infiniment plus importantes ; il faut avouer qu'il a bien du talent , pour la Poësie ; puis qu'à ses heures perdues , qui sont en petit nombre , il a pû produire un Poëme comme celui-ci , où il y a de si beaux endroits , & où l'on voit par tout un fort bon goût.

S'il

«S'il avoit eu le tems de former lui même un plan, & de l'exécuter, comme il en est capable; on auroit vû, sans doute, une piece plus complete & plus suivie, que ne l'est cet Essai.

Il paroît que l'Auteur, apparemment après Mr. *Pope*, entend par le mot de *Critique* l'art de censurer les Ouvrages d'esprit, & en effet les Critiques s'attribuoient autrefois ce droit; comme *Henri Etienne* l'a prouvé, par des exemples, dans sa *Differtation des anciens Critiques Grecs & Latins*. Mais comme l'on a étendu plus loin la signification de ce mot, & qu'on a entendu, par la Critique, l'Art d'expliquer les Anciens, de corriger les passages corrompus, & de distinguer leurs véritables Écrits des supposés; il a joint, dans son Chant III.

Saumaïse, Casaubon, Scaliger & Boileau,

comme des gens à qui l'on pouvoit donner le même nom, quoi que la Critique de ce dernier n'ait regardé proprement, que les Poètes François; & que les précédens aient cultivé la Critique prise dans le second sens, dont j'ai parlé.

Ce

Ce Poëme est divisé en cinq Chants, quoi qu'il renferme plutôt des pensées détachées, qu'un système suivi & méthodique. Aussi l'Auteur ne le donne-t-il, que comme un *Essai*. La *Critique*, prise seulement pour l'art de censurer les Ouvrages d'esprit, qui paroissent aujourd'hui & sur tout les Poëtes, est un Art d'une plus grande étendue, que l'on ne croit; & il seroit assez difficile de réduire cet Art en un système réglé. Mais ceux, qui liront ces Chants, y trouveront des endroits, qui feroient un très-bel effet, même placez dans un Ouvrage de plus grande étendue. J'en citerois quelque chose, s'il n'étoit pas beaucoup mieux qu'on lise la piece toute entiere, & qu'on se convainque par-là de ce que j'en ai dit.

F I N

de la 1. Partie du VII. Tome.

BIBLIOTHEQUE
ANCIENNE
ET
MODERNE.

Pour servir de suite aux
BIBLIOTHEQUES
UNIVERSELLE ET CHOISIE.

Par JEAN LE CLERC.

TOME VII.

POUR L'ANNEE MDCCXVII.

Partie Seconde.



A AMSTERDAM,
Chez DAVID MORTIER, Libraire.

MDCCXVII.



T A B L E

D E S

A R T I C L E S

E T

D E S L I V R E S ,

De la 2. Partie du Tome VII.

- I. *D* *Issertation sur le passage de JOSEPH, en faveur de Jesus-Christ.* 237
- II. *Remarques de Mr. ROSSAL, sur le mot de Christ, changé en Chrest.* 288
- III. *La Vie de GETA &c. par Mr. MUSGRAVE.* 306
- IV. *La Vie & les Ouvrages de JEAN PASSERAT.* 313
- V. *Principes de la Philosophie de DESCARTES, par Mr. l'Abbé GENEST.* 397
- VI. *Solution de la Question, si l'on peut croire des choses contradictoires, par Mr. TURRETTIN.* 403
- VII. *Mémoires sur le Commerce des Hollandois par Mr. HUET.* 414
- VIII. *Voyage*

T A B L E.

VIII. <i>Voyage de L'ARABIE HEU-</i> <i>REUSE.</i>	427
IX. <i>Voyage chez l'Emir des ARABES</i> <i>de la Palestine, & les Mœurs de ces</i> <i>mêmes Arabes, par le Chevalier</i> <i>D'ARVIEUX.</i>	436
X. <i>Voyage de la Mer du SUD par Mr.</i> <i>FREZIER.</i>	444
XI. <i>Histoire du Monde par Mr. CHE-</i> <i>VREAU.</i>	459
XII. <i>Histoire de Louis XIV, par Mr.</i> <i>DE LIMIERS.</i>	460
XIII. <i>Dissertation sur les Whigs &</i> <i>les Torys par Mr. RAPIN.</i>	461
XIV. <i>Avertissement.</i>	Ibid.

BIBLIOTHEQUE
ANCIENNE
ET
MODERNE.

ARTICLE I.

* *Dissertation sur le passage de JOSEPH, en faveur de JESUS-CHRIST, par C. D. G. L. I. S. G.*



LA dispute sur l'authenticité du témoignage de *Joseph*, en faveur de *Jesus-Christ*, est née dans le 16. siècle. *Hubert Gifanius & Lucas Osiander* paroissent avoir été les premiers, qui aient soupçonné que la main d'un pieux faussaire l'auroit bien pu fourrer, dans cet Historien. Comme ce soupçon regarde une matiere intéressante, les Savans semblent s'être fait un devoir de l'examiner. Il est

Tom. VII. P. 2.

L

arri-

* *Reçue de Paris.*

arrivé ici ce qui arrive presque toujours, en de semblables occasions; on s'est partagé. Car les uns n'y ayant pas trouvé assez de fondement, pour abandonner l'ancienne opinion, se font appliquez à détruire ce doute & à assurer la vérité du témoignage, sur lequel il tomboit; d'autres au contraire, persuadés que le soupçon de ces deux Savans étoit bien fondé, ont travaillé à le mettre dans tout son jour & à renverser ce que les premiers s'efforçoient d'établir. Dans ce partage, il faut convenir que le plus grand nombre a toujours été pour l'authenticité; & si la chose se décideoit à la pluralité des voix, comme dans les Tribunaux, ce passage seroit maintenu dans la possession où il est, depuis tant de Siècles, de passer pour authentique.

Je suis persuadé qu'il y a plusieurs Catholiques, qui en portent le même jugement, que *Gisanius & Osiander*; mais je n'en connois aucun qui ait osé rendre, sur cet article, sa profession de foi publique. Monfr. de *Tillemont* * s'est contenté de dire qu'il y trouvoit une difficulté, à laquelle il n'est pas assurément aisé de répondre. Mr. du Pin, qui d'ailleurs dit assez ce qu'il

* *Vies des Emper tom. I. pag. 729.*

qu'il pense, n'a pas été plus loin; car il s'est contenté de rapporter les raisons de part & d'autre, sans rien décider *; mais il le fait d'une manière à faire ressouvenir de ce qu'un Ancien † disoit: *je dois tout rapporter, mais je ne suis pas obligé de tout croire.* Il n'est pas toujours permis de dire ce qu'on pense, mais il est bien difficile, quand on a quelque amour pour la Liberté, de ne le pas faire au moins entendre. On dit ‡ que *Salien & Salmeron* n'ont pas été si réservés, & qu'ils ont dit librement que le passage étoit supposé; mais quelques recherches, que j'aye faites, je n'ai rien trouvé qui justifiât ce reproche. Je ne vois point d'Ouvrage, où *Salien* l'ait pû dire, que dans son *Histoire de l'Ancien Testament*. S'il l'a fait, il faut que ce soit dans quelque coin bien reculé. Car quelque attention que j'aye apportée à le découvrir, non seulement je ne l'ai point pû, mais je n'y ai même rien aperçû d'approchant. Comme je n'ai rien trouvé non plus, dans *Salmeron*, qui marquât

L 2

qu'il

* *Dissert prélimin. tom. 2. pag. 414.*

† *Herodote . . . ὀφείλω δὲ λέγειν τὰ λεγόμενα, πείθεσθαι γὰρ μὴ ἔπαντι πᾶσι ὀφείλω.*
L. VII. c. 152. ‡ *Mr. d'Aubuz. pag. 55.*

qu'il regardoit ce témoignage, comme supposé; je soupçonne fort que ce ne soit une de ces accusations Théologiques, qui font d'une conclusion, qui a échappé à son Auteur, son véritable sentiment. „ On aura lû, dans „ son 3. tome, que, selon lui, *Hege-* „ *sippe*, ancien Historien, reproche à „ *Joseph* d'avoir tû par malice la ré- „ surrection de Jésus-Christ & la plus „ grande partie de ses œuvres divi- „ nes *: & on en aura conclu que *Joseph* disant l'un & l'autre, dans ce passage, ce Théologien n'a pû citer *Hegesippe*, sans le croire supposé. La conclusion peut être bonne; mais il y a une grande différence entre ce que dit positivement un Auteur & les conclusions, qu'on peut tirer de ses principes. †

Comme les principes des Protestans leur

* Pag. 413. *Quem (Josephum) Hegesippus per vetustus Historicus accusat, quod divinam Domini nostri Jesu Christi resurrectionem ac pleraque divina ejus opera volens sciensque tacuerit.*

† L'Auteur de cette Dissertation auroit pû nommer ici Mr. Piques, Docteur de Sorbonne, dont on voit une Dissert. dans le T. II. de la *Bibl. Crit. de R. SIMON*, Ch. II. si au moins on peut se fier à ce Bibliothécaire. L'A de la B. A. & M.

leur donnent une entière liberté de dire ce qu'ils pensent, il s'en est plus déclaré pour la corruption, que de Catholiques. Cependant le gros a toujours tenu ferme &, à quelques Savans du premier ordre près, il n'y a point de différence, sur ce sujet, entre les deux Eglises. Un des derniers ouvrages, que nous ayons sur ce sujet, est la dissertation de Mr. d'Aubuz, Prêtre de l'Eglise Anglicane *. C'est un fruit de sa conversion & du zèle, qu'il a de préserver, ou de retirer de l'erreur ceux qui, comme lui, auroient le malheur d'y tomber. Car il avoit crû autrefois ce passage supposé, mais ayant dans la suite examiné plus mûrement la chose, il a abandonné ce sentiment, pour embrasser celui qu'il soutient dans cet Ouvrage. Cet habile homme y a rassemblé tout ce qu'on peut dire en sa faveur, & si, après l'avoir lû, on n'en est pas persuadé, ce n'est pas assurément sa faute; c'est au sentiment qu'il faut s'en prendre, qui, quelques efforts qu'on fasse, quelque tour qu'on lui donne, dans quelque point de vûe qu'on le place, laissera toujours apercevoir des

L 3

rai-

* *Caroli d'Aubuz Presbyteri pro testimonio Joseph. Londini 1706.*

raisons très-fortes de douter, que jamais *Joseph* ait ainsi parlé de nôtre Seigneur. Je n'entreprends point d'entrer dans le fond de la question. Mon dessein n'est que de faire voir que tout ce qu'on a dit jusqu'à présent, en faveur de ce passage, n'est point concluant. Ainsi si l'exécution répond à mon dessein, la conclusion de ce petit Ecrit ne sera pas qu'il est supposé, mais que quelques peines, qu'on se soit données, quelques recherches, qu'on ait faites, on n'a pû jusques ici en prouver l'authenticité. Je l'ai dit, Mr. d'*Aubuz* n'a rien omis de ce qui peut persuader que les soupçons, qu'on forme contre le témoignage de *Joseph*, sont injustes & sans fondement. Son exactitude a tout faisi, sa sagacité a tout ménagé & tout mis en œuvre; il n'a laissé à ceux, qui dans la suite voudroient traiter la même matière, que le soin de le copier, ou de tourner à leur manière son Ouvrage, avec le desespoir d'y pouvoir rien ajouter. Sa savante Differtation peut être réduite à trois propositions; 1. que ceux qui assurent que *Joseph* a rendu le témoignage, dont on dispute, sont des témoins dignes de foi: 2. qu'il n'est point contre la
vrai-

vraisemblance que *Joseph* l'ait rendu:
3. que le style de ce passage est le même que celui de cet Historien. Examinons les en particulier & voyons si elles sont si bien prouvées, que nous ne puissions leur refuser nôtre consentement, sans résister à la Verité.

* *Diligenter, quantum potest, singula ponderemus, ut argutias quidem laudare, ea vero, quæ recta sunt, eligere, probare, suscipere possimus.*

I. EUSEBE est le premier, qui ait cité ce passage: c'est la source où ont puisé tous ceux, qui dans la suite † l'ont employé. Si elle est corrompue, ou équivoque & incertaine, tout ce qui en vient participe aux mêmes défauts. Ainsi tout dépend de la créance, que mérite cet Historien Ecclesiastique. Je sai qu'on l'estime beaucoup & que son témoignage est chez bien des gens d'un grand poids; cependant je puis avancer qu'il n'est point toujours aussi judicieux, ni aussi exact, qu'on le croit.

L'application, qu'il fait des vers de *Virgile*, † est une preuve du

L 4

pre-

* *Minut Felix. p. 94.*

† *St. Jérôme, Ruffin, Cassiodore, Isidore de Peluse &c.*

‡ *Eclog. 4.*

premier. Car il faut avoir bien peu de jugement, pour croire que ce Poëte ait eu en vûë Jesus-Christ, dans des vers qu'il fit en l'honneur du fils de *Pollion*. Il est vrai qu'il se fert de termes, qui, pris à la lettre, ne conviennent qu'à Jesus-Christ; mais prendre les expressions des Poëtes à la lettre, c'est les réduire à un sens qu'ils n'ont point eu en vûë, & leur faire dire ce à quoi ils n'ont jamais pensé. Comme les Juifs, sans autre raison que leur entêtement, ne cessent point d'attendre la venue du Messie; on voit de tems en tems paroître quelque aventurier, qui, à la faveur de la sotte crédulité de ce peuple, se donne pour le Desiré des nations. Si dans quelques années d'ici il en paroïssoit un & que ses compatriotes lui appliquassent ces vers de *Boileau*:

*Et qui seul sans Ministre, à l'exemple
des Dieux,*

*Soutiens tout par toi-même & vois
tout par tes yeux;*

& soutinssent qu'ils n'ont leur accomplissement, que dans leur Messie: qu'à la vérité ce Poëte n'y pensoit pas, mais que Dieu dirigeoit tellement ses expres-

expressions que celles, qu'il a choisies, expriment une fausseté, si on les entend de Louis XIV. qui ne riroit pas d'une si ridicule imagination? Mais les Payens ne rioient-ils point de voir un de leurs Poètes transformé en Prophete, qui annonce le Messie? En verité, ils avoient beau champ. *Eusebe* défend une verité, dira-t-on; il est vrai, & c'est la seule différence, qu'il y ait, entre lui & les Juifs, qui citeroient Mr. *Boileau* en faveur de leur prétendu Messie. Car pour le faux, & le travers des raisonnemens, il est égal des deux côtez.

Je ne m'étendrai point à relever toutes les fautes d'inexactitude, qu'a commises *Eusebe*; cela n'est point nécessaire, une ou deux, mais bien marquées, suffisent pour justifier le jugement que j'en porte ici. Il rapporte, dans le chapitre onzième du I. Livre de son Histoire Ecclesiastique, la maniere avantageuse, dont *Josepb* parle de St Jean Baptiste; mais l'exactitude & la bonne foi demandent qu'on ne fasse pas dire à un Auteur, dont on allegue le témoignage, plus qu'il ne dit en effet. Selon *Josepb*, ce fut par politique & par crain-

te * qu'Herode fit mourir le précurseur de Jesus-Christ & peut-être que cet Historien n'a pas sù que la véritable cause de la mort de ce Saint fut la liberté, avec laquelle il reprit ce Prince de son incestueux adultere. Ce qui est certain, c'est qu'il n'en dit pas un seul mot; comme tout homme, qui fait lire, peut s'en convaincre. Ce témoignage n'a pas paru suffisant à *Eusebe*; † il a fallu l'étendre & faire dire à l'Historien Juif ce que les Evangelistes racontent de la cause de la mort de St. Jean Baptiste. Qu'on appelle cela méprise, ou défaut de sincérité, cela m'est égal. J'aurai toujours un droit incontestable d'en conclurre que, si cet Auteur se trompe, dans un fait de cette importance; ou en impose à *Joseph*; on n'a point de preuve que la même chose ne lui soit arrivée, à l'égard du témoignage de Jesus-Christ; soit qu'il l'ait vû dans cet Historien, parce qu'il l'a voulu, soit qu'il en ait mal pris le sens.

Mr. d'Anbuz ‡ nous demande ce que

* Δείσας Ἡρώδης τὸ ἐπὶ τούτῳ πιθανὸν αὐτῷ τοῖς ἀνθρώποις μὴ ἐπὶ ἀποσάσει τι-
νὴ φέρειν ὧσ. *Antiq. lib. 18.*

† Δι' ἣν καὶ τὸν ἰωάννην ἀνελάτῃ ὧσ.

‡ P. 9.

que cela fait à nôtre sentiment, qu'*Eusebe* fasse parler *Joseph* autrement qu'il ne parle. Infiniment, comme le voyent assez ceux qui font quelque usage de leur Raison. Il ajoûte, que si le témoignage ne se trouvoit pas dans les Oeuvres de *Joseph*, cela seroit de quelque poids, mais qu'il s'y trouve. Ainsi tout ce qu'on peut reprocher à *Eusebe* c'est d'avoir cité des passages, qui n'établissent pas ce pour quoi il les alliege. Erreur, dans laquelle la foiblesse de l'homme ne le fait tomber, que trop souvent.

Il est vrai que de ne prendre pas bien le sens d'un Auteur n'est pas une chose extraordinaire & que d'habiles gens peuvent s'y tromper. Mais je prie Mr. d'*Aubuz* de faire deux réflexions avec moi. La première est que les endroits, dans lesquels *Eusebe* n'a pas bien pris le sens de son Auteur, sont clairs* & faciles à entendre; D'où vient donc qu'un habile homme, comme lui, les prend mal? Si cela ne lui étoit arrivé qu'une fois, on pourroit dire que ç'a été par inadvertence & cela pourroit être vraisemblable; mais s'il s'est mépris 4 ou 5 fois, à quoi en attribuer la faute? La seconde Réflexion, que je souhai-

L 6

te

Voyez les Chap. 5. 8. 11

te que ce Savant fasse, est que toutes les méprises d'*Eusebe* sont en faveur de la cause qu'il défend. Un Auteur bronchera, dans un chemin uni, comme glace, & ceia plusieurs fois & toujours à son profit, & on voudra nous persuader que ses faux pas ne sont pas concertez, & qu'ils ne sont que l'effet de la foiblesse attachée à la nature humaine! Il faudroit avoir de la foi de reste, pour le croire, & plus certainement que la Raison ne l'exige.

Ce que Mr. d'*Ambuz* assure, que le passage de *Joseph* se trouve dans tous les MSS. de cet Auteur, est vrai, à l'égard de ceux que nous avons; mais qui lui a dit qu'il y a toujours été? St. *Justin*, St. *Clement* d'Alexandrie, *Origene* & St. *Jean Chrysostome* n'en ont point cité, ce n'est point que l'occasion leur en ait manqué. Car ou ils ont eu des conférences avec les Juifs, comme St. *Justin*; ou ils ont composé des discours contre cette nation, comme St. *Chrysostome*; ou ils ont défendu notre Religion contre ses Ennemis, comme St. *Clement* d'Alexandrie & *Origene*; occasions, s'il en fut jamais, de l'alléguer. Ce n'est point aussi qu'ils l'aient jugé foible & de nulle force; car outre qu'ils ont employé des rai-
son-

sonnemens beaucoup plus foibles, que celui qu'on peut tirer de ce passage, il faudroit supposer dans ces Saints, un goût bien singulier, pour leur attribuer une telle pensée. Un Juif, un Prêtre de la Loi, bien instruit de sa Religion qu'il a toujours professée, le plus grand homme que la nation Juive ait eu, depuis la naissance du Christianisme, reconnoit que Jesus-Christ a fait des miracles, qu'il est ressuscité trois jours après sa mort, que les Prophetes avoient prédit tout cela de lui; & ce témoignage ne méritera pas d'être allégué, contre les Juifs! Il faut, pour le penser, voir les choses autrement que le reste des hommes. Pourquoi donc ces Peres n'en ont-ils point fait d'usage? c'est qu'ils ne l'avoient pas, dans leurs exemplaires. Si la Verité se présente à nôtre esprit avant l'Erreur, c'est là la véritable raison. Toutes les autres, qu'on en peut apporter, sont recherchées, au lieu que celle-ci vient d'elle-même, & si elle n'est pas la plus conforme à la Verité, elle est assurément la plus vrai semblable; car de dire que les Juifs l'avoient effacé c'est une pure défaite, & si celui qui le premier s'en est servi, avoit été d'aussi bonne foi que *Simmas*, il eût été facile de l'o-

bliger à faire le même aveu , que cet Ancien & à dire , avec lui , ἀλλ' ἔλαβον ἐμαυτὸν ἑδὲν εἰπών. *

Mais à quoi bon Eusebe auroit-il forgé ce passage. †? Est-ce que les livres de *Joséph* ne se trouvoient pas , de son tems , dans toutes les Bibliothèques & n'auroit-on pas pû , en les ouvrant , le convaincre de mauvaise foi? Je ne fais quels ont pu être les motifs de la conduite d'*Eusebe* & cela n'est point nécessaire. Je fais & tout de monde le fait , aussi bien que moi , qu'il a manifestement abusé de quelques passages de *Joséph* ; en y ajoutant , ou en leur faisant dire ce qu'il jugeoit à propos. Cela me suffit & je n'ai point besoin d'en savoir davantage , pour conclure , avec tout homme qui ne voudra pas se bander les yeux , qu'il n'est pas impossible qu'une personne , qui ajoute à un passage , n'en forge un.

Mr. de Valois doit savoir que les gens agissent quelques fois , contre leur intérêt & leur honneur ; & que c'est très-mal raisonner , que de nier qu'un Auteur ait fait une chose , parce qu'il étoit de son honneur & de sa conscience de ne la pas faire. Dites moi , je vous prie ,

* *Plat. In Timæo* , p. 76. *Ed. Steph.*

† *Mr. de Valois not. In Euseb.* p. 30.

prie, ce qui pouvoit engager ce Prêtre d'Asie à forger les actes de St. Paul & de Ste. Thecle? Ne prévoyoit-il pas bien qu'on pourroit le convaincre d'imposture & que si on le faisoit, il seroit à jamais couvert de confusion? Oui dans doute: mais une amitié, aussi mal réglée & aussi bizarre, qu'il en fut jamais, l'occupoit tout entier & l'empêchoit de faire attention aux suites, que pouvoit avoir une entreprise de cette nature. Il s'y joignoit vraisemblablement une flatteuse esperance de pouvoir réussir & un plaisir anticipé d'un homme, qui se regarde comme auteur d'un ouvrage, que la Postérité ne devoit lire qu'avec respect & vénération. Et qui nous a dit, que les Payens n'aient pas relevé *Eusebe*? Nous ne voyons pas qu'on lui ait reproché son peu d'exactitude, dans ce qu'il cite de *Joseph*, au sujet du martyre des innocens. Est-il pour cela à couvert de tout reproche & n'est-il pas clair qu'un Payen ou un Juif pouvoit, avec beaucoup de justice, se plaindre ou de sa méprise, ou de son infidélité? Et peut-être l'a-t-on fait; car tout ce qu'on a écrit, dans ces premiers tems, n'est pas parvenu jusqu'à nous. Mais quand on ne l'auroit pas fait, on n'en pourroit

roit rien conclurre ; car les Payens paroissent avoir peu lû ce que les Chrétiens écrivoient en faveur de leur Religion & ne s'être gueres donné la peine de réfuter tout ce qui leur paroiffoit mériter de l'être. La force & la raillerie ont été presque les seules armes, dont ils se sont servis, pour la combattre. Mais de nôtre temps, où l'on écrit plus qu'on n'a jamais fait, & où plus d'un Savant s'exerce à relever les fautes d'autrui, combien n'avance-t-on pas de fauffetez, que personne ne relève. *Edmond Ludlow* * rapporte qu'on avoit vû en Italie une Bulle du Pape, pour encourager tous les bons Catholiques (d'Angleterre) à prendre les armes en faveur du Roi (Charles I.) avec promesse que tous ceux qui perdroient la vie, en la querelle, iroient tout droit en Paradis. S'il étoit permis de régler ses expressions sur la nature des choses, on diroit que c'est là un menfonge des plus grossiers & des plus mal inventez, qu'on ait jamais débité, † ; cependant je ne sâche aucun Auteur, qui ait voulu prendre la peine de le relever. Ainsi si

* Tom. 3. p. 187. Trad. Franc.

† Τίτῳ γὰρ ἰδὲν ἔχω λῶον φράσσει . . .
Sophoc. *Ajace mastigophoro.*

le livre de *Ludlow* passe à la Posterité, il faudra qu'elle croye veritable ce qu'aujourd'hui tout homme d'honneur croit très-faux. Car si quelque Critique chagrin, frappé du peu de vrai-semblance, qu'il y a dans ce Recit, entreprenoit de le faire passer pour ce qu'il est, plus d'un Apologiste tomberoit sur lui; &, à la faveur de quelques lieux communs, lui prouveroit qu'on ne peut croire ce fait faux, sans être obligé de regarder celui qui en est l'auteur, comme un insigne fourbe, & *Ludlow* comme un mal-honête homme, qui débite sérieusement une calomnie sans vrai-semblance, & tout cela sans preuve; car cet Anglois ayant toujours eu l'honneur & la conscience en recommandation, comme il paroît par ses Mémoires, il n'auroit pas voulu rapporter un fait de cette nature, sur le témoignage d'une personne dont la probité ne lui auroit pas été connue. On ajouteroit que s'il avoit eu assez peu d'honneur pour le faire, les Catholiques n'auroient pas manqué de se récrier à l'imposture. Enfin on feroit mille autres belles & pieuses considérations; mais à quoi tout cela aboutiroit il? A rendre veritable, si cela se pouvoit, un fait qui est assurément très-faux.

Il ne faut donc point tant presser ces généralitez d'honneur & de conscience. Il y a bien des gens qui n'en ont point, & ceux, qui en ont, n'agissent pas toujours conformément à leurs sentimens. Mais supposons qu'un Payen ait découvert le peu de sincérité d'*Eusebe* & le lui ait reproché, je veux même qu'*Eusebe* ait prévu que cela lui arriveroit; je dis que cela n'a point dû, humainement parlant, l'empêcher de forger ce passage. Peu de Chrétiens lisoient les ouvrages des Payens. Les Evêques ne le permettoient pas indifferemment à tout le monde; il n'y avoit qu'eux, ou quelque peu de Savans, qui le fissent. Ils lisoient, au contraire, tous sans distinction les livres qu'on faisoit, pour défendre nôtre sainte Religion. Ainsi, au pis aller, voila la réputation d'*Eusebe* en mauvaise posture, chez un petit nombre de gens; au lieu qu'une foule de personnes l'admirent & le regardent comme le rempart de leur Religion. Qu'y a-t-il, en cela, qui puisse mortifier un homme, dont les démarches seroient réglées, par des vûes humaines? Mais dans ce petit nombre de personnes, combien y en avoit-il qui voulussent se donner la peine, ou prendre le tems de consulter
& de

& de vérifier la citation d'*Eusebe*. Aujourd'hui qu'il est infiniment plus facile, que dans ces premiers tems, de justifier ce qu'un Ecrivain avance, s'en veut-on toujours donner la peine? & combien de fois n'a-t-on pas lû des ouvrages polemiques, sans examiner les autoritez, qu'on allegue de part & d'autre? Je ne crains point d'être défavoué par aucun Savant, en disant qu'on ne le fait ordinairement point & qu'on s'en rapporte toujours à la bonne foi de l'Ecrivain; à moins que la matière, dont il s'agit, ne soit le sujet de nos études, ou n'y ait rapport.

— Mr. *Simon* donna en 1684. une histoire critique de la créance des Eglises du Levant. Dans son Chapitre VII. il tourne un passage de *Strozza*, de maniere à faire penser que cet Auteur, après avoir conféré avec l'Abbé *Adam*, „ avoit été forcé d'avouer qu'il est assez probable que l'erreur des Nestoriens d'aujourd'hui est plus dans l'entendement, que dans la volonté; „ c'est à dire, qu'ils ne sont pas hérétiques, n'étant pas dans l'obstination: „ mais qu'ils ignorent la véritable „ Théologie & qu'ainsi ils sont dans „ l'erreur. C'est le tour qu'il falloit lui donner, pour colorer ce qu'on venoit

venoit d'avancer ; qu'on trouvera qu'en effet le Nestorianisme d'aujourd'hui n'est qu'une Hérésie imaginaire : mais c'est ce que la sincérité & la bonne foi ne permettoient pas. 1. Ce que dit *Strozza* ne tombe point sur tous les Nestoriens comme le lui fait dire *Mr. Simon* ; mais seulement sur ceux du Patriarchat de Babylone * 2. Ces mots, *mais qu'ils ignorent la véritable Théologie & qu'ainsi ils sont dans l'erreur*, sont de la pure libéralité du Critique ; car on ne trouve rien de semblable dans l'Auteur, à qui il les attribue. Je ne releve point le plaisant raisonnement de *Mr. Simon. Strozza*, après avoir conféré avec l'Abbé *Adam*, avoie que l'erreur des Caldéens, qui cherchoient & demandoient à se réunir à l'Eglise Catholique, n'étoit pas dans leur volonté, mais dans leur entendement. Qu'y a-t-il là, qui puisse insinuer que l'Hérésie de ces peuples n'est qu'imaginaire ? Ce n'est pas de quoi il s'agit ici. L'espece de charme, qu'avoient d'abord produit le style libre & dégagé de cet Auteur, ses manieres décisives & superieures, une apparence d'érudition orientale, amenée avec adresse, & mise en œuvre avec habileté

* *Obedientia Patriarcha tui subiectos.*

té, une grande liberté dans ses sentimens & un prétendu commerce de lettres avec les personnes de la première qualité, commence à se diffiper. Ses ouvrages, s'ils ne tombent pas encore, ne sont plus recherchés, avec le même empressement; & à juger de ce qui arrivera, par ce qu'on voit, peut-être qu'il pourroit dire dans peu, s'il vivoit encore:

*Nos quoque floruimus, sed flos fuit
ille caducus,*

*Flammâque de stipula nostra brevis-
que fuit.*

Mais on les a lûs, on en a fait des Extraits & avec quelque complaisance. Et de tous ceux, qui les ont lûs, connoit-on quelqu'un qui ait remarqué l'infidélité de cette citation?

S'il est rare qu'on examine tout ce qu'avance un Auteur, dans un Livre qu'on lit; il n'est encore plus qu'on rende publiques les fautes, qu'on y remarque. On se contente, pour l'ordinaire, d'en penser ce qu'on juge à propos. On le dit bien quelquefois, dans des conversations, mais rarement le rend-on public, on craint de se faire des affaires. Car il y a des gens, qui ont pour maxime de ne choquer personne: & ceux qu'un pareil motif
n'arrête

n'arrête pas, n'en ont pas souvent le tems, ni l'occasion. Il y a bien des personnes à Paris, qui savent que plusieurs des lettres de Mr. *Simon* n'ont jamais été écrites aux personnes, auxquelles l'Imprimé les adresse. Une grande partie des faits qu'elles contiennent sont faux, ou du moins accompagnés de fausses circonstances; mais je ne sais, si jamais la Postérité en sera informée. Ainsi toute la crainte, que pourroit avoir un Auteur que la conscience n'empêcheroit pas d'avancer une fausseté, seroit que deux, ou trois personnes ne lui reprochassent sa mauvaise foi. Eh! qu'est-ce que deux ou trois personnes lui peuvent faire de mal, sur tout si son imposture favorise un Parti? Il se peut promettre, avec certitude, qu'on l'y estimera & qu'on l'y louera, ou qu'au moins on l'y excusera, si son imposture se découvre & ne réussit pas.

Depuis l'Impression, la difficulté de falsifier un ouvrage va jusqu'à l'impossibilité; mais avant la découverte de ce bel art, la chose n'étoit pas si difficile. Dans la supposition qu'*Eusebe* a composé le témoignage de *Joseph*, qui l'auroit empêché de répondre à un Auteur, assez ami de la Vérité

rité & assez hardi, pour lui en faire des reproches publiques; qu'il ne savoit pas ce qu'il vouloit dire; qu'il avoit représenté exactement la leçon de son Exemplaire; que si elle ne se trouvoit point, dans le sien, ce n'étoit pas sa faute; que c'étoit peut-être une simple omission; que peut-être aussi son Manuscrit avoit appartenu à un Juif ou à un Payen qui, en haine de nôtre Religion, en avoit retranché cet endroit. Qu'auroit pu dire à cela nôtre Critique? On ne sauroit forcer un homme, qui se jette dans un tel retranchement, que par un jugement juridique; mais quelles peines, quels embarras, quels chagrins ne faut-il point effuyer pour l'obtenir? & qui aime assez la Verité, pour se vouloir donner tant de mouvemens, au hazard de la voir trahie, par des juges ou ignorans, ou prévenus, ou gagnés?

Cependant à Dieu ne plaise que je croye qu'*Eusebe* ait eu assez peu de pudeur & de Religion, pour forger ce passage. Les endroits de *Joseph*, qu'il n'a pas citez avec assez de droiture, la conduite qu'il a tenue, ses liaisons avec les Ariens, qui se faisoient un jeu des plus noires calomnies pour perdre St.

Atha-

Athanasie, forment contre lui de fâcheux soupçons; mais des soupçons, quelque violens qu'ils soient, ne suffisent pas, pour attribuer positivement à un Evêque une imposture, aussi scandaleuse que celle de faire de faux actes, en faveur de nôtre Religion. Demeurons donc dans le doute, & si cette réserve fait encore de la peine & qu'on veuille absolument qu'il soit innocent du crime, dont l'a accusé un habile homme *; nous ne nous y opposerons point, le sentiment, que nous soutenons, n'en souffrira aucune atteinte & nous pouvons suivre nôtre inclination, sans rien relâcher des droits de la Verité; car on peut penser, avec beaucoup de vrai-séance, que l'imposteur, qui dans † la vûe de faire passer un ouvrage du Prêtre *Cains*, pour être de *Joseph*, avoit mis son nom à la tête, a pû fort bien forger ce passage; si l'on n'aime mieux mettre cette imposture sur le compte de l'inconnu, qui avoit corrompu l'exemplaire de *Joseph* dont se servoit *Origene* & qui y avoit fourré le passage,

* *Mr. le Fevre. Lett. 44. I. partie. Mihi autem in primis credibile sit auctorem hujus τεχνάσματος esse Eusebium.*

† *Phot. Bibl. art 48.*

ge, que cite ce Pere, dans son 1. & 2. Livre contre *Celse* † & dans son Commentaire sur le chapitre 13. de saint Matthieu.

La 1. imposture est constante. Mr. *Huët* ne veut pas convenir de la 2. † car il pense que si le passage, que cite *Origene*, ne se trouve plus dans les Exemplaires de *Joseph*; c'est que les Juifs, en haine de nôtre Religion, l'ont méchamment effacé des Exemplaires, sur lesquels ont été copiez ceux, que nous avons aujourd'hui. J'ai beaucoup d'estime pour Mr. *Huët*, & je me ferai toujours un plaisir de suivre ses sentimens; mais ce sera lors qu'ils seront aussi conformes à la Verité, que celui qu'il soutient ici m'y paroît contraire. Si les Juifs avoient effacé cet endroit de *Joseph*, ils n'auroient pas épargné le témoignage qu'il a rendu à Jesus-Christ; témoignage infiniment plus glorieux & plus favorable à nôtre Religion, que celui qu'allégué *Origene*. C'eût été demeurer en trop beau chemin, & s'ils avoient été assez méchants & assez adroits, pour faire disparoître le

|| *Torn. VII. P. 2.* M. ... pre-

† pag. 35. & 69. *Edit. Cantabrig. Ed.*

Huët. pag. 223.

† *Dem. Evang. p. 27.*

premier, ils auroient été bien stupides d'épargner le second. Aussi les charge-t-on de ce double crime, * mais on prouve si mal l'accusation, que ce feroit faire injure aux tribunaux Théologiques, que de penser, qu'on y condamne les gens, sur de si mauvaises raisons. Qu'on exagere, tant qu'on voudra, la perfidie de ce peuple; qu'on lui attribue toute la méchanceté qu'il faut, pour corrompre les Originaux: ce n'est pas assez, il faut qu'il ait pû exécuter ce à quoi on suppose que sa malice le portoit, & c'est ce qui lui a toujours manqué. Les Juifs en général n'ont point scû le Grec, ils ont peu estimé les Auteurs, qui ont écrit en cette Langue, & ne les ont guères lûs. Toute leur occupation a toujours été de lire l'Écriture dans l'Hebreu, ou dans les dialectes de cette Langue. Une grande partie des premiers Chrétiens étoit née Grecque, ils estimoient cette Langue & lisoient volontiers les Ecrivains qui l'avoient employée, dans leurs Ouvrages. *Joseph* leur a toujours été très-cher, c'est un témoin irréprochable d'une des plus éclatantes Propheties † de Jesus-Christ. Il

* *Ibid.* p. 28.

† *La ruine de Jérusalem & du Temple.*

y avoit donc, parmi eux, plus d'Exemplaires de cet Historien, que parmi les Juifs, qui l'ont peu connu & ne l'ont jamais estimé. Que ce peuple ait corrompu ses Exemplaires, la chose n'est pas impossible; mais qu'il ait aussi corrompu ceux des Chrétiens & des Payens, c'est ce qui ne paroitra possible, qu'à ceux qui reglent la possibilité, ou l'impossibilité des choses, non par leur nature, mais par l'usage qu'ils en veulent faire. Il eût fallu les rassembler, mais leur grand nombre rendoit la chose impossible. Les Chrétiens eussent-ils voulu s'en défaire, en faveur de gens, avec lesquels ils n'ont jamais eu de commerce & qu'ils ont toujours meprisez?

Il ne sert rien de dire * qu'il est plus facile de retrancher d'un livre, que d'y ajouter. Cela peut être vrai en général, mais ce n'est pas sur ces généralitez vagues, qu'on doit décider du plus ou du moins de probabilité d'un fait. C'est sur les circonstances particulieres & sur les différentes occurrences, qui l'accompagnent. Car ces considerations font souvent voir un fait très-possible, que des vuës plus générales pourroient faire envi-

M 2 sager

* *Mr. Milet Ibid.*

sager comme impossible. A regarder la chose en général, qui croiroit qu'on auroit pû fourrer dans *Joseph*, que Jesus-Christ a sacrifié dans le Temple, avec les Prêtres *. Il faut avoir bien compté sur la foi & sur la simplicité du Public, pour avoir osé débiter un conte aussi ridicule & aussi sottement inventé. *Saltem accuratè* †. Mais on l'a fait, si l'on peut donner quelque créance au ridicule Auteur de la fable du Prince de la Synagogue des Juifs ‡; car il assure avoir trouvé, que Joseph disoit clairement, *εὐρομεν . . . Φανερῶς λέγοντας*, que Jesus avoit sacrifié, avec les Prêtres, dans le Temple. Je souhaiterois que Mr. *Huet* eût parlé autrement de ce prétendu passage de *Joseph*. Croire des faits, qui portent un caractere si visible de fausseté, peut être, chez quelques personnes, une marque d'attachement à la Religion; mais pour se donner ce mérite, il faut risquer la réputation d'homme judicieux & de bon goût.

II. CE n'est pas une des moindres difficultez qu'aient à résoudre ceux qui

* *Suid.* In voce *Ἰησοῦς*, ὅτι Ἰησοῦς ἐν τῷ ἱερῷ μετὰ τῶν ἱερέων ἠγίαζε.

† *Terent. Andr.*

‡ *Vid. Suid. Ibid.*

qui tiennent pour la verité du témoignage de *Joseph*, que le peu de vraisemblance qu'il y a que cet Historien ait ainsi parlé de Nôtre Seigneur. Ce n'est point une de ces difficultez, qu'une profonde méditation amène, elle se présente d'elle-même & je suis persuadé que de tous ceux, qui ont lû cet endroit, il n'y en a eu aucun, qui n'ait dit : quelle apparence qu'un Juif, qu'un Prêtre de cette Religion parle, sans quitter le Judaïsme, aussi magnifiquement d'un homme, qui se disoit venu pour le détruire, que le plus zelé & le plus hardi Chrétien? Il y a là quelque chose qui repugne, & si le fait est veritable, il n'est pas assurément vrai-semblable. Plusieurs Savans ont tâché de lever cette difficulté, mais le succès n'a pas répondu à leurs efforts. Elle subsiste toujours, sans que les différentes attaques, qu'on lui a données, lui aient rien fait perdre de sa force. Mr. d'*Aubuz* se flatte d'être plus heureux & de faire enfin disparoître cette importune, à la faveur de quelques conjectures. Il pense donc que l'*Epaphrodite*, à qui *Joseph* dédie ses livres des Antiquitez, est le même que l'affranchi de *Ne-ron* : que cet affranchi étoit Chré-

tien * : qu'il étoit lié d'amitié , com-
 me de Religion , avec *Flavius Clemens* ,
 & les deux *Flavies Domitilles*. Cela
 fuppofé , ce qui paroiffoit extraordi-
 naire devient tout naturel. On veut
 plaire à une perfonne , à qui on dédie
 un livre ; & qui pouvoit faire plus de
 plaisir à un Chrétien , que de voir un
 Juif parler honorablement de *Jefus-
 Christ* ? La profeflion constante, que
Josepb a fait du Judaïsme , forme ici un
 petit nuage , mais Mr. d'*Aubuz* le dif-
 fipe ; en faisant remarquer son pen-
 chant pour la flatterie , & que sa lan-
 gue , souvent rétive pour exprimer les
 sentimens de sa conscience , a toujours
 été prête à prendre les mouvemens ,
 que lui donnoient ses craintes , ou ses
 efpérances.

Mais si ces conjectures font inge-
 nieufes , elles n'en font pas plus verita-
 bles. A n'en juger que par leur dehors ,
 elles frappent & elles ont quelque air
 de vérité ; mais ce charme disparoît ,
 si on les examine de près , & on est
 tout surpris de voir qu'étant si peu ve-
 ritables , l'esprit de l'Auteur leur ait pû
 donner tant de vrai-semblance. Sem-
 blables en cela à une excellente per-
 pective ,

* *Wolfgang Wedel* , dans ses *Exercitations
 medico-philologiques* , a suivi ce sentiment.

pective, qui plus elle nous paroît dans l'éloignement ce que l'habile ouvrier a voulu lui faire représenter, moins a-t-elle, quand on s'en approche, de rapport avec ce qu'elle paroissoit de loin.

Joseph étoit un grand flatteur, on en convient; & il n'y a que ceux, qui ne l'ont pas lu, qui puissent ignorer son attention à flatter ceux qu'il craignoit, ou dont il avoit lieu d'attendre quelque grace. Mais il étoit trop habile, pour prendre le change & le faire d'une manière qui mit sa fortune & sa vie en danger. On n'a point de preuves, que l'autorité d'*Epaphrodite* fût grande sous *Domitien*. Je veux que celle de *Flavius Clemens* fût considérable, elle ne l'étoit certainement pas jusqu'à tirer d'affaire un homme, qui auroit eu le malheur de déplaire à cet Empereur, & *Joseph* eût été bien imprudent de l'espérer. Cet Historien avoit des ennemis, qui avoient fait plusieurs tentatives pour le perdre. Soit malhabileté, de leur part, à bien conduire leurs entreprises; soit adresse, de la sienne, à les éviter; soit enfin que Dieu s'en mêlât, aucune n'avoit réussi. Mais le passé est une leçon pour l'avenir & le plaisir d'avoir évité les embuches de ses ennemis est bien temperé par la

crainte de celles qu'ils nous peuvent tendre dans la fuite.

Joséph savoit la malice des siens & c'eût été leur donner une belle occasion de le perdre; que de parler avantageusement de l'Auteur d'une Religion, que *Domitien* perfecutoit. Ce Prince étoit soupçonneux à l'excès & sa cruauté ne faisoit miséricorde à aucun de ceux, qui avoient eu le malheur de donner lieu à ses soupçons, faux ou véritables. La chose étoit publique: il faudroit supposer *Joséph* aussi stupide & imprudent, qu'il étoit pénétrant & circonspect, pour croire qu'il ne vit pas le malheur, qu'attireroit infailliblement sur lui l'éloge d'une personne odieuse à l'Empereur; ou qu'il voulût aux dépens de son honneur, de sa conscience, de sa fortune & de sa vie, faire la cour à *Flavius Clemens* & à *Epaphrodite*.

Berckelius avoit déjà avancé* que l'Epaphrodite, dont parle St. Paul, est le même que l'affranchi de *Néron*. C'est à la décharge de Mr. d'Anbaz, que je fais cette remarque; car il n'est pas honorable d'être l'auteur d'une conjecture si destituée de vrai semblance. En effet, qui se persuadera jamais que

* *Præf. In Epicteti Enchirid.*

que les Philippiens ayent député l'affranchi de Neron à St. Paul ? quelle affaire l'avoit conduit en cette ville ? pourquoi tant d'envie d'y retourner, jusqu'à tomber dans une si grande tristesse, que St. Paul est contraint de le renvoyer à ceux de Philippes ? Ce ne font point au reste ici les sentimens, que la nature inspire à tous les hommes, de souhaiter de revoir leur patrie : car M. d'Aubuz croit qu'Epaphrodite n'étoit pas de Philippes, mais de Coloffes. Quel est donc le motif de ces desirs si violens ? C'est à cet habile homme à nous en instruire. Il nous dira aussi, quand il lui plaira, pourquoi Epaphrodite retourne trois ans après à Rome. Car j'avouïerai ingénüement que je n'en fais rien & que le voyage de l'affranchi de Neron me paroît fort être de la nature de celui, qu'*Homere* fait faire à *Helene* à Troye, où cette Princesse ne fut jamais †

L'unité des noms n'est point un caractere suffisant pour reconnoître l'Envoyé de Philippes, dans l'affranchi de Neron. C'est dans la vie de celui-ci, qu'on doit trouver des caracteres du

M 5

Christ

† Voyez *Herodote Liv. 2. ch. 104. 110*
cc.

Christianisme, qu'on lui attribue si libéralement. L'Histoire nous en a conservé trois événemens principaux. Il assista, en soixante cinq, à la mort de *Lateranus*, à qui il demanda s'il n'avoit rien à déclarer. En soixante huit, il aida *Néron* à se tuer, enfin *Domitien* le fit mourir, en quatre-vingt quinze, sous ce prétexte. Y a-t-il rien là, qui indique un Chrétien? Je parle des Chrétiens de ces siècles d'or, dont la vie ne démentoit pas la créance & dont les mœurs réglées ne glorifioient pas moins Dieu, que la profession publique, qu'ils faisoient de sa sainte Religion.

Ce que *St. Paul* écrit aux *Philippiens*, qu'ils lui avoient envoyé *Epaphrodite* embarrasse *Mr. d'Aubuz*; mais un homme d'esprit se tire bientôt d'embarras. „ Ce qu'on lit dans *St. Paul* „ qu'*Epaphrodite* étoit l'envoyé des „ *Philippiens*, ne marque autre chose „ sinon qu'il eut soin de faire compter „ de l'argent à *St. Paul*: *quod verò dicitur Epaphroditus in Epistola Pauli, Apostolus, seu nuncius Philippensium, id de illo sic exponendum est, quia, Paulo horum nomine pecuniam numerari curaverit* *. La découverte est singulière; l'Envoyé

* p. 102.

L'Envoyé d'une assemblée de fideles transformé en Banquier ! la gloire en est toute dûe à Mr. d'Aubuz : mais on peut aussi l'assurer que, comme personne ne partage avec lui l'honneur d'avoir trouvé cette belle explication, personne ne partagera aussi la peine de la soutenir.

Cet habile homme ajoute † qu'Epaphrodite plaida, avec tant de courage, la cause de St. Paul devant Neron, qu'il fut mis en prison ; qu'alors il n'étoit pas encore dans cette grande faveur, à laquelle on le vit parvenir, dans la suite. Cela s'appelle faire un Roman. Encore la vrai-semblance, que doivent avoir ces sortes d'Ouvrages, manque-t-elle à cette fiction.

Ficta voluptatis causâ, sunt proxima veris. †

Quel est l'Historien, je ne dis pas

M 6. qui
† *Hunc Epaphroditum libertum quidem Neronis, Epicteti verò herum, esse procul dubio recensendum inter illos Christianos in ipsa Neronis familia degentes & esse ipsum, qui Paulo vinc̄to etiam lubens nec advocatus adstiterit, atque propter eum, hoc est, Christi nomen, fuerit carceri mancipatus.* P.

100.

† Horat. A. P. V. 338.

qui rapporte ce fait, mais qui donne lieu de le conjecturer? Un vil affranchi résistera à Neron; aura la hardiesse de défendre une personne, qu'il condamne; & Neron se contentera de le faire mettre en prison! Neron, qui sur le moindre soupçon ôtoit la vie à tout ce qu'il y avoit de plus considérable dans l'Empire! Encore l'en fait-il sortir peu après, pour l'élever aux plus grands honneurs. C'est tout ce qu'on pourroit croire d'un Prince aussi débonnaire, que cet Empereur étoit cruel.

Il paroît que Mr. d'Aubuz a du penchant à confondre des choses, qui sont très-différentes, en elles mêmes. * Car il ne fait qu'une personne de l'*Epaphrodite*, dont parle St. Paul dans son Epître aux Philippiens † & d'*Epapbras*, dont parle le même Apôtre dans ses Epîtres aux † Colossiens & à † Philemon. Je ne saurois encore être ici de son sentiment. Peut-être suis-je naturellement porté à diviser ce qui doit être réuni car souvent,

* p. 100. C'est aussi le sentiment de Grozius.

Ch. 2. v. 25. Ch. 4. v. 18.

† Ch. 1. v. 7. Ch. 4. v. 12. † v. 23.

In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.

Quoi qu'il en soit, voici sur quoi je me fonde. 1. Il paroît qu'Epaphras étoit de Coloffes. St. Paul dit, en parlant de lui, à ceux de cette ville: *ὁ ἐξ ἰουάν, qui est de votre ville;* comme rendent ceux qui ont traduit le nouveau Testament en nôtre Langue. Ce qui ne paroît pas pouvoir convenir à Epaphrodite, qui étoit, ce semble, de Philippes. Il avoit été envoyé, par ceux de cette ville, à St. Paul & il étoit naturel qu'ils choisissent un de leurs concitoyens, pour aller secourir & soulager l'Apôtre, dans ses grands & pénibles travaux. Il souhaita d'y retourner & ce souhait alla jusqu'à le remplir de tristesse & à obliger St. Paul à le renvoyer; *quoniam quidem omnes vos desiderabat & mœstus erat.* C'est naturellement ce que fent une personne éloignée de son país & qui souhaite de le revoir. 2. on croit communément que ces trois Epîtres ont été écrites l'an soixante deux de Jesus-Christ; & on ne voit rien, qui oblige à s'éloigner de ce sentiment. Epaphrodite & Epaphras sont donc deux personnes différentes; le premier

est envoyé cette année par St. Paul à ceux de Philippes, & le second demeure avec lui prisonnier à Rome. †

III. LA troisiéme Partie de l'ouvrage de Mr. d'Aubuz a merveilleusement plû à Mr. Grabe & quoi qu'il estimât les deux premières, il fut sur-tout charmé de la dernière. Les sentimens des hommes sont differens. Ce qui a charmé ce Savant n'a pas produit sur moi le même effet. Je suis au contraire persuadé que l'authenticité du passage de *Joséph* sera éternellement douteuse, si pour en établir la vérité, on ne met en œuvre de meilleures raisons, que celles qui sont employées dans cette troisiéme Partie.

Je ne pousserai point ici des lieux communs sur les Bévües, dans lesquelles sont tombez plusieurs Critiques; lors qu'ils ont voulu décider quelque chose, par la conformité du style. Cette méthode de chercher la vérité n'est pas infallible, il en faut convenir; mais on doit aussi reconnoître qu'elle n'est pas inutile & que quand il n'y a pas d'autre moyen de la connoître, on peut s'en servir utilement. Comme les visages des hommes sont differens, leur manière de concevoir & le tour de leurs

ex-

† *Philem. v. 23.*

expressions ont aussi quelque chose de singulier. Un Ecrivain se peint naturellement, dans ses Ouvrages, à moins que pour de certaines raisons il n'affecte de se cacher; & un esprit, attentif & exact, qui aura bien étudié le génie & le caractère d'un Auteur, dans un Ouvrage qui est incontestablement de lui, ne se méprendra pas facilement dans le jugement qu'il portera des Ouvrages qu'on lui attribue, ou qu'on soupçonne pouvoir être de lui. Mais pour cela, il faut que l'Ouvrage reconnu soit d'une étendue suffisante.

Je m'explique. On demande si un Auteur a composé un tel ouvrage. * Je dis que, pour répondre à cette demande, avec quelque assurance, il faut que cet Auteur ait composé un Ouvrage, sur lequel on ne forme aucun doute, & que cet Ouvrage ait quelque étendue. La raison de ceci est † que si les hommes ont quelque chose, en

quoï
* On suppose, comme on le voit assez, qu'il n'y ait pas d'autre moyen de savoir ce qui en est, que par la conformité du style.

† Eadem figura omnibus, sed quadam unicuique lineamenta deflexa. Sic & similes universi videmur & inter nos singuli dissimiles invenimur. Minut. Felix p. 104.

quoi ils ne se ressemblent pas, ils en ont plusieurs en quoi ils sont semblables; qu'il y a des choses qui se trouvent généralement dans tous les hommes, ou du moins dans une grande partie; que par conséquent on ne sera jamais en état de distinguer une personne d'une autre, tandis qu'on ne connoitra que ces généralitez. Il en est ainsi des discours. S'ils ont quelques traits particuliers, qui les distinguent, ils en ont aussi beaucoup de communs; & on ne saisit jamais bien ce qui les caractérise, que lors qu'ils ont quelque étendue. Car il faut remarquer que ces traits particuliers, qui forment le caractère de chaque Ecrivain, ne consistent ordinairement, que dans une certaine prédilection, si je puis parler ainsi, pour quelques expressions & pour certains tours de phrases, qui fait qu'on les trouve plus souvent dans leurs Ecrits, que dans ceux des autres Auteurs. *Hic, celui-ci & hic, ici, alors* sont des mots très-Latins, & dont se servent les meilleurs Auteurs de cette Langue, mais s'en servir à tout moment & avoir pour eux une espee de complaisance est un trait auquel on peut reconnoître *Cornelius Nepos*. Il n'y a point d'Auteur François, qui ne

se serve des termes, *je prends garde, j'ai pris garde*; mais le Chevalier de *Meré* les employe si souvent, qu'on peut les regarder comme un des traits, qui caractérisent son style.

Si l'Ouvrage reconnu doit avoir quelque étendue, c'est une suite que celui, dont on veut découvrir l'Auteur, à la faveur du style, ne soit pas un fragment de cinq ou six périodes; il faut qu'il ait, pour le moins, quelques pages, 1. Il n'y a point d'Auteur, qui se distingue sensiblement des autres, dans toutes les parties de son Ouvrage. Ainsi il se pourroit faire que ce fragment n'eût que des expressions générales & communes à tout Ecrivain. 2. Nous avons remarqué que souvent ce qui fait le style d'un Auteur n'est pas qu'il se serve d'expressions singulieres, ou de tours qui ne sont pas d'usage; mais qu'il employe des termes, ou des figures, d'usage d'ailleurs, plus souvent que d'autres Ecrivains. Or cela ne se peut remarquer, dans un fragment de quelques périodes, où ces expressions ne peuvent être qu'une fois & où il se peut faire, que la nature du sujet ne permette pas même qu'elles soient.

J'en pourrois demeurer là, car le témoignage de *Joseph* n'étant qu'un
frag-

fragment de cinq ou six phrases, il est clair que cette piece est trop petite, pour qu'on y puisse apercevoir quelques traits particuliers; à la faveur desquels on reconnoisse, avec quelque certitude, le style de cet Historien. Je ne vois pas ce qu'on pourroit me répondre. Mais pour ne rien laisser à désirer & ruiner, sans ressource, l'argument qu'on tire de la conformité de style, qu'on imagine entre le passage & les autres Ouvrages de *Joseph*; je remarque qu'avant que de presser cette prétendue conformité de style, il faut examiner si *Eusebe* a cité les propres paroles de *Joseph*; s'il ne s'est point contenté d'en prendre la substance, sans s'astreindre à en rapporter scrupuleusement les termes. Cet Examen est absolument nécessaire, à moins qu'on ne veuille bâtir en l'air; car si *Eusebe* a abrégé, paraphrasé, ou exprimé, à sa manière, ce passage; ce n'est plus le style de l'Historien Juif, mais celui de l'Historien Chrétien; & c'est tems perdu & peine inutile de chercher de la ressemblance, entre le style du témoignage & celui de *Joseph*. Or quelle preuve a-t-on qu'*Eusebe* a rapporté les propres termes de *Joseph*? En rapportant le témoignage de St. Jean, il

il dit ; „ Il y parle de St. Jean, en
 „ ces termes : ἔνθα συλλαβαῖς αὐταῖς περὶ
 τῶν ἰωάννου ταῦτα γράφει, mais il ne s'ex-
 prime pas ainsi, quand il rapporte ce
 que Joseph dit de Jesus-Christ. Au
 contraire il dit qu'il en a fait men-
 tion, ὡδὲ πως, de cette maniere, à peu
 près.

Ce témoignage, dira-t-on, est de trop
 grande conséquence, pour qu'Eusebe
 ne l'ait pas rapporté, dans les propres
 termes dont Joseph s'étoit servi. Il
 le devoit, pour ne lui rien faire perdre
 de sa force. Je conviens du droit,
 mais je nie que ce soit une conclusion
 pour le fait. Les Ecrivains, quelquefois
 pour de bonnes raisons, mais qui ne
 nous sont pas connües ; quelquefois
 aussi, sans raison, n'ont pas fait en
 mille occasions ce qu'on avoit droit
 d'attendre d'eux. Il est certain que
 Sozomene n'a point rapporté ce passage
 mot pour mot ; qu'on me prouve
 qu'Eusebe n'a pas fait la même cho-
 se.

Je remarque, en 2. lieu, que les ter-
 mes du passage sont si généraux, que je
 mets en fait, qu'ils se trouvent dans
 plusieurs Auteurs. L'autre jour, en
 ouvrant Eusebe, je trouvai ces trois ou
 quatre sous ma main.

EUSEBE Ed. de Mr. de Valois pag. 10. Il parle de Jesus-Christ. Τοιαῦτα ἔδρασε τε καὶ πέπονθεν οἷα ταῖς προφητείαις ἀκόλυθα ἦν, ἄνθρωπον ὁμῶς καὶ θεὸν ἐπιδημήσειν τῷ βίῳ ἡσυχαστικῶν ἔργων ποιητήν.

JOSEPH.

Ἦν γὰρ ἡσυχαστικῶν ἔργων ποιητής.

EUSEBE.

Pag. 31. Il rapporte l'Histoire d'Abgar, sur quoi il dit que la divinité de Jesus-Christ. μυστήριος ἰσχυρὸς καὶ τῶν ἐπ' ἁλλοδαπῆς πορρωτάτω τε τῆς Ἰουδαίας, νόσαντε καὶ παντοίων παθῶν ἐλπίδι θεραπείας ἐπιγυγέτο.

JOSEPH.

Καὶ πολλὰς μὲν Ἰουδαίας, δὲ καὶ Ἑλληνικὰς ἐπηγάγετο.

EUSEBE.

Dans la Démonstration Evangelique, on lit *eis ἑλθὼν* au lieu de *γενῶν*. C'est une expression, dont *Eusebe* se fert très-souvent. Voiez les pages, 32, 34, 40. & 50. de son Histoire Ecclesiastique.

JOSEPH.

Εἰς τε γὺν ἡ χριστιανῶν ἀπὸ τῆδε ἀνομομαρτέου ἐκ ἐπέλιπε τὸ φῦλον.

EUSEBE.

Ibid pag. 33. Ὡς ἔκασιν ὁ Ἀγβαρὸς τὰ δὲ μεγαλεῖα καὶ τὰ θαυμάσια ἀἰποίδ, &c.

JOSEPH.

Μύρια θαυμάσια περὶ αὐτῆ εἰρηκόταν.
 Je ne doute point que, si l'on vouloit s'en donner la peine, on ne trouvât, dans cet Auteur, tous les autres mots, dont est composé ce fragment. J'en excepte les deux, ou trois, que Mr. d'Aubuz n'a pû trouver, dans *Joseph*. C'est donc une chose impossible, que de faire voir qu'il y ait conformité de style, entre ce temoignage & les Ouvrages des *Joseph*. Car à quelle marque, à quel caractère la reconnoîtra-t-on? Ce ne sera pas dans ces termes communs & dont tout autre Auteur que *Joseph* se sert, qu'on la verra. Ce ne sera pas non plus dans ces deux, ou trois mots singuliers; puis qu'on ne les trouve point dans
 cet

cet Historien. Ce ne sera pas enfin dans le terme *φύλον*, car, si on l'y trouve, il n'y est point employé dans le sens qu'il est pris ici. *Blondel* avoit déjà touché cette difficulté; mais en lui voulant donner trop d'étendue, il en avoit affoibli la force. Il soutenoit que ce mot n'étoit jamais pris, pour marquer une Secte, une assemblée de gens réunis dans les mêmes sentimens sur la Religion; mais c'est beaucoup s'avancer & il y a tant d'Auteurs, qui ont écrit & qui ont pris les mêmes mots, dans des sens si différens, qu'il est bien difficile qu'il n'y en ait quelcun, qui ne lui ait donné celui-ci. Il faut donc se contenter de dire que *Joseph*, de l'aveu de Mr. d'Aubuz*, ne se sert jamais de *φύλον*, pour marquer une secte, comme fait l'Auteur du passage disputé, & que quand il veut parler de celles des Pharisiens ou des Saducéens, il emploie toujours les mots de *γένος* ou *δ'ἑλεσις*. L'Objection renfermée ainsi, dans ses justes bornes, a une force, à laquelle il est difficile d'opposer rien de raisonnable. Car il seroit bien extraordinaire que *Joseph*, qui dans le reste de son Ouvrage, a eu cinq cens fois be-

soin d'exprimer une secte, une assemblée de gens réunis, dans les mêmes sentimens de Religion & l'a toujours fait par les termes de *γένος* & d'*ἀίρεσις*, ne s'en souviennent plus ici & aillent en chercher un qui est impropre, ou du moins d'un usage très-rare.

Je remarque enfin que, pour faire une comparaison, il faut que les deux termes en soient dans un état fixe, constant & reconnu; car il n'est pas possible de juger du rapport de conformité qu'a, ou n'a pas un Ouvrage, avec un autre dont les termes qui le composent ne sont pas certainement connus. On doit commencer par poser quels sont les termes de cet Ouvrage, & par lever tous les doutes raisonnables, qui peuvent naître sur ce sujet. La raison en est claire, car si les termes qu'on a supposés, en faisant la comparaison, pouvoient n'être pas ceux des Ouvrages qu'on compare, tout ce qu'on établiroit sur ce fondement seroit douteux & incertain. Le texte de *Joséph* est fixe & reconnu, il y a quelques variantes, mais elles sont en trop petit nombre, pour faire dans lui un changement considérable & tel que son style changeât de nature & fut méconnoissable. Il n'en est pas ainsi

du

du témoignage, en faveur de Jesus-Christ ; car on peut affurer que chaque mot a sa variante & que de ces variantes on pourroit composer un texte assez different, pour les termes, de celui qu'on a dans *Joseph*. J'en ai en effet composé un, sans y faire entrer les deux differentes manieres de lire d'*Hegesippe* & de *St. Jérôme*. L'Exemplaire du premier a dû être plus ample que les nôtres : car ils n'ont rien de semblables à ce qu'il fait dire à *Joseph*: *nec ulla natio Romani orbis remansit, que cultus ejus expers relinqueretur*. Pour celui de *St. Jérôme*, à en juger par sa traduction, il y avoit *ἕως ἐπίσειντο χριστός*, car il traduit *ferebatur*. Ces deux variantes sont considerables & peuvent servir de matiere à plus d'une réflexion. Je ne les ai cependant point employées : j'ai crû n'en avoir pas besoin & que celles, que j'ai tirées d'*Eusebe*, d'*Isidore de Peluse* & de *Cedrene*, fussent pour former un texte assez different, de celui qui est dans les *Antiquitez Judaiques*. Afin qu'on en puisse mieux juger, je vais mettre l'un & l'autre sous les yeux de mes Lecteurs.

Le passage comme il est dans Joseph.

Γίνεται δὲ κατὰ τῆτον τὸν χρόνον Ἰησοῦς
 σαφὸς ἀνὴρ, εἴ γε ἄνθρωπος αὐτὸν λέγειν χρῆ-
 ῖν γὰρ παραδόξων ἔργων ποιητὴς, διδάσκαλός
 ἀνθρώπων ἢ ἰδονῆ τ' ἀληθῆ δεχομένων. Καὶ
 πολλὰς μὲν Ἰουδαίους δὲ καὶ Ἑλληνικὰς ἐπιηγά-
 γετο· ὁ Χριστὸς ἔτι ἦν. καὶ αὐτὸν εὐδὲξεν
 ἢ πρώτων ἀνδρῶν παρ' ἡμῶν σαυρῶ ἐπιτετι-
 μηκότος Πιλάτου, ἐκ ἐπαύσαντο οἱ γε πρώ-
 τον ἀγαπίσαντες. ἐφάνη γὰρ αὐτοῖς τρίτην
 ἔχον ἡμέραν πάλιν ζῶν, ἢ θείων προφητῶν
 τῶτο καὶ ἄλλα μύερα θαυμάτια περὶ αὐτοῦ εἰ-
 ρηκότων εἶσε ἦν ἢ Χριστιανῶν ἀπὸ Ἰουδαί-
 ασομένων ἐκ ἀπέλιπε τὸ φῶλον.

Le même composé de Variantes.

Γίνεται ἢ [1 κατ' ἐκεῖνον ἢ καιρὸν] Ἰη-
 σοῦς [2 τίς] σαφὸς ἀνὴρ, εἴ γε ἄνθρωπος αὐτὸν
 λέγειν [3 αὐτὸν ἔχρη]· ἦν γὰρ παραδόξων
 ἔργων ποιητὴς, διδάσκαλός τῶν * τ' ἀληθῆ
 [4 σεβομένων] καὶ πολλὰς μὲν [5 ἢ Ἰου-
 δαίους, πολλὰς ἢ καὶ ἀπὸ ἢ Ἑλληνικὰς ἐπιηγά-
 γετο]. ὁ Χριστὸς ἔτι ἦν καὶ [6 αὐτῶν] εὐ-
 δὲξεν
 Tom. VII. P. 2. N δέξεν

1. Euseb. Dem. Ibid. Cedren. 2. Euseb.
 h. e. 3. Cedren. * Euseb. Dem. omittet ἰδονῆ.
 4. Euseb. Ibid. 5. Id. Ibid. 6. Id. Ibid

δείξει [7 παρ' ἡμῖν ἀρχόντων] † καθήλωσαν
 σαυρῶν, ἐπισημηκόθεν Πιλᾶτος, ἐκ
 [ἐξεπαύσαντο οἱ τὸ] πρῶτον [8 αὐτὸν]
 ἀγαπήσαντες † γὰρ αὐτὸς καταγγέλλειν, ἐφά-
 νη γὰρ αὐταῖς γέλιον † ἡμέραν πάλιν ζῶν,
 † δείων προφητῶν γὰρ ἡμεῖς καὶ ἄλλα [9 μαρ-
 τυρησάντων περὶ αὐτοῦ θαυμάσια καὶ] εἰρη-
 κῶν. † ἴδε γοῖνον] γὰρ Χριστιανῶν § ἐκ
 [ἀπελείπετο] φύλον.

Ces deux textes reviennent au même, pour le sens; mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Ce ne sont pas les choses, dont parle un Auteur, mais les termes, dont il se sert pour les exprimer, qui font son style. A cet égard, il est évident qu'il y a, entre ces deux textes, une différence assez considérable. Mr. d'Ambuz prouve, par exemple, que le 7. Id. Ibid. † Cette addition, est de St. Gregoire de Nyffe, dans un passage, que nous a conservé Euthyme Zigabenus, dans la page 158. de sa Panoplie Edit. 1555. Comme l'Edition Greque de cet Auteur, donnée à Tergovisko en 1710. ne se trouve point à Paris, on a été obligé d'avoir recours à un MS. d'Euthyme. 8. Euseb. Dem. Ev. † Cette addition est encore de St. Gregoire Ibid. † Eusebe n'a point ἔχων dans sa Dem. Evang. 9. Cedren. † St. Isidore. §. Suidas.

le style du passage est semblable à celui de *Joseph*, par ces paroles ἰδοὺ δεχομένων, parce que cet Historien-là s'exprime ainsi. Cela est fort bien, pourvu que cette leçon soit fixe, car si on lit, avec *Eusebe*, σεβομένων, sans ἰδοὺ, c'est une autre expression. La première est conforme au style de *Joseph* : je le veux ; mais Mr. d'Aubuz ne produit aucun exemple de la seconde, dans cet Auteur. Ainsi la question se réduira à savoir laquelle des deux leçons doit être préférée ; question qu'on ne pourra jamais décider, tandis qu'on se réduira à ne rien avancer que sur des raisons au moins probables. Au reste, ce que je dis de cette expression se doit entendre des autres, dont on a des Variantes. Si l'on dit que le style de ces deux Textes est semblable à celui de *Joseph*, il est facile de répondre que cela ne leve pas la difficulté ; car, sans entrer dans la discussion du fait, il est certain qu'il y en a un des deux, qui n'est pas celui de *Joseph*. Il faudroit cependant dire qu'il en est, si ce qu'on objecte avoit lieu ; car si la conformité du style est une preuve que le témoignage, tel qu'on l'a dans *Joseph*, est de lui, & que celui, qu'on a composé de Variantes,

lui ressemble aussi pour le style, il faut dire qu'ils sont tous deux de cet Historien, ce qui enferme une contradiction manifeste.

ARTICLE II.

MICHAELIS ROSSAL *Observatio de CHRISTO, per errorem, in CHRESTUM commutato. Adnexus est ERASMI SCHMIDT Discursus de Pronunciatione Graeca antiqua.* A Groningue MDCCXVII. in 8. pagg. 240. avec les Index & la Préface.

FEU Mr. *Western* avoit publié en MDC LXXXVI. à Bâle, où il étoit alors Professeur en Langue Grecque, des Harangues, où il avoit traité de la Prononciation de la Langue Grecque, & où il avoit soutenu que la Prononciation des Grecs Modernes, qui prononcent H. comme un I. & qui confondent ensemble plusieurs Lettres & plusieurs Diphthongues, étoit la véritable, & l'ancienne. Mr. *Rossal* semble n'avoir pas vu cet Ouvrage, qui lui auroit pu épargner la peine de chercher divers exemples,

&

& de ramasser des autoritez, pour prouver que cette sorte de confusion est en usage, depuis plusieurs siècles, dans la Langue Greque. Cependant après avoir lû les Harangues de Mr. *Wetstein*, on n'a pas laissé de lire, avec plaisir, les remarques de Mr. *Rossal*, qui a traité le même sujet d'une autre maniere; & qui y a mêlé d'autres remarques de Critique, dont on peut tirer beau coup d'utilité.

On fait que jusqu'au commencement du XVI. siècle, on croyoit en Occident qu'il falloit prononcer la Langue Greque, comme le faisoient les Grecs de ce tems-là, & comme ils le font encore; mais qu'*Erasme* introduisit un autre sentiment, qui distingue les Lettres & qui est communément en usage, dans les Universtitez Protestantes. Un certain *Henri Coracopetræus*, ou *Ravestem*, qui avoit étudié à Louvain, a laissé un Ecrit signé de sa main, que *Gerard Jean Vossius* a rapporté, dans son *Aristarque* Liv. I. c. 28. & dans lequel *Ravestem* dit qu'il avoit oui dire à *Rutger Reschius*, Professeur en Langue Greque à Louvain, du tems qu'*Erasme* y étoit logé, dans le College Buslidien, qu'*Henri Glarean* y étant venu, *Erasme* l'invita

à souper, & lui demanda ce qu'il apportoit de nouveau : Que *Glarean*, qui savoit qu'*Erasme* étoit fort curieux de nouvelles & fort credule, lui répondit qu'il étoit venu à Paris de très-savans hommes de Grece; qui prononcoient le Grec autrement qu'on ne faisoit en ces pais, & qu'ils prononcoient le B *Beta* & non *Vita*; le H. *Eta*, & non *Ita*; pour *ai*, *ai*, pour *oi*, *oi* & ainsi du reste: Qu'*Erasme* ayant cûi cela, il écrivit peu de tems après son Dialogue, de la veritable prononciation de la Langue Latine & de la Langue Greque, qu'il fit imprimer à Bâle: Qu'ayant néanmoins appris depuis qu'on l'avoit trompé, il n'avoit jamais voulu suivre cette nouvelle prononciation, & n'avoit conseillé à aucun de ses Amis de la suivre: Que pour preuve de cela, *Reschius* avoit produit une Lettre, écrite de la main d'*Erasme* à *Damien Goës*, où il lui enseignoit la même maniere de prononcer le Grec, qui avoit été en usage auparavant: Voilà ce que racontoit *Reschius*, au rapport de *Ravestein*; mais *Vossius* ne pouvoit se persuader qu'*Erasme* se repentît d'avoir publié l'ouvrage dont on a parlé, tant ses raisons lui paroissoient fortes, &

croyoit

croyoit que s'il avoit continué à suivre la prononciation vulgaire, c'étoit pour s'accommoder à la coutume.

Il y a néanmoins des raisons, qui paroissent très-favorables à la prononciation moderne des Grecs. Mr. *Rossal* en fournit ici plusieurs, quoi qu'il ne traite cette question, qu'à l'occasion d'une autre chose. En entendant un Prédicateur, qui traitoit ses auditeurs de *Chrétiens*, il lui tomba dans la pensée que les anciens Payens avoient dit *Chrestus*, au lieu de *Christus*, & *Chrestiani*, au lieu de *Christiani*. Cela lui donna lieu de méditer en suite cette matière, & c'est ce qui a produit cet Ouvrage.

Il est bien certain que l'origine du mot *Christ* vient d'un mot, qui signifie oindre, pour les raisons que tout le monde fait; mais ce que l'on vient de dire, de la confusion des mots *Christus* & *Chrestus*, n'est pas moins assuré, comme Mr. *Rossal* le fait voir dans son I. & son II. Chapitre.

Dans le III. il remarque que le mot de *Christ*, qui n'étoit d'abord que le surnom qu'on donnoit à Jesus, devint ensuite comme un nom propre; après quoi il prouve, en général, dans le IV. que la raison de la con-

fusion de *Xριστός* avec *Χριστός*, vint de ce qu'on prononçoit ces deux mots tout de même; ce qui a obligé *Suidas* de montrer leur différence, par la diversité de leur signification & de leur origine. Cela lui donne occasion de remarquer, dans le Chap. IV. que le même Auteur a soin de distinguer les mots, que l'oreille ne distinguoit pas assez; en marquant la manière dont ils s'écrivoient, & leurs différentes significations. C'est ainsi qu'il distingue *ἐγείρατε* levez vous, d'*ἐγείρετε* levez, ou réveillez, parce qu'on les prononçoit de même. Ainsi encore, comme il montre dans le Chapitre suivant, *1. Tim. VI. 5.* on trouve le mot *καταφώνημα* de vaines paroles, où plusieurs Anciens ont lu *καινοφωνία* nouvelles manières de parler. L'Auteur rapporte un passage d'*Eustathe*, où cet Archevêque remarque que le son de *κίτος* & *καίτος* étoit le même. Il fait voir, après cela, dans le Chap. VI. que l'oreille ne distinguoit pas non plus la voyelle *i* de la diphthongue *ei*.

Il revient au Chap. VII. aux mots *Χριστός* & *Χριστός*, que l'on confondoit ensemble, à cause de la confusion constante de *l'n* & de *l'i*; que *Mr. Rossal* prouve, par plusieurs exemples.

Il continue la même matière, dans le Chapitre suivant, où il confirme ce qu'il a avancé, par l'autorité * de *Saumaïse*. Dans le IX. il fait voir qu'on ne confondit pas seulement $\chi\rho\iota\varsigma\omicron\varsigma$ & $\chi\rho\iota\varsigma\delta\omicron\varsigma$, mais que l'on écrit aussi pour le premier $\chi\rho\epsilon\iota\varsigma\omicron\varsigma$, comme il le prouve, par l'Acrostiche fameux de la Sibylle, où ce mot étoit écrit de la sorte, ainsi que Mr. de Valois l'avoit montré. Notre Auteur fait encore voir, qu'un Valentinien, nommé *Marc*, dont parle S. *Irenée* Liv. I. c. 12. (selon l'ancienne division & le XV. selon celle du P. *Massuet*.) écrivoit $\chi\rho\epsilon\iota\varsigma\omicron\varsigma$ & $\epsilon\chi\rho\iota\eta$, comme il paroît, par le nombre des lettres, qu'il attribue à ces deux mots. Il n'avoit pas vu l'Edition de S. *Irenée*, par Mr. *Grabe*, ni celle du P. *Massuet*, & il n'a pas pris garde que le P. *Petau* l'avoit dit avant eux, dans ses Notes sur l'Hérésie des Marcétiens; de sorte que cette découverte lui appartient, autant qu'au P. *Petau*, & en effet il l'appuye ici, par plusieurs raisons, que ce Jésuite n'avoit point rapportées. Il fait voir au long que la Diphthongue EI & la voyelle I. se mettent fréquemment

* Mr. *Wetstein* avoit rapporté divers autres endroits.

ment l'une pour l'autre, dans les MISSI-
 dans les Inscriptions & dans les Mé-
 dailles. Par-là il paroît que l'on pro-
 nonçoit, parmi les Grecs, I & EI de
 même. Quelquefois aussi, comme
 Mr. Rossal le montre au Ch. X. l'E &
 l'I se confondoient; de sorte qu'il
 n'est pas surprenant qu'on trouve,
 dans une Pierre gravée, à l'usage des
 Basilidiens, X P E S T V Z pour CHRIS-
 TUS. Pour le Z Latin, il n'y a
 pas non plus sujet d'en être surpris;
 puis qu'on mettoit souvent cette Lettre
 pour le S. D'ailleurs il est constant
 que l'Eta & l'Epsilon se mettoient
 l'un pour l'autre assez fréquemment,
 chez les Atheniens; comme on le fait
 voir, par les Inscriptions & les Mé-
 dailles.

Notre Auteur passe de-là, dans le
 Chap. XI. à une autre Equivoque de
 son, par laquelle on confondoit &
 comme il le montre, par un en-
 droit de *Thucydide* & par d'autres Au-
 teurs. Il dit, avec raison, que cette
 remarque & les autres semblables,
 touchant la prononciation des Voyel-
 les & des Diphthongues Greques,
 peut beaucoup servir à la correction
 des fautes des anciens Copistes. C'est
 le contenu du Ch. XII. Dans le XIII.

l'Auteur montre que l'on confondoit aussi *oi* & *ry*, comme *Mrs. de Saumaise* & de *Valois* l'ont remarqué.

Mr. Rossal parle, en peu de mots, dans le Chap. XIV. de la Controverse, qui est entre les Savans touchant la prononciation moderne de la Langue Greque, que les uns soutiennent être la véritable, & la même que celle des Anciens; & que les autres prétendent être corrompue. Il croit qu'il est difficile de prononcer là-dessus, mais qu'il y a eu néanmoins quelque ressemblance entre les sons des Voyelles *α, ε, ο* & entre les Diphthongues *ει & οι*. Il l'a en effet prouvé & *Mr. Wetstein* a encore plus rapporté d'autoritez & d'exemples, pour le montrer. Mais il ne laisse pas d'y avoir beaucoup de difficulté en tout cela, & si l'on a bien de la peine à répondre aux raisons de ceux, qui favorisent la prononciation moderne: ils sont aussi fort embarrassés à satisfaire aux objections, qu'on leur fait.

* Il semble qu'au commencement les Lettres, tant Voyelles, que Consonantes, ont été inventées pour marquer de differens sons, & que plu-

N 6

ieurs

* *Remarques de l'Auteur de la B. A.*
O M.

ieurs Lettres & Diphthongues n'ont pas marqué non plus les mêmes ; excepté , en quelques endroits ; comme on peut le reconnoître par l'orthographe , où les lettres se changent en d'autres ; parce qu'il seroit difficile de les prononcer devant d'autres , selon leurs sons naturels. On le peut remarquer , dans l'orthographe Latine , qui est souvent contraire à l'origine indubitable des mots.

Les Lettres des Grecs étant constamment * tirées des Phéniciennes , il y a eu , au commencement , comme il semble , plus de rapport entre elles ; qu'il n'y en a eu , dans la suite des tems.

Les Grecs ont écrit , avec des Voyelles , au lieu que les Phéniciens & les autres peuples Orientaux les suppléaient , sans les écrire. Il est arrivé de là que les Grecs ont donné à quelques unes de leurs Voyelles les noms de certains signes , qui ne sont pas des voyelles ; mais qui se joignent à toutes , pour leur servir d'Esprit doux , ou âpre. L'*Aleph* , ou l'*Alpha* , selon la prononciation Phénicienne , a signifié , chez les Grecs , *α*. Le *He* est devenu l'*ε* en

* Voyez ce qu'on en a dit , dans le Tome XI. de la B. C. pag. 39. & suiv.

Pe en lui ôtant l'aspiration. Le *Hbeth*
 est devenu l'*h*, comme le nom le fait
 voir & a continué aussi à servir d'as-
 piration, comme on le verra dans
 Mr. *Wetstein*. Le *Wau* a été changé
 en *o* & en *u*. Le *Jod* est visiblement
 l'*j*. L'*Ain*, est devenu l'*Omicron* &
 l'*Omega*. Comme les noms du *Hbeth*,
 du *He* & du *Jod* ont un rapport sensi-
 ble à l'*ἦρα*, l'*ἔψιλόν* & l'*ἰώτα*, il y a
 toute l'apparence du monde, qu'on
 n'a point dit au commencement *Ita*,
 & qu'on n'a point confondu l'*Epsilon*,
 avec l'*Iota*, ni l'*Iota* avec l'*Eta*. Le
 bêlement des Brebis, exprimé par βη,
 βη, est une preuve convainquante que
 l'*Eta* avoit plus de rapport à l'*Epsi-*
lon, qu'à l'*Iota*. C'est pour cela
 que les plus anciens Latins ont dit
 non *balare*, mais *belare*, pour *bêler*;
 comme le témoigne *Varron Liv. II. de*
R. R. c. 11. où il dit, en parlant des
 Brebis: *non enim mee sed bee sonare*
videntur oves vocem efferentes; à quo
belare dicunt, extrita littera, ut in
multis. Le *Wau* qui a été exprimé
 par l'*Hypsilon*, a eu aussi plus de rap-
 port l'un avec l'*Hypsilon*, qu'avec l'*Iota*.
 Mais comme le *Wau* est tantôt sim-
 plement confonne, & que tantôt il
 sert à former l'*o* & l'*u*, il est arrivé
 qu'on

qu'on a prononcé *eu év* & *ou av*, sur certaines occasions, comme font les Grecs Modernes; quoi qu'il soit difficile de dire si on l'a fait, dès le commencement.

Les Grecs Modernes prononcent *Bêta*, comme s'il falloit écrire *Vita*. Je ne saurois me persuader que cela ait été, dès le commencement; parce que, si cela étoit, la Langue Greque auroit été destituée, aussi bien que la Chinoise, de la seconde Lettre de l'*Alphabet* Phénicien; ce qui n'est nullement croyable, puis que les Latins, qui ont tiré leur *Alphabet* des Grecs, ont toujours eu le *B*, comme nous le prononçons. Le bélement des Brebis exprimé par *βη*, comme je l'ai dit, est une preuve du son du *B* Grec, comme de celui des Latins. Il est vrai néanmoins que les Rabbins donnent au *Beth* Hebreu tantôt le son du *B* Latin & tantôt celui de *V* consonné; en quoi je doute fort s'ils ont raison, parce qu'ils n'ont inventé leurs Regles Grammaticales, que long-tems après que leur Langue fut devenue une Langue morte; d'autant plus que les anciens Interpretes Grecs ne mettent point de difference dans la maniere dont ils expriment

cette

cette Lettre, dans les noms propres. Ils disent Βαβελ, ou Βαβυλων, en caracteres Latins *Babel* & *Babylon*, & de même dans les autres, que la version Latine écrit constamment avec un B & non avec un V confonne. Il est vrai néanmoins que les Latins, ont confondu, dans leur propre Langue, ces deux Lettres, en diverses occasions & que dans les Missives, elles sont souvent mêlées, comme dans le langage des Gascons. Mais ils n'ont jamais confondu, que je sache, *vivere*, avec *bibere*, comme font ces derniers. Il n'y a qu'à consulter *Erasmus* & *Lipse*, dans leurs *Traitez de la Prononciation*.

On a tort de dire que les Barbares, qui envahirent la Grèce, ont été cause du changement de la Prononciation ancienne de la Langue Grecque, puisque l'on montre que la confusion des Voyelles & des Diphthongues dont on a parlé, avoit eu lieu, plusieurs siècles auparavant, comme on le peut voir dans les Harangues de *Mr. Wetstein*. Ces sortes de changements ne se font qu'insensiblement, & par l'usage du peuple; dont on ne peut marquer ni le commencement, ni les progrès. Il arrive que dans certains mots, & devant certaines Consonnes on prononce un peu

peu autrement les Voyelles. Il arrive encore que, sans cela, ces mots qui paroissent semblables à ceux qui n'ont pas l'oreille assez fine, pour les distinguer, different néanmoins aux oreilles plus accoutumées aux sons de la Langue, dont il s'agit. Si l'on examine la prononciation de la Langue Latine, dans la bouche des Italiens, des Espagnols & des François, dont les Langues sont venues de la Latine; & celle des mots, que ces Langues ont également tirez du Latin; on sera surpris de cette variété, sans en pouvoir rendre aucune raison. Que si elles étoient mortes, & que l'on eût des livres écrits, dans ces Langues; on les prononceroit tout autrement, qu'on ne les prononce aujourd'hui, en vertu de la force originale des Lettres Latines, & l'on se tromperoit infiniment à force de raisonner, même conséquemment, sur des suppositions qui ne seroient point fausses; parce que les sons, qui ne subsistent point, se seroient évanouis. Combien y a-t-il de Lettres, qui ne se prononcent point en François & qui s'écrivent constamment? Qui pourroit savoir que dans les mots, dont je viens de me servir, *pronon-*

nonce & écrive, quand le mot suivant commence par une Consonne, & que quand il commence par une Voyelle on n'y sent qu'un T, de plus, à la fin, sans que l'N. se fasse remarquer? Qui pourroit deviner la différence de l'E masculin, féminin, & circonflexe, qu'on ne marquoit point, il y a deux censans & moins, par des accents? Qui s'imagineroit que la syllabe OI s'exprime, par le même son à peu près, que l'E circonflexe, & cela non pas par tout? On dit *toit & boit*, en faisant sentir l'O, mais on lit *étoit* comme *étét*; *avoit*, comme *avét*, & ainsi du reste. Jamais on ne devineroit cela, par la seule lecture des livres. Les Espagnols & les Italiens n'ont point d'E féminin, & si l'on sent, dans leurs Langues, le son du circonflexe François, ce n'est qu'à cause des Lettres suivantes. Si la Langue Angloise étoit morte, pourroit-on savoir, par le raisonnement, le son de ses Voyelles, de ses Diphthongues & celui de la consonne TH? En supposant que ces Lettres étant Latines, on doit les prononcer selon l'usage de la Langue Latine. Si un étranger, qui n'auroit jamais vu de Grammaire Angloise, mais qui s'en feroit fait une, ni

oui

ouï parler cete Langue à des Anglois, ou à d'autres personnes qui la prononçaient bien, avoit néanmoins aquis assez de connoissance de la Langue, pour entendre bien les livres; comme cela pourroit arriver, & arrive même, en partie, tous les jours; si un étranger, dis-je, alloit en Angleterre, avec cette connoissance, il n'entendrait presque rien dans le langage. Il en est de même de ceux, qui ont appris le Grec, dans les Grammaires, que l'on lit communément parmi les Protestans: ils n'entendent presque rien, dans le langage des Grecs Modernes; & si les Anciens Grecs ressuscitoient, ils ne les entendraient pas mieux.

Mais comme on n'apprend pas le Grec, pour s'entretenir avec les Grecs, mais seulement pour entendre les Livres; il faut tomber d'accord, que la prononciation, établie par *Erasmus*, est plus commode, que celle des Grecs, à cause de l'ambiguité des sons, que la dernière renferme, à nos oreilles.

On doit tirer cette conséquence de là, que ce que l'on appelle *Euphonies*, ou de beaux sons, & au contraire *Cacophonies*, ou de mauvais sons, dépend uniquement de la coutume de chaque Na-

Nation, qui trouve beaux les sons de sa Langue, dont les autres sont souvent choquées, parce qu'elle y est accoutumée. Les sons beaux, ou rudes dépendent uniquement de l'usage & n'ont qu'une beauté & qu'une rudesse relative. On a infiniment loué la Beauté & l'Harmonie des vers Grecs, à l'égard du son. Cependant si l'on prononce les deux premiers vers de l'Iliade, & mille autres semblables à la moderne; il n'y a personne, qui ne soit choqué de l'*Iotacisme*, ou des fréquens I. que l'on y entend:

Μίνιν αἶδε, Τηβῶν Πηλεΐδης Ἀχιλλεύου.

Οὐλομένην κί μιν Ἀχιλῆος ἄλγε' ἔθηκε.

On a bien aussi autrefois remarqué l'*Iotacisme* de cette Langue, qui ne choquoit point les Grecs, ni même les Romains; mais aujourd'hui, point de Nation de l'Europe ne s'en accommoderoit. On doit conclure de là, qu'il ne faut pas changer légèrement un mot, dans un Auteur, seulement pour éviter la *Cacophonie*, qui choque aujourd'hui nos oreilles; & qui n'étoit point une *Cacophonie* à celles des An-

Anciens. Pour revenir à nôtre Auteur, il montre au Chap. XV, que l'ambiguité du son a fait confondre κάμηλον *chameau*, avec κάμιλον *cable*, Matth. XIX, 25. Il examine & explique au long, dans ce même Chapitre, & dans les suivans, jusqu'au XVII, un passage obscur de *Justin Martyr*, sur l'Étymologie de χριστός, ou, comme le croit Mr. *Rossal*, de χριστός. On ne pourroit pas rapporter ce qu'il en dit, sans s'étendre trop, & sans mettre trop de Grec ici. Le passage paroît d'abord corrompu, comme *Scaliger*, & Mr. *Grabe* l'ont cru. Mr. *Rossal* juge aussi qu'il falloit lire χριστός, au lieu de χριστός, dans ce passage. Ce qu'il en dit mérite l'examen de ceux, qui entendent la Langue Greque. Ils y trouveront l'explication de divers passages des Anciens, aussi bien que dans le XVIII. & dernier Chapitre, où il traite des mots χριστός & Χριστός.

A la fin, on trouve un Discours d'*Erasmus Schmidt*, Professeur en Langue Greque, à Wittemberg, au commencement du siècle passé, où il défend, avec hauteur, la prononciation des Grecs Modernes; contre ceux qui sont d'un autre sentiment. Mais quoi qu'il dise, il ne répond rien de solide

aux syllabes $\beta\eta$, $\beta\eta$, dont *Cratinus* s'est servi pour représenter le *Bélement*; duquel le son est parfaitement bien exprimé, en les prononçant, à la maniere d'*Erasme*, par un É ouvert & long *bè bé*; & très-mal, en disant *vi vi*. Si l'on ne pouvoit pas exprimer mieux le bélement en caracteres Grecs, il falloit se taire. Quoi qu'il en soit, ce petit Livre, qui étoit devenu rare, méritoit d'être rimprimé. Pour moi, s'il faut dire ce que je pense je croi que l'on a dit d'abord *Eta*, ou qu'on l'a prononcé *é*, comme un É ouvert, & dans la suite du tems, en quelques mots, comme *ei*, & comme un *i*. Il reste en effet des vestiges des deux premières prononciations, aussi bien que de la dernière. On en trouvera quantité d'exemples, dans le Discours de *Schmidt*, & dans les Harangues de *Mr. Wetstein*, quoi qu'ils aient entrepris de prouver tout le contraire. Il s'est pu faire que, depuis quelques siècles, la prononciation s'est réduite à l'état, auquel elle est aujourd'hui en Grece; mais je ne saurois croire qu'au commencement, & pendant plusieurs siècles, l'*Eta* n'ait eu les trois sons, que j'ai marquez.

ARTICLE III.

GUILHELMIMUSGRAVE, *Regie Societatis utriusque socii*, **GETA BRITANNICUS**. *Accedit domus Severianæ Synopsis Chronologica & de scuncula quadam M. Regis Ælfredi Dissertatio.* *Hicæ Donnoniorum Ann. MDCCXVI. in 8. Pagg. 226. avec les Préfaces & les Index. Se trouve à Amsterdam, chez Frid. Bernard.*

C'EST ici un Recueil de trois piéces imprimées séparément, à Excester, en Angleterre, & ensuite réunies en un Volume. Une statue, que l'on croit être de *Geta*, fils de *Severe*, dans un bas relief trouvé près de *Bath*, a été l'occasion des deux premières & un bijou du Roi *Ælfred* de la troisième.

I. CE Recueil commence par des Prolegomenes, sur la vie de *Geta*, qui se trouve dans l'Histoire Auguste. On remarque, dans ces Prolegomenes, 1. qu'encore que les MSS. & les Editions l'attribuent à *Ælius Spartien*, *Gruter* & *Casaubon* ont néanmoins cru qu'elle n'étoit pas de lui, mais qu'ils n'ont

n'ont pas dit de qui elle pouvoit être ;
 2. que Mr. *Dodwel* a cru qu'elle étoit de *Jules Capitolin*, qui étoit le seul Auteur des Vies, qu'il y eût sous Constantin, à qui celle de Geta est dédiée :
 3. que l'on reconnoît généralement que les Vies de *Clodius Albin*, d'*Opilius Macrin* ; des deux *Maximins*, des trois *Gordiens*, de *Maxime* & de *Balbin*, sont du même, & qu'il y a grande apparence que celles de *Pescennius Niger*, de *Caracalla*, de *Diadumene*, & d'*Elagabale* sont aussi de lui : 4. que, cela étant supposé, on remarque en effet une grande ressemblance de style, entre cette vie de Geta & celles qui sont reconnues pour être véritablement de *Capitolin*, comme Mr. *Musgrave* le montre, par plusieurs exemples ; 5. que l'on voit la même ressemblance, entre les vies de *Niger* & de *Caracalla*, & celles qui sont constamment reconnues pour être de *Capitolin*, à qui M. *Dodwel* les a aussi attribuées : 6. que cette vie de Geta est fort mal écrite, mais qu'on est obligé de s'en contenter, à cause de la perte des Auteurs Latins & Grecs, qui en avoient fait l'histoire ; car quoi qu'on ait encore *Herodien*, il est extrêmement court, en ce qui regarde Geta : 7. que

que *Capitolin* fit sa vie ; environ quatre-vints ans , après sa mort , au commencement du Siècle IV. *Aurelius Victor* vers le milieu du même siècle & *Eutrope* vers la fin ; mais qu'ils y commirent de très-grandes fautes , dont on donne ici quelques exemples. Il est fâcheux , que l'on n'ait que de mauvaises vies de tant d'Empereurs.

Après cela , vient la vie même de *Geta* , par *Capitolin* , divisée en Chapitres , avec les Notes entières de *Gruzer* , de *Casaubon* & de *Saumaïse* & celles que *Mr. Musgrave* y a ajoutées. On peut bien croire que les trois premiers ont épuisé ce qu'il y avoit à dire sur cette vie de plus important , sur tout par rapport à la Critique. On ne laissera pas de trouver quelque chose , dans celle de *Mr. Musgrave* , quoique courtes , que bien des Lecteurs seront bien aises de lire ; soit à l'égard de l'Histoire , soit à l'égard des mots.

: II. LA Dissertation sur *Geta* est la plus considérable piece de ce Recueil. On trouva près de *Bath* un bas relief assez bien conservé par le haut , mais où le bas , où étoit apparemment l'inscription , manque. On y voit un jeune homme nud à cheval , & à tête nue ; sans laurier , ni diademe ,

avec un javelot, sans fer, qu'on nommoit *hasta pura*, à sa main droite; & un petit bouclier, qu'on nommoit *Parma* à sa gauche, de vint pouces de diametre, ce qui est à peu près la grandeur ordinaire du bouclier des Cavaliers.

Mr. *Musgrave* traite d'abord de la statue, que l'on voit dans ce relief, & l'explique en un détail, dans lequel on ne peut pas entrer. On dira seulement en général, qu'on fait voir dans le Chap. I. que le visage du jeune homme, dont il s'agit, ressemble assez à celui de Geta, tel qu'il est dans les Médailles; quoi qu'on le voye entier, au lieu qu'il n'est qu'en profil, sur les Médailles: que les statues des Empereurs étoient quelque fois sans laurier, ni diadème: qu'on ne les plaçoit pas toujours dans les lieux les plus fréquentez, puis que ce relief a été trouvé hors de la Porte, dans un grand chemin; où il a pu être placé, parce que Geta avoit fait refaire ce chemin, & avoit bâti des édifices publics, lors qu'il gouvernoit la partie méridionale de la Grande Bretagne.

On traite, au Chap. II. d'autres particularitez, touchant la personne de Geta: dans le III. des inscriptions, où

l'on trouve le nom de cet Empereur, lesquelles on explique, en peu de mots, par plusieurs remarques concernant les Antiquitez; dans le IV. des Médailles frappées du tems, & en l'honneur de Geta, que l'on divise en trois classes; dont la premiere regarde celles, où l'on ne voit que son visage; la seconde celles où il ya quelque chose, qui concerne ses bonnes qualitez; & la troisieme celles qui contiennent des monumens des honneurs, qui lui furent décernez; dans le V. diverses choses qui regardent Geta, & particulièrement la haine, que lui portoit son frere, & sa mort.

Ensuite il ya la Chronologie de la Maison de l'Empereur *Severe*, Pere de *Caracalla*, ou *Caracallus* & de *Geta*, depuis l'an de l'Ere Commune CXLV. jusqu'à l'un CCXVII. où l'on voit les années de leurs naissances & de leurs morts, avec les principaux evenemens de leurs regnes, & quelques autres, qui ne les regardent pas. Mr. *Musgrave*, qui peut être mis dans le nombre des Libraires savans, a non seulement consulté avec soin les Auteurs, des lumieres de qui il a pu profiter; mais il a encore plus fait d'attention à la matiere particuliere, qu'il

qu'il traite & à celle de plusieurs Médailles. Outre la figure de Geta, Mr. *Musgrave* a fait mettre à la fin du livre celle du *Septizonium*, ou du Mausolée de Severe.

III. ENFIN il y a ici une Dissertation touchant une image; qui a appartenu à *Ælfred*, Roi des Saxons Occidentaux, qui mourut l'an DCCCC, & qui après avoir donné plusieurs combats aux Danois, en perdit un dans la Province de Sommerfet; après quoi il se retira chez un Bouvier, & se cacha dans des Marais du voisinage, où il perdit apparemment ce bijou, qui s'y est retrouvé quelques siècles après. Ce Roi ayant ramassé ensuite des troupes, mit en fuite près d'une petite terre, nommée *Arhelney*, les Danois; il acheta des propriétaires le lieu, où il s'étoit caché, & y fit bâtir un Monastere.

Ce bijou est en forme de poire, long d'environ trois doigts, & large de deux & d'un doit d'épaisseur. Du côté antérieur, il y a un cristal, qui est arrêté par de petites feuilles d'or, qui font autour. Au travers du cristal, on voit la figure d'un homme jusqu'à la ceinture, d'un visage severe, la tête un peu penchée du côté droit. Il semble être assis sur une Chaire, sur laquelle il

appuye ses deux coudes , & tenir entre ses mains les branches de deux Iris, comme deux sceptres. Elles paroissent jointes au dessous & sorties d'une même tige , & monter jusques vers la tête de celui qui y est peint , où elles jettent chacune une fleur. Au dessous , il semble y avoir la tête d'un poisson, comme un Daupin, avec divers ornemens ; que l'on comprendra mieux , en jettant les yeux sur la figure, que par la description, qu'on en pourroit faire.

Le revers est couvert d'or, avec divers ornemens, & sur le bord il y a en caracteres Romains ÆLFRED MEC HEIT GEVVRCAN, c'est à dire, *Ælfred m'a fait faire*. Mr. *Musgrave* croit, après Mr. *Hicks*, que c'est là l'image de Jesus-Christ. On pourra voir dans l'Original ce que notre Auteur dit de l'usage qu'*Ælfred* faisoit de cette peinture & de l'usage des images en général.

Nous avons parlé, dans le Tome XXV. de la *Bibliothèque Choisie*, de l'Épithaphe de *Julius Vitalis*, publié par le même, avec les notes de Mr. *Dodwel* & les siennes.

ARTICLE IV.

La Vie & les Ouvrages de JEAN PASSERAT, Professeur Royal en Eloquence, dans l'Université de Paris, à la fin du XVI. Siecle.

AYANT recouvré tous les Ouvrages de Jean Passerat, fameux par son savoir dans les Belles-Lettres; j'ai crû que ceux, qui les aiment, & qui n'ont pas vû tous ses Ouvrages, ne seroient pas fâchez d'en trouver quelque chose ici. Cette Bibliothèque, comme le titre le fait voir, n'a pas été entreprise, pour parler seulement de Livres & d'Auteurs Modernes, mais encore des Anciens, soit qu'ils aient été rimprimez depuis peu, ou non; ainsi qu'on l'a déjà fait, dans la Bibliothèque Choisie. Passerat a si fort excellé, dans son genre d'écrire, tant en Prose qu'en Vers, & a été d'ailleurs un si excellent Critique; qu'il est bon d'exciter ceux, qui étudient les Belles-Lettres, à rechercher ses Ouvrages & à les lire avec soin, comme ils le méritent. Mais comme l'on aime à connoître la personne des Au-

teurs, que l'on estime, je dirai d'abord ce qui s'en trouve, à la tête du Recueil de ses Harangues & des Discours, qu'il a faits, en divers tems, à l'Ouverture de ses leçons, & ce que j'en ai pu ramasser d'ailleurs, après quoi je parcourrai ses Ouvrages.

JEAN PASSERAT fut fils de *Pantaleon Passerat*, & de *Nicole Thienot*, qui étoient de Troie, en Champagne, & naquit le jour de la fête de S. Luc, en cette même ville, en MDXXXIV. Pantaleon avoit beaucoup voyagé & ne manquoit pas de savoir, qu'il cultiva jusqu'à sa vieillesse. Il avoit un Beau-Frere, qui étoit Chanoine de S. Pierre de Troie, & qui prit soin de faire étudier son Neveu; ce qui fait croire que Pantaleon n'étoit pas en état de faire cette dépense, ou qu'il étoit mort, sans avoir laissé à son fils de quoi pourvoir aux frais de son éducation. Son Oncle l'envoya à un Collège de cette ville, où *Laurent Ataria*, Prêtre, avoit soin de le conduire tous les jours; mais le Régent, sous lequel il étoit, le traita si mal, que le jeune *Passerat* se sauva de Troie, d'où il alla à Bourges, au delà de la Loire. Il n'y

n'y put subsister autrement, qu'en se mettant en service, chez un homme qui faisoit travailler à des mines de fer de ce pais-là. * L'Auteur de sa vie ne dit point que *Passerat* se soit appliqué à apprendre à manier le fer. Il témoigne seulement qu'il y avoit appris à pêcher, & qu'il s'en ressouvenoit avec plaisir. De-là *Passerat* alla à *Sancerre*, ville fameuse sur la riviere de Loire, à sept lieues de là. Il s'y mit au service d'un Religieux du Monastere de S. Satyre, ou S. *Satur*, comme on le nomme en France, & que l'on dit être ce Satyre, qui souffrit le Martyre à Carthage, avec Ste. *Perpetue*; comme on le peut voir dans les Actes Anciens, qui en restent.

Ayant demeuré là trois, ou quatre mois, il se lassa de ce service & s'en retourna à Troie; où son Oncle le Chanoine lui pardonna sa fuite & le remit au College, où il l'entretint trois ans.

De là on l'envoya à Paris, où il entra dans le College de Rheims, où enseignoit un certain *Rochon*, qui depuis s'apliqua à la Médecine. Il fut ensuite renvoyé à Troie, où un nommé *Lescot*, que l'on estimoit pour son savoir dans la Langue Latine, fut cause de son

O 4 avan-

* *Papire Masson*, dans son *Eloge*.

avancement. Ce *Lescot* ayant été appelé, par le College du Pleffis, à Paris, y emmena *Passerat* avec lui; & comme il fut lui-même Régent de la premiere Classe, *Passerat* le fut de la seconde. Il ne s'y borna pas à l'instruction de la Jeunesse, comme il arrive ordinairement, mais il étudia, en son particulier, les Anciens Auteurs Grecs & Latins, & fit des derniers des recueils, en forme de Dictionnaires, avec beaucoup de peine; où il marqua avec soin les significations de chaque mot, & commença à s'acquiescer par-là une connoissance exacte de la Langue Latine; qu'il écrivoit, avec une très-grande politesse. Ceux qui ont vû ses commentaires sur *Catulle*, *Tibulle* & *Properce*, & sur tout sur le dernier, ont bien pû comprendre, qu'il falloit qu'il eût de semblables recueils; sans quoi il n'auroit guère été possible qu'il citât un si grand nombre de passages des Anciens, pour éclaircir les expressions de ces Auteurs. C'est une chose, qui ne se peut faire, qu'avec beaucoup de peine, de tems & d'attention à distinguer la signification propre de chaque mot & de chaque expression, de celles qui ne sont que figurées, & à obser-

server par l'usage, les occasions, où les Anciens les employoient dans l'un, on dans l'autre sens. C'est une connoissance, que fort peu de gens ont, parmi ceux-là même qui se piquent d'entendre bien cette Langue. La plupart n'entendent point exactement les mots & les expressions, & ne sauroient donner de raison, pourquoi les Anciens s'en servoient en certaines rencontres & non pas en d'autres. Cela les empêche d'entendre les finesses du style des Anciens, & d'en pouvoir faire remarquer les beautés, à ceux qu'ils enseignent. Ils se forment ensuite eux mêmes un style, par routine, qui, quoi que composé de mots & d'expressions de la Langue Latine, & qu'ils peuvent justifier, par des Auteurs Anciens, en les considérant hors de la suite du discours, n'est néanmoins nullement Latin, quand l'on examine tout le discours ensemble; parce que les manieres de parler, dont ils se servent, ne sont pas placées en leur lieu. Ceux qui sont accoutumés à lire les Anciens, & qui ont par-là pris le goût de l'Antiquité, s'apperçoivent d'abord de cette nouvelle Latinité, quoi que souvent admirée de ceux, qui ne lisent que les

Modernes. Mais si on lit les discours de *Passerat*, dont nous parlerons dans la suite, on sent facilement qu'il étoit maître de la Langue, dont il se servoit, & que s'il avoit vécu, il y a dix-huit cents ans, & qu'il eût pensé les mêmes choses, il auroit pu les exprimer de même, avec l'applaudissement de ses contemporains.

Mais pour ne pas trop m'éloigner de mon dessein, par des réflexions générales; j'ajouterai ici à ce que l'Auteur de la Vie de *Passerat* dit, de son habileté dans la Langue Latine, & du Dictionnaire de cette Langue, qu'il avoit fait, pour son propre usage; que c'est-là apparemment la raison, qui a engagé les Libraires de Lion, qui impriment autrefois celui d'*Ambroise Calepin*, de mettre au titre que *Passerat* l'avoit revû & augmenté, quoi qu'il n'y eût rien fait. On peut s'en assurer, par les fautes grossières qu'il y a, & que *Passerat* n'étoit nullement capable de commettre.

Après avoir été quelque tems, dans le College du Pleffis, il passa à celui du Cardinal le Moine, dont le fameux *Edmond Richer*, depuis grand défenseur des libertez de l'Eglise Gallicane, avoit alors la conduite. Le
célé-

célèbre *M. Antoine Muret*, qui étoit un très-grand maître, comme l'on fait, de la Langue Latine, & qui étoit revenu alors de Rome, le vint voir le premier, & entretint beaucoup de commerce avec lui.

La peste, qui vint quelque tems après, obligea *Passerat* à sortir de la ville, pour se retirer à Mailly, en Gâtinois, sur le chemin de Lion. Quand la maladie fut passée, il revint à Paris & y enseigna la Langue Latine, avec une très grande réputation. Il explica alors les Mémoires de *Jules-César*, & il avoit pour Auditeurs *Mrs. de Rambouillet*, *Pierre Ronsard*, & *Jean Bayf*, fils de *Lazare*; qui furent les Poètes François les plus estimez de leur tems & qui croyoient qu'ils avoient nécessairement besoin de la connoissance des Anciens, pour exceller dans la Poësie François. Ils ne se trompoient pas dans le fonds, mais seulement en ce qu'ils donnoient un tour Latin à leurs expressions, qui étoient dures & forcées.

Passerat s'étant appercû qu'il ne pouvoit pas se promettre de posséder la Langue Latine à fonds, sans savoir la Latinité des Anciens Jurisconsultes; puis que, si on l'ignore, on

ne peut pas même bien entendre *Ciceron* ; s'en alla à Bourges , avec *Alfonce d'Elbene* , Evêque d'Albi , pour y étudier en Droit , sous *Cujas* , qui y étoit Professeur , & qui est le grand restaurateur de l'Ancienne Jurisprudence Romaine , dans ces derniers siècles.

Après avoir demeuré trois ans à Bourges , *Passerat* voulut retourner en sa Patrie , d'où il alla à Espernay , Ville de la même Province. Les habitans de cette ville , craignant d'être assiégés par le Prince de Condé , qui marchoit dans ce dessein , avec son Armée ; ils députerent vers lui *Passerat* avec quelques autres , pour l'en détourner , & ce Prince se laissa appaiser , par leurs raisons.

Passerat retourna ensuite à Paris , en M D LXIX. où il se fit connoître à *Henri de Mèze* , Maître des Requêtes , savant homme , & le Méceenas des gens de Lettres , qui étoient à Paris , en ce tems-là , comme * on le voit par les Dédicaces , qu'ils lui firent de leurs Ouvrages. *Passerat* lui

en-

* Voyez la dédicace , que Lambin lui a faite de son *Comm. sur le I. Livre de Lucrece.*

envoya des Vers Latins, tous les premiers jours de Janvier, depuis l'année M D LXX. jusqu'à la M D XCIV. Il se mit à expliquer, en particulier, le Titre des Pandectes, *de Verborum significatione*; sur lequel il pouvoit montrer, en même tems, les progrès qu'il avoit faits dans le Droit, en étudiant sous *Cujas*, & la connoissance exacte, qu'il avoit de la Langue Latine, qui étoit nécessaire pour bien expliquer ce Titre; dans lequel il s'agit du sens des mots & des expressions, que l'on pouvoit employer, dans les Actes. Il se rendoit dans son Auditoire, qui étoit proche de la porte de St. Victor, tout ce qu'il y avoit de gens à Paris, qui aimoient les Belles-Lettres. Dès lors il s'attira l'estime, & la connoissance d'une infinité d'hommes illustres, par leur savoir, leur qualité, ou leurs emplois; dont le principal fut le Maître des Requêtes, dont on a parlé, qui le logea dans son Hôtel, où il demeura vint-neuf ans. Le fameux *Pierre Ramus* étoit alors Professeur Royal en Eloquence; mais ayant été cruellement assassiné en M D LXXII. * le jour de la St.

O 7 Barthe-
* Voyez *Jaq. Auguste de Thou*, sur cette année, Tom. II, p. 822. Ed. de Geneve.

Barthelemi, par la jalousie & par la rage d'un de ses Collegues, *Passerat* lui succeda. * *Turnebe*, *Aurat*, & *Lambin*, quoi très-habiles dans la Langue Latine, s'étoient néanmoins plus signalez dans cette Ecole, en y expliquant des Auteurs Grecs, que des Latins; mais *Passerat*, encore qu'il se fût aussi fort appliqué à l'étude de la Langue Gréque, comme il paroît par ses Ecrits, avoit néanmoins plus cultivé la Latine, & il s'attacha principalement à expliquer les Auteurs Latins. Ce qu'il fit avec tant d'applaudissement & de concours, non seulement de la Jeunesse tant étrangere, que celle du Royaume, mais encore de personnes plus âgées; que son Auditoire étoit fréquemment honoré, par la présence de plusieurs Présidens & Conseillers du Parlement de Paris. On peut voir, par le Volume de ses Harangues, & par ses remarques sur *Properce*, qu'il explica d'un bout à l'autre, qu'il étoit digne de ce concours d'Auditeurs. Il n'y a rien de plus assuré, que ce que † dit un Ancien, que les tems, auxquels on vit, ne sont pas une chose indifferente à la Vertu:

Plu-

* *Scevola Sammarthanus Elog. Lib. IV.*

† *Pline Hist. Nat. Liv. VII, c. 28.*

*Plurimum refert in qua cujusque
virtus tempora incidit.*

Si *Passerat* s'étoit trouvé dans des tems , où l'on n'auroit point eu de goût , pour l'érudition , tous ses talens auroient été ensevelis.

Charles IX. & Henri III. lui témoignèrent de l'estime , & comme il faisoit de fort jolis vers François , le * second engagea *Passerat* à lui faire un Poëme François , sur la Chasse. Il en fit un , qu'il intitula le *Chien courant* , & qui est à la tête de ses Poësies Françaises. Il s'y adresse à Henri , à qui il parle ainsi :

*Henri, grand Roi, fleur des Princes
du monde &c.*

Il y traite de la meilleure sorte des Chiens de chasse , de la maniere de les reconnoître & de les élever , & des maladies , qui leur arrivent. Ce Poëme fut extrêmement approuvé de *Ronsard* , de *du Bellay* , de *Bayf* & des autres Poëtes d'alors , à ce que dit *Papire Masson* ; quoi que le style n'en

* Et non Charles IX. comme le dit *Pap. Masson*.

n'en soit pas si enflé que celui des leurs, ni si plein de *Latinismes*. On parlera, dans la suite, de ces Poésies.

Dans le VII. Discours, qui est sur les *Menechmes* de *Plaute*, *Passerat* témoigne que lorsque la Ligue fut maîtresse de l'Université, il discontinua d'y faire des leçons, & qu'*Henri de Méme* lui donna le moyen de subsister, dont il lui marque une très-grande reconnaissance. Il commença alors à penser sérieusement à *Plaute*, & à ramasser tout ce qu'il pourroit; pour se mettre en état de le mieux entendre, & de l'expliquer avec plus de succès. Pour cela il relut, avec soin, tous les anciens Grammairiens, qui le citent souvent, & les anciennes *Glosses*, qu'*Henri Etienne* avoit publiées, il n'y avoit pas long-tems. Il ramassa tous les fragmens des anciens Auteurs de ce tems-là, qu'il pût trouver, & fit en même tems deux Index, dont l'un étoit des anciens mots Latins, & l'autre des Lettres, qui ont de l'affinité les unes avec les autres, & de la manière dont elles se changent réciproquement. Il compara aussi les MSS. & les Editions de *Plaute*, dont il recueillit les diverses leçons. Il relut encore ce Poète, dès le commen-

cement

cement jusqu'à la fin ; & si vous me
,, demandez, *dit-il*, ce que j'ai avan-
,, cé ; je vous répondrai que j'ai au
,, moins compris qu'auparavant je n'y
,, entendois rien, ou très-peu ; que
,, j'en suis devenu plus timide, &
,, que j'ai eu beaucoup moins de
,, créance, pour les * songes des autres
,, pour les moins propres. Je ne
,, dis par néanmoins que, dans les
,, ténèbres d'une si grande antiquité,
,, je n'aye pu découvrir aucune rou-
,, te certaine ; mais la modestie ne
,, me permet pas d'en dire davantage.
Il promet au reste d'en donner des
preuves, dans son explication des *Me-
nechmes*. Il seroit fort à souhaiter
que ces Leçons eussent été publiées ;
je ne doute pas qu'on n'y trouvât le
bon goût & l'érudition, que l'on voit
dans celles qu'il a faites sur *Pro-
perce*.

Dans cet intervalle, *Passerat*, qui
n'étoit nullement du parti de la Li-
gue, aida à composer en M D XCIII.
l'ingenieuse satire, qu'on appelle *le
Catholicon d'Espagne*. Il y eut quatre
personnes qui y eurent part, *Jaques
Gillot*, Conseiller Clerc au Parlement
de

* Il entend les conjectures des Critiques,
pour la correction de Plaute.

de Paris, ami particulier de *Passerat*, le Roi. Chanoine de Rouën, & Chapelain du Cardinal de Bourbon, *Nicolas Rapin*, Prévôt de la Connétablie, & *Passerat*. Les deux premiers firent la prose, & le second fit le dessein de l'Ouvrage & le commença, comme de *Thou* l'assure, au XCV. livre de son Histoire. Les deux autres firent les vers, qui se trouvent dans cette Satire, comme Mr. du Pay l'assure, dans ses Notes sur cet Ouvrage, & Mr. le Duchat après lui.

L'an M D XCV. *Henri IV.* étant maître de Paris, *Passerat* recommença ses Leçons, par un Discours qu'il fit avant que d'expliquer ce que *Cicéron* dit des bons mots, dans le II. Livre de l'Orateur. Il y fait une invective très-vive contre les Jésuites, qu'il décrit comme des Hypocrites, & des Harpyes, qui sous prétexte d'enseigner pour rien, & faisant profession d'un entier desintéressement, avoient déjà amassé alors de grandes richesses, & qui étoient dans le parti de l'Espagne & ennemis de la France. Cet endroit mérite d'être lu & de *Thou* n'a pas dédaigné d'en inferer une bonne partie dans son Histoire, sur l'année M D XCV. Les reproches que

que l'on a toujours faits depuis aux Je-
suites & qu'en leur fait encore, parmi
les Catholiques, avec beaucoup de
véhémence, ne les ont pas guéris de
ces défauts; & ils ne laissent pas d'in-
sulter encore tous ceux, qui leur dé-
plaisent, sans pudeur & sans ménage-
ment.

Il paroît par ses Harangues, ou Ou-
vertures de ses Leçons, que nous a-
vons au nombre de XXIX. qu'il avoit
fait des Leçons sur diverses Comedies
de *Plaute*, sur plusieurs des Harangues
& des Livres de *Ciceron*, sur *Salluste*,
sur la Harangue de *Caton* de la Loi
Oppienne, sur la Consolation d'*Ovi-
de*, comme il croyoit, à *Livie*, sur le
Jugement des armes d'*Achille*, qui se
trouve dans le même Poëte, sur l'E-
pithalame de *Catulle*, sur *Properce*, &
sur les Bucoliques de *Vingile*. Il ne
nous reste que celles, qu'il fit sur *Ca-
tulle*, sur *Tibulle* & sur *Properce*.
Ceux * qui l'ont loué ne laissent pas
de parler de ses autres leçons, avec
beaucoup d'éloges; mais apparem-
ment, elles ne se trouverent pas en
état d'être imprimées, après sa mort,
ou quelque autre raison empêcha
qu'elles ne fussent publiées. On voit,
par

* *Scævola Sammaritanus.*

par ce qui nous reste de lui, en ce genre-là, qu'il étoit très-capable de perfectionner ses Ouvrages, s'il avoit eu le tems de les revoir lui même & de les préparer pour l'édition.

Cependant, en jouant à la paume, sans doute dans sa Jeunesse, il avoit perdu un œuil; ce qui ne l'empêchoit pas d'étudier & de travailler sans discontinuation, & souvent dès le matin, jusques bien avant dans la nuit. Il étoit d'un temperament assez robuste, à la goutte près, comme il paroît par son VI. Discours, qui est sur le *Pseudolus* de *Plaute*. Mais ses perpétuelles études lui attirerent enfin en M. D. XCVII. une Paralytie, qui lui fit perdre l'usage de la moitié du corps & ne lui laissa que la tête de libre. Encore perdit-il l'Oeuil, qui lui restoit, ce qui lui donna l'occasion de faire une Harangue, sur la perte des Yeux, qui est la dernière de toutes, & par où il paroît qu'il supportoit un accident aussi fâcheux, que celui-là, avec beaucoup de constance. Il publia néanmoins l'année, que je viens de marquer, ses Poësies Latines, qu'il dédia à *Jean Jaques de Même*, son Disciple, & fils de *Henri de Même*, à qui il devoit son avancement. Comme

me la Dédicace est du 1. de Janvier, il y a apparence qu'il n'étoit pas encore affligé de Paralyfie, en ce tems-là, & en effet il n'en dit rien.

Il conserva, dans sa maladie, sa belle humeur, comme on le voit, par quelques Epitaphes, qu'il fit pour lui-même, & que l'on va rapporter. Cela n'empêcha pas qu'il ne pensât sérieusement à la mort; & il fit quelques vers pieux, que l'on voit dans ses Poësies Latines, à la fin. *De Tibou* assure que son esprit s'étoit fort abaissé; & une Paralyfie ne pouvoit guere manquer de produire cet effet, à la longue. Il mourut le 14. de Septembre, l'an M D CII. âgé, comme dit *Papire Masson*, de soixante-huit ans. *Scevole de Ste. Marthe*, lui en donne soixante & treize, mais comme il ne dit point le temps de sa naissance & qu'il se trompe même au jour de sa mort, qu'il met au 12. de Septembre; on doit, ce me semble, avoir plus d'égard à *Masson*, qui met le jour & l'année de sa naissance, & qui, à l'égard de celui de sa mort, s'accorde avec la date du Monument que *Jean Jaques de Même* lui fit dresser, à la rue St. Jaques, dans l'Eglise des Dominicains, en ces termes, qui sont au dessous d'un buste de marbre.

IO. IAC. MEMMIUS ERRICI
 FIL. IO. IAC. NEPOS
 SVPP. LIBELL. IN REG.
 MAG. DISCIP. PRÆCEPT.
 CARISS. HOC. MONVM.
 DE SVO FIERI CUR.
 OBIIT XVIII. KAL.
 OCTOBR. DIE S. CRVCIS
 100 10 11.

Il s'étoit fait lui même des Epitaphes
 badines. Dans la première, il dit
 „ que lui *Jean Passerat*, Professeur
 „ Royal en Eloquence Latine, est là
 „ enseveli, dans une petite urne; il
 „ invite ses Disciples, à apporter des
 „ fleurs, sur son tombeau; & dit que
 „ ses os en reposeront plus douce-
 „ ment, pourvu qu'ils ne soient pas
 „ chargez de mauvais vers:

*Hic situs in parva Janus Passertius
 urna,*

Ansonii Doctor Regius eloquii.

*Discipuli memores, tumulo date serta
 Magistri,*

*Ut vario florum manere vernet
 humus.*

*Hoc culta officio mea molliter ossa
 quiescent,*

Sint

Ancienne & Moderne. 531

*Sint modò carminibus non onerata
malis.*

La seconde dit : „ je suis venu , je
„ m'en suis allé : vous êtes aussi ve-
„ nus , & vous vous en irez tous de
„ même.

*Veni , abii : sic vos venistis , abibitis
omnes.*

Dans la troisiéme , il parle ainsi :
„ Vous demandez , Passant , qui je
„ suis ; je n'en fai rien moi-même.
„ Vous saurez pourtant , par moi , ce
„ que vous ferez. Vous & moi nous
„ ne sommes que de la poudre , une
„ ombre , & le songe d'une ombre :

*Qui sim , Viator , quæris ; ipse nescio.
Qui sis futurus tu , tamen per me tu
scies.*

*Ego , tique pulvis umbra & umbra
somnia.*

Dans une autre , qui commence par
le même vers , le sens des trois sui-
vans est : „ Si non que je suis de la
„ poudre ensevelie & le songe d'une
„ ombre. Si , par hazard , vous sou-
„ haitez de savoir mon nom , deman-
„ dez

„ dez le à cette pierre muette , elle
 „ vous le dira :

*Nisi quod sepultus pulvis , umbra
 somnium.*

*Audire nomen fortè si meum voles ;
 Mutum rogato , dicet hoc tibi lapis.*

On verra d'autres Epitaphes , faites par ses Amis , à la tête de ses Poësies Françoises , & au devant de ses Discours. Je ne rapporterai , que celle de *Rapin* , dont j'ai déjà parlé , & qui , comme *Passerat* , étoit Poëte Latin & François. „ Nous , dit-il , qui a-
 „ vons vû *Passerat* , à peine vivant ,
 „ de la moitié de son corps , nous ne
 „ pouvons pas dire qu'il est à présent
 „ mort ; disons plutôt , qu'il a cessé
 „ de mourir :

*Nos qui Passeratam plures jam vi-
 dimus annos,*

*Dimidiâ vivum vix bene parte sui ;
 Non illum verè dicamus mortuum ,
 amici ,*

Dicamus potius : desit ille mori.

Si l'on peut recueillir le caractere de *Passerat* de ses Livres , qui sont , comme je croi , le meilleur portrait que nous

nous en avons , il avoit l'esprit délicat , l'imagination heureuse , l'humeur gaie & facile , & qui se plaisoit quelquefois à badiner. Son style François est plein d'enjouement , & pour le Latin il est si formé sur celui des Anciens , sans contrainte néanmoins & sans affectation , que très-peu de gens les ont si heureusement imitez. Son génie n'y est point couvert , par des tours embarrassants , qui étouffent souvent celui de ceux qui écrivent en Latin , sans bien posséder cette Langue. Il paroît au contraire , par tout ; on voit , par les choses , que c'est un François , qui parle , qui badine , qui harangue , qui raille ; mais qui le fait en sorte , que l'on diroit qu'il ne savoit que le Latin , & qu'il l'avoit appris dès l'enfance , avec des personnes consommées en cette Langue. Quoi qu'il soit plein d'allusions à l'Antiquité & à des passages des Anciens , son Discours n'est nullement composé de lambeaux tirez de leurs Ouvrages , ni de pensées qu'il leur dérobe ; comme le sont le stile & les Discours de bien des gens d'ailleurs habiles. Il cite judicieusement , & à propos ; il ne fatigue nullement son Lecteur , & lui laisse plutôt le desir de l'écouter plus

long-tems , que de l'envie de le voir finir.

Pour le caractère de son cœur & de ses mœurs , on ne peut pas si bien en juger par ses Ouvrages ; mais on n'a pas sujet d'en penser du mal. Quelque badinage & quelques vers François de galanterie , où il n'y a rien néanmoins de trop licentieux , ne peuvent pas en donner mauvaise opinion. Son portrait , qui est au devant de ses Poësies , ne le représente pas comme un homme , qui pût plaire & prévenir , par sa bonne mine. Il avoit les yeux très-petits , & il lui en manquoit un , comme on l'a dit ; il avoit le nez fort gros , & il étoit fort rouge de visage. Cela me fait croire qu'il ne faisoit des vers galands , que pour badiner ; sans qu'il y eût aucun amour en son fait ; ou peut être pour d'autres. Du reste il étoit bon François , fort ennemi de la Ligue & de ses partisans ; & bon Catholique , comme je crois , quoi qu'il eût mauvaise opinion des Jesuites & de leurs desseins ; aussi bien qu'*Etienne Pâquier* , qui étoit fort de ses amis , & qui l'a comparé à *Catulle* , dans une Epigramme Latine. *Masson* dit , dans son Eloge , „ qu'il embrassoit volontiers ce qu'il „ croyoit

„ croyoit bon & droit, qu'il estimoit
 „ beaucoup l'équité, & que, s'il s'en
 „ étoit éloigné, par passion, il se
 „ rendoit, sur le champ, à un ami qui
 „ l'en avertissoit, en redisant ces
 „ mots d'un Comique, *mutor veris,*
 „ la verité me fait changer. *Edmond*
Richer a aussi dit, dans son *Obstetrix*
Ingeniorum, que si certains emportez,
 dont il parle, „ rentroient en eux-
 „ mêmes, & s'ils se souvenoient qu'ils
 „ sont hommes, ils imiteroient plû-
 „ tôt la modestie incomparable de
 „ *Socrate*, de *Turnebe*, de *Lipse* & de
 „ *Passerat*, que l'envie de *Momus*, &
 „ son éloquence canine; & qu'ils
 „ n'employeroient pas la plus grande
 „ partie du tems, qu'on leur donne
 „ pour enseigner, à reprendre & à
 „ mordre les Ecrits des autres. —
 „ Cette coûtume de médire fait voir
 „ qu'ils ont trop de loisir, comme di-
 „ soit le même *Passerat*, lors qu'on
 „ lui demandoit, d'où vient qu'il ne
 „ reprenoit pas les Ecrits des autres.
 „ *A Dieu ne plaise!* disoit-il, *je n'ai pas*
 „ *assez de loisir, pour m'écartier si fort*
 „ *de ce dont je suis chargé, par ma*
 „ *profession.*

On ne voit pas en effet, dans les
Oeuvres de *Passerat*, des marques de

malignité, comme dans les Ecrits de certains Critiques. Mr. de Thou, * qui le louë d'ailleurs, dit néanmoins, qu'il n'estimoit pas fort les Ouvrages des autres. On lui a reproché en effet de s'être trop souvent opposé à Joseph Scaliger, dans ses notes sur Catulle, Tibulle & Propertius. On sait que Jof. Scaliger avoit publié en M D LXXVII. ces trois Poètes à Paris, chez Patisson, & qu'il travailla si rapidement sur ces Poètes, qu'il n'employa pas un mois à faire ses remarques, qui sont néanmoins de 252. pages in 8. dans le caractere qu'on appelle ici Garamond & Cicero en France. On ne peut guere douter que, quoi que ces notes soient très-savantes & judicieuses, pour la plupart, ce grand homme ne s'y soit trompé plusieurs fois, & que Passerat n'ait en quelque sujet de le reprendre. Mais je n'ai pas remarqué qu'il le fasse en termes choquans, ou méprisans. Quoi qu'il en soit, Scaliger, si l'on en croit les Scaligerana Secunda, où il y a bien des choses qu'il ne semble pas avoir pu dire, le lui rendoit bien avec mesure, dans la conversation; puis qu'on lui fait dire : Passerat

* Sur l'an MDCII. à la fin du Livre CXXVII.

serat étoit fort ignorant ; quoi qu'assurément il ne le fût point, dans les Sciences, qu'il professoit, & dans le cercle d'études dans lequel il s'étoit renfermé. L'érudition de *Scaliger* étoit beaucoup plus étendue, mais *Passerat* ne laissoit pas de savoir tout ce qu'un Professeur, en éloquence, ne devoit pas ignorer. *Scaliger* continué en Latin : *Vix octo legerat libros, bene instruebat juventutem, si duo verba Latine sciebat, omnes reprehendebat, non erat tantus, quantus habebatur. Tricostinus erat, bonus Pedagogus ad instituendam juventutem.* Je ne croi pas que *Passerat* eût beaucoup de lecture des Livres, qui concernent les Sciences ; mais il avoit beaucoup lu les autres Livres, comme ceux des Orateurs, des Historiens, des Poètes &c. Il se souvenoit d'une infinité de beaux endroits de l'Antiquité, dont il se servoit très-heureusement, comme on le voit par ses Discours préliminaires. On ne sauroit le nier, si on lit ce qu'il a écrit. Si *Scaliger* a parlé ainsi, il s'est laissé emporter à sa passion, ou à l'esprit de médisance, qui regne dans tout ce Livre. Il Je ne doute pas que *Passerat* n'instruisît bien la Jeunesse, mais pour le bien faire, il

faut avoir plus de jugement & de savoir, que *Scaliger* ne le croyoit. III. Ce qu'il dit de son peu de savoir, dans la Langue Latine, est entièrement faux, & *Scaliger* en seroit convenu, s'il avoit lû, lors qu'il parloit ainsi, quelques-uns des Ouvrages de *Passerat*.

Il faut en dire présentement quelque chose, selon l'ordre des tems auxquels ils ont été imprimez. En MDCVI. on publia premièrement ses Oeuvres Poétiques Françoises, en un Volume in 8. Ce fut son Neveu, nommé *J. de Rougevalet*, qui en eut soin, & qui les dédia au Duc de *Sully*. On sait dans quel état étoit la Poésie Françoisse de ce tems-là, à cause de la Langue qui a vieilli, & qui ne differe guère moins de celle d'aujourd'hui, que la Langue d'*Ennius* ne differoit de celle du tems de *Virgile*. Outre cela, les Poésies de bien des gens, en ce tems-là, ressembloient plus le Latin, que le François; elles étoient pleines de mots fabriquez par les Poètes, en dépit du génie de la Langue Françoisse, de transpositions de mots, & de constructions dures & forcées, aussi bien que de *hiatus*, ou concours de voyelles, qui ne s'éli-

doient

doient point. On n'observoit pas même le mélange des rimes masculines & féminines. Cependant on peut dire que *Passerat* est l'un des Poètes de ce tems là le moins infecté de ces défauts. Il observe la différence des rimes ; il est plus François , dans son stile , qu'une infinité d'autres , quoi qu'il fût plus de Latin qu'eux ; mais il ne prend pas soin d'éviter les *hiatus* , ce qui choque aujourd'hui nos oreilles , mais qui ne bleffoit les oreilles de personne , en ce tems là. On y voit toutes sortes de Poésies, Poèmes, Elegies, Sonnets, Chançons, Odes, Epigrammes, Epitaphes &c. Il y a très-souvent d'heureux tours & de beaux vers , & l'on voit par-là qu'il ne falloit à *Passerat* , pour réussir parfaitement , qu'être né cent ans après. On ne laisse pas de lire encore quelques-unes de ses Poésies , & de les rimprimer dans des recueils , à cause de leur tour simple & naïf , qui ressemble quelquefois à celui de *Marot*. Telle est * sa Métamorphose d'un Homme en un Oiseau , qu'on nomme *Cucou* , où un Vieillard , qui avoit épousé une jeune femme ,

*Qu'il aima trop, si l'on peut trop
aimer;*

& qui en suite en devint jaloux, la tenoit enfermée, mais ne put empêcher qu'elle ne s'enfuît, avec un Galant :

Sans dire adieu au bon-homme endormi.

*A son reveil, il se trouve sans elle,
Saut du lit, ses valets il appelle,
Puis ses voisins, leur conte son malheur,*

S'écrie au fen, au meurtre & au voleur.

*Chacun y court, la nouvelle entendue
Que ce n'étoit qu'une femme perdue,
Quelque Gausseur, de rire s'éclattant,
Va dire: ô Dieux, qu'il m'en avien-
ne autant!*

Il décrit ensuite son desespoir & comment il demandoit à tout le monde où sa femme étoit allée, de sorte que n'en apprenant aucunes nouvelles il se retire dans les bois, & y est changé en Oiseau, qui au printems demande la même chose :

Parle

Parle aux passans & ne peut dire
qu'où ?

Rien que ce mot ne retient le Concou
D'humain parler, mais par œuvres
il montre

Qu'onc en oubli ne mit sa mal-en-
contre.

Se souvenant qu'on vint pondre chez
lui,

Venge ce tort & pond au mid d'an-
trui;

Voilà comment sa douleur il allège.

Heureux ceux-là qui ont ce Privi-
lege !

Il y a beaucoup de traits sérieux & fa-
cétieux dans ces Poësies, qui peuvent
encore faire plaisir, à ceux que l'an-
cien Langage divertit. Une grande
partie de ces Poësies avoit déjà paru,
pendant la Vie de l'Auteur, puis qu'on
dit dans le titre de cette Edition, qu'elle
est augmentée de plus de la moitié
outre les précédentes impressions.

On doit dire la même chose de ses
Poësies Latines, qui sont intitulées :
Joan. Passeratii, Eloquentiæ Professoris
& Interpretis Regii, Kalendæ Januariae
& Varia quaedam Poëmata ; quibus
accesserunt ejusdem auctoris Miscellanea

numquam antehac typis mandata. Passerat en avoit publié une partie en 1597. qu'il avoit dédiée à *Jean Jacques de Même*, mais son Neveu *Rougevalet* publia, neuf ans après, ce même Recueil & y joignit tout ce qu'il trouva de Poësies Latines, parmi les papiers de son Oncle; avec quelques éloges, de ceux qui l'avoient connu, en prose & en vers. Comme *Passerat* avoit puisé son goût Poétique, à l'égard des vers Latins, dans les meilleurs Poètes de l'ancienne Rome, & qu'il a composé dans une Langue fixée, à l'usage du Siècle d'Auguste, & qui ne peut plus changer, à cet égard; on ne doit pas être surpris de le trouver, dans la Langue Latine, beaucoup supérieur à lui même, lors qu'il parle un François qui a vieilli, & qu'il fait des vers tels qu'on les faisoit, dans l'enfance de la Poësie Française. Les *Etrenes*, en vers Heroïques, qu'il offrit, pendant vint-six ans de suite, à *Henri de Même*, son bien-facteur, sont pleines d'invention & d'esprit & exprimées en style aussi pur & aussi relevé, que des Poësies de cette sorte le pussent être. Il y a sur tout de fort ingénieuses, & fort élégantes descriptions d'une Métairie de son Mécenas, d'un

d'un Bois qui y étoit , des Eaux que l'on y voyoit, de l'Ombre, d'un Paon, d'un Vent doux , de ce qu'on appelle en Latin *Nuga*, c'est-à-dire, des bagatelles de toutes sortes, du Néant qu'il fait en badinant la plus grande chose du Monde ; par une équivoque de la Langue Latine qui prend le mot *Nil* pour une simple particule négative & qui le prend aussi pour un Nominatif. Il feint donc que c'est un Nominatif, qui signifie le Néant, & il semble assurer que le Néant est plus grand que tout ; lors qu'il parle de toute autre chose. Ainsi il dit, en supposant que *Nil* est un Nominatif, qui marque quelque Etre ainsi nommé :

*Porrigitur magni Nil extra mœnia
Mundi,*

*-Dii que Nil metuant. Quid longo
carmine plura*

*Commorem ? Virtute Nil præstans
tantius ipsâ*

*Splendidusque Nil, Nil est Jove
denique majus.*

Il suppose qu'on pourroit traduire :
,, le Néant s'étend au delà des bornes
,, du Monde, les Dieux craignent le
,, Néant. Qu'est-il besoin que je
,, m'éten-

„ m'étende davantage? Le Néant est
 „ plus excellent, & plus éclatant que
 „ la Vertu, le Néant enfin est plus
 „ grand que Jupiter; au lieu que le
 sens est que *rien n'est au delà des bor-
 nes du Monde &c.* Il y a aussi un Poë-
 me intitulé *Nemo*, qui est un jeu tout
 semblable, & fait à l'imitation de ce-
 lui-ci, si je ne me trompe. Il y a,
 après ce Poëme, une Epigramme de
Tb. B. c'est-à-dire, de *Theodore de
 Beze*, comme je croi, à sa louange.

On lira aussi, avec plaisir, sa des-
 cription de l'Elephant tirée de *Pline*,
 qu'il a traduit très-heureusement; cel-
 les d'un Coc, d'une Colombe, d'un
 Olivier & de son fruit, d'un Meu-
 rier, d'un Figuier, d'une Palme, d'un
 Perroquet, des Graces, d'un Laurier,
 d'une Rose, & d'un Cigne. Toutes
 les autres Poësies sont belles, mais cel-
 les-ci ont une grace particuliere.

Il y a plusieurs Epitaphes, & plu-
 sieurs plaintes des malheurs de la Fran-
 ce, dans le tems des guerres civiles,
 qui sont aussi d'une grande beauté;
 qu'on ne sauroit faire sentir ici, par
 des endroits, qu'on en pourroit rappor-
 ter. Il faut lire ces Poësies entieres,
 pour en voir tout l'agrément. Je ne
 mettrai ici qu'une Epigramme badine,
 sur

sur un homme , qui disant adieu à sa femme se mit à rire de douleur , à ce que dit le Poëte. J'en mettrai le sens en François , afin que ceux qui n'entendent pas le Latin , en voyent la plaisanterie.

„ Lors que la lumiere de ma vie
„ partoit pour des pais éloignez , &
„ que j'étois contraint de me passer
„ d'une grande partie de moi même ,
„ je ne pus m'empêcher de rire ; cela
„ ne paroît-il pas un prodige ? qui
„ pourroit croire que c'étoit là une
„ marque de mon chagrin ? Cepen-
„ dant comme l'agitation de la joie
„ fait que l'on répand des larmes : de
„ même lors que j'étois troublé d'une
„ douleur excessiye , j'éclatai , mal-
„ gré moi , de rire. C'est ainsi encore
„ que celui , qui mange certaines her-
„ bes de Sardaigne , rit dans le même
„ tems , que la vie s'enfuit.

*Lux mea longinquas cùm digredere-
tur in oras ,*

*Cogerer & magna parte carere
mei ,*

*Non tenui risum ; res nonne simillima
monstri ?*

*Quisnam hominis mœsti signa fuisse
putet ?*

Sed tamen ut lacrimæ, rebus plerumque secundis,

Extitiâ mentem concutiente cadunt :

Sic mihi, dum nimio turbantur pectora luctu,

Improbis invito risus in ore fuit.

Sic quoque Sardois qui non sibi temperat herbis

Ridet, at hoc ipso tempore vita fugit.

La même année M D CVL. on vit paroître à Paris le Livre de *Passerat* intitulé, de *litterarum inter se cognatione & permutatione Liber. Omnibus studiosis bonarum scientiarum utilis, & ad veram Auctorum Veterum, maximè Pandectarum Florentinorum, lectionem indagandam necessarius.* On peut voir l'estime, que *Passerat* faisoit de cet Ouvrage, par ce qu'en dit * *Gillot*, dans une Lettre à *Joseph Scaliger*, après lui avoir dit qu'il lui envoyoit les Oeuvres Poëtiques de *Passerat*, imprimées après sa mort. *Je presse son héritier, dit il, de mettre sur la presse un Livre, qu'il m'a dit lui même avoir fait, & qui lui plai-*

* *Let. LII. du I. Liv. des Lettres Françaises à M. de la Scala.*

plaisoit jusque-là, qu'il vouloit qu'on ne vit jamais rien de lui, que cela, qui est intitulé: de cognatione Litterarum. Le neveu de *Passerat* executa, comme je viens de le dire, la même année, ce que souhaitoit *Gillot*. C'est en effet un bon Livre, & dont les Critiques peuvent beaucoup faire d'usage. C'est un Index Alphabetique, où l'on voit le changement des Lettres, les unes avec les autres, soit à cause de l'affinité du son, soit à cause de l'analogie de la Langue Latine, qui, dans les dérivez, dans les composéz, & dans les divers tems des Verbes, change les Voyelles du mot primitif en d'autres. On y voit encore l'ancienne orthographe des mots, soit qu'elle soit conforme à leur étymologie; ou qu'elle ait été changée, pour la douceur de la prononciation; ou que cette prononciation ait été depravée par l'usage. Cela sert beaucoup à trouver l'origine des mots, par leur orthographe primitive, à entendre leurs significations propres; & à les distinguer des métaphoriques; à reconnoître les mots, dans les anciens MSS. à ne pas confondre ceux, qui n'ont rien de commun, l'un avec l'autre, que le son; & à ne pas changer légèrement

la

la maniere d'orthographe des Anciens. L'Auteur s'est servi des MSS. des Inscriptions, des Médailles, & des anciens Grammairiens; sans néanmoins négliger les Modernes, lors qu'il a cru en pouvoir tirer quelques lumières. Ce Traité pourroit néanmoins être plus complet, si *Passerat* avoit plus consulté d'Inscriptions, de Médailles & de MSS. mais peut-être n'eut-il pas le tems, & la commodité de le faire. Ce n'a été que depuis ce tems-là, que l'étude des Inscriptions, & des Médailles a été cultivée, avec succès.

Joseph Scaliger, qui ne louoit pas d'ailleurs *Passerat*, après avoir reçu ce Livre de *Charles Labbe*, „ ce Livre, „ dit-il, nous est plus utile, que glo- „ rieux à l'Auteur. Nous pouvons „ juger par là l'estime, que l'on en doit „ faire; c'est qu'il est pour peu de gens; „ il y en aura plus de ceux qui n'y „ comprennent rien, que de ceux „ qui se laisseront prendre par la lec- „ ture. Pour moi je le mets au rang „ des bons Livres. *Accepi Passeratii li- „ bellum, magis nobis utilem, quam auc- „ tori gloriosum. Rari erunt, qui eo sciant „ uti. Nos quanti sit ex eo aestimare pos- „ sumus, quod paucorum hominum est;*

Et plures habebit, qui non capiant, quam qui eo capiantur. Ego sanè in censum bonorum eum dedico. C'est à la Lettre CCCLV. dans le IV. de ses Lettres imprimées en Hollande & en Allemagne in 8. Aussi Passerat renvoye-t-il souvent, dans ce Livre, aux remarques de Scaliger sur Varron. Cela, avec la chose même, a peut-être engagé ce grand homme à parler mieux du Livre, qu'il ne faisoit de l'Auteur.

Pour donner quelque peu d'exemples, tirez du changement de la Lettre A en E, il paroît, par plusieurs exemples, qu'on mangeoit quelque fois cette voyelle, dans la prononciation; d'où l'on a fait *cogo* de *congo* joindre ensemble par force, & d'où vient que ce Verbe a *coegi* au préterit & *coactum* au supin. Ainsi on a dit *cogitare* de *coagitare*, agiter dans son esprit plusieurs choses ensemble. Les anciennes Glosses & Festus confirment cette pensée.

Comme on change souvent l'A en E, & l'E en A, on reconnoît par-là, que *damnum*, perte, vient de *diminuere*, diminuer, comme Varron & les Jurisconsultes l'ont crû. Ainsi on a fait de *damno* le composé *condemno*, où l'on

l'on voit le même changement.

Dans les Bacchides de *Plaute* Act. IV. Sc. IX, 20. il y a dans les anciennes Editions *exlacebra*, pour lequel on a mis dans les nouvelles *exlecebra*, ou *elecebra*, qui signifie ici une chose, ou une personne attirante, comme en d'autres endroits de *Plaute*, où les Courtisannes sont nommées *elecebra*; & où peut-être il y avoit *exlacebra*, au commencement; *ab exlaciendo* qui est la même chose qu'*exlaqueare*, car *lacire* qui signifioit lier, & *laqueus*, un lien, sont des mots dont l'un vient de l'autre. On prononçoit autrefois *lakire*, & *lakeus*; ce qui fait voir leur affinité, mieux que notre prononciation moderne. De là vient *lactare*, pour dire attirer. C'est un fréquentatif qui doit son origine à *lacito*. De là viennent encore *oblectare*, *delectare*, pour attirer par le plaisir. On n'a qu'à consulter *Vossius*, sur le mot *lacere*, dans son *Etymologicon*. De là vient *inlex*, & pour adoucir la prononciation *illex*, un appeau, ou un oiseau qui attire les autres, ce qui se dit aussi d'un homme qui débauche la jeunesse. On écrivoit encore *inlicium* & non *illicium*, comme *Passerat* le fait voir sur la Lettre L.

Les

Les Copistes des derniers tems, soit par ignorance, soit par inadvertence, ont changé le mot *inlex* en *index*, (qui veut dire un homme, qui découvre quelque mauvais dessein) dans l'Oraison de *Ciceron*, pour *Murena*, c. 24. ce qui a fait beaucoup de peine aux Savans. *Lambin* a imprimé *andaticibus* & *Mr. Grævius* soupçonnoit qu'il falloit lire *latronibus*. Il faut lire *inlicibus* & entendre *lenonibus*, à qui ce nom est donné dans le *Perfan* de *Plaute*, Act. III. Sc. III, 4. On le pourroit prouver plus au long, s'il s'agissoit de cela, en cet endroit.

On écrivoit aussi *incaustus*, comme il paroît par le *Glossaire*, d'où est venu *incestus*.

On écrivoit non seulement *pangere*, mais *pagere* & *pagare*, d'où est venu *propagare*, *provigner*, & *propagines*, des *proviins*.

C'est pour cela que *Pierius Valerianus*, célèbre & habile Critique du commencement du *XVI. Siècle*, a traité avec tant de soin & d'exactitude, dans ses remarques sur *Virgile*, de la maniere dont les mots sont écrits dans les anciens exemplaires *MSS.* Il ne croyoit pas pouvoir fixer la vraie maniere de lire les endroits de ce grand Poète,

Poète, qui nous causent quelque doute, sans faire une attention particulière sur l'ancienne Orthographe, & même sans marquer avec soin les Lettres que l'on mêle ensemble. On en trouvera des exemples remarquables, dès la I. & la II. Eclogue; qui m'ont d'abord frappé, en feuilletant la belle Edition des remarques de *Valerianus*, qui vient de paroître chez *François Halma*, par les soins de *Mr. Maas-wik*.

Pasco a pour composer *Compesco*, & *Dispesco*, dont le premier a signifié proprement pâître ensemble, empêcher les brebis de se séparer en paissant, & ensuite simplement empêcher; & le second marque originairement pâître en divers lieux, & figurément séparer, déchirer avec violence.

Je n'irai pas plus loin, cela suffit pour donner un petit échantillon de l'usage, qu'on peut faire de ce Livre. Je dirai seulement qu'il seroit à souhaiter que *Passerat* eût fait lui même un Commentaire sur ce recueil; il auroit fait voir très-clairement qu'un homme de sa profession avoit raison de l'estimer; en appliquant ses remarques à une infinité de passages des anciens

Au-

Auteurs Latins; qu'on a souvent corrompus, ou qu'on n'entend pas bien, faute d'avoir bien médité cette matière.

Cette même année, *Rougevalet* publia les Harangues & les Introductions de son Oncle, qui ont été imprimées depuis une, ou deux fois. J'ai l'édition de M DC XXXVII. où l'on a ajouté, plusieurs éloges de *Passerat* en prose & en vers, mais qui ne ressentent pas l'élégance de ce savant homme. On l'a chargé, malgré lui, de fades louanges en prose & en mauvais vers, quoi qu'il l'eût défendu, comme on l'a dit, dans une des Epitaphes, qu'il avoit faites pour lui-même.

Je ne ferai qu'indiquer les sujets, qui sont contenus dans ces Discours, car la matière est trop diversifiée, pour donner un extrait de chacun. Les sept premiers Discours sont sur *Plaute*, ou faits à l'occasion de quelques-unes de ses Comedies, que *Passerat* vouloit expliquer. Le I. est la louange de *Plaute*, sa défense contre *Horace*, & celle de la Comedie, en général, contre ceux qui la desapprouvent: le II. est la louange de l'Ane, à l'occasion de l'*Asinaria*, piece badine, mais

mais docte, & d'autant meilleure qu'elle est plus courte, que celle de *Daniel Heinsius*, sur le même sujet, parce que ces badinages ne doivent jamais être longs: le III. est sur les *Captifs*, où l'Auteur montre, par de bonnes raisons, que tous les hommes sont les *captifs*, ou les esclaves de leurs passions: le IV. qui est sur le *Curculio*, est une comparaison du Parasite & de cet Insecte, qui ronge le bled & qu'on nomme *Charenson*: le V. qui est sur le *Soldat Glorieux*, est contre l'ambition & l'avidité de la gloire, que l'on voit dans les gens de guerre: le VI. prononcé à l'occasion du *Pseudolus*, ou du *Menteur*, est une louange badine du Mensonge: le VII. fait pour servir d'introduction à l'explication des *Menechmas*, a pour sujet la même matière, que le premier. Tous ces Discours sont courts, élégans, pleins d'esprit & d'érudition. L'Auteur, en badinant, ne laisse pas de dire bien des veritez importantes.

Les neuf Discours suivans sont des préludes, sur des Livres, ou sur des endroits de *Cicéron*, que *Passerat* a expliqués. Le VIII. sur la Harangue de *Cicéron* pour *Caccina*, est mêlé de diverses choses, & parle en général de
la

la manière d'expliquer *Cicéron*, qu'on ne peut bien entendre, comme on l'a déjà dit, dans la Vie de *Passerat*, sans savoir l'ancien Droit Romain: le IX. est un prélude de l'explication de la Harangue, pour la Loi Manilienne, & *Passerat* y montre fort bien, ce me semble, que l'ancienne République Romaine étoit composée de Monarchie, d'Aristocratie & de Démocratie; comme on l'a remarqué en passant, au Tom. VI. de cette Bibliothèque A. & M. p. 194: le X. fut prononcé, par l'Auteur, avant qu'il explicât la Harangue pour le Poëte *Archias*. Comme on pouvoit objecter à *Passerat* que cette Oraison est assez claire, il répond à cette objection, en

„ disant qu'il est faux que ce qui est

„ lû, par la plupart des gens, soit

„ entendu par la plupart; & qu'il n'ar-

„ rive pas aux Livres ce qui arrive

„ aux métaux, c'est qu'ils deviennent

„ plus brillans, en les maniant & en

„ les frottant. Si cela étoit, ajou-

„ t-il, il n'y auroit plus rien d'obscur

„ dans *Terence*, dans *Craeron*, dans

„ *Virgile*, dans *Horace*, & dans les au-

„ tres Auteurs semblables, qui sont

„ entre les mains des plus ignorans.

„ Au contraire, comme les chemins

„ pu-

„ publics sont les plus poudreux & les
 „ plus boueux, à cause de la multitude
 „ de ceux, qui y passent; & comme des
 „ marchandises, exposées en vente,
 „ celles-là sont les plus salies, qui
 „ sont maniées, par le plus de gens:
 „ ainsi, par la variété des opinions,
 „ la netteté des Auteurs les plus clairs
 „ devient obscure, & la clarté des
 „ choses dont il s'agit, quoi que d'ail-
 „ leurs simples & faciles, s'obscurcit
 „ & s'embarasse, par la multitude &
 „ par la diversité des sentimens des
 „ Interpretes. Comme, par le moyen
 „ de cette partie des Mathématiques,
 „ qu'on appelle Optique, on fait des
 „ miroirs, dont un seul renvoye plu-
 „ sieurs images: ainsi en explicant &
 „ en corrigeant les Livres des An-
 „ ciens, quand on s'est une fois trom-
 „ pé dans sa conjecture, pour un seul
 „ sentiment (*qui est le vrai*) il s'en
 „ présente plusieurs, (*sans qu'on sâche*
 „ *lequel suivre.*) Ajoutez à cela que
 „ quand on marche, sans précaution
 „ par des lieux unis, & que l'on ne
 „ regarde point ce qui est devant ses
 „ pieds; on se heurte aux moindres
 „ choses, & que l'on tombe honteu-
 „ sement, par ce qui est glissant., Il
 „ n'y a rien de si vrai, que cela; c'est
 „ ce

ce que l'on voit, non seulement dans les meilleurs Auteurs profanes, sur lesquels on a le plus de Commentaires; mais encore dans l'Écriture Sainte, que la multitude des Commentateurs a plus obscurcie, qu'elle ne l'étoit sans eux; & qui paroît contenir clairement certaines choses, qui n'y sont point, parce qu'on n'apporte pas assez de soin à la lire. Mais ce n'est pas ici le lieu de parler de cela. Je dirai seulement que *Passerat* apprend, en ce Discours, à ses Auditeurs pourquoi il avoit choisi une Harangue si courte, & fait une très-jolie comparaison des Poètes & des Orateurs: le XI. est un Discours, contre l'ambicion de ceux qui aspirent aux grandes Charges, à l'occasion du Livre de *Quintus Cicéron*, de la maniere de demander le Consulat, duquel Livre *Passerat* donne une petite analyse: le XII. contient des Prolegomenes, sur les Topiques de *Cicéron*, où l'Auteur fait voir que ce Livre n'est pas si facile, qu'on s'imagine, & qu'il faut avoir étudié le Droit Romain, pour le bien entendre: le XIII. est un Discours fait à l'occasion des *Bons Mots*, dont *Cicéron* parle dans son second Livre de l'Orateur; où *Passerat* louë d'abord Henri IV. &

fait une véhémente invective, contre les Jesuites, comme on l'a déjà dit; après quoi, comme lassé de se plaindre, il fait l'éloge des railleries & de la joie: le XIV. Discours est plus régulier, plus grave & plus sérieux, puis que l'Auteur y entreprend de réfuter le Jurisconsulte *Ulpien*, qui a dit: *quod Principi placuit Legis habet vigorem, &: Princeps Legibus solutus est.* Il entend ces mots, comme si *Ulpien* avoit voulu dire que, sans la volonté du Prince, il n'y a point de Loi, ni rien de juste, & d'honnête qui nous oblige; mais que la volonté du Prince s'étant déclarée, ce qui est honteux & injuste peut avoir force de Loi. Comme c'est là un sentiment outré, qu'*Hobbes* a soutenu depuis, & qui renverse entierement la Vertu, il n'est pas difficile à *Passerat* de le réfuter; mais il va lui même un peu trop loin, en parlant comme si on pouvoit se rebeller, sur une injustice faite à un Particulier. Cette matiere a été beaucoup mieux traitée, par Mr. *Noodt*, dans la Harangue de *Jure summi Imperii*, où il donne aussi un meilleur sens aux paroles d'*Ulpien*. Nous en avons parlé au Tom. VII. de la *Bibl. Choisie* pag. 228: le XV. Discours est à l'occasion d'une

d'une Lettre de *Cicéron* à *Hirtius*, & au jeune *César*, que *Passerat* vouloit expliquer; & l'Auteur y montre très-bien le mauvais goût de ceux, qui affectoient de mêler dans leur stile Latin de vieux mots, entierement hors d'usage au siecle d'Auguste. A cette Harangue est ajoutée une petite Lettre, sur la même matiere, à un Disciple de *Passerat*; qui ne le fait connoître, que par les Lettres initiales de son nom, N. R.

Les deux Discours suivans, que je compte pour le XVI. & XVII. & qui sont comptez pour le 18. & le 19. dans l'Index qui est à la fin du Volume, regardent *Salluste*, & le premier fut prononcé pour servir d'introduction à l'explication de *la Conjuratiou de Catilina*, composée par cet Historien. Il défend le stile de *Salluste*, que quelques Anciens ont censuré, & fait voir que cet Historien n'a pas laissé d'être infiniment estimé, & qu'il mérite en effet de l'être. Ensuite *Passerat* entreprit d'expliquer les Fragmens de *Salluste*, où il y a encore de très-beaux morceaux, de Harangues & de Lettres. A cette occasion, nôtre Auteur fit un Discours, dans lequel il se plaint fort de la témérité des Critiques,

ques, qui avoient corrompu ces beaux fragmens. Il est bon d'en inferer ici quelque chose, quoi que nos Editions & en particulier celle, que Mr. *Wasse* a donnée à Cambrige, soient meilleures, que celles que *Passerat* pouvoit avoir alors; parce que ses leçons peuvent servir aux Critiques, en général.

„ Ces restes même, *dit-il*, de Ha-
 „ rangues & de Lettres n'ont pû ve-
 „ nir entiers entre nos mains. La
 „ longueur du tems les a gâtez, l'igno-
 „ rance & la négligence des Copistes
 „ les a corrompus, & ils ont encore
 „ été mal-traitez, par des gens qui,
 „ comme les Harpyes, à la table de
 „ Phinée, touchent tout, & par cet
 „ attouchement impur salissent tout.
 „ Ceux qui s'opposent à la hardiesse de
 „ ces Critiques-là travaillent à conser-
 „ ver entiers les anciens Livres, & au
 „ bien de la Jeunesse. Comme j'esti-
 „ me ces gens-là, je dirai, en peu de
 „ mots, ce que j'en pense. On dit
 „ que l'on représentoit les filles de
 „ Jupiter & de Mnemosyne, comme
 „ des Vierges. Si quelcun ignore pour-
 „ quoi on les représentoit ainsi, il
 „ doit savoir qu'on vouloit marquer,
 „ par cette représentation, que dans
 „ toute la vie, & sur tout quand il s'a-
 „ git

„ git de Lettres , on doit être aussi
„ retenu , que le sont de jeunes Filles.
„ Il faut donc que ceux , qui souhaitent
„ d'aquerir de l'honneur , par l'étude
„ des Belles Lettres , soient modestes ,
„ & principalement que ceux , qui en-
„ treprennent de juger des passages
„ obscurs & corrompus , ne s'éloignent
„ avec aigreur des sentimens de per-
„ sonne , & qu'ils ne se confient pas
„ trop , ni à eux mêmes , ni aux au-
„ tres , & sur tout qu'ils n'assurent
„ rien témérairement. Le Mensonge
„ est fort près de la Verité , comme
„ les Vices le sont des Vertus , & il
„ y a fort peu de gens , qui sâchent
„ discerner le Vrai du Faux. Ceux-
„ là tiennent le chemin le plus sûr ,
„ dans les labyrinthes de l'Antiquité ;
„ qui lors qu'ils voyent une apparen-
„ rence de faute , recourent aux an-
„ ciens exemplaires , s'ils en peuvent
„ avoir : comme autrefois , dans des
„ choses douteuses , les Quinze Com-
„ missaires consultoient à Rome les
„ Livres de la Sibylle , avec beaucoup
„ de dévotion. Si les Manuscrits
„ n'offrent aucun secours , il faut
„ prendre la voie de la conjecture , &
„ de la vrai-semblance. Mais il faut
„ se souvenir que ce chemin est escar-

pé, glissant, & conduit en bien des
 erreurs; si l'on n'y marche pas, a-
 vec beaucoup de précaution, & si,
 comme l'on fait dans les ténèbres,
 on ne tâtonne pas, pour être assuré
 que l'on peut aller plus loin. On
 voit clairement que quantité de
 gens s'y font laissez tomber, & y
 tombent tous les jours, par une in-
 finité de Volumes que l'on a faits
 de *Diverses Lectures*, de *choses vrai-*
semblables, de *Conjectures*, de *Cor-*
rections, d'*Observations* &c. où l'on
 trouve mille sentimens differens, sur
 les mêmes choses; quoi qu'il n'y
 en ait qu'un, qui puisse être verita-
 ble. J'avouë que la plûpart des ha-
 biles gens, qui ont employé, avec
 plaisir, leurs soins pour corriger les
 fautes des Copistes, dans les Ou-
 vrages des Anciens, ont rendu de
 très-bons services à ces excellens
 Auteurs. On ne peut pas néan-
 moins nier ici, que beaucoup de Cri-
 tiques ne commettent de grandes
 fautes; car enfin on peut dire, en
 ces sortes de choses, ce que l'ora-
 cle de *Bias* disoit en général, *que*
la plûpart sont mauvais. Si je vous
 ai une fois montré quelles sont ces
 fautes, je ferai en sorte que, quand

vous

„ vous essayerez de corriger les passa-
 „ ges gâtez, par les Copistes, vous fâ-
 „ chiez ce qu'il faut faire, & ce qu'il
 „ faut imiter.
 „ Premièrement, je n'ai jamais
 „ crû, que la présomption de certai-
 „ nes gens, qui leur fait changer tout
 „ ce qu'ils n'approuvent pas, soit to-
 „ lerable. J'ai souvent ri, & j'ai été
 „ souvent choqué de ces termes info-
 „ lens. J'ai retabli très véritablement
 „ ce passage, par la seule conjecture,
 „ nous avons les premiers corrigé
 „ très-heureusement de la sorte, par
 „ notre seul génie; on ne peut pas
 „ douter que l'Auteur n'ait ainsi écrit;
 „ rétablissez le passage ainsi, à mes
 „ risques; il faut absolument lire ainsi,
 „ même malgré tous les Exemplaires
 „ manuscrits &c. „ *Ita hunc locum,*
 „ *sola ductus conjectura, verissime resti-*
 „ *tui: Nos primi, ex ingenio, felicissime*
 „ *sic emendavimus: Dubium non est,*
 „ *quin ita scripserit, & ita repone, meo*
 „ *periculo: Sic omnino legendum est, vel*
 „ *libris omnibus invitis &c. „ Otez moi*
 „ d'ici, pour parler avec le Comi-
 „ que, ces commandemens impe-
 „ rieux, qui ressentent le Roi: *aufer*
 „ *has basilicas & imperiosas edictiones.*
 „ Elles sont indignes des Arts libe-

„ raux , où personne n'est Roi.
„ Quelcun dira , que tout ceci étant
„ arbitraire , il est libre à chacun de di-
„ re ce qu'il pense , & de corriger ce
„ qui lui paroît gâté. Je répons qu'il
„ y a des choses , qui paroissent gâ-
„ tées à certaines gens , & qui sont
„ néanmoins très-bien exprimées. Ils
„ ressemblent à ceux , qui ont la jau-
„ nisse , à qui tout paroît jaune ; ou
„ aux fous , qui croient que tous ceux
„ qui sont sages , extravaguent. Plût
„ à Dieu qu'il n'y eût que peu de
„ gens , qui essayassent de corriger
„ l'Antiquité , & qui le fissent avec
„ retenue ! Nous ne plaindrions pas
„ si fort le sort des Muses , dont les
„ jardins sont à tous momens brou-
„ tez , lors qu'il vient un nouvel essaim
„ de correcteurs & de frêlons ; & que
„ personne ne les chasse , ni ne punit
„ une si indigne entreprise. Ceux qui
„ avoient falsifié l'Edit du Préteur ,
„ qui avoient fait un faux testament ,
„ supposé un enfant , ou imité la main
„ d'un autre , étoient punissables , par
„ la Loi Cornélienne. Celui , qui a
„ fait de la fausse monnoie est condam-
„ né à perdre la tête. Il n'y a que
„ ceux , qui falsifient les Livres , &
„ qui violent les sacrez monumens de
„ l'An-

„ l'Antiquité , qui passent impuné-
 „ ment l'éponge , sur ce qu'ils veu-
 „ lent , qui effacent & changent si
 „ fort , qu'il y a plus dans une page
 „ d'effaçures, que de Lettres. Ils ne
 „ cessent de changer & d'ajouter du
 „ leur ce qui leur plait , jusqu'à ce
 „ qu'ils ayent fait presque des Livres
 „ tout differens.

* On en peut voir un exemple dans
 le Livre de *Tertullien* , du Manteau ,
 qui a été étrangement métamorphosé,
 par *Theodore de Marcilly* en MDCXIV,
 & encore plus par *Saumaïse* , en
 M D CXXII.

„ Que si quelcun de ceux , dont
 „ nous manions les Ouvrages, revenoit
 „ tout d'un coup , contre ces rabil-
 „ leurs, comme *Salluste* ; il se cher-
 „ cheroit , dans ses propres Livres ,
 „ & xil seroit surpris de la libéralité
 „ excessive de ces inconnus ; qui lui
 „ ont tant donné de leurs richesses ,
 „ quoi qu'il ne leur demandât rien &
 „ qu'il fût très-riche. Enfin , raille-
 „ rie mise à part, il se fâcheroit tout
 „ de bon , contre ces fripiers , & ju-
 „ geroit qu'il faut envoyer la colonie
 „ fanatique des correcteurs en Morbo-

Q 5 „ nie,

* Remarque de l'Auteur de la B. A.
 & M.

,, nie , ou en Anticyre. *Personne*, dit
 ,, *Varron*, qui ait l'esprit sain ne vend
 ,, des Cheures pour saines, parce qu'el-
 ,, les ne sont jamais sans fièvre; à cause
 ,, de quoi, l'on dit que leurs dents &
 ,, leur salive sont un poison pour les ar-
 ,, bres, & qu'on les appelle *capræ*,
 ,, *quia carpunt omnia*. Ainsi ces che-
 ,, vres, ou plutôt ces boucs à deux
 ,, pieds, ont une fièvre perpetuelle,
 ,, qui les porte à tout mordre. Ils se
 ,, croient cependant de vrais Chirons
 ,, & de vrais Podalires, & ils ne par-
 ,, lent d'eux mêmes, avec pas moins
 ,, d'orgueil, que ce Médecin, qui
 ,, dit dans les *Menechmes* de *Plaute*,
 ,, qu'il avoit mis un appareil, sur une
 ,, cuisse rompue d'*Esculape* & sur un
 ,, bras d'*Apollon*.

,, Je ne nie pas qu'il ne faille gué-
 ,, rir beaucoup de blessures & d'ulce-
 ,, res, dans les Livres des Anciens;
 ,, mais ces gens-ci non contents d'en-
 ,, flammer de nouveau les playes, en
 ,, les touchant, employent le scalpel;
 ,, pour faire des incisions, dans les
 ,, parties saines. Les Livres deman-
 ,, dent un Médecin, qui ait la main
 ,, légère, & qui ressemble à *Critobule*,
 ,, qui tira à *Philippe* de *Macedoine*
 ,, une flèche de l'œil & qui le gué-

„ rit, en forte qu'il ne lui en resta au-
„ cune laideur au visage &c.

„ Il ne me reste plus que de vous
„ montrer la source, d'où ces maux
„ découlent ; de peur que , sans y
„ prendre garde , vous n'alliez puiser
„ dans cette source, ou dans ses rui-
„ feaux , de quoi éteindre la soif d'u-
„ ne vaine gloire. L'origine de cette
„ erreur est qu'étant fâcheux d'être
„ arrêté, dans le cours d'une lecture
„ précipitée, nous ôtons d'abord, com-
„ me quelque chose d'importun , &
„ nous tâchons d'éloigner tout ce qui
„ nous empêche d'arriver assez tôt à
„ la fin désirée de la connoissance &
„ du savoir , que nous nous hâtons
„ d'aquerir ; afin que ni nous, ni per-
„ sonne d'autre n'en soit désormais
„ embarrassé. C'est être trop délicat,
„ que de ne vouloir marcher, par au-
„ cun chemin , qui n'ait été aplani
„ par un Cylindre , comme l'on fait
„ les Aires, où l'on bat le bled. C'est
„ imiter le luxe Sybaritique de Cali-
„ gula, si, lors que nous allons loin,
„ & que le chemin est inégal ou pou-
„ dreux , nous voulons qu'on en ôte
„ toutes les inégalitez, qu'on le bâlie
„ & qu'on l'arrose.

„ Je ne dirai pas ici que nous acci-

„ fons souvent les Livres, de nôtre pro-
 „ pre ignorance, & que parce que nous
 „ avons honte d'ignorer ce que nous
 „ ne savons point, nous effaçons im-
 „ pudemment ce qu'il auroit été
 „ mieux de ne point toucher. Com-
 „ me fans le commandement du Peu-
 „ ple Romain & fans l'assemblée de
 „ ses Centuries, on ne pouvoit ni fai-
 „ re perdre la bourgeoisie à personne,
 „ ni la lui rendre; ainsi l'on ne doit
 „ rien ôter des Livres, ni y mettre
 „ quoi que ce soit, fans le consente-
 „ ment des exemplaires MSS. & l'ap-
 „ probation des plus savans hom-
 „ mes.
 „ Je dirai une chose, dont vous se-
 „ rez encore plus surpris; il ne faut
 „ pas toujours suivre l'autorité des
 „ MSS. parce que, comme *Ciceron*
 „ nous l'apprend, aussi bien que les
 „ plus anciens exemplaires de cette
 „ sorte, ceux-là même qui ont don-
 „ né leurs Ouvrages au Public, y ont
 „ souvent depuis changé quelque cho-
 „ se. Mais l'usage, dira-t-on, des
 „ anciens Livres, & l'estime qu'on
 „ en doit faire tomberont à terre, &
 „ nos esprits s'éteindront, s'il n'y a
 „ point de lieu à la conjecture. On
 „ peut trouver un remede à cela, qui
 „ est

est, si l'on fait imprimer les Livres,
comme ils l'ont été dès le commen-
cement, & si l'on marque les an-
ciennes manieres de lire & les con-
jectures chacune à part &c.

Je me suis peut être un peu trop
arrêté à ces faiseurs de corrections;
sur tout parce qu'un homme de
beaucoup d'esprit, & de savoir s'en
est moqué depuis peu, dans un pe-
tit Livre qu'il a intitulé *Somnium*,
ou *Satura*.

Il y auroit quelque modification à
apporter à ce que dit *Passerat*, sur les
conjectures. Par exemple, il y a des
passages, qui n'ont aucun sens, &
que personne ne sauroit entendre. Si
en changeant peu de Lettres, on en
peut former un sens, qui quadre par-
faitement à la chose, dont il s'agit &
à la suite du discours, sur tout si le
changement que l'on fait est très-petit;
on peut bien mettre la conjecture dans
le texte, si l'on en avertit le Lecteur,
dans une note. Autrement on ne pour-
roit pas même corriger les fautes d'Im-
primerie. Mais c'est de quoi on a par-
lé dans l'*Ars Critica*.

Pour achever de marquer les sujets
des Discours de *Passerat*, le XIX.
est une préface sur l'explication de la

Harangue de *Caton*, lors qu'il étoit Consul, contre le luxe des Dames, & sur celle de *Valerius* Tribun du Peuple, en leur faveur. Elles sont toutes deux, dans *Tite-Live*. A l'occasion de la première, il y a une invective violente contre les Dames; que l'Auteur défend en suite, conformément à celle du Tribun; mais l'invective est plus forte que la défense.

Le XX. Discours est sur l'Elegie, que l'on nomme *la Consolation à Livie*, sur la mort de *Drusus*. *Passerat* prétend, contre *Scaliger*, qu'il ne nomme néanmoins pas, que cette piece est non de *Pedo Albinovanus*, mais d'*Ovide*. *Nicolas Heinsius* a été dans une pensée toute contraire, quoi qu'il connût très-bien le génie d'*Ovide*; seulement il n'a pas voulu dire positivement qu'elle fût de *Pedo Albinovanus*. Cependant *Passerat* prétendait pouvoir prouver que cette Elegie est d'*Ovide*, par la comparaison de plus de cinquante passages de ce Poëte. Mais cela ne prouve autre chose, sinon qu'il se trouve dans *Ovide* des choses qu'un autre avoit dites avant lui; ce qui n'est pas étrange, sur une chose aussi rebattue que l'est la Consolation d'une Mere, qui a perdu son
fils

filz. Il y a aussi plusieurs choses ici, qui ont été imitées, par *Senèque*, comme le remarque *Passerat*; sans pourtant qu'il croye que ce Poëme est de *Senèque*. *Passerat* cite cette même Élegie comme d'*Albinovanus* dans ses Conjectures, & dans ses notes sur *Propertius*.

Le Discours XXI. est une Défense d'*Ovide* contre ceux qui le méprisent, comme un Poëte bas & d'un style peu correct. Il fut prononcé, à l'occasion de l'explication que *Passerat* entreprit de faire des Harangues, qu'*Ovide* met dans la bouche d'*Ajax* & d'*Ulysse*, dans le procès, qui étoit entre eux, sur les armes d'*Achille*.

Le XXII. Discours est une énumération des Dieux, qui présidoient sur le mariage, & des rites, qui s'y observoient; mais l'Auteur n'appuye pas tout ce qu'il dit, par des autoritez. Il prouve seulement quelques endroits, & renvoye pour d'autres à divers Auteurs, qu'il nomme. Il fit ce Discours, ayant que d'expliquer l'Épithalame de *Julie*, & de *Manlius*, par *Catulle*; apparemment pour n'être pas obligé de redire plusieurs fois la même chose, dans son explication.

Les six Discours suivans sont sur les
qua-

quatre Livres de *Propertius*, que *Passerat* a expliqué en leçons, que nous avons encore. Le XXIII. est une Apologie de *Propertius* contre ceux, qui disoient qu'il ne falloit pas expliquer à la Jeunesse des Poësies d'Amour. En même tems, il louë infiniment *Propertius*, & soutient qu'il faut bien de l'érudition, pour expliquer ses Poësies. Le XXIV. est une énumération des figures, que *Propertius* sembloit avoir imitées d'après *Homere*. Le XXV. prononcé lors que *Passerat* reprit l'explication du IX. Livre de *Propertius*, contient une comparaison de la Fortune & de l'Amour. Il semble que l'Auteur, qui avoit fait des Lieux Communs, en tira la matiere de ce Discours, qui marque beaucoup de lecture des Poëtes, mais qui dans le fonds n'est qu'un pur jeu d'esprit, qui ne conduit à rien. Le XXVI. fait quand *Passerat* commença à expliquer le III. Livre de *Propertius*, tend à montrer l'importance de la matiere, qu'il avoit choisie, mais dont il ne persuadera guère de lecteurs. Il est néanmoins utile qu'il y ait des gens, qui se fassent un devoir d'expliquer exactement de semblables Livres; parce qu'on s'instruit par-là de la Langue Latine

Latine & des Antiquitez Payennes. Dans le XXVI. outre un mélange de diverses choses, comme ce qu'il dit de l'utilité du Silence, & les conjectures sur des passages corrompus de quelques Auteurs; l'Auteur parcourt les principales matieres du IV. Livre de *Properce*, qui sont plus sérieuses, que celles des Livres précédens.

Le XXVII. Discours est une excuse fort bien tournée de l'Auteur, que ses incommoditez avoient obligé de demeurer chez lui, une partie de l'Hiver.

Dans le XXVIII. il donne une introduction à la lecture des Bucoliques de *Virgile*. Il y fait, en peu de mots, l'éloge de ce Poëte, le défend contre ceux, qui en ont parlé avec mépris, & censure, corrige & explique la Vie fabuleuse de *Virgile*, qu'on attribue à *Donat*. Il y a ici des remarques, par lesquelles on pourroit suppléer à ce qui manque aux notes de *Jean Frideric Gronovius*, sur cette même Vie. L'Auteur y dit aussi quelque chose des Poësies Bucoliques en général.

La dernière Harangue, qui est de la privation de la vue, est fort jolie & fait voir que *Passerat*, qui avoit perdu l'Oeil, qui lui restoit, se consoloit néan-

néanmoins d'une si grande perte, avec assez de fermeté. Il ne paroît pas s'il fit lire sa Harangue, ou s'il la recita par cœur.

En voilà assez sur les Discours de *Passerat*, qui sont les plus ingénieux de ses Ouvrages, & égalent en prose la beauté de ses vers Latins. Il faut avouer qu'il n'y a guere d'Auteurs, qui aient aussi bien réussi & écrit aussi spirituellement & avec la même politesse, en vers & en prose.

Deux ans après les Ouvrages, dont je viens de parler, ou l'an MDCVIII. on vit paroître les remarques de *Passerat* sur *Catulle*, *Tibulle* & *Propertius* en un gros volume *in folio*. On y voit d'abord le Texte des trois Poètes à part, & en suite viennent les remarques; sinon qu'il y a entre deux un très-grand Index des mots & des manieres de parler de *Propertius* seul, où l'on voit l'expression du Poète toute entière. Il est bon d'avoir de semblables Index; mais quand il seroit plus court, il n'en voudroit que mieux; parce que la même chose y est répétée plusieurs fois, & que l'expression commence par des mots qu'on ne cherche jamais. Aussi le texte de *Propertius* n'occupe-t-il pas le quart de l'espace, qu'occupe cet Index.

Les

Les remarques sur *Catulle* & *Tibulle*, sont nommées au haut des pages tantôt *notæ* & tantôt *prælectiones*; ce qui nous fait comprendre que *Passerat* avoit débité ce qu'il y a ici dans ses leçons publiques. Il n'en dit pas assez néanmoins, sur ces deux Poètes, pour les faire entendre à de jeunes gens. Peut-être suppléoit-il, de vive voix, à ce qui manque ici, où il n'y a que de petites notes; où l'Auteur ne met que ce qu'il croyoit avoit de particulier.

Il y attaque *Scaliger*, qu'il ménage ailleurs, mais pourtant sans rien dire d'injurieux, pour sa personne; quoi qu'il méprise quelquefois ses conjectures, ou ses explications, & qu'il lui reproche qu'il a omis certaines choses, qu'il ne devoit pas omettre.

Sur la I. Epigramme de *Catulle*, il remarque, par exemple, que *Scaliger* a crû assez légèrement que le prénom de *Catulle* étoit *Quintus*, sur un vers de *Catulle* qui n'est pas clair, & sur l'autorité du MS. de *Cujas*. Comme ce prénom est *C.* ou *Caius*, dans la Chronique de *S. Jérôme*, & dans l'Apologie d'*Apulée*, *Passerat* est d'avis de les suivre. Feu *Mr. Vossius* réfute aussi *Scaliger*, par les mêmes raisons.

Sur

Sur la II. Epigramme , & sur le vers :

*Credunt , quum gravis adquiescit
ardor.*

Nôtre Auteur remarque que pour le mot *ardor* , il y a *error* , dans le MS. de *Cujas* , & que *Scaliger* n'en avoit néanmoins rien dit. Il se trompe , ce grand homme a cité cette variété p. 7. de l'Edit. de *Mamert Patiffon* , de M D LXXVII. mais il n'y fait point d'attention ; apparemment parce qu'il a cru que c'étoit une faute, & qu'*ardor* convenoit mieux à cet endroit ; ou parce qu'il n'y a pas pensé , vû la rapidité avec laquelle il avoit fait ses remarques. Il est néanmoins vrai qu'*error* se prend pour l'amour , comme *Passerat* le fait voir.

Sur l'Epigramme XI. pour *sagittiferos Partbos* , *Passerat* remarque qu'il y a , dans un MS. *coritiferos* , au lieu , fans doute , de *coritiferas* , ce qui signifie , qui portent des carquois ; car *coritus* est un carquois , comme il le montre. Il a raison de préférer cette leçon , car quand il y a deux manieres de lire , dont l'une est claire & conçûe en termes communs , & l'autre au
con-

contraire plus difficile à entendre, parce que les mots en sont plus rares, la seconde est ordinairement la meilleure. Les Copistes substituent bien un terme commun à un autre, qui est plus rare, qu'ils n'entendent pas; mais ils ne mettent pas communément un terme obscur, pour un clair. D'autres écrivent ce mot avec un y, à la seconde syllabe, parce qu'il vient du Grec *γὰρυσος*, mais cela n'est pas nécessaire; puis qu'on écrit *Silva*, quoi que ce mot vienne de *ἰλη*. On pourroit néanmoins écrire *Corytus*, comme ce mot se trouve écrit dans les anciens Exemplaires MSS. de Virgile. On peut voir là-dessus l'Index d'*Erythraeus*.

Passerat propose aussi diverses conjectures, qui ne sont point à mépriser, & les propose toujours avec beaucoup de retenue; selon les leçons qu'il a données là-dessus, dans une de ses Harangues. Il seroit à souhaiter que *Scaliger* en eût usé de même; mais quoi qu'il en soit, j'aimerois mieux, à cela près, avoir fait les remarques de *Scaliger* sur *Catulle*, que celles de *Passerat*, & même que celles d'*Isaac Vossius*, quoi qu'il le contredise à toute occasion.

Les

Les remarques sur *Tibulle* paroissent un peu plus étendues, mais celles, qui sont sur *Properce*, le sont infiniment plus. Il semble qu'il avoit fait plus d'amas sur ce Poëte, & qu'il s'étoit plus appliqué à l'entendre. Au moins ses Leçons, sur ses Poësies, sont beaucoup plus longues, que sur les autres. Sa maniere d'expliquer consiste principalement, dans un très-grand amas de passages paralleles, ou dont l'expression a du rapport à celles de *Properce*; ce qu'il fait non seulement à l'égard des passages obscurs, mais encore de ceux qui sont les plus clairs. Cela rend la lecture de ses Leçons un peu ennuyeuse; mais ce recueuil immense peut beaucoup servir à ceux, qui travaillent sur les Poëtes Latins, & qui peuvent trouver des exemples d'une infinité de manieres de parler, qu'ils auroient peine à trouver ailleurs. *Gaspar Scioppius*, qui n'a épargné personne, & qu'on ne peut pas nier avoir été un très-habile homme, en matiere de Langue Latine, en a parlé, avec un très-grand éloge, dans son *Syllabus Auctorum Linguae Latinae ætatis aureæ*, imprimé à la fin de ses *Paradoxa Litteraria*, à Amsterdam en MDCLIX. pag. 9. *Catullus, Tibullus,*

lus, Propertius editi à Plantino & Raphelengio, & cum Variorum Commentariis, Francofurti. In Propertium Commentarius Joannis Passeratii, quo numquam quidquam visum fuit perfectius, editus Parisiis. En effet on n'a jamais rien vû de si exact, dans cette maniere de commenter, quoi qu'il y manque quelquefois quelque chose. Il ne sera pas mal d'en produire quelques exemples, tirez de ses Leçons sur la I. Elegie du I. Livre. Il y a dans le premier vers:

Cynthia prima suis miserum me cepit ocellis.

Après avoir rapporté quatre exemples du mot *prima*, ou *primus*, pour marquer les premieres amours, il en cite un de *Properce* tiré de la XIV. Elegie du III. Livre. où ce Poëte dit que sa premiere maîtresse avoit été *Lycinne*; sur quoi il ajoute que *prima* signifie ici, non la premiere, mais *in primis*, principalement; ce qu'il confirme par ces mots de *Virgile*: *Troja qui primus ab oris*, où les anciens Grammairiens &c. remarquent que ce *primus* signifie *in primis*. Il entend parler de *Servius*. Mais si cette derniere explication étoit

la vraie, il auroit fallu effacer la précédente. Dans le fonds, ce mot ne méritoit aucune note, & il importoit peu de quelle maniere qu'on l'entendît; mais nôtre Auteur ne vouloit pas perdre ses recueils.

Sur le mot *miserum*, il produit des passages, qui disent que les Amans sont malheureux. Cette remarque n'étoit pas plus nécessaire, que l'autre.

Cepit me, selon lui, est une expression métaphorique, tirée de la chasse, ou de la guerre, pour dire, *elle se rendit la maîtresse de moi*. Cela est vrai, mais cette signification est si connue, que personne ne l'ignore, & qu'elle ne méritoit pas d'être confirmée, par des exemples.

Sur *suis ocellis*, il remarque 1. que le mot *suis* n'est pas inutile, parce que le Poëte nous apprend ailleurs, dans un endroit que *Passerat* cite, que *Cynthia* avoit de beaux yeux. Cela peut être vrai, sans que le Poëte fasse allusion à cela, par le mot *suis*; qui pourroit être oisif, comme une infinité d'autres, dans les Poëtes: 2. que l'on devient amoureux par les yeux, en regardant les belles personnes; ce qu'on ne peut nier, mais que nul aussi n'ignore, & que nous n'avons nulle-

ment

ment besoin d'apprendre des Anciens.

Dans le second vers :

Contactum nullis ante cupidinibus,

il veut qu'on lise *ante-cupidinibus* en un mot. Mais il me semble qu'il se trompe, dans ce raffinement, & qu'*ante* est là, pour *antea*. Il est vrai qu'il apporte des exemples, où *ante* se joint avec le mot suivant; mais si on les examine bien, on les trouvera, si je ne me trompe, dissemblables, & c'a aussi été le sentiment de Mr. Broekhuysse; qui a cru que cette maniere de joindre les mots étoit surannée, du tems de *Propertius*.

Propertius dit, dans le vers suivant :

*Tum mihi constantis dejecit lumina
fastus,*

qui veut dire que l'Amour lui avoit fait quitter un regard orgueilleux, qu'il avoit eu constamment auparavant, & qu'il lui avoit appris à regarder en terre; comme on fait aux Esclaves en Asie, & aux Moines en Europe. *Pasferat* fait voir, par onze exemples, que la peur, la honte, la colere & le

chagrin produisent cet effet en nous. Ces passages peuvent servir, dans le besoin, où il s'agira d'expliquer quelque endroit de l'Antiquité, que l'on n'a pas bien entendu, faute d'avoir fait attention à cela. Il montre encore que le mot de *constans* marque un homme opiniâtre dans le vice, quand il est joint avec un mot qui signifie quelque habitude vicieuse; quoi que le mot de *constantia* se prenne ordinairement, en bonne part.

Sur le vers quatrième :

Et caput impositis pressit amor pedibus,

Passerat fait voir que c'est la même chose que ce, qu'on exprime en François, par ces mots: *il me mit les pieds sur la gorge*. Mais il apporte quelques exemples, qui ne sont pas tout à fait la même chose, ce qui lui arrive souvent.

Dans le cinquième :

— Me docuit castas odisse puellas,

Passerat remarque que *docuit* se prend ici pour *coëgit*, & que l'Amour est représenté comme un Maître d'Ecole, qui en-

enseigne ses Disciples à coups de fouët. Au moins *enseigner* n'est pas toujours simplement instruire de paroles, mais aussi former dans des Disciples l'habitude, qu'on veut qu'ils aient, même en les châtiant.

Par *odisse castas puellas*, il entend fuir les filles, qui ne ressembloient pas à Cynthie, & montre qu'*odisse* signifie quelquefois fuir. D'autres ont entendu Pallas & les Muses, sentiment que Mr. *Broekhuysse* approuve, en traitant celui de *Passerat* de grossier. Mais les Muses, ni Pallas ne demandoient pas que les hommes, qui les servoient, vécutissent chastement; puisque ni les Soldats, ni les Poëtes ne s'en piquoient point du tout. Cynthie elle-même, qui se mêloit de faire des vers, n'étoit nullement chaste.

Properce appelle après l'Amour *improbis* & *Passerat* montre, par des exemples, que ce mot peut signifier ou cruel, ou impudent, ou grand, ou impudique. C'est un peu trop raffiner sur ce mot. Comme le Poëte dit que l'Amour le contraint *nullo vivere consilio*, le Commentateur montre que l'Amour est ennemi de toute prudence, & qu'il rend fous ceux dont il est le maître. C'est prouver ce que tout le monde fait.

Sur le huitième vers :

*Quum tamen adversos cogor habere
Deos,*

il remarque, avec raison, que ce *quum tamen* signifie *quum interim*, ou *quamvis*. Il croit qu'*adversi Dii* se dit des Dieux, par une métaphore tirée des vents, & qu'*habere* est *experiri*. On n'entendrait pas moins *Propertius*, sans cela.

Au vers dixième, le Poëte dit de Milanion :

Sævitiâ duræ contudit Iasidos,

& le Commentateur prouve que *contundere* est *frangere*, *conterere*, *domare*. Cela est vrai, mais qui l'ignore? Il se pourroit néanmoins faire qu'en quelque endroit douteux, on eût besoin des exemples qu'il rapporte. Il cite ici & ailleurs la Consolation à Livie, sous le nom d'*Albinovanus*, quoi qu'il crût que ce Poëme étoit d'*Ovide*.

Sur le douzième :

Ibat & hirsutas ille videre feras,

Passerat fait voir qu'*ire videre*, pour
ire

ire visum, est un Hellenisme. Cela est certain, mais cet *ire videre feras* paroît bien froid & *Nicolas Heinsius* croyoit qu'il falloit lire *ire ferire feras* ; conjecture, que *Mr. Broekhuysse* approuve. Il n'est pas vrai au reste que quand *Ovide* * a appelé d'anciennes Annales *hirsutas*, il ait voulu dire *libidinosas*, mais au contraire rustiques, sévères & sans ornements. *Passerat* auroit donc bien pu omettre cette citation, comme *Mr. Broekhuysse* le remarque.

Sur le troizième vers, *Passerat* remarque que dans ces mots *Hylæi percussus vulnere rami*, *Hylæi* est pour *Hylæi*, ce qu'il confirme par quelques exemples, & que *ramus* signifie une massue faite de quelque branche d'arbre, dont se servoit le Centaure *Hylée*. Outre cela, il avoit trouvé dans un MS. *percussus*, c'est à dire, *afflictus, prostratus velut ruinâ ictus gravissimi*, & il illustre chaque mot en détail.

Au vers quinzième, *Properce* dit :

Ergo velocem potuit domuisse puellam.

R. 3

Passer.

* *Trist. Lib. II, 259.*

Passerat croit qu'*ergo* veut dire *itaque*, *tandem*, sens que *Donat* a remarqué, dans cette particule, sur *Terence*. Ensuite il montre que *Muret* s'est trompé, sur un endroit de *Catulle*, où *Atalante* est nommée *pernix*, comme ici *velox*.

Le vers suivant est :

*Tantum in amore preces & benefacta
valent.*

Passerat donne des exemples de *tantum* mis au devant d'une exclamation, & de l'effet des prières, & du mot *benefacta*. Tout cela étoit trop clair, pour être prouvé par *Passerat*.

Sur le vers dix-neuf :

*At vos deductæ quibus est fallacia
Lunæ,*

il prouve que ces *Enchanteresses* n'étoient que des trompeuses, par plusieurs passages; qui font voir que si elles trompoient autrefois la populace, elles n'en faisoient pas accroire aux gens d'esprit. Plusieurs ont employé les mots de *fallacia* & de *fallax*, en cette occasion, ce qui fait voir que *Janus Mellerus Palmerius* changeoit
ici

ici mal à propos *fallacia*, en *pellacia*, contre les MSS. Nôtre Auteur dit qu'il n'a qu'à porter son songe à un autre. Ce *Palmerius* étoit de ces gens aussi malheureux, que hardis, en conjecture. *Passerat* illustre aussi, par plusieurs exemples, cette expression *deducere Lunam*, pour faire descendre la Lune du Ciel. Il cite encore Horace Epod. V, 46. *Lunamque caelo diripit*. On doit lire *deripit*, comme il y a dans les bonnes Editions.

Nôtre Auteur n'est pas moins long, sur le vers suivant :

Et labor in magicis sacra piare facis.

Il en fait de même dans la suite jusqu'au vers vint-troisième, sur des choses faciles, & presque par tout.

Le suivant :

Posse Citeinis ducere carminibus,

a embarrassé *Scaliger*, qui a cru que de *xvraia*, vient *xvraiv*, mais qu'alors la pénultième étant courte, il faudroit lire *Cyvei* (lisez *Cyrei*) *tuis*. Mais il n'est pas besoin; on peut lire *Cytaeis*, qui vient de *Cythaa*, femme de la Ville de *Cyta*, patrie de *Medée*,

comme nous l'apprend *Etienne* de Byzance. De-là on forme *Kυται̃* au Masculin & *Kυταια* au féminin ; aussi bien que *Kυταιδ̃ς* & *Kυταις*. *Kυται̃* est un adjectif, qui signifie ce qui appartient à cette Ville & à ses habitans. *Passerat* cite, comme du Scholiaste d'*Apollonius*, *Κόταια*, comme si c'étoit le nom de la patrie de *Medée*. Je n'y ai pas pu trouver cet endroit, & c'est ainsi que commence l'Article d'*Etienne*, dans l'Edition de *Xylander*, d'où ces mots pourroient bien avoir été tirez.

Sur le vers vint-cinquième :

Et vos qui sero lapsum revocatis amici,

L'Auteur montre, par plusieurs exemples, 1. que le mot de *sero* renferme quelque chose de proverbial, pour marquer un secours, qui vient trop tard : 2. que le mot de *labi*, & d'autres Synonymes sont souvent employez, lors qu'il s'agit des fautes de l'Amour. Au second vers de ce Distique, *auxilia* signifie des remedes ; ce que *Passerat* illustre, par divers passages.

Au vers vint-septième. *Properce* dit que

que pour avoir la liberté de se plaindre, il est prêt de tout souffrir :

*Fortiter & ferrum, sævos patiemur
& ignes.*

Le Commentateur rapporte là-dessus sept ou huit exemples de cette manière de parler, *souffrir le fer & le feu.*

Il y a beaucoup de fautes d'impression, dans cette Edition de ses Commentaires, comme sur le vers 31. où il met *annuit* pour *annuet*, & il dit ensuite que c'est pour *annuit*. Il y en a une infinité, dans les nombres des Citations. Ce n'est pas la faute de *Passerat*, mais de ceux, qui ont eu soin de l'Édition. Mais il est étrange que ni *Scaliger*, ni *Passerat* ne se soient aperçus d'une faute grossière qu'il y a dans ce vers :

Vos remanete, quibus facit Deus annuit aure.

Annuere signifie constamment marquer son consentement, en penchant la tête ; comme *abnuere* est refuser en levant la tête. C'est aussi le sens des mots Grecs *κατακλιω* & *ἀντικλιω*. Ni l'un, ni l'autre n'ignoroit une chose si

commune. Ils ne pouvoient pas croire qu'on pût dire *annuere aure*, car on ne branle pas les oreilles, pour marquer qu'on consent, ou qu'on refuse. Il est visible qu'il faut *annuit*, ou *adnuat ore*, comme il y a dans un MS. cité par *Jean Gebhard*, qui n'a pas su néanmoins en profiter. Voyez là-dessus *Mr. Broekhuysse*.

Le Poëte dit au vers trente-troisième :

*In me nostra Venus noctes exercet
amaras.*

Passerat doute s'il faut entendre par *nostra Venus* la Déesse des Amans, ou *Cynthia* sa Maîtresse, & il donne des exemples de l'une & de l'autre manière de parler. Je ne remarque cela, que pour faire comprendre quelle est son exactitude. Il donne aussi des exemples de l'expression *in me*, pour dire à mon desavantage, & du mot *noctes* joint à des verbes qui marquent causer de l'incommodité. Il en met encore de l'épithete *amara*, joint aux nuits.

Dans le vers trente-cinquième le Poëte donne cet avertissement :

*Hoc, moneo, vitate malum; sua
quemque moretur Cura.*

Le Commentateur fait voir que *malum* peut signifier ou l'Amour opiniâtre d'une personne, ou une femme. Il semble que nôtre Auteur avoit recueilli de l'Antiquité tout le mal, que l'on y trouve des femmes. Il triomphe là-dessus, dans sa Harangue sur la Loi Oppienne, comme je l'ai dit; & ici il met un bon nombre de passages violens contre elles. Sur le mot de *Cura*, il montre que c'est ici l'Amour, qui n'est jamais sans soins & sans inquietude; & sur *moretur*, il fait voir que ce Verbe signifie souvent arrêter quelcun par le plaisir. Il étoit fort exact à rechercher les significations propres & figurées des mots.

Les mots suivans, *neque adsueto mutet amore locum*, sont, selon lui, une Hypallage, pour *mutare amorem loco*, faire changer de place à son amour; sur quoi il produit des vers qui ont du rapport à cette matière.

Il y a, dans le dernier Distique de cette Elegie :

*Quod si quis monitis tardas adverteris
aures,
Heu referet quanto verba dolore
mea!*

Quoi qu'il n'y ait rien là que de clair, il ne laisse de les expliquer, & sur le Verbe *referet*, il remarque très-bien que c'est à dire ici *repetet*. C'est ce que nous avons remarqué ailleurs, sur la Consolation de Livie, où *leta referre* signifie redire ce qu'on attend d'avantageux.

On peut comprendre par-là, sans aller plus loin, avec combien de soin *Passerat* explique chaque mot de son Auteur; & qu'il falloit nécessairement qu'il eût fait, de longue-main, des recueils des Auteurs Latins, & sur tout des Poètes, pour s'en servir dans le besoin. Sans cela, il n'auroit pas été possible que sa mémoire les lui fournît, parce qu'on ne remarque pas des choses, qui paroissent communes, & qu'on ne sauroit se ressouvenir de toutes ces expressions, ni des lieux, où elles se trouvent. Cet amas peut beaucoup servir, comme je l'ai dit, à ceux qui travaillent sur les Poètes Latins, & je ne doute pas qu'il n'y ait eu bien des

des gens, qui en ont profité, sans rien dire.

Enfin le dernier Ouvrage de *Passerat* est un petit Livre de *Conjectures*, imprimé à Paris in 8. en MDCXII. avec les *Apophoreta* d'*Hadrien Bebot*. Cet Ouvrage de *Passerat* n'a que 68. pages, & est imprimé en assez grosses Lettres. L'Auteur y explique & y corrige, par conjecture, beaucoup de passages des Auteurs Latins; & se conduit en cela, avec la modestie, qu'il exige, comme nous l'avons dit, des autres. Il y a apparence que ce n'est que le commencement d'un plus grand Ouvrage, qu'il avoit résolu de faire, à l'imitation des *Adversaria* de *Turnebus*; puis qu'il est intitulé *Liber I.* & qu'on ne peut pas douter qu'un homme, comme lui, n'eût rencontré, en son chemin, une infinité de passages corrompus; qu'il pouvoit redresser par la conjecture, ou expliquer mieux, que l'on n'avoit fait jusqu'à lors. J'en mettrai ici deux, ou trois endroits. En voici un tiré du Ch. VI. *Cicéron* dit à *Trebatius*, dans une Lettre badine, Liv. VII. Ep. 16. *Nunc vero in hibernis injectus mihi videris, itaque te commovere non curas.* On voit bien que cet *injectus* est un

mot corrompu, & les Savans ont tâché de le corriger, par de différentes conjectures. *Passerat* croit qu'on doit lire *inlectus*, qui est un mot équivoque; qui peut signifier un Soldat, qui n'est pas choisi, ou qui n'est pas des meilleurs: ou un homme qui est attiré par le plaisir, sur quoi il cite un passage de *Festus* au mot *inlex*. *Cicéron* voudroit donc dire que quelque chose, comme l'amour de quelque Gauloise, avoit attiré *Trebatius*, dans le quartier d'hiver, qu'il ne quittoit point. Cette conjecture vaut bien celles des autres, & je m'étonne que ni *Gruter*, ni *Mr. Grævius* n'en aient pas fait mention. Je soupçonne néanmoins qu'*inlectus* ne soit là pour *inlaqueatus*, selon la signification originale de ce mot, qui étoit peut-être en usage, dans le Droit, en ce tems-là. Les paroles, qui suivent, semblent le marquer. Mais je n'affure rien.

Au Chap. XI. *Passerat* après avoir parlé, avec éloge, de la pensée de *Joseph Scaliger*, qui croyoit qu'*Horace* avoit appelé les Cignes, *purpurei*, à cause de leur éclat, remarque que quelquefois ce qui est blanc en soi même paroît rouge, par le voisinage d'un corps rouge, & enfin se range au sentiment

timent de *Pierre d'Elbene*, qui croyoit que le Poëte faisoit allusion à la pourpre, que l'on nommoit *Hermionique*, & qui étoit blanche, selon le témoignage de *Plutarque*, dans la Vie d'*Alexandre*. Il ajoûte après cela, que c'est-là la raison pourquoi *Albinovanus* avoit dit dans sa *Consolation* à *Livie*, *purpurea sub nive terra latet*. Ces mots ne s'y trouvent point, & notre Auteur a été trompé par *Joseph Scaliger*, qui les a citez avant lui, & d'autres de même, comme on l'a déjà remarqué ailleurs. Voyez la *Bibliothèque Choisie* Tom. I. p. 194.

Passerat explique & corrige au Chap. XII. un endroit de la I. Elegie du II. Livre de *Tibulle*, dont il ne dit rien dans ses remarques sur ce Poëte; ce qui pourroit faire croire qu'il composa ses *Conjectures*, après avoir fait ses leçons sur *Tibulle*. Cette Elegie finit par ces mots:

Ludite, jam Nox jungit equos, carumque sequantur

Matris lascivo sidera fulva choro.

Póstque venit tacitus fulvis circum-
datu alis,

Somnus & incerto somnia nigra
pede.

Dans

Dans le troisiéme vers, *Passerat* lit *furvis*, ou *fuscis*, pour éviter la répétition. Mr. *Broekhuysse* a préféré la seconde maniere de lire, qui se trouve dans un MS. Pour *nigra*, il a mis *vara*, parce qu'il y a dans un MS. *vana*. *Passerat* paroît avoir eu cette maxime, de ne pas toucher aux endroits, qui ont un bon sens dans les MSS. Soit qu'on lise *nigra*, ou *vana*, on voit bien pourquoi le Poëte les nomme ainsi, & personne ne peut prendre ni l'un, ni l'autre pour une faute. *Euripide* avoit dit, comme *Passerat* le remarque, que *la Nuit est la mere des songes, qui ont les ailes noires*.

On pourroit faire un Livre fort utile, qu'on intituleroit, *de modo conjecturis imponendo*, où l'on feroit voir que les plus illustres Critiques, & les plus ingenieux à conjecturer, ont déclaré unanimement, qu'il ne falloit venir là, que lors que les MSS. & les Editions ne présentent aucun sens tolerable. On pourroit confirmer cela par les choses mêmes, en montrant que ceux, qui ont été trop hardis, en conjectures, se sont mille fois trompez, lors même, qu'ils croyoient ne rien dire, que d'assuré. Je finirai
ici

ici ce que j'avois à dire, touchant *Pasferat* & ses Ouvrages, en disant que ce qu'il a fait est très-digne d'être lu par la Jeunesse, & qu'il y a plus à profiter qu'en mille Livres nouveaux.

A R T I C L E V.

PRINCIPES DE PHILOSOPHIE,
ou Preuves Naturelles de l'Existence de Dieu & de l'Immortalité de l'Âme, par Mr. L'ABBE' GENEST.
A Paris M DCC XVI. in 8. pagg. 340. & à Amst. M DCC XVII.
Chez Steenhouwer, Uytwerf & du Villard.

L'UNIVERS est une grande Machine, ou plutôt un amas immense d'une infinité de Machines, dont le jeu & les effets ont toujours frappé les sens des Hommes, depuis que Dieu les a placés sur cette Terre. Les uns se sont contentés de ce que leurs sens leur en faisoient sentir, sans aller plus loin; pendant que les autres, plus curieux & plus raisonnables, se sont efforcés de découvrir les causes de ces effets & les premiers principes de ce qu'ils appercevoient. Il y a plus de deux mille ans, que les Grecs, qui ont été suivis de tous ceux, qui depuis

puis ont eu de l'estime pour leur savoir, l'ont fait. Ils ont pris une infinité de routes différentes, & ils y ont tous trouvé des difficultez ; dont leurs adversaires ont eu soin de les avertir, lors qu'ils ne s'en sont pas apperçûs eux-mêmes. Cependant ceux qui ont changé de sentiment n'ont presque fait, que changer d'erreur. Enfin, dans ces derniers tems, *Descartes* a cru qu'il falloit rejeter toutes les prétendues découvertes de l'Antiquité, & chercher de nouveau la Verité, sans prévention. Jusque-là il avoit raison, mais il s'agissoit de savoir par quelle voye on y pouvoit parvenir. Il n'y avoit que l'Analyse, qui est la voye de l'invention à *posteriori*, qui y pût mener. On peut croire qu'il s'en est servi, à quelque égard ; mais il a cru trop tôt avoir découvert ce qu'il cherchoit, & être en état d'employer la *Synthese*, & de démontrer tout à *priori*. Ceux qui sont venus depuis, après avoir tout examiné, ont cru se devoir attacher uniquement à la *Physique Experimentale*, ou à observer les Phénomènes, & les Proprietez des Corps, sans passer plus loin. Par-là ils ont trouvé une infinité de choses, & reconnu en même tems que les premières causes

ses en étoient si cachées , qu'il n'y avoit pas d'apparence , qu'on les découvrit jamais.

Mais comme les sentimens sont encore partagez , à l'égard de *Descartes* , & qu'encore que bien des gens croient qu'il n'a presque rien découvert , il ne laisse pas d'y avoir des gens , sur tout en France , qui suivent ses sentimens : il a été libre à Mr. l'Abbé *Genest* de suivre la route tracée par ce Philosophe , & de donner une idée de ses principes , dans cet Ouvrage. Il y a expliqué , en assez peu de vers & d'une manière fort nette , les principales parties de la Philosophie Cartesienne ; dont on ne peut pas disconvenir qu'il n'y ait divers endroits très-veritables , quoi que l'on puisse dire que *Descartes* n'en étoit pas l'Inventeur ; comme de ce qu'il dit des qualitez sensibles , qui est une invention de l'Ancienne Philosophie Corpusculaire. Mais quoi qu'il en soit , on ne laissera pas de lire , avec plaisir , ce que Mr. l'Abbé *Genest* en dit ici ; & s'il n'enseigne rien de nouveau , pour le fonds , il y donne un nouveau tour , & le rend plus agréable , par la douceur de ses vers.

I. APRES avoir dit quelque cho-

se de l'Origine du Monde, il donne la distinction du Corps & de l'Esprit, il prouve l'existence de Dieu, il traite de la Matière & de ses propriétés, du Mouvement & de ses Lois. Quoi que le fonds soit tiré de *Descartes*, le tour est néanmoins de l'Auteur, qui y a même rectifié quelque chose, & qui est d'autant plus louable, que tout tend à établir les principes de la Religion Naturelle. Ceux qui sont frappez de la Doctrine de *Descartes*, sur l'idée, que nous avons de Dieu, pourront en faire un bon usage.

II. IL passe de là à la formation des Tourbillons, selon l'idée de ce même Philosophe, & à celle des Etoiles fixes & des Planetes; à leurs mouvemens; aux causes de la Pesanteur & de la Légèreté; au flux & au reflux de la Mer; à la Matière subtile; à la rarefaction & à la condensation, & autres mouvemens semblables; aux saisons, que l'on remarque sur nôtre Terre, & finit son second Livre, par quelques réflexions sur l'Ordre & la durée du Monde. *Descartes* avoit nommé, ou par modestie, ou par précaution, cette partie de son Systeme, touchant la naissance des Tourbillons, & les conséquences qu'il en

ra tirées, un *Roman*. Les Astronomes Modernes croient que ce Philosophe avoit parlé plus conformé-ment à la vérité, qu'il ne pensoit lui-même; car ils prétendent qu'il n'étoit pas même instruit des Phénomènes Célestes, par où il falloit commencer. Il ne savoit point, par exemple, que le mouvement des Comètes se fait souvent contre l'ordre des signes du Zodiaque, ou contre le cours qu'il donne à la matière étherée; & cela seul fait évanouir tous ses Tourbillons: comme l'on voit un Tourbillon de poudre dissipé, par un souffle de vent contraire au mouvement qu'il avoit d'abord. Si l'on compare néanmoins la doctrine de *Descartes* à celle des Scholastiques, elle est infiniment plus ingénieuse & plus conforme à la Nature, & on lui est toujours obligé de ce qu'il a le premier secoué le joug de l'autorité des Ecoles.

III. M. R. l'Abbé *Genest* parle ensuite des Qualitez sensibles, de la Dureté, de la Liquidité, de la Chaleur & de la Froideur, des Saveurs, des Odeurs, du Son, de la Lumière, des Couleurs, du Transparent & de l'Opaque.

IV. ENFIN il traite des sensations,
en

en général, & en particulier de l'Ouïe & de la Vuë, & montre très-bien que les qualitez sensibles, que l'on s' imagine être dans les objets, ne sont que des modifications de nôtre Ame; comme les Anciens Atomistes l'avoient fait plusieurs siecles avant *Descartes*, quoi que ce dernier ait parlé de toutes les parties de sa Physique, comme de purs fruits de sa méditation. Le dernier Article est de l'Union & de la Distinction de l'Ame & du Corps. Il est très-facile de prouver l'une & l'autre, parce que nous les sentons en nous-mêmes, si nous sommes capables d'y rentrer. La difficulté est de savoir comment les mouvemens du Corps peuvent exciter des pensées, & comment des pensées peuvent causer des mouvemens. Nôtre Auteur n'entre pas dans cette question, où il se trouve en effet des difficultez insurmontables. La verité est que nous n'avons pas tous les secours nécessaires, pour soudre l'Enigme de la Nature, en sorte que nous trouvions des principes, par lesquels nous puissions rendre raison de tout. Je ne compte pour rien les Hypotheses, ou les Conjectures, qui n'augmentent point nos connoissances; parce qu'on ne peut pas

pas appeller connoissance ce qui peut être faux ; & encore par quelle Hypothese peut-on rendre raison de tout ce que l'on voit ? Il n'y en a assurément point.

A R T I C L E V I.

Solutio Questionis, utrum arisara, seu contradictoria, propriè loquendo, credi possint. Auctore JOAN. ALPHONSO TURRETTINO, Pastore, S. Theologie & Hist. Ecclesiasticæ Professore. A Geneve, chez Fabry & Barillot, M DCC XVI. in 8. pagg. 16.

QUOI que ce Traité soit petit & doive plutôt être lu entier, que dans un Extrait ; comme il s'agit d'une Controverse importante, on ne trouvera pas mauvais que l'on en parle ici. Il s'agit de savoir si, à proprement parler, on peut dire que l'on croit des choses contradictoires. Mr. *Turretin* soutient que non & en rend des raisons, qui sont, comme il me semble, décisives.

L'Auteur montre d'abord qu'on appelle *incompatibles* des choses, qui ne peu-

peuvent pas subsister ensemble, comme un *Cercle quarré*, une *Montagne sans vallée* &c. De semblables choses ne peuvent pas être, autrement elles ne seroient pas incompatibles. On ne peut pas avoir recours à la Puissance Divine, comme si elle les pouvoit faire, parce que ce sont de purs Néants, & dont les noms ne signifient rien du tout; lesquels, par conséquent, ne peuvent pas être l'objet de la Puissance Divine. Si quelques Philosophes, comme *Descartes*, ont soutenu que Dieu pouvoit avoir fait la nature des choses toute contraire à celle que nous voyons, & que deux fois trois ne fussent pas six; ce n'a été que pour être en état de dire qu'ils croyoient des Dogmes contradictoires.

Il ne s'agit pas seulement de savoir si des choses incompatibles peuvent être, mais encore si on le peut croire. Le mot de *croire* est équivoque, puisque dans le sens Vulgaire on appelle croire tout ce qu'on paroît embrasser, quoi qu'on n'en ait aucune idée; & que dans le sens Philosophique croire est aquiescer au rapport que l'on voit, ou que l'on croit voir, entre les idées, que l'on contemple. Ainsi si quelqu'un disoit qu'il croit qu'un *Cercle est quarré*,

ré, on ne pourroit pas dire proprement qu'il le croit, en ce dernier sens; parce qu'il ne voit, ni ne croit voir aucun rapport, entre la figure quarrée & la ronde, qui fasse qu'on puisse affirmer l'une de l'autre. Si au contraire je dis que je crois qu'une muraille est blanche, c'est parce que je sai ce que c'est qu'une *muraille*, & ce que c'est que *la blancheur*; & que je vois que ces deux choses sont compatibles, l'une avec l'autre. On voit bien que je puis croire une semblable chose, quand même je me tromperois dans le fait. Il n'est pas besoin aussi pour croire, que j'aye des idées completes & claires de ce que je crois; si cela étoit, on croiroit très-peu de choses. Il suffit que j'en aye au moins une idée générale, & confuse.

Que s'il faut avoir quelque idée de ce qu'on dit, pour pouvoir dire qu'on le croit; il faut aussi que les idées, que l'on joint l'une à l'autre, par l'affirmation, ne se détruisent pas réciproquement. Dire qu'on croit un *Cercle quarré*, ou un *Quarré circulaire*, c'est dire qu'on croit & qu'on ne croit pas ce qu'on dit; car qui dit un *Cercle* nie qu'il soit *quarré*, & qui dit un *Quarré* nie qu'il soit *circulaire*. On

ne peut pas nier, & assurer en même tems des choses contradictoires, & dire avec vérité, qu'on les croit.

* C'est en cette occasion, qu'on peut dire avec *Montagne*, † que les uns font accroire au monde qu'ils croient ce qu'ils ne croient pas; & que les autres, en plus grand nombre, se le font accroire à eux-mêmes, ne sachant pas pénétrer ce que c'est que croire.

Il est vrai qu'il y a plusieurs choses, que nous tenons pour assurées, quoi que nous n'en comprenions pas clairement la liaison. Ainsi nous ne laissons pas de croire la Providence, quoi que nous ne puissions pas toujours concilier avec elle ce qui arrive, telle qu'est la prospérité des méchants & la souffrance des gens de bien. Mais il y a une grande différence, entre ne voir pas clairement la liaison de deux choses, & voir clairement que deux choses sont incompatibles.

Il est vrai encore que l'on croit quelquefois de certaines choses contradictoires, mais que l'on ne regarde pas, comme telles; parce que l'on en a de fausses idées, & qu'on les considère d'un

* Remarque de l'Auteur de la *B. A. C.*
 † *Essais* Liv. II, C. 12.

d'un côté, selon lequel elles ne sont pas incompatibles.

Mais quand on connoît bien la chose, dont il s'agit, & quand on voit distinctement qu'il y a une contradiction palpable, il n'est pas possible qu'on la croie. On ne peut pas regarder deux choses comme unies, dans le même tems qu'on les voit si séparées de leur nature, que l'une détruit l'autre.

Par-là on peut résoudre la question, s'il y a des gens, qui croient la Transsubstantiation, ou autres dogmes semblables. On ne peut pas douter que la plus grande partie de ceux, qui font profession de croire ces dogmes, ne soient dans la bonne foi, & ne s'imaginent réellement de les croire. On peut croire encore qu'il y a quelque chose, dans l'Eucharistie, qu'on peut nommer le corps de Jesus-Christ, en quelque sens; sans qu'il y ait là de contradiction. Mais que le corps de Jesus-Christ, proprement ainsi nommé, qui est dans le ciel; que ce même corps, dis-je, sans en bouger, soit en un million de lieux à la fois sur la terre, & y soit offert sur autant d'autels par des Prêtres &c. c'est ce qu'il n'est pas possible de croire; parce

qu'il faudroit croire en même tems que c'est un seul corps, & que ce n'en est pas un seul ; qu'il est différent de lui-même ; qu'il est renfermé en un seul endroit, & qu'il n'y est pas, puis qu'il est en un million d'autres lieux à la fois ; qu'il est de la hauteur ordinaire d'un corps humain, & qu'il est dans un atome, &c. On croit aussi véritablement tout cela, si l'on parle en un sens philosophique, que l'on croit un Cercle quarré & une Montagne sans vallée. On peut néanmoins dire sincèrement qu'on le croit, parce qu'on s'imagine de le croire ; à cause de la coutume qu'on a prise de se payer de mots, qui n'ont aucun sens.

On ne doit pas dire ici qu'il ne faut pas écouter la Raison, mais seulement la Foi, parce qu'outre qu'on ne prouvera jamais que l'Écriture enseigne rien de contradictoire, s'il ne falloit pas écouter la Raison, quand elle nous fait voir que ce sont des choses contradictoires ; il la faudroit encore moins écouter, dans les argumens qu'elle nous fourniroit, pour prouver qu'en ceci il ne faut pas se fier en elle. Il s'en faut beaucoup que ces argumens soient aussi évidens, qu'il est évident qu'on ne peut pas croire les

les choses contradictoires, que l'on a rapportées.

C'est ce que Mr. *Turretin* avoit dans la pensée, lors que dans des *Theses*, intitulées *Pensées touchant le Sens Commun*, il disoit que ceux-là se trompent, qui s'imaginent de croire des choses incompatibles. Cependant Mr. *Pfaff*, dans sa *Dissertation de la Consécration Eucharistique des Anciens*, dont nous avons parlé dans la 2. Partie du III. Tome de cette *Bibl. A. & M.* a fait quelques objections contre une doctrine, qui est aussi claire, que celle-là.

Il dit qu'il y a beaucoup de choses, que nous savons être véritables, mais que nous ne savons pas lier ensemble, ce qui fait qu'elles nous paroissent incompatibles. Mais autre chose est ne savoir pas lier ensemble deux veritez, & joindre ensemble deux choses, qui se détruisent réciproquement, comme la figure ronde & la quarrée. Mr. *Pfaff* rapporte, pour exemple, l'Origine du Mal, que l'on ne peut pas concilier avec les vertus de Dieu. Mais cette difficulté n'est pas de la même nature, car nous ne voyons pas clairement que la permission du Mal soit incompatible avec les Vertus Di-

vines, & nous en pouvons donner plusieurs raisons, qui justifient la Providence. Quand même ces raisons ne leveroient pas toutes les difficultez, & tous les doutes; on n'en pourroit recueillir autre chose, sinon que nous n'avons pas une idée complete de la conduite de Dieu, & c'est ce dont tout le monde doit convenir.

Mr. *Pfaff* objecte encore que, dans des choses, dont la nature est connue, on est contraint, dans les jugemens que l'on en fait, de joindre des mots plutôt que des idées, quand on n'a point d'idée juste de ce qu'on dit, ou qu'elle est trop imparfaite. On lui répond que l'on ne laisse pas de voir quelque liaison, entre les idées qui ne sont pas completes; mais que quand on n'en a point du tout, on ne fait en parlant des choses, que joindre des sons, comme les Perroquets; d'où il s'ensuit qu'à proprement parler on ne croit rien de ce dont il s'agit.

Il ajoute que Mr. *Turretin* reconnoît qu'il y a plusieurs choses dans la Nature, qui sont incomprehensibles; & qu'en ce cas-là, quand nous en parlons, nous joignons nécessairement des paroles, & non des idées, & que néanmoins nous croyons les choses.

On

On lui réplique que tout ce qui est incomprehensible n'est pas contradictoire, quoique tout ce qui est contradictoire soit incomprehensible; qu'il y a des choses que nous ne pouvons pas comprendre parfaitement, ou parce qu'elles sont au dessus de nôtre portée, comme celles, qui tiennent de l'Infini; ou parce que nous savons la chose, mais que nous ignorons la maniere, dont elle est; ou parce que les causes nous en sont inconnues; ou parce que nous ne les avons pas assez examinées; ou pour quelque autre raison semblable; mais que nous ne voyons pas toujours dans ces choses de la contradiction, tant s'en faut que nous les comptions pour des choses incompatibles.

Mr. *Pfaff* dit que nous n'avons point d'idée de l'Eternité, & que nous ne laissons pas de la croire. On lui répond que nous en avons assurément une idée, & que c'est une durée, sans commencement & sans fin; quoi qu'il soit vrai que nous n'en avons pas une idée complete, parce que nous sommes finis & que l'Eternité n'a point de fin. Nous n'avons point d'idée, dit encore Mr. *Pfaff*, de nôtre Aine. On lui soutient que nous en avons bien

bien une idée, puis que nous savons que c'est une substance qui pense, & qui a un sentiment interieur de toutes ses operations; quoi que cette idée ne soit pas claire en tout. Enfin il produit la *S. Trinité*, comme une chose, qu'il faut croire, & dont nous n'avons néanmoins aucune idée. Mais si nous n'en ayons point du tout d'idée, nous ne saurions ce que nous dirions, en en parlant, ni ce que nous croirions, en l'embrassant par la foi; & il n'y a pas d'apparence que Mr. *Pfaff* voulût dire que, dans le fonds, on ne fait ni ce que l'on dit, ni ce que l'on croit là dessus.

Il y a encore ici quelques autres objections, de moindre conséquence, que Mr. *Turretin* réfute, & auxquelles je ne m'arrête pas. Mr. *Pfaff* dit enfin que la Thèse qu'il attaque renverse toute la Religion Chrétienne, si on ne renferme cette proposition dans ses justes bornes. Mr. *Turretin* nie, avec beaucoup de raison, que cette conséquence s'en suive de ses principes. C'est, au contraire, une suite du sentiment des Théologiens, qui disent qu'on peut croire des choses contradictoires, & qui avouent qu'il y en a dans la Religion. Il est certain que ce

qui

qui est tel ne sauroit être vrai, ni être cru véritablement; & que si l'on dit le contraire, ce ne sont que des paroles, sans aucun sens; ce qui rendroit la Religion, à cet égard, une Religion de Perroquets, & non d'Hommes raisonnables. Du reste Mr. *Turretin* lui répond, avec beaucoup de douceur & de politesse, comme cela se doit faire entre honnêtes gens. Ces manières civiles ne font point perdre de poids aux raisons, & si Mr. *Pfaff* les examine attentivement, il s'apercevra bien qu'il n'avoit pas bien pris la pensée de Mr. *Turretin*.

Je ne suis pas neutre, je l'avoue, sur cette matière, & j'ai soutenu plus d'une fois qu'on ne peut pas croire des choses contradictoires, que l'on regarde comme telles; & qu'il arrive néanmoins qu'on s'imagine quelquefois de les croire, & qu'on se paye soi-même de mots, qui ne signifient rien, comme on en paye les autres, sans s'en appercevoir. Mais je me persuade que quiconque examinera la matière, avec soin, en tombera d'accord. Si l'on accordoit une fois que des choses contradictoires peuvent être également vraies, il n'y auroit plus rien d'assuré, parmi les hommes.

Tout pourroit être faux & vrai , en même tems , ce qui est la plus énorme absurdité , dans laquelle on puisse tomber.

Mr. *Turretin* a exposé si nettement une doctrine , que tous les Protestans , & les Réformez en particulier , sont obligez de soutenir , que l'on en conviendra aisément. On souhaitera aussi , qu'il publie ses Harangues & ses Theses en un ou deux Volumes , parce qu'il y a très-peu de gens , qui les aient toutes , & qu'il y en a une infinité , qui les voudroient avoir. La droite Raïson , la bonne Théologie , & la netteté y regnent en maniere , qu'elles ont plû non seulement aux Théologiens éclairz , mais encore à tous les gens de bon goût , qui en ont lû quelques-unes.

ARTICLE VII.

LIVRES DE COMMERCE OU DE VOYAGE.

I. Mémoires sur le Commerce des HOLLANDOIS , dans tous les Etats & Empires du Monde , où l'on montre quelle est leur maniere de le faire ,
sava

son origine, leurs grands progrès, leurs possessions & gouvernement dans les Indes; comment ils se sont rendus maîtres de tout le Commerce de l'Europe; quelles sont les Marchandises convenables au Trafic maritime, d'où ils les tirent & les gains qu'ils y font. Ouvrage aussi curieux, que nécessaire à tous les Négocians. A Amsterdam chez Du Villard, in 8. pagg. 308. avec la Préface & la Table des Chapitres.

CET Ouvrage est du même Auteur, que le *Traité du Commerce & de la Navigation des Anciens*, dont nous avons parlé dans le Tome V. p. 455. Il fait, généralement parlant, beaucoup d'honneur à la Nation Hollandoise; en la représentant comme la plus sage & la plus prudente de l'Europe, en ce qui regarde le Commerce; soit à l'égard de son établissement, soit par rapport à tout ce qui peut le conserver & le rendre florissant. Peut-être même y a-t-il un peu d'excès aux louanges, qu'il leur donne; dont la plus grande partie appartient aux Particuliers, qui se sont appliquez au Négoce, par la nécessité où se trouvent les habitans de Hollande,

de négocier pour subsister, & qui continuent, par la même nécessité, à faire valoir le Commerce; & cela plutôt pour l'avantage de chacun en particulier, que pour le bien de l'Etat. Peut-être encore les avantages du Négoce des Hollandois sont-ils ici étalés & même grossis, en bien des choses, comme ceux qui ont vécu en Hollande le savent assez; pour leur attirer l'envie des Voisins, qu'ils n'éprouvent que trop, quoi que ces Voisins aient mille avantages, qu'on n'a pas ici. Mais quoi qu'à parler en général, il y ait une infinité de choses qui étoient véritables, au tems auquel les mémoires de cet Ouvrage ont été ramassés; le tems y a beaucoup changé, & l'on peut dire que, depuis quelques années, le Négoce y est beaucoup diminué, par la misère générale, que les guerres passées ont causé dans toute l'Europe; par quelque négligence du dedans, qui est aussi un effet des guerres; & par la cherté, qui est une suite des dépenses excessives de tous les Etats. Si l'Auteur de ce Livre entendoit les discours, que les Marchands font communément ici, il rabattrait beaucoup de la haute idée qu'il a du Négoce de ce Pais.

Dans

Dans la Préface, l'Auteur fait le Panégyrique du Négoce, & montre la nécessité qu'il y a de le favoriser, pour rendre l'Etat florissant. Comme c'est en faveur de la France, il lui montre que l'Espagne, quoi que maîtresse des Richesses de l'Amérique, n'est tombée, depuis Philippe II. dans la décadence, où on la voit encore aujourd'hui, que faute de Commerce & de Manufactures, fabriquées en Espagne; & qu'au contraire, l'Angleterre & la Hollande ne sont venues à l'état florissant, où elles sont, que par des Maximes toutes contraires. Il prouve que l'on en pourroit faire autant en France, par l'exemple de *Jaques Coëer*, Surintendant des finances sous Charles VII. qui faisoit, pour ce tems-là, un Négoce immense.

Il parle ensuite, dans les cinq premiers Chapitres de cet Ouvrage, de l'état du Commerce de l'Europe, depuis l'an M. jusqu'à l'an MDC, de l'Origine & des causes du grand Négoce des Hollandois, de la Pêche, des Manufactures & de la Navigation des Provinces-Unies, du Commerce qu'ils font en Moscovic, en Norvegue, & sur les côtes de la Mer Baltique.

Je ne puis pas entrer dans le détail de ce Livre, & il mérite d'ailleurs d'être lu avec soin; tant par ceux qui exercent le Commerce, que par ceux qui ne veulent s'en instruire, que par curiosité. Il montre fort bien, dans le Ch. I. que les impôts excessifs, que les Princes, qui possédoient les Pais-Bas, qu'on nomme à présent *Autrichiens*, & ensuite les persecutions des Espagnols, contre les Protestans de ces Provinces, ont été les causes de la ruine du Commerce, qui y étoit établi; & qui par-là a été transféré en partie en Angleterre & en partie en Hollande. Il ajoute * qu'après cela, il ne voit rien, qui ait tant augmenté le nombre des Habitans & des Manufactures de Hollande, que les Religioneux François, presque tous Marchands, ou Artisans, qui s'y sont réfugiés, depuis vingt-cinq, ou trente ans. C'est ainsi que l'envie de peupler le Paradis, à ce que l'on dit, & cela sans le pouvoir prouver, ou plutôt celle de dominer & de jouir de tout, a fait que les Ecclesiastiques ont dépeuplé de grands Etats, & empêchent qu'ils ne se rétablissent; parce qu'il y a dans ces lieux, dont ils occupent

* Pag. 19.

cupent le meilleur, toujours assez de quoi entretenir leur oisiveté, & que ce qui y reste d'hommes leur sont bien mieux soumis. Ceux qui gouvernent les Etats devroient bien s'en appercevoir, & y mettre ordre; mais ils sont souvent aussi aveugles que la populace, ou redoutent si fort les Ecclesiastiques, qu'il n'y a point d'apparence qu'ils y remediënt jamais. Les Etats, qui n'en sont pas venus-là, doivent demeurer constans à tenir une route toute contraire.

Mr. *Huet* parle en termes très-forts, dans son III. Chapitre, des grands profits que la pêche, & particulièrement celle du Harang, rapporte à la Hollande. Cette dernière rend, à ce qu'on lui avoit dit, tous les ans *soixante & quinze millions de livres*, dont *cinquante deux* tournent au profit du pais, & *vint trois* s'en vont en frais, qui ne laissent pas de lui être avantageux, parce qu'ils se font dans le pais même. Cela a bien diminué depuis & la décadence, où est la Ville d'*Enkhuyfen*, qu'il décrit, comme très-florissante par cette pêche, en est une bonne preuve. Il attribue l'invention de saler le Harang, & de le mettre en Tonneaux à un cer-

tain Flamand * de Bierulin, ou de Bierulera, qu'il nomme Guillaume Buerem. Je n'ai pas le loisir d'examiner ce fait, mais je soupçonne qu'il y a quelque faute, dans le nom de la patrie de cet homme; par ce que je trouve, de cette invention, dans la Chronique de Jean François le Petit, qui dit au commencement de son Livre III en parlant de ce qui arriva sous Florent III. Comte de Hollande & de Zelande, qui commença à regner l'an M C LXIII. On commença, dit-il, en ce temps-là à pêcher le Harang en la Mer, & sur les côtes des Mers de Hollande, Zelande & Frise, & fut la première pêcherie, & environ de l'île de la Briele, en Hollande; où les Hollandois, Zelandois & Frisons occidentaux alloient, en la saison du Harang, pêcher avec de petites barques nommées Sabards. Ceux de la Ville de Zivoxée, en Zelande, furent les premiers qui le pêcherent, & l'accablèrent en barriques & ceux de Bieruliet, île de Flandres, qui premièrement inventerent, pour le mieux garder, étant salé, de l'égorger & lui ôter les mâchoires, qui le faisoient autrement bien-tôt corrompre; ce qu'en

lan-

langue du pais se disoit kaken, c'est-à-dire, *démâcheler*. Il y a bien de l'apparence que *Biervliet* a été changé par le Copiste de l'Auteur, ou par l'Imprimeur, en *Bierulin* & *Bierulem*, qui sont des noms inconnus en Flandres. A propos de cela, il ne fera pas mal d'avertir qu'il y a ici une très grande quantité de fautes dans les noms propres, par tout l'Ouvrage. Dans ce même * Chapitre III. *Hisbon*, *Pharutes* & *Boyens*, noms des lieux, sur les côtes desquels on pêche le Harang, sont des noms corrompus, peut-être pour *Hitland*, *Fero* & *Orkney*, qui sont des Iles au Nord de l'Ecosse.

Dans le Ch. VI. & les six suivans, l'Auteur traite du Commerce des Hollandois sur l'Elbe, le Weser, le Rhin & la Meuse, dans les Pais bas Autrichiens, dans les Iles Britanniques, en France, en Espagne & en Portugal, & autour de la Méditerranée. Sur le Négoce d'Angleterre, l'Auteur n'a pas tout à fait bien exprimé une Loi, que les Anglois firent sous *Gronzevel*, & qui est de la dernière importance pour le Négoce des Anglois. Par cette Loi il est défendu de recevoir, par des Vaisseaux étrangers, des marchandises

que

que les Anglois eux-mêmes tirent en droiture des lieux, d'où elles viennent.

Le Chapitre XIII. & le suivant regardent le Commerce de la Compagnie des Indes Orientales de Hollande. Dans le XV. il est parlé du Négoce des Hollandois en Amerique. Le Volume finit par un rapport que *Daniel Braems*, teneur de Livres général à Batavia, fit aux Etats Généraux, en MDCXCVIII. de l'état où se trouvoit alors la Compagnie dans les Indes Orientales. On voit là leur établissement en ce pais-là, les peines qu'ils eurent pour cela, & le grand Négoce qu'ils y eurent depuis; qui a fait enfin monter les Actions de la Compagnie des Indes de 100, jusqu'à 800. Il y a ici beaucoup de choses, qui ont changé depuis le tems, auquel *Mr. Huet* fit ce recueuil; auquel néanmoins il a ajouté plusieurs choses depuis; comme il paroît par divers endroits, & en particulier, par le rapport de *Braems*, dont j'ai parlé. Par exemple, on fait que depuis quelques années, la Compagnie ne négocie point à la Chine, par ses propres Vaisseaux; mais qu'elle se sert des Chinois, établis à Batavia, à qui

qui elle confie les marchandises, qu'elle souhaite de vendre à la Chine, & qui lui en ramènent les retours dans leurs *Fonques*, qui sont des Vaisseaux de charge à la Chinoise. J'apprends aussi qu'elle en use de même, depuis quelque tems, avec les Japonnois, à cause des avanies que ces peuples lui faisoient, & le peu de profit qu'elle y avoit; parce qu'ils taxoient trop bas les marchandises, qu'elle y envoyoit.

En parlant du *Thé*, il dit, qu'outre celui qui croît dans la Chine, il en croît aussi une grande quantité au Japon, & que c'est aussi là où les Hollandois en font leur plus grande fourniture, de même qu'à la Cochinchine. Celui du Japon, *ajoute-t-il*, est meilleur que celui de la Chine & de la Cochinchine. Le meilleur *Thé* de la Chine, ne coûte à Surate, que vint sols la Livre, de même que celui du Japon, tandis que les Hollandois le vendent en Europe vint écus & le moins bon vint-cinq à trente Livres. Il y a long-tems que ceci doit avoir été écrit, car il y a plus de trente ans à présent, que le *Thé* est à beaucoup meilleur marché, en Hollande.

Il faut au reste avertir ceux, qui n'ont pas encore lu ce Livre, que l'Auteur y décrit souvent les drogues & les marchandises, dont il parle, & marque les lieux d'où elles se tirent. On voit par là qu'il avoit également étudié l'Histoire du Commerce & celle des drogues; ce qui est surprenant dans un homme comme lui, occupé d'ailleurs d'études toutes différentes.

Dans le Chap. XV. l'Auteur décrit le Négoce & les établissemens des Hollandois en Amerique. Ils s'étoient rendus maîtres du Brésil, dans le tems que les Espagnols avoient le Portugal; & cette conquête leur étoit si avantageuse, que la Compagnie des Indes Occidentales alloit de pair avec celle des Indes Orientales. Depuis ils perdirent ce pais-là, par la négligence inexcusable des Directeurs; qui laisserent le pais sans garnisons, & qui n'empêcherent pas qu'on ne vendît des armes & de la poudre aux Portugais, qui en occupoient encore une partie, & qui étant répandus par tout, se rendirent aisément maîtres d'un seul Fort, qui étoit gardé par très-peu de soldats. On ne peut pas lire cette révolution, sans sentir une espece d'indignation, contre ceux qui en furent

furent cause. Il est étonnant que Mrs. les Etats Généraux ne fussent pas avertis de bonne heure de la négligence des Directeurs, & n'y missent pas ordre incessamment. Penser à des choses infiniment moins importantes, & négliger une affaire de cette conséquence est une conduite, que la Postérité ne pourra jamais pardonner. Si la Hollande avoit gardé ce pais, comme elle a conservé ses établissemens des Indes Orientales, ce qui étoit beaucoup plus facile, parce que le Bresil est beaucoup plus proche; elle auroit été trop puissante, & le Portugal auroit été trop pauvre. Mais y auroit-il eu plus de Vertu, dans ce pais? C'est-ce que je laisse à décider à ceux, qui ont remarqué l'effet que les richesses excessives produisent ordinairement. Quoi qu'il en soit;

*nimum vobis haec Belgica
terra
Visa potens, Superi, propria haec si
dona fuissent.*

Mr. Huët n'a pas été bien informé de l'état présent de la Compagnie des Indes Occidentales, qu'il décrit florissant. Tout le monde fait ici le contraire,

traire, & les Intereffez aux débris de cette Compagnie voudroient bien qu'il dit vrai. Il parle auffi en termes trop avantageux de l'établissement qu'elle a en Afrique, à S. George de la Mine, auffi bien que du Négoce des Negres; & décrit celui de Surinam, en Amerique, infiniment moindre qu'il n'est. On a oui dire à des gens, qui s'étoient enrichis à Surinam, que si ces Provinces n'en tiroient autant d'avantage que des Indes Orientales, c'étoit leur faute. Mais il faut laisser le soin de cela à la Compagnie de Surinam, qui doit néanmoins prendre exemple à ce qui est arrivé à ceux, qui négligerent autrefois le Bresil.

Le rapport de *Braems* est digne d'être lû, & l'on y peut remarquer le génie de bien des Marchands, qui se plaignent toujours, quelque profit qu'ils fassent, qui perdent sur tout & qui sont néanmoins puissamment riches. La Compagnie des Indes Orientales ne peut pas être plus puissante qu'elle l'est à présent; & quoi que ses Officiers la volent, comme tout cela revient enfin au pais, l'Etat n'en souffre pas. D'ailleurs la négligence & les fautes, qu'ils peuvent commettre, ne s'apperçoivent presque pas, sur

le tout , à cause des profits immenses qu'elle fait. *Braems* souhaite que ces Provinces étendent leur Commerce par toute la Terre, & qu'elles deviennent de jour en jour plus florissantes. Je le souhaite aussi, mais je souhaite bien davantage que l'Amour de la Vérité & de la Vertu, dont la décadence visible fait trembler les gens de bien, s'y rétablisse & s'y augmente jusqu'à la fin des siècles ; puis que sans cela, tout le reste est nuisible & pour ce monde & pour l'autre.

II. *Voyage DE L'ARABIE HEUREUSE, par l'Océan Oriental, & le Détroit de la Mer Rouge, fait par les François, pour la première fois dans les années 1708, 1709, & 1710; avec la relation particulière d'un voyage du port de MOKA, à la Cour du Roi d'YEMEN, dans la seconde Expedition des années 1711, 1712, & 1713. Un Mémoire concernant l'Arbre & le fruit du CAFE', dressé sur les observations de ceux qui ont fait ce dernier voyage; & un Traité historique de l'origine & du progrès du CAFE', tant dans l'Asie, que dans l'Europe; de son introduction en France, & de l'établissement de son usage*

usage à Paris. A Amst. chez Steenhouwer & Uytwerf MDCCXVI. in 12. pagg. 370. avec les Préfaces & l'Index.

CES Voyages n'ont pas été écrits par ceux qui les ont faits. Un de leurs amis, qui se nomme *Mr. de la Roque*, dans le Volume suivant, a travaillé sur leurs Mémoires, & quoi qu'il ait changé l'ordre & le stile, il n'a pas laissé de suivre exactement les faits, que les Voyageurs lui avoient appris.

Il y a d'abord la Carte de l'*Iemen*, ou de l'Arabie Heureuse, qui est de la façon de *Mr. de l'Isle*, où l'on voit le voyage des Voyageurs François, depuis *Moka*, jusqu'à *Moïab*, qui est la résidence du Roi d'*Iemen*. On ne peut rien donner de complet sur l'intérieur de l'Arabie, qui ne nous est pas assez connu; mais on pourra voir ce que les Arabes eux-mêmes en disent, dans un traité dont nous parlerons, dans la suite.

Ce Volume est composé de trois parties, comme on peut le voir par le titre; savoir de deux voyages & d'un Traité Physique & Historique du Café.

I. LA première partie contient le
Voyage

Voyage fait en Arabie, par les François en 1708, 1709, & 1710. Elle est composée de cinq Lettres, dont la I. est une relation du Voyage, depuis le départ de France, jusqu'à l'arrivée des Vaisseaux, dans le premier port de l'Arabie Heureuse. Deux Vaisseaux, nommez *le Curieux & le Diligent*, armez par une compagnie de Marchands de S. Malo, pour la course & pour le commerce, & de cinquante pieces chacun, partirent de Brest le 6. de Janvier 1708. & arriverent à Aden, en Arabie, au mois de Décembre de la même année. Ils firent des prises considerables, sur les Anglois & les Hollandois; sans lesquelles ils auroient beaucoup perdu, dans leur voyage. Dans leur cours, ils firent descente dans l'île de S. Laurent, ou de Madagascar, à Anjouan, dans l'île de Zocotora, & sur la côte de l'Abyssinie. On rapporte, en peu de mots, ce que l'on put remarquer dans ces lieux, & les aventures, que l'on y eut. Dans la II. Lettre on parle de la Ville d'Aden, sur les côtes méridionales d'Arabie, dont on décrit le port & les fortifications, & en même tems la maniere dont les François y entrerent & en sortirent; car

c'est une place, qui est extrêmement bien gardée, par un Gouverneur, qui dépend de celui de Moka, pour le Roi d'Yemen. Ils en partirent le 27. de Décembre 1708. & passerent à la vûe de la Ville de Tagora en Afrique, dans le Royaume d'Adel, & ils reçurent une Lettre du Gouverneur Mahometan de cette Ville, qui les invitoit fort à y aller mouiller l'ancre. On rapporte ici la Lettre même, pour donner un échantillon de la maniere d'écrire & de la civilité des Arabes. Les François seroient entrez dans ce port, s'ils n'avoient, par la sonde, reconnu un banc de roc, sur lequel il auroit fallu passer, avec trois brasses d'eau. Cela leur fit revirer de bord, & faire voiles droit à *Moka*, sur le Golfe Arabique, qui est le port auquel on achete le Café, & où ils mouillèrent le 3. de Janvier 1709. On trouve dans la III. Lettre la description de la Ville & du port de Moka, du pais voisin, & de l'Arabie en general; avec ce que les François y firent, pendant leur séjour, & sur tout de la maniere dont le Café s'y vend & s'y achete. La IV. continue le même sujet, outre qu'on y trouve plusieurs remarques historiques, sur les descen-

descendans de Mahomet, par son Gendre *Ali* & sa fille *Fatima*, qui sont encore Cherifs de la Meque & de la Medine, & Seigneurs de divers endroits de l'Arabie. La V. contient ce qui arriva aux Vaisseaux François, depuis le 20. d'Août 1709. jusqu'à leur arrivée à S. Malo, le 8. de Mai 1710, & les jours suivans. Etant à l'Ouëst des Maldives, ils prirent un autre Vaisseau de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, dont la charge fut estimée plus de deux cents mille écus, aussi bien que celle de celui qu'ils avoient pris, en allant à Moka. On voit ici les descriptions de l'île Maurice & de celle de Mascaregne, qu'on appelle aussi l'île de Bourbon, depuis que les François y ont établi une Colonie de leur Nation. Je ne crois pas qu'il y ait de meilleure description de ces deux îles, sur tout de la dernière, qui est très-curieuse.

- II. LA seconde partie est un Voyage de Moka à la Cour du Roi d'Yemen, qui fait son séjour à Mouab Ville du côté du Royaume de Par-tach, qui est au Sudest de l'Arabie Heureuse. Deux Vaisseaux partirent de S. Malo, au commencement de l'an 1711. & comme ils arriverent

dans l'Océan Ethiopique, dans le
 tems de la *Monsson* du Nord-est, ils ne
 purent pas approcher de l'Arabie. Ils
 se résolurent, en attendant la Mouf-
 son contraire, d'aller croiser sur le
 Cap Comorin, où ils eurent le bon-
 heur de prendre deux Vaisseaux An-
 glois, qu'ils joignirent à un Hollan-
 dois, qu'ils avoient déjà pris au deçà
 du Cap de Bonne-Esperance. Ces
 prises les dédommagerent des grands
 frais, qu'il faut faire, pour équiper
 & entretenir les Vaisseaux de cette
 sorte. Ils reprirent ensuite, quand le
 vent fut changé, la route d'Arabie, où
 ils mouillèrent à Moka le 2 de Dé-
 cembre 1711, & ne purent arriver à
 S. Malo, que le 11 de Juin 1713, à
 cause que leurs prises étoient des Vaif-
 seaux fort mauvais voiliers. On ne
 redit rien ici de ce qui a été dit, tou-
 chant le Négoce du Café, dans la
 Relation précédente. Il n'y est parlé que
 d'un Voyage d'un Chirurgien Fran-
 çois, de Moka à Moüab, où il fut
 appelé pour traiter le Roi d'Iemen
 d'une incommodité, qu'il guérit faci-
 lement. Comme les Arabes n'ont ni
 Médecins, ni Chirurgiens habiles,
 ceux de l'Europe y passent pour de
 grands Maîtres, dans leur art, quel-
 que

que médiocres qu'ils soient. On décrit ici la route de ce voyage, qui fut de six-vints lieues du Sud-ouëst au Nord-est, par d'affez mauvais chemins. A cette occasion, on apprend diverses choses de ce pais-là, que point d'Européen n'avoit, que l'on sâche, traversé auparavant, & des coutumes des Arabes. S'il s'étoit trouvé, parmi l'équipage, des gens, qui eussent parlé Arabe, & qui eussent eu quelques Lettres, ils auroient bien pu faire des remarques, qu'on ne voit pas dans cette Relation; mais telle qu'elle est, elle ne laisse pas d'être très-agréable à lire, & même de fournir des lumieres utiles, pour connoître les mœurs des Orientaux.

III. Il y a, dans la troisième Partie de ce Volume, un Mémoire, concernant l'arbre & le fruit du Café, dressé sur les observations de ceux qui avoient fait le dernier Voyage de l'Arabie Heureuse. On n'avoit encore rien vû de si exact, sur cette matiere. On y voit l'arbre de Café dessiné sur le naturel, & la maniere de cueillir le fruit & de le préparer. Cet arbre est assez connu en Hollande, où l'on en voit quelques-uns, dans le Jardin de Médecine d'Amsterdam. Ce Mémoi-

re est enfin suivi d'un Traité Historique de l'Origine & du progrès du Café, tant dans l'Asie, que dans l'Europe, de son introduction en France, & de l'établissement de son usage à Paris. Dans ce Traité, on parle 1. de celui qui a écrit le premier du Café en Europe, qui est *Prosper Alpin*, vers la fin du XVI. Siècle; tems néanmoins où le Café étoit peu connu en Europe, & où personne n'en faisoit usage, & des autres qui en ont écrit depuis, dont on fait l'Extrait & la Critique: 2. du nom de *Café*, qui vient immédiatement de *Cahveh*, ou comme les Turcs prononcent ce mot, qui tire son origine du mot Arabe *Cahwah* qui veut dire être dégoûté de manger, d'où est venu le nom *Cahwah*, qui signifie du vin, & toutes les boissons, qui enyvrent, & en particulier la boisson, faite avec les gouffes qui renferment la fève, qu'on appelle du Café à la Sultane, ou avec la fève même, qui est le Café ordinaire: 3. du tems où l'usage du Café commença à s'introduire en Arabie, ce qui ne fut qu'au milieu ou environ du XV. Siècle, que *Gemaleddin*, Moufti d'Aden, apporta dans cette Ville cet usage.

ge de Perse ; * ce qui paroît un peu étrange , parce que le Café ne croit qu'en Arabie , & qu'il n'est pas vraisemblable que l'usage de cette fève se découvrit en Perse , pendant qu'on ne favoit qu'en faire , où elle croît : 4. des contradictions , que le Café rencontra , de la part des dévots Mahométans , dont une bonne partie faisoit d'abord scrupule d'en boire , jusqu'à ce que cette boisson se soit établie généralement dans toute l'Asie , & de son établissement en Europe , qui n'arriva qu'après le milieu du XVII. Siècle , & de son sort à Paris.

On verra le détail de tout cela , dans l'Auteur , dont le Livre ne manquera pas de trouver des acheteurs , à cause du grand nombre de ceux qui boivent du Café. J'ai été surpris que Golius , dans son Dictionnaire Arabe , n'ait pas daigné de s'expliquer un peu sur ce mot. On appelle la fève du Café , en Arabe *byan* , nom qui a beaucoup de rapport avec le Flamand *boone* , qui signifie toutes sortes de fèves.

T. 4. H. Voyage
* Remarques de l'Auteur de la B. A.

III. Voyage fait, par ordre du Roi Louis XIV, dans la PALESTINE, vers le Grand Emir Chef des Arabes du Desert, connus sous le nom de Bedouins, ou d'Arabes Sce-nites, qui se disent la vraie posterité d'Ismaël fils d'Abraham; où il est traité des moeurs & des coutumes de cette Nation; avec la description générale de l'Arabie, faite par le Sultan Ismaël Abulfeda, traduite en François, sur les meilleurs Manuscripts, avec des notes. A Paris M. DCC. XVII. in 8. pagg. 446. avec les Préfaces & la Table. S'imprime à Amsterdam, chez Steenhouwer & Uytwerf.

M. R. de la Roque, éditeur des deux premières pièces de ce Volume, qu'il a retouchées & mises en état de paroître, & traducteur de la troisième, apprend au Lecteur, dans sa préface, comment il s'y est pris; & ceux, qui souhaiteront de le savoir, n'ont qu'à la consulter.

Laurent d'Arvieux de Marseille, Chevalier de Notre Dame du Mont Carmel & de S. Lazare de Jerusalem, qui avoit long-tems demeuré dans le

Levant , & qui fut enfin Consul de France à Alep , est l'Auteur des deux premières pieces. On pourra voir son Eloge & sa Vie , dans l'Avertissement de Mr. de la Roque , son Compatriote.

Mr. d'Arvieux étant encore jeune suivit Mr. Bettandier Gentilhomme de Marseille , Consul de Seyde , & s'appliqua d'abord à apprendre l'Arabe. Il y réüssit si bien , qu'il parloit commodément cette Langue , & qu'il pouvoit s'entretenir avec les Arabes , sans Truchement. Il fut envoyé par ce Consul à l'Emir *Turabeye* , Prince & principal Chef des Arabes du Mont-Carmel ; pour le prier , au nom du Roi de France , de rétablir les Religieux Carmes , dans leur résidence de cette Montagne. Il y alla habillé à l'Arabesque , & fit un assez long séjour à la Cour de l'Emir. Il fut même des plaisirs de ce Prince & de quelques autres Emirs , dépendants de lui , & vint ainsi à connoître ces peuples , beaucoup mieux qu'on ne les connoissoit en Europe. Sa Relation mérite extrêmement d'être lue , par ceux , qui souhaitent d'en avoir une juste idée. Il paroît qu'ils ne sont pas si barbares , qu'on le croit communément , &

qu'on ne juge guère mieux d'eux, qu'ils ne font eux-mêmes des Européens, comme M. d'Arvieux le dit à l'Emir Turabeye.

On le verra encore mieux, dans le Traité suivant des mœurs des Arabes.

Gabriel Sionite & Jean Hezronite avoient déjà fait un Traité Latin, de quelques Villes de l'Orient, & de la Religion & des Mœurs de leurs Habitans, qu'ils mirent à la fin de leur Version Latine de la Géographie de Nubie, imprimée à Paris, en M. DC. XIX.

Mais comme il n'est rien dit des Villes de l'Orient, dans celui de Mr. d'Arvieux, & très-peu de la Religion des Arabes, qui est assez connue: il a, en récompense, traité plus au long des mœurs des Arabes, & particulièrement de ceux du Desert, nommez Bedouins.

Je n'entrerai point dans le détail de tout cela, qu'on fera mieux de lire dans l'Original. Si l'on veut s'en instruire plus à fonds, on n'aura qu'à y joindre le Traité des Maronites, dont j'ai parlé, & celui de George Abul-Faraje, avec les notes d'Edouard Pococke.

Si on lit, avec attention, le Chap. IV. de Mr. d'Arvieux, touchant l'hospitalité des Arabes on verra qu'encore

qu'ils

qu'ils voient ceux qu'ils rencontrent sur les grands chemins, ils reçoivent très-bien les Etrangers, qui vont directement dans les lieux, où ils ont leurs Tentes, & les nourrissent pour rien. Quoique les Européens, qui reçoivent de pareils traitemens des Arabes, ne manquent guere d'en témoigner leur reconnoissance aux Cheikhs, ou à leurs Domestiques, & qu'ils la reçoivent volontiers; ce n'est néanmoins pas, dit Mr. d'Arvieux, la coûtume des Arabes de se faire payer ce qu'ils donnent de bon cœur & par un principe d'hospitalité. La plupart des Cheikhs sont exempts de tous impôts, à cause de la dépense qu'ils font, pour loger & pour nourrir les Passants. Les Communautez des villages souffrent cela, sans peine, pour cette considération. Les Orientaux, en général, & les Mahométans, sur tout, reçoivent avec plaisir tous ceux qui veulent manger à leur table. Il n'y a point de façon à faire, pour cela. Un Etranger, qui aura faim, soit qu'il se trouve à la Campagne, ou qu'il passe dans une Ville, peut s'asseoir, sans cérémonie, par tout où il trouve des gens, qui mangent & faire comme les autres, sans

craindre d'être refusé, & se retirer, en disant seulement : *Dieu vous le rende.* Cela suffit, pour toutes sortes de remerciemens. On voit là une image de l'Hospitalité des Patriarches, telle qu'elle est décrite dans l'Ancien Testament, & de celle des temps Heroïques des Grecs, comme en parle *Homere.*

Qu'on lise encore le Chap. V des mœurs des *Bedouins*, en général, on trouvera qu'en bien des choses, ils surpassent les nations polies de l'Europe. „ Les Arabes, dit-il, entre autres choses, sont naturellement graves, sérieux & moderez. Ils affectent tant de sagesse, dans leurs actions, & dans leur contenance, que tout ce qu'il y a au monde de plus plaisant, ne sauroit presque les faire rire; quand ils sont parvenus à l'âge d'être mariez, & qu'ils ont la barbe assez longue, pour ne paroître plus de jeunes garçons. Ils tiennent que ceux, qui rient aisément, pour la moindre chose, ont l'esprit foible & mal tourné, & que cet air riant & enjoué n'est agréable que sur le visage des filles & des jeunes femmes. „ Ils parlent fort peu & jamais sans nécessité, toujours l'un après l'autre & sans s'interrompre; ce qui est „ bien

„ bien opposé à la maniere de certains
„ Européens , qui parlent tous à la
„ fois , & chez qui on passe souvent
„ pour avoir de l'esprit , quand on
„ cause beaucoup. Si les Arabes en-
„ tendoient cette affluence de paro-
„ les , que nous employons dans nos
„ complimens , & dans nos conver-
„ sations ; s'ils voyoient ce mouve-
„ ment perpetuel de notre corps &
„ ces agrémens extérieurs , que nous
„ appellons le bon air , & les gestes qui
„ accompagnent nos actions ; ils ne
„ manqueroient pas de dire , que nous
„ sommes fous. Ils sont accoutumés
„ à ne faire non plus de mouvement,
„ que des statues , & s'ils pouvoient
„ parler , pour ainsi dire , sans re-
„ muer les Levres , ils croiroient être
„ parvenus au plus haut degré de la
„ Sagesse. Ils écoutent patiemment
„ le babil des femmes , des enfans &
„ des grands causeurs , sans les inter-
„ rompre , ni leur répondre , quand
„ même il dureroit dès le matin jus-
„ qu'au soir. Ils voyent avec plaisir
„ les gens , qui parlent vite , d'un ton
„ doux , égal & qui n'est point pré-
„ cipité , qui s'énoncent aisément ,
„ qui disent beaucoup , en peu de
„ mots , qui ne choquent personne ,

par des paroles piquantes, qui n'employent ni raillerie, ni médifance, dans leur entretien. Ils prêtent beaucoup d'attention à ce qu'on leur dit, & quand quelqu'un parle, dans une compagnie, ils ne l'interrompent jamais, & ne répondent que long-tems après, qu'il a achevé ce qu'il avoit à dire.

Les conversations des Arabes sont fort honêtes, on n'y entend rien dire de ce qu'ils croyent être contre la bienféance. Il est vrai que quand ils doivent parler de quelque partie du corps, ils sont accoutumés à les nommer par leur nom, sans que cela blesse l'honêteté. La médifance ne règne point, parmi eux. Ils disent naturellement du bien, de tout le monde; à moins qu'ils ne soient obligés d'avouer des vices d'un scelerat, s'ils sont assez publics pour ne les pouvoir plus dissimuler. Ils ont même la politesse de ne point démentir ceux, qui déguiseroient la Verité, en leur présence, ou qui se serviroient d'une exagération trop forte, dans le récit de quelque Histoire, qui leur paroîtroit peu vrai-semblable, ou incroyable. Ils applaudissent à ce qui nous fe-

roit.

roit rire, & qui nous obligeroit à dire d'abord qu'on se moque de nous. La raison pourquoi ils en usent ainsi, c'est, disent-ils, qu'il ne faut jamais desobliger personne; que le Conteur fait bien si ce qu'il dit est vrai, ou faux, & que s'il se fait un plaisir de le dire, pourquoi ne lui en feroit-on pas un autre, qui ne coûte qu'un oui? Quand même la chose ne paroîtroit pas véritable, il faut du moins faire semblant de croire qu'elle l'est, pour témoigner à un Ami, ou à un Etranger qu'on a de l'estime, pour tout ce qui vient de lui. Qui se feroit attendu de trouver une semblable politesse, parmi les Arabes? On la pratique assez en Europe, mais c'est à l'égard des Supérieurs, ou de ceux qu'on ménage pour quelque raison. Les Arabes n'ont pas seulement ces Vertus de la Conversation, s'il faut parler ainsi; on verra dans l'Auteur que si leur pauvreté les porte à dérober, & à dépouiller les Passants, qui vont ailleurs que chez eux; ils ont beaucoup de justice & d'équité entre eux, & qu'ils s'entrepardonnent même les injures, excepté celles qui concernent le meurtre. Outre les superstitions communes

du

du Mahometisme, ils en ont encore d'autres, que l'on verra dans l'Auteur.

Il y a enfin, en ce Volume, la description de l'Arabie, par *Abulfeda*, qui fut autre fois imprimée par *Jean Gravius*. *Mr. de la Roque* a comparé cette Version avec un MS. qu'en avoit *Mr. Pétis*, & rectifié les deux exemplaires, l'un par l'autre, comme il le marque en général, dans son Avertissement, & en détail dans de petites notes, qu'il a mises sous le texte. Cette piece doit être jointe à ce qu'il a dit de l'Arabie, dans le Volume précédent.

IV. *Rélation du Voyage de la MER DU SUD aux côtes du Chili, du Perou, & du Bresil, fait pendant les années 1712, 1713, & 1714. par Mr. FREZIER, Ingenieur Ordinaire du Roi. Ouvrage enrichi de quantité de Planches en taille douce. A Amst. chez Humbert MDCCXVII. in 12. pagg. 620. avec les Préfaces & les Tables. Divisé en deux Volumes.*

CE Voyage, qui m'a paru le meilleur de ceux de la Mer du Sud, que

que j'aye lû , est divisé en trois parties.

La premiere contient la traversée de France au Chili. Le Vaisseau partit des côtes de Brétagne, le 6. de Janvier M DCC XII. & arriva au Chili, au milieu de Juin de la même année. L'Auteur fait beaucoup de remarques , concernant la manœuvre du Vaisseau , qui peuvent extrêmement servir à la Navigation. Il décrit les lieux , où il relâcha , dont il donne des plans , comme de l'île de S. Vincent l'une de celles du Cap Verd ; de l'île de Ste. Catherine , sur la côte du Bresil ; du Détroit de le Maire situé à l'extremité de l'Amérique Meridionale , entre la Terre du Feu , & l'île des États , par le 55. degré 45. minutes de latitude Australe ; du port de Baldivia , situé à la côte du Chili , par le 39. degré , 36. minutes de latitude Australe. Il ne manque pas de dire , en même tems , tout ce qu'il y a pu observer de remarquable.

La seconde Partie contient les Voyages aux côtes du Chili & du Perou , & c'est la partie qui est la plus curieuse ; où l'on peut apprendre l'état de ce pais-là , par rapport aux habitans , tant anciens , que nouveaux & au pais même. On

On voit ici les plans de la Baye & de la Ville de la Conception, à la côte du Chili, par 36. degrez, 43. & 45. minutes de latitude Australe. Après cela, vient une Relation des habitans du Chili, qui sont au voisinage de cette Ville. Il n'y a guere de ces Indiens, comme dit l'Auteur, qui soient véritablement Chrétiens, que ceux qui sont subjugués & au service des Espagnols; encore a-t-on lieu de douter, qu'ils le soient autrement que par le baptême. On les voit pousser le culte des images, bien près de l'Idolatrie, & ils leur portent souvent à boire & à manger. On ne doit pas le trouver étrange, puis que les voyant chargées d'habits magnifiques & encensées par les Espagnols, ils s'imaginent qu'il leur faut encore des alimens, pour les nourrir, & que la fumée de l'encens ne suffit pas pour les repaître. Les Indiens de la frontiere, sur tout le long de la côte, paroissent assez portez à embrasser le Christianisme, pourvû qu'on leur passe la Polygamie & l'Yvrognerie, & les Espagnols n'osent pas les obliger à vivre autrement. S'ils ne sont pas eux mêmes infectez de l'Yvrognerie, & de la Polygamie; la Fornication & l'Adultere,

tere, sont des vices si publics & si fréquens; qu'il est difficile de bien comprendre de quel droit les Espagnols peuvent censurer la Polygamie, qui a été soufferte par l'ancienne Loi, qui condamnoit très-séverement l'Adultere, & qui ne toleroit pas la Fornication.

Quoi que les Jesuites se vantent fort, dans leurs Lettres édifiantes, des conversions, qu'ils font en ce pais-là; on ne voit pas qu'ils y avancent beaucoup. Un Jesuite de bonne foi, Procureur des Missions, que le Roi d'Espagne entretient au *Chili*, assura l'Auteur que ces Indiens étoient de vrais Athées, qu'ils n'adoroient rien du tout & se moquoient de tout ce qu'on pouvoit leur dire là-dessus. On n'a jamais trouvé chez eux, ni Temples, ni vestiges d'Idoles, qu'ils aient adorez, comme on en voit encore aujourd'hui en plusieurs endroits du Perou; particulièrement à Cusco, où l'on voit encore le Temple du Soleil. S'il y a chez eux quelque apparence de sortilege, que les superstitieux exercent communément, ou prétendent exercer, par le moyen de leurs faux Dieux; ce n'est autre chose, que l'usage du poison, dont ils

ils se servent très-souvent. Ils s'en trouve néanmoins quelques-uns, qui croient une autre vie, pour laquelle ils mettent à ceux qui meurent, de quoi boire, manger & s'habiller, dans le tombeau. Les Curez Espagnols n'ont pas aboli cette superstition, parmi ceux qui sont Chrétiens; comme elle leur tourne à profit, ils tiennent la place du défunt, ainsi qu'on l'a vu à Talcaguana. Les femmes de ceux, qui ne sont pas Chrétiens, demeurent, pendant plusieurs jours, sur le tombeau de leurs maris, à leur faire la cuisine, & à leur jeter sur le corps de la *Chicha*, qui est leur bruvage; & leur accommodent leur bagage, comme pour un voyage de longue durée. Il ne faut pas croire pour cela qu'ils aient une idée juste de la spiritualité de l'Âme, ni de son immortalité. Ils la regardent, comme quelque chose de corporel, qui doit aller au delà des mers, dans des lieux de plaisir; où elle regorge de viandes & de boissons, & où les Défunts ont plusieurs femmes, qui ne sont point d'enfans, & qui sont toutes occupées à leur faire de la bonne *Chicha*, à les servir &c.

Ces gens-là n'ont ni Roi, ni Souverains,

verains ; ils sont gouvernez par les Chefs de leurs familles, que les Espagnols nomment *Caciques*. Ces Chefs rendent la Justice & commandent en tems de guerre, sans tirer aucun tribut de leurs sujets. Ceux qui ont reconnu le gouvernement d'Espagne n'en payent point non plus ; ils fournissent seulement des hommes, quand il est besoin de rétablir les fortifications, que les Espagnols y ont.

Ceux qui sont subjuguez sont en un état beaucoup pire, ils payent un tribut au Roi, & sont obligez de servir les Espagnols ; à qui il en donne le droit, comme on le verra dans l'Auteur. Nous ne pouvons pas ici nous étendre sur rien, & il vaut mieux lire le Livre, qui est commun, & en François. On y trouvera quel est le Commerce du *Chili*, & ce qui y croît de particulier, ses animaux, sa pêche, ses mines &c. les différentes sortes, de Negres, d'Olivatres & de Mestices, qui habitent ce pais-là ; ce qu'on y dit des Géants, nommez *Paragons*, qui sont hauts de neuf & dix pieds.

On voit encore les descriptions des principales bayes & places de la côte

du Chili & du Perou jusqu'à Lima. On n'avoit jamais si bien su la foiblesse des Espagnols en ce pais-là, & c'est une grande faute, en Politique, qu'ils ont commise, que de permettre qu'il y allât tant de Vaisseaux François, qui ont appris à toute l'Europe la facilité, qu'il y a, à y aller, & les moyens de se rendre maître des postes avantageux de ces côtes; en cas qu'il y eût une guerre entre les Espagnols, & les François, ou une autre nation puissante sur la Mer, & conduite par un Chef capable de former le dessein de s'y établir, & de l'exécuter avec quelque vigueur. Si cela arrivoit, les Espagnols seroient trop heureux, de partager ces riches pais, avec ceux qui auroient le courage de les attaquer.

L'Auteur a mis aussi, dans ce Voyage, dans tout son jour, la vie licentieuse des Espagnols, tant Ecclesiastiques, que Laïques, dans les Indes. Il semble que personne ne profite de ce pais-là, que des débauchez de toutes les façons, & que le moyen de gagner le Paradis à coup sûr, est de multiplier à l'infini les Ecclesiastiques Séculariers & Reguliers, de toutes les sortes, de les rendre propriétaires de
tout,

tout, & de consacrer en eux les vices
 les plus infames, réhaussés d'une igno-
 rance scandaleuse, d'une superstition
 honteuse, & d'une tyrannie sans exem-
 ple. On en avoit déjà vû de bonnes
 preuves, dans le Voyage de *Gage*,
 que l'on a vû autrefois en François,
 & en Flamand; mais qui est ici de
 nouveau sous la presse, sur une copie
 Angloise plus augmentée. Après ce-
 là, les Espagnols, comme nous l'ap-
 prend l'Auteur, osent encore s'appel-
 ler *Christianos* par opposition, non
 seulement aux Protestans, mais en-
 core aux François Catholiques. Le
 bon P. *Feuillée*, du Voyage duquel
 nous avons parlé au Tom. III. p. 317.
 étoit sans doute assez instruit de tout
 cela; mais l'intérêt commun à tous les
 Ordres Religieux l'a apparemment en-
 gagé à se taire & à ne parler des Moi-
 nes de ce Pais-là, qu'avec éloge, &
 sur tout des Jesuites, qui faisoient al-
 lors trembler toute la France, & des-
 vant qui tous les Ordres Mendians
 rampoient. Mr. *Frezier* a aussi parlé
 des Jesuites, avec beaucoup de reser-
 ve, pour la même raison. Mais les
 richesses immenses, qu'ils ont acquises
 dans le Nouveau Monde, ont été les
 objets de leur soin, bien plus que la

conversion des Ames ; qu'ils sont infiniment plus propres à perdre , qu'à sauver.

Pour parler d'un autre sujet , il y a dans cette Partie * diverses remarques curieuses , sur la maniere de tirer les Métaux des Mines , & de les séparer de ce qui y est mêlé. On ne peut pas les mettre ici , parce qu'on n'a pas assez d'espace. L'Auteur a du penchant à croire que les métaux se forment dans la terre.

„ Quand on examine , † dit-il , la
 „ maniere dont l'argent est mêlé en
 „ grains , ou en pailles séparées , par
 „ de grands intervalles de pierre pu-
 „ re , ou en poudre subtile confondue
 „ avec la pierre même ; il semble que
 „ la nature a formé l'un & l'autre , en
 „ même tems. Bien des gens le
 „ croient ainsi. Néanmoins , si l'on
 „ en croit les Espagnols , l'argent se
 „ forme , tous les jours , de nouveau ,
 „ en certains lieux des minieres , non
 „ seulement dans la pierre vive , mais
 „ encore dans les corps étrangers ,
 „ qu'on y a mis depuis long-tems.
 „ L'Experience a prouvé cette opi-
 „ nion , dans la montagne du Potosi ,
 „ où

* Pagg. 184. 195. 269. & suiv.

† Pagg. 281. & suiv.

„ où l'on a tant creusé en differens
„ endroits , que plusieurs mines ont
„ abîmé & enseveli les Indiens , qui y
„ travailloient , avec leurs outils & é-
„ tançons. Dans la suite des tems , on
„ est venu à refouiller dans les mêmes
„ mines , & l'on a trouvé dans le bois ,
„ dans les cranes & dans les os des fi-
„ lets d'argent , qui les pénetroient
„ comme la veine même.

L'Auteur en rapporte d'autres exem-
ples , qu'il croit que l'on ne peut pas
rejeter. Il n'ignore pas qu'on ré-
pond , que , si l'on trouve de l'argent
dans des mines , qui avoient été épui-
sées autrefois , c'est qu'elles étoient si
riches , que l'on négligeoit les petites
quantitez. Mais il doute que lors qu'il
n'en coute guere plus de travail , on
perde volontairement ce que l'on tient.
Il soutient qu'on voit encore des
exemples de cette formation , dans
les lavoirs d'*Adacoll* , & de la mon-
tagne de *S. Joseph* , où se forme le
cuivre. „ L'experience aussi le prou-
„ ve évidemment , dit-il , pour ce qui
„ est du vif argent ; s'il est vrai qu'il
„ s'engendre dans la terre , ou dans
„ une cave , en y mettant un mélan-
„ ge de souffre & de salpêtre , com-
„ me l'assure Mr. *Chambon* , dans son
Tom. VII. P. 2. V. „ *Traité*

„ *Traité des Métaux.* „ La grande difficulté est de s'assurer des faits , ce qui n'est pas toujours facile ; parce que dès qu'une opinion est reçue , on raconte mille choses propres à l'appuyer , qui souvent se trouvent fausses , quand on en vient à un examen.

„ D'ailleurs il ne manque pas de „ *Physiciens* , dit *Mr. Frezier* , qui „ mettent les métaux au nombre des „ végétaux , & qui prétendent qu'ils „ viennent d'un Oeuf ; sentiment „ néanmoins , qui ne plait pas à tout „ le monde , & pour lequel on cite „ des faits , qui tiennent trop du merveilleux , pour les croire sans peine. On voit néanmoins en plusieurs Cabinets de Curieux des fils d'or & d'argent entrelasiez parmi de la pierre ; en maniere qu'ils semblent les tiges , ou les branches de diverses plantes , qui s'ouvrent un chemin , pour monter par les endroits , où la pierre est la plus molle. On prétend aussi avoir des preuves de la Végetation des pierres mêmes.

„ Les Anciens Philosophes , ajoute „ *notre Auteur* , & quelques Modernes ont attribué au Soleil la formation des Métaux ; mais outre „ qu'il

qu'il est inconcevable que sa chaleur puisse pénétrer à des profondeurs infinies, on peut se desabuser de cette opinion, en faisant réflexion à un fait incontestable, que voici. Il y a environ trente ans, que la foudre tomba sur la montagne d'*Ilimani*, qui est au dessus de *la Paz*, autrement *Chuquiago*, Ville du Perou, à quatre vint lieuës d'*Arica*. Elle en abattit un morceau, dont les éclats, que l'on trouva dans la Ville & aux environs, étoient pleins d'or. Néanmoins cette montagne, de tems immémorial, a toujours été couverte de neige. Donc la chaleur, qui n'a pas eu la force de fondre la neige, n'a pas dû avoir celle de former l'or qui étoit au dessous, & qu'elle a couvert, sans interruption.

J'en attribuerois plutôt la formation, dit-il, un peu plus bas, aux feux souterrains, & sans m'embarasser du feu central de certains Philosophes, je ne manquerois pas de preuve, pour faire voir que toute cette partie de l'Amérique en est pleine; comme il se manifeste, par les Volcans, que l'on y voit crever & s'y embraser de tems en tems; tels que sont ceux d'*Ariquipo*, de *Quito* &



Les Alchimistes, la conjecture se trouvera bien fondée. Quoi que l'Auteur ne veuille pas approuver les histoires, que l'on rapporte de l'or factice, formé par le moyen du Mercure & de quelque teinture philosophique; il remarque néanmoins qu'il est certain qu'il imite l'or, & qu'il se peut faire que la Méchanique de la Nature, dans ses productions, ne differe de celle de l'Art, qu'en ce qu'elle est plus parfaite. Mais ce ne sont, dans le fonds, que des conjectures sujettes à de grandes difficultez. Il se peut aussi bien faire qu'il se fasse une sorte de végétation, par les feux souterrains, qui échauffent la graine, pour ainsi dire, de l'or, réunissent les particules répandues en divers lieux & en fassent une masse. Il en est de même des autres métaux. Peut-être aussi que, sans végétation, il y a des particules métalliques formées, dès le commencement, en divers lieux; comme il y a des particules de verre, je veux dire transparentes, presque par tout; qui font qu'il n'y a point de corps qui puisse être réduit en cendre & calciné, qui ne se change en verre, étant mis vis à vis du foyer d'un Miroir ardent; car ce n'est pas

la chaleur du Miroir, qui forme les particules transparentes, elle ne fait que les séparer des autres, qui s'en vont en fumée, & que les réduire en une masse, qui, fondue mille fois, ne fait que du verre; jusqu'à ce que la violence du feu en brise si fort les particules, qu'elles s'en volent. En un mot, je ne vois aucune raison, qui nous puisse persuader que le Créateur n'ait formé, dès le commencement, les principes particuliers des métaux; qui ne font que se réunir, lors qu'ils composent une masse sensible, à moins que cette masse même n'ait été formée de la grosseur, dont elle est. Mais il faut finir ce Volume.

J'ajouterais seulement que la troisième Partie du Voyage, qui contient le retour en France, est pour le moins aussi curieuse & aussi utile que la première. Le Libraire a ajouté à ce voyage, un Ecrit intitulé, *Mémoire, touchant l'établissement des P.P. Jésuites, dans les Indes d'Espagne, où ils apprennent à faire les Rois, aux dépens des Indiens, en attendant qu'ils puissent de même régner en Europe, & le tout in nomine Domini.* L'Espagne est pleine de cela, mais elle est à moitié fourmée & l'on n'oseroit les attaquer.

ARTICLE VIII.

LIVRES HISTORIQUES.

L HISTOIRE DU MONDE par Mr. CHEVREAU. Troisième Edition, revue, corrigée & augmentée de la suite de l'Histoire des Empereurs de l'Occident, jusqu'à l'Empereur Charles VI. à présent regnant, & de plusieurs autres additions considérables, dans le Corps de l'Ouvrage, par Mr. l'Abbé DE VERTOT. A Amsterdam chez D. MORTIER M DCC XVII. in 12. en 8. voll.

COMME c'est la troisième fois, que cette Histoire paroît, & qu'elle est très connue dans le monde, je n'en mets ici le titre, que pour dire qu'en voici une nouvelle Edition; où il y a une grande addition de Mr. l'Abbé de Vertot des Empereurs d'Occident, & de ce qui est arrivé de plus remarquable dans le monde, sous leur regne. Elle contient près de la moitié du Tome III. & tout le Tome IV. Cette addition fait un V. Livre, divisé en deux Chapitres, dont le I. regarde

V 4. l'Histoire

l'Histoire particulière des Empereurs depuis Charles-Magne, jusqu'à Charles VI; & le second reprend l'Histoire des choses les plus remarquables, arrivées sous ces mêmes Empereurs. Le tout est très-abregé, comme il le faut nécessairement dans une Histoire générale. Ce qui est ajouté par-ci par-là dans le texte, n'est pas distingué de ce qui étoit de la façon de Mr. Chevreau; mais on peut concevoir qu'on y a beaucoup ajouté, puisqu'au lieu de cinq Volumes, on en voit ici huit. Les notes ont été mises sous les pages & l'on a fondu tous les Index en un, qui fait le VII. Tome.

II. Histoire du Regne de Louis XIV.

Roi de France & de Navarre, ou l'on trouve une recherche exacte des Intrigues de cette Cour, dans les principaux Etats de l'Europe. Par H. P. D. L. D. E. D. A Amsterdam MDCCXVII. in 12. en sept Volumes, aux dépens de la Compagnie.

JE n'ai point lu cette Histoire & je ne fais quand je la lirai, à cause de quelques occupations, qui sont beaucoup

coup plus pressantes pour moi, que cette lecture. Mais j'en ai voulu mettre le titre d'abord, afin qu'on sût qu'elle étoit publique.

III. *Dissertation sur les WHIGS & les TORYS*, par Mr. THOIRAS RAPIN. A la Haie MDCCXVII. chez le Vier, in 8. pagg. 200.

POUR cette Dissertation, je l'ai luë avec soin, parce qu'elle est pleine d'une matiere curieuse, qui y est traitée avec beaucoup d'exactitude & de netteté. Celui qui l'a faite connoît très-bien la Grande Bretagne, & les factions qui la divisent. Il seroit à souhaiter que ceux, qui y ont part, voulussent l'écouter.

AVERTISSEMENT.

ON a fait imprimer à Paris en deux Volumes in 12. un Nouveau Testament Grec, qui n'est ni bien imprimé, ni correct. Les Freres Wetstein ont publié au contraire l'Edition de LEUSDEN, aussi in 12. en Grec, en Grec & Latin, & en Grec & en Flamand,

462 *Bibliothèque &c.*

*qui est en plus petits caracteres , mais
infinitement meilleurs , & beaucoup plus
correcte & mieux imprimée.*

Le Sr. *Bernard* vient de publier en
2. Voll. in 12. une traduction Fran-
çoise, de l'Ouvrage de Mr. *Clark*, où
il prouve l'existence & les proprieté de
Dieu, la Religion Naturelle & la Ré-
velée. On en a parlé au long dans la
Bibliothèque Choisie T. XXVI. p. 279.
& suiv.

F I N

De la 2. Partie du VII. Tome.

INDEX



I N D E X

DES PRINCIPALES M A T I E R E S,

Contenues dans le Tome VII.
de la Bibliotheque Ancienne
& Moderne.

- A** *Den*, Ville d'Arabie. 429
Alfred, bijoux qui lui avoit appartenu. 311
Air sain ou mal-sain, d'où il vient. 46. & suiv.
Alciat (André) son traité des Magistrats Romains &c. 22
Arc triomphal de *Tite*, figures des vases sacrez de Jerusalem, qui y sont, expliquées. 193. & suiv.
Arabes, ceux qui ont écrit de leurs mœurs. 431.
leur Hospitalité. 439. leurs manieres dans la conversation. 440
Arabie décrite. 430 & suiv.
d'Arvieux (Laurent) savant dans les Langues & Affaires des Orientaux. 437

I N D E X.

B.

- B** *Acchus verecundus* dans *Horace*. 117
- Beniley* (*Richard*) ion *Horace* censuré par *Mr. Johnson*. 66. & suiv.
- Boucliers, différentes sortes de Boucliers chez les Anciens. 31
- Bourbon*, île ainsi nommée. 431
- C** *Ase*, sa Description & son Histoire. 433.
d'où vient ce mot. 434
- Cantelori* (*Felice*) son traité des Préfets de Rome. 25
- Carina*, s'il se prend pour un seul Vaisseau. 106
- Caton d'Utique*, si *Horace* l'a pu louer en une Ode adressée à *Auguste*. 98. & suiv.
- Chiffet* (*Jean Jaques & Henri Thomas*) leurs traités sur quelques antiquitez. 27
- Chiti*, Description de ce pais là. 445. & suiv. peu de fruit qu'y font les Missions. 446
- Christ & Chriss* confondus ensemble. 292
- Congiarin per gradus*, ce que c'étoit. 185
- Contradictions*, si on les peut croire les connoissant pour telles. 404. & suiv.
- Comatentum*, d'où vient ce mot. 13
- Coptes*, leur Langue & les Livres Sacrez qui ont été traduits en cette Langue. 198
- Carytiferi*, qui portent des Carquois. 376
- Critiques*, corrections des Critiques combien dangereuses & difficiles. 360. & suiv.
- Cumquo*, sens de cette particule & autres semblables. 122. & suiv.
- Eumcumqua* ce que s'est dans *Lucrece*. 93

D. Def-

I N D E X.

D.

D *Espraux*, fautes qu'il a faites en parlant d'Astronomie. 220. & *suiv.* aigre & médisant. 227. obstiné & vindicatif. 229

Dieu & Seigneur, titres donnez à quelques Empereurs. 776

Distingere ferrum ce que c'est dans *Horace*. 137

Dissociabilis ce que ce mot signifie dans *Horace*. 86

Doni (Jean Baptiste) son traité des moyens de rendre sain l'air de la Campagne de Rome. 33

Duces & auspice Tenere, dans *Horace*. 95

E *Mirari* dans *Horace*. 300
 Empereurs, leurs bienfaits marquez sur les médailles. 189. & *suiv.* leurs Colonies. 189.

Ens, si cette terminaison forme le blatif seulement en se. 189.

Epaphrodite à qui *Joséphus* a dédié ses *Antiquitez* un homme c'étoit. 265. & *suiv.* que l'*Epaphrodite* de *S. Paul* n'a pas été l'*Afranchi* de *Neuron*. 269. 273.

Epithetes, qu'il y en a souvent deux, sans conjunction. 189.

Espagnols, faute qu'ils ont faite de permettre aux François de naviguer sur les Côtes de la Mer du Sud. 400. leur vie licentieuse dans le *Pérou* & dans le *Chili*. *Ibid.* & *suiv.*

Euzebe, preuves de son peu d'exactitude. 242. & *suiv.* 250

I N D E X

Eyben (*Christian Guillaume*) son traité de l'ordre
Equestre. 60.

F.

F *Annus* (*Lucius*) ses Antiquitez de la Ville
de Rome. 15
Ferum Romanum; où il étoit situé 17
Fraudes pies se comportent sans danger. 254
Funis si ce mot signifie une ancre. 109

G.

G *Eminie* nommée *mater factorum*, dans une
Inscription sepulcrale 26. & suiv.
Geta, remarques sur la Vie de ce Prince. 306
Green (*George*). des Métairies des Romains. 27
Grecs, remarques sur la prononciation ancienne
de leur Langue. 289. & suiv. 295. &
suiv.
Gresset (*Jean*) ses Antiquitez de Nîmes. 60
Guirand (*Gaillard*) ses remarques sur les Anti-
quitez de Nîmes. 56. & suiv.

H.

H *Anneken* (*Philippe Louis*) son traité du
soin Domestique des Romains. 61
Harang, quand on a commencé à le mettre en
Tonneau. 419. & suiv.
Hardouin (*Jean*) réfuté. 169. 171. & suiv.
177
Hebrus hiemis sodalis, dans *Horace*. 114. & suiv.
Hiatus, qu'il y en a quelquefois dans les meil-
leurs Poëtes Latins. 76

Hab-

I N D E X.

- Hollandais*, leur Commerce, selon Mr. *Huet*. 415. & suiv.
Honores ter gemini, ce que c'est dans *Horace*. 69.
Horace, passages clairs de ce Poëte mal entendus. 129. 140. autre un peu embarrassé mal pris, par quelques *Critiques*. 130
Horace, son texte défendu contre Mr. *Bentley*. 70. & suiv.

- I
- J** *Acens Regia*, ce que c'est dans *Horace*. 141
Jésuites, décrits par *Passerat*. 326
Joseph, si on en a ôté des passages avantageux au *Christianisme*. 261. passage qu'on y avoit mis, où *Jesus-Christ* étoit représenté, comme sacrifiant dans le Temple. 264.
Joseph, son passage touchant *Jesus-Christ* examiné. 237. & suiv. ceux qui l'ont les premiers soupçonné de supposition. *Ibid.* le passage tel qu'il est dans *Joseph*, & tel qu'on le pourroit former, sur le rapport des *Anciens*. 285. & suiv.
Joseph, *Peres*, qui n'ont pas lu son passage de *Jesus-Christ*. 248
Joubert (Laurent) ses traitezz des *Gymnases* & des *Bains des Anciens*. 23
Jove (Paul) son traité intitulé *Romani pisces*. 32
Italie, nombre de ses habitans. 42.

L.

- L** *Atium* n'étoit pas un pais sain. 44
Loi, si la volonté du Prince est une *Loi*. 358
Let-

I N D E X.

Lettres, que l'on met les unes pour les autres
en Latin. 346. remarques là-dessus. 349

Ludlow (Edmond) fait fabuleux rapporté par cet
Auteur. 252

M.

M Achabtes, Auteur du I. Mach. fabuleux. 172

Malus pris pour un mâr toujours féminin. 105

Manuce (Aldo) ses Quæsitæ per Epistolam. 28.
& suiv.

Mascaregne, île de l'Océan des Indes. 431

Maurus pedes dans Horace. 77

Maurice, île de l'Océan des Indes. 431

Medailles & Inscriptions, lesquelles sont les
plus utiles pour la connoissance de l'Antiqui-
té. 178. & suiv.

Medailles anciennes, leur grand usage pour l'in-
telligence de l'Histoire & des Antiquitez Ro-
maines. 145. & suiv.

Metaux, s'ils se forment dans la terre. 452. &
suiv.

Minutoli (Giulio) ses Dissertations sur l'Histoire
Romaine. 7. & suiv. faute de cet Auteur. 13

Moka Ville d'Arabie. 440

Monab, Ville d'Arabie résidence du Roi d'Je-
men. 431

Medailles Consulaires, leur usage. 145. 161

N.

Nihil, Poëme sur Nihil. 343

Nimes, Medailles & antiquitez de cette Vil-
le. 58. & suiv.

Noms, deux noms quand ils sont suivis d'un
Verbe

I N D E X.

- Verbe pluriel , ou d'un singulier. 104. & suiv.
- Noms des Romains , leur origine & leurs changemens. 149. & suiv.
- Noris (Henri Cardinal) ses Dissertations sur deux Médailles , l'une de Diocletien & l'autre de Licinius , & sur les Vœux decennaux des Empereurs & des Césars. 24
- Nouveau Testament Coptique examiné en quelques endroits. 20. & suiv.
- P.
- Passerat (Jean) sa Vie. 314. & suiv. ses Ouvrages. 338. & suiv.
- Pleurer , que la crainte du naufrage fait pleurer. 82. & suiv.
- Poètes Latins , joignent souvent des mots terminés de même. 126. 135. ou des syllabes semblables. 136. 139
- Poggio Ion traité de la variété de la fortune de la Ville de Rome. 25
- Pomifer Anio dans Horace.
- Pontins , Matras deslechez. 52. & suiv.
- Præliis audax , Epithete de Bacchus , dans Horace.
- Proconsulaire , quelle étoit la puissance ainsi nommée. 174. & suiv.
- Præconsul , titre des Empereurs au bas Empire. 173. & suiv.
- Properce comment expliqué par Passerat. 378. & suiv.

- Q.
- Quisque , origine de cette particule. 129
- Quisquis , origine de cette particule. 129

I N D E X.

R.

- R**E dans les Verbes composez, long & court. 138
Rebas (François de) sa Dissertation sur la Diane d'Arles. 26
 Romains, liberté, avec laquelle ils parloient sous Auguste. 100
 Rome ancienne, du nombre de ses habitans. 40. & suiv.
 Rome, l'enceinte de ses murailles sous Vespasien. 11
 Rome, d'où vient que ses environs sont mal sains, en Ete. 33. & suiv. 47. & suiv. a des endroits sains & d'autres mal sains. 35. & suiv. si elle est sujette à la peste. 36
Rura oppidi, bonne expression Latine. 72. 74

- S***Eva paupertas* dans Horace. 103
Secare litus & viam, dans Virgile. 128
Signum & sterna, quelle difference il y avoit entre ces mots. 30. & suiv.
Simon (Richard) mauvaise foi de cet homme. 255. & suiv.
Spintria, Médailles infames. 183
 Style, difficultez qui se trouvent à juger par le style, de qui est un Livre, ou un passage. 274. & suiv. que le style du passage de Joseph touchant Jesus-Christ, ne ressemble pas mal à celui d'Eusebe. 280. & suiv.

I N D E X.

T.

- T** *Agora* Ville du Royaume d'Adel. 430
Tempeſtiva convivium , quels repas on appelloit ainſi. 27. & ſuiv.
 Trous fréquens , que l'on trouve dans les anciens edifices Romains , pourquoi on les avoit faits. 19
Turabeye , nom d'une race en Arabe. 437. Emit ainſi nommé. *Ibid.*

V.

- V** Erbe joint à divers noms , quoi qu'il ne convienne qu'à un ſeul. 108
Video pour apercevoir par quelque ſens , que ce ſoit. 108
 Vignes , s'il y en a dans les montagnes. 113
Ultimos orbis , qu'*Horace* a eu raiſon d'appeller ainſi les habitans de la Grande Bretagne. 133. & ſuiv.
Urere officinas , ce que c'eſt que cela , dans *Horace*. 87
Vicumque ſignification de ce mot. 124. & ſuiv.

F I N

De la 2. Partie du VII. Tome.

